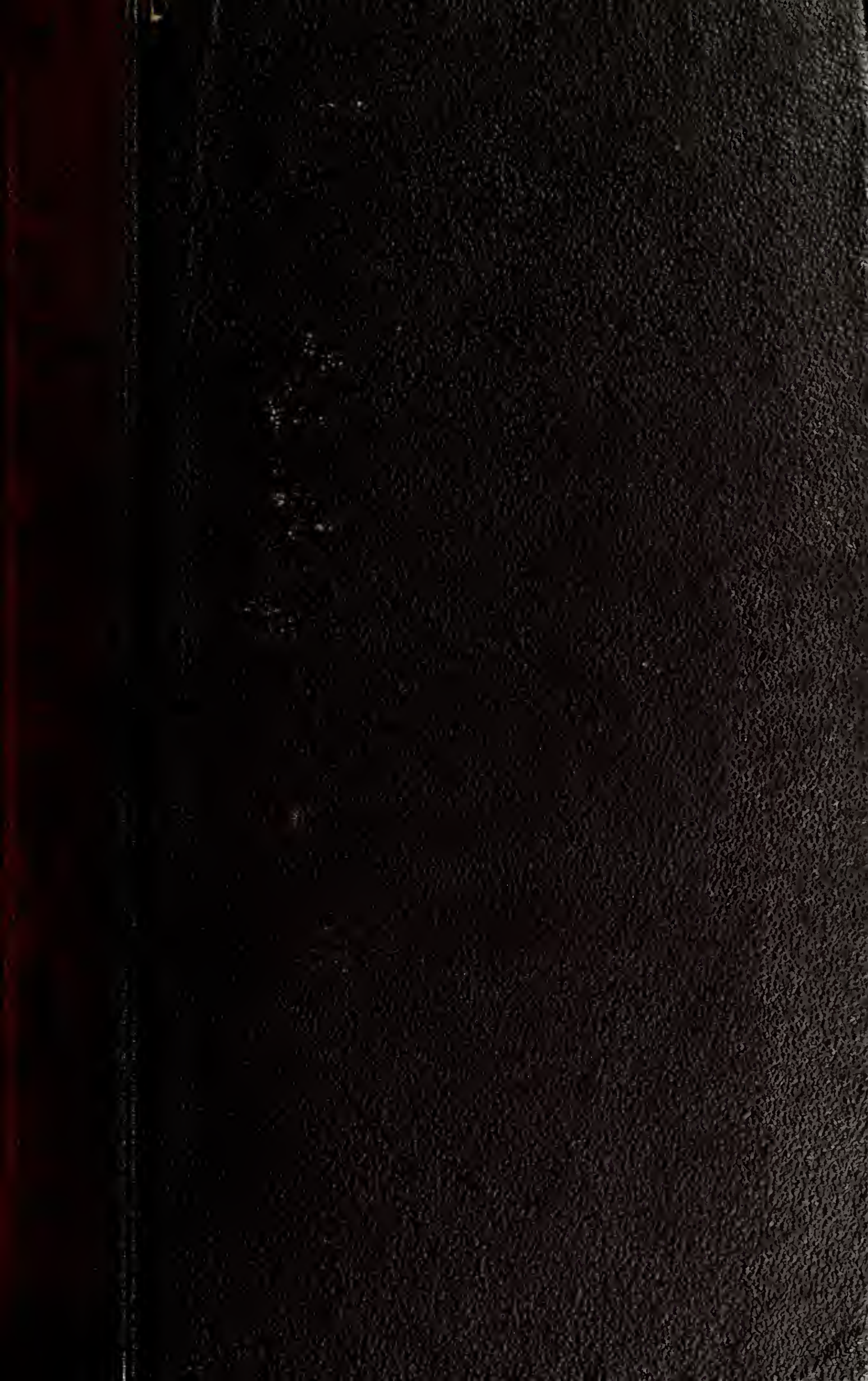
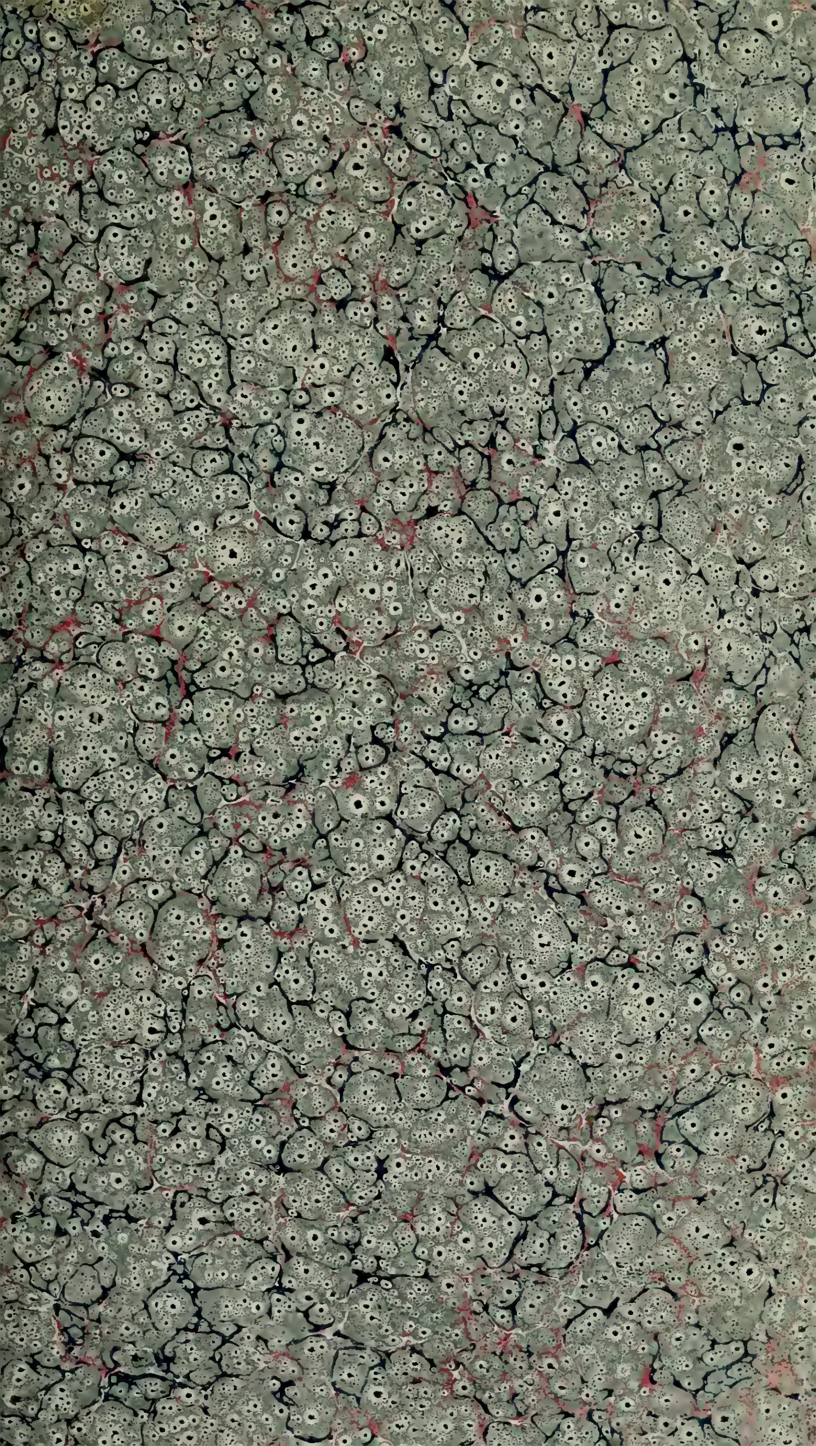






Polonceau (?)

ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF ET INSTRUCTIF

DE L'ITALIE.

TOME PREMIER.

Ste-Ménehould, Imp., de POIGNÉE.

ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF ET INSTRUCTIF

DE L'ITALIE

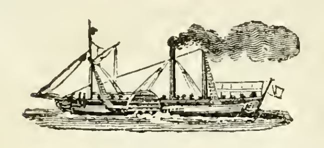
EN 1833,

Par M. Eu...... P........,

DOCTEUR ÈS LETTRES, LICENCIÉ EN THÉOLOGIE, EN DROIT CIVIL ET CANONIQUE, ÈS SCIENCES; ANCIEN VICAIRE GÉNÉRAL; OFFICIER DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE, ANCIEN MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS.

Rien n'est beau . . . . . que par la vérité
C'est par elle qu'on plait et qu'on peut long-temps plaire.
BOILEAU, *Ep.* IX.

TOME I.er



PARIS,
A. POUGIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, 49.

1835.

PREFACE.

Un auteur célèbre a judicieusement dit : lorsqu'on entreprend un ouvrage, il faut toujours avoir sous les yeux la crainte du public. Cette pensée qui est devenue la mienne, souvent arrêtait le mouvement qui portait ma plume à rassembler, à mon retour d'Italie, les notes que j'y ai recueillies à chaque pas, avec une quotidienne constance, avec une persévérance inouie, pour en composer un Itinéraire descriptif et instructif. Des amis à qui j'en avais lu quelques fragments, me sollicitèrent vivement de le publier : plus d'une fois, la réflexion, fille du lendemain, comme le dit in-

génieusement Walter Scott, me fit combattre leurs invitations répétées, suspendre mon travail, et presque y renoncer. Trop indulgents, incessamment ils m'encouragèrent, et leurs instances devinrent si pressantes qu'elles triomphèrent de l'appréhension d'une critique si prompte à causer des regrets trop tardifs à l'auteur. Je cédai : puisse cette même appréhension être jugée aujourd'hui mal fondée !

La soif de visiter l'Italie que tant de monuments, tant de beautés en tout genre, illustrent et recommandent, me torturait : jaloux de ne voir que par mes propres yeux ce qui devait les frapper, et voulant être tout entier aux recherches, et à l'examen des objets qui piquent le goût et la curiosité, j'entrepris seul, seul me faisant toutefois dans chaque ville accompagner du meilleur *Cicérone*, j'exécutai le voyage.

Que doit-on s'attendre à trouver ici ? je le révèle en deux mots : un *Panorama écrit ;* j'en ajoute trois : avec *vérité*, *pureté*, *simplicité ;* *vérité*, j'y tenais à tout prix, j'appelle donc en témoignage ceux qui sur ma route naguère m'ont précédé, on accuserait plutôt l'excès de mon exactitude ; *pureté*, j'aime à croire que le style de l'écrivain sous ce rapport n'est pas en défaut, si cependant il a péché, il confessera sa téméraire indiscrétion à se commettre

légèrement ; *simplicité*, je ne me suis jamais laissé éblouir au clinquant de nos jours ; une noble simplicité me paraissait préférable à une diction prétentieuse et cadencée, au romantique surtout, trop en faveur, et l'écueil de ce genre quand l'esprit veut briller.

Sans doute il était possible en composant de se promener dans le vaste champ de l'imagination ; d'embellir le récit des brillantes couleurs qu'elle sait emprunter, des écarts séduisants qu'elle se permet à plaisir, des larges développements qu'il lui est facile d'étaler, enfin des réflexions surabondantes qui communément la délectent plus qu'elles ne charment le lecteur.

Le voyageur qui doit se proposer essentiellement de se créer un faisceau de souvenirs, doit adopter le moyen le plus propre à les classer à jamais dans son esprit, et à leur assurer une place semblable dans l'esprit des autres ; préciser l'objet vu, le présenter sans aucune fiction, ne lui donner aucun entourage étranger, ne rien omettre de ce qui complette l'idée qu'il faut en conserver, peindre fidèlement le site où on l'a contemplé, c'est ainsi qu'on atteint le but ; tel a été le mien en ordonnant, avec une certaine convenance, tous les matériaux épars de mon premier travail, et en y mettant la dernière main.

Dans cet ouvrage je recommence en quelque sorte mon voyage avec le lecteur, à qui peut-être j'épargne et la fatigue et les frais : j'y trouve un second plaisir d'autant plus pur qu'il peut servir de fanal utile, économiser le temps, et même avancer l'œuvre de celui qui se déterminera à se transporter sur les lieux que je fais connaître, et à faire une récolte plus abondante que la mienne. Malgré les pertes immenses qu'elle a faites, l'Italie appelle encore l'observateur curieux, l'amateur des arts : heureux ceux qui répondent à sa voix !



ITINERAIRE

DESCRIPTIF ET INSTRUCTIF

DE L'ITALIE.

Départ de Paris, Avignon, Vaucluse, Marseille.

Mars revient : il met fin aux rigueurs attristantes du sombre hiver, et, souriant au voyageur, lui présage les douceurs prochaines du printemps. Je quitte Paris en prenant place dans le coupé de la diligence : trente-six heures après, j'arrive chez des amis instruits du projet que j'avais formé d'entreprendre un voyage en Italie ; le lendemain une nombreuse compagnie formait chez eux un cercle brillant, où chacun m'adressait des félicitations par avance sur les jouissances que me procurerait ce voyage, et des vœux pour son heureuse issue. Bientôt je continue ma route vers Lyon : je n'eus aucune remarque à faire jusqu'à la montagne

de Tarare, où la froidure se fit sentir; des restes de neige étaient çà et là répandus sur les hauteurs : il en tombait alors quelques légers flocons : beaucoup d'années s'étaient écoulées depuis que j'avais traversé cette montagne; j'eus lieu de reconnaître que des travaux considérables et importants avaient fait disparaître les difficultés, les dangers même, qu'elle présentait autrefois : on la gravit aujourd'hui facilement, et par le moyen de courbes ingénieusement tracées, la descente du sommet au pied, pendant trois quarts d'heure, est douce et sûre. Le site me paraissait encore agreste : le nombre des maisons dans l'intérieur de la ville, et dans les alentours devait me sembler augmenté, comme celui des fabriques l'est beaucoup. Le costume des hommes ne m'offrit rien de particulier; la coiffure des femmes me frappa : toutes ont un bonnet en mousseline, plus ou moins fine, avec des papillons flottants et d'une étendue prodigieuse. Celles de la campagne portent un chapeau de grosse paille, à larges bords, et dont la forme est petite et basse : bien différent de celui si joli que portent les villageoises du Bourbonnais que je venais de quitter : celui-ci est relevé par devant et par derrière, doublé en toile rouge ou bleue, orné d'un velours noir sur les bords et autour de la forme qui est très-haute.

J'entrai le matin à Lyon, que je connaissais depuis long-temps, je n'y trouvai de nouveau que plusieurs ponts en fil de fer, très-beaux, établis sur la Saône. J'y restai un jour, et passai plusieurs heures avec un de mes compatriotes et contemporains, homme distingué qui y réside. Je comptais me rendre sans délai à Avignon, par le bateau à vapeur : son départ était dif-

féré de huit jours; je pris donc le parti d'y aller par terre. Je quittai Lyon à la pointe du jour : pendant deux lieues je vis plus de deux cents anes et trente chevaux environ, chacun conduit par une femme qui amenait les provisions au marché de la ville, quelques-unes portaient sur la tête un panier long et fort étroit, contenant du beurre, des œufs, des légumes.

A Saint Symphorien, lieu du premier relai, j'observai sur la gauche, à trente pas de la dernière maison, une tour antique, ronde, haute d'environ 60 pieds; un habitant de ce bourg l'a acquise; il y établit un café; un escalier que l'on construit dans l'intérieur conduira à plusieurs étages, d'où l'on aura en face le Rhône, et de très-beaux points de vue. Après avoir parcouru cinq lieues, une vallée fort étroite commence : elle a deux lieues en longueur, et tout au plus un demi quart de lieue en largeur : elle est bornée à droite, à gauche par des montagnes : le Rhône coule aux pieds de celles qui sont à la droite du voyageur : au milieu de cette vallée se trouve Vienne, ville ancienne, très-petite, mal bâtie, qui n'a pour ainsi dire qu'une rue peu large, assez longue; il y a un nouveau pont fort joli sur le Rhône. Le seul monument est la Cathédrale : on monte par vingt degrés au portail qui n'a jamais été achevé, et qui est du mauvais gothique, ainsi que tout l'édifice. Il y a trois nefs peu longues, et des chapelles à côté de chaque basse nef. Il n'y a que cinq arcades à la nef principale : une galerie règne au dessus : la voûte est basse; on ne voit aucune décoration, point de grille qui ferme le chœur. Dans le sanctuaire à droite du maître-autel, un beau mausolée érigé en 1746, à la

mémoire de M. de Montmorin, archevéque de Vienne, a été conservé. La plus grande partie est en marbre blanc, le reste en marbre gris veiné. Le sarcophage est décoré de trois statues : la religion qui montre le ciel à l'archevêque, le prélat lève vers lui les yeux, et la ville de Vienne paraît éplorée : tout est bien exprimé par un habile ciseau.

A la sortie de Vienne, à droite, dans un champ peu distant de la ville, apparaît une colonne carrée qui a 30 à 35 pieds de hauteur; elle est posée sur un piédestal carré qui a quatre ouvertures ceintrées : on prétend qu'elle se trouvait jadis au milieu de la ville primitive qui occupait ce champ. On la nomme le tombeau de *Pilate* : sur la même ligne un mont dont le pied est baigné par le Rhône, porte aussi le nom de *Pilate*.

A une lieue de Vienne, la vallée s'élargit tout-à-coup: sur la gauche une plaine très-étendue, bien cultivée, se développe; sur la droite la partie peu large entre la route et le Rhône est assez fertile. Le fleuve coule le long de montagnes fort élevées, encore chargées de neige. Ce sont celles de l'Ardêche qui, pendant quatre lieues, se prolongent pour frapper les yeux, puis elles disparaissent, ou plutôt sont remplacées par des montagnes noires, stériles, parfois couvertes de broussailles et d'arbres qui croissent avec peine.

Bientôt vient un bourg nommé *le Péage Roussillon* : il est au milieu de la plaine, et non loin du Rhône : peu après sur une éminence, on aperçoit la tour antique de Saint-Romain d'Arbon qui est à un quart de lieue : ensuite des montagnes en se rapprochant de

la route resserrent la vallée. Au bas de l'une d'elles est un beau château dont on rajeunit la façade qui paraît fort étendue : il appartient à M. de Rémont, qui est issu d'une famille ancienne dans ce pays : de l'autre côté le Rhône suit toujours des montagnes tristes et incultes. On arrive à Tain, ville peu grande, située sur la rive gauche ; elle est d'un aspect riant, et dominée par des coteaux qui produisent un vin renommé. Vis-à-vis d'eux, sur la rive droite, est la ville de Tournon, au moins aussi petite, mieux bâtie ; plusieurs maisons de celle-ci ont de l'apparence, principalement les bâtiments de l'ancienne école militaire, aujourd'hui le collége royal. Un pont jeté sur le Rhône donne communication d'une ville à l'autre. Parmi les dernières maisons de Tain, il y en a trois d'une architecture élégante et dans le genre italien. Deux lieues après, sur un pont magnifique, construit depuis peu d'années, je traversai l'Isère qui va mêler ses eaux à celles du Rhône. La route n'offre plus rien de particulier jusqu'à Valence. Cette ville qui compte dix à douze mille habitants, n'a aucun monument très-remarquable : on y entre par une rue fort large, vous diriez plutôt une grande place irrégulière : c'est là où sont la plupart des auberges ; presque toutes les autres rues sont tortueuses : il y a peu de maisons agréables : la cathédrale, médiocrement grande, ne mérite pas une mention spéciale. Les bâtiments consacrés à l'école d'artillerie, sont convenables à leur destination. Enfin autour de la ville règne une jolie promenade.

Lorsqu'on a quitté Valence, le sol moins fertile, souvent pierreux, est couvert de mûriers ; je passai bientôt par Loriol ville infiniment petite, dont je n'ai rien à dire :

peu après j'arrivai à Montélimart qui compte six à sept mille habitants ; une très-belle porte de construction moderne donne entrée dans une rue peu large, mais qui a presque un demi quart de lieue de longueur. Toutes les maisons à peu près ont deux étages, outre le rez-de-chaussée, où généralement sont des boutiques : il y a peu de rues adjacentes. Au dehors de la ville, de jolies plantations et quantité de petits ruisseaux forment, en quelque sorte, un bocage. Je n'étais pas encore à une grande distance de Montélimart, lorsque je vis sur des montagnes arides plusieurs châteaux ruinés ; entre autres celui de *Pierre de Nogaret*. Une tradition fort répandue dans le peuple de ce pays, qui est très-superstitieux, comme il l'est encore dans tout le Dauphiné, apprend que ce Seigneur épris d'une passion violente pour la femme d'un autre Seigneur, son voisin, l'enleva ; que le mari outragé se vengea, et dans un accès de fureur poignarda le ravisseur qui, tous les ans, revient dans son château, et qu'on l'y entend le jour anniversaire de sa mort.

Déjà je commençai à voir plus fréquemment des vignes et des oliviers ; au village de Montdragon que je traversai, je vis sur la hauteur les ruines d'un château qui en portait le nom. Ensuite je longeai des roches taillées et lisses : une demi lieue plus loin vint Morans qui présente les beaux restes d'un château : encore une lieue de chemin, et je fus à Orange. On a conservé à l'entrée de la ville un superbe arc de triomphe érigé à *Marius* après la bataille des Cymbres : il est décoré de colonnes d'ordre corinthien : il y a quatre faces sur chacune desquelles sont sculptées des figures en bas-relief ; il a trois ceintres, celui du milieu est le

plus grand. On y a fait des réparations qui, étant du genre moderne, ne sont nullement en harmonie avec la construction antique et principale. Très-petite, mal bâtie, n'ayant que des rues étroites, Orange a une promenade, si on peut donner ce nom à un terrain sur lequel on a planté quatre rangées de quinze arbres.

A la sortie d'Orange, où je ne m'arrêtai pas, je trouvai un sol chargé de gros cailloux et aride en quelque sorte; aussi à gauche la culture est peu fructueuse; à droite la vigne, les oliviers montrent peu de vigueur; enfin après avoir fait cinq lieues entre des terres peu fécondes, j'arrivai à Avignon.

Avant d'y entrer, on me fit parcourir une très-longue allée plantée en ormes superbes, le long des remparts. Quels magnifiques remparts! ils sont d'une grande élévation, couronnés d'une corniche artistement travaillée; de distance en distance, un corps de murailles en saillie et du même genre d'architecture que les autres parties, semble du haut en bas une porte ceintrée que l'on a remplie par une maçonnerie : à un seul endroit des remparts, qui forment l'enceinte totale de la ville, j'ai remarqué une demi-lune terminée par des creneaux. Après avoir passé en voiture sous une des cinq arches qui restent d'un pont qui en avait dix-neuf, et qui fut ruiné il y a cent cinquante ans, je me trouvai à l'une des portes. Dans la première rue, je descendis à un hôtel dont j'eus lieu d'être content. Peu d'instants après, je cherchai les monuments que renferme cette cité célèbre qui, jadis avec le Comtat, formait une souveraineté.

Sur la plate forme d'un rocher éminent qui domine la ville, d'où l'on a une vue magnifique, et en vis-à-

vis la petite ville de Villeneuve, jadis très-fortifiée, plusieurs édifices curieux subsistent encore : d'abord la cathédrale, on monte au portail par vingt degrés, elle est de médiocre grandeur, et d'un gothique très-lourd : la voûte est basse, la nef n'a que trois arcades au-dessus desquelles est une galerie avec des balcons en pierres, saillants, et façonnés à jour. Le chœur et le maître-autel sont brillants par l'éclat des dorures : deux chapelles méritaient d'être examinées ; à droite celle de la Vierge, jolie rotonde ornée de sculptures et de quatre statues en marbre : à gauche une plus longue, décorée seulement de deux tombeaux, celui du pape Jean XXII, du genre gothique le plus élégant, le plus délicat ; la statue du Pontife est en marbre blanc, il est représenté étendu sur sa tombe. Celui de Benoît XIV, d'un autre style, n'est pas fini. Deux autres statues en marbre blanc, qui représentent des papes étendus sur leurs tombes, sont placées en des enfoncements creusés dans le mur à l'entrée de cette chapelle.

L'ancien palais des papes touche à la cathédrale : autour de plusieurs cours spacieuses, il y a un grand nombre de corps de bâtiments rattachés les uns aux autres, sans former un ensemble qui ait un peu de régularité. Il contient en ce moment trois mille hommes de garnison ; il pourrait en contenir dix mille. Les troupes des papes jadis y étaient toutes logées.

L'Hôtel neuf de Crillon, et qui a remplacé le vieux, berceau de cette maison, est contigu : il appartient à ses descendants.

Une église peu éloignée, sous l'invocation de Saint Pierre, est paroissiale : elle renferme un certain nombre de bons tableaux, qui représentent les divers traits de

la vie de cet apôtre. Chaque tableau est séparé d'un autre par de riches ornements en dorure.

A l'Hôpital de la Miséricorde, tenu par les sœurs de Saint Charles Borromée, et qui est établi pour les aliénés, (il y en avait 200), on me montra un Christ d'un seul morceau d'ivoire, d'une grandeur extraordinaire : il est soigneusement renfermé dans une armoire, comme un objet de curiosité.

Le Muséum est dans un local provisoire : j'y distinguai sept tableaux : Saint Sébastien porté au tombeau, par *Lordon*; l'Adoration des Mages, par *Couder ;* Céphale et Procris par de *Lanoue*; une vue de la Fontaine de Vaucluse, par *Bidaut*; une Marine de *Vernet*, père; trois tableaux de *Carle Vernet*, son fils; l'Éducation d'Achille, par *Renaut*; la Vierge avec l'enfant Jésus et Saint Jean, par un peintre Italien de l'école de *Léonard de Vinci ;* un Intérieur, par *Granet*, natif d'Aix ; il en a fait don.

Dans le même bâtiment, on commence à composer un cabinet d'antiques : déjà on a recueilli beaucoup d'objets trouvés dans des fouilles faites aux environs, d'autres donnés ou achetés.

Près de là, sur une petite place nouvellement formée, est la salle de spectacle construite depuis peu; c'est un parallélogramme en belles pierres de taille, blanches : la façade a six colonnes, un joli fronton, et plusieurs statues au-dessus du couronnement.

L'Hôtel-de-ville, bien gothique, est sur une place beaucoup plus spacieuse : on y distingue une horloge très-élevée, d'une construction antique et singulière.

L'établissement que l'on nomme *succursale des invalides*, est à une extrémité de la ville; il est beau,

vaste ; la cour spacieuse est embellie par une plantation : sur une grande étendue de murs, des peintures, qui sans doute ne sont pas des fresques très-finies, représentent les principales batailles livrées par l'Empereur Napoléon : le dessin du moins n'est pas sans mérite.

Le Palais archiépiscopal, au centre de la ville, est moderne : il offre des appartements convenables pour la distribution et l'ameublement ; entre autres pièces un sallon de réception d'une très-grande dimension. L'archevêque, qui pour moi était une ancienne connaissance, me reçut avec les gracieux témoignages d'amitié que j'attendais bien de lui : il a conservé, malgré la caducité qui n'est hélas ! que trop sensible, l'affabilité, la cordialité, qui l'ont toujours caractérisé : que d'années s'étaient écoulées sans que nous nous fussions revus ! Des entretiens dont nos amis communs étaient le sujet principal remplirent, d'une manière intéressante pour tous deux, les moments que je passai avec lui.

Relativement à son étendue, Avignon est très-peuplée : cette ville n'est pas triste, cependant les rues ne sont ni larges, ni droites : il n'y a point, ou il n'y a que peu de belles maisons à l'extérieur : on distingue toutefois des hôtels. Près d'un joli pont sur le Rhône et qui donne la route pour aller à Nismes, plusieurs allées d'arbres, le long de la rive gauche, composent la promenade publique, qui le soir est fréquentée.

Pendant que je me portais dans différents quartiers pour rechercher ce qu'il y a de curieux, je fus assailli par des loueurs de voitures qui, me jugeant un étranger, me proposaient de me conduire à la Fontaine de Vaucluse,

qui est à six lieues. J'avais déjà projeté d'entreprendre ce petit voyage : je conclus marché avec l'un d'eux, sous la condition que je serais de retour à trois heures. Le lendemain de mon arrivée, je partis donc à cinq heures du matin, pour remplir mon dessein. Je suivis la route d'Orange pendant trois quarts de lieue, puis je tournai à droite et prenant celle départementale des Basses-Alpes qui conduit à Apt, Digne etc., je trouvai d'abord une campagne peu fertile, meublée çà et là de mûriers et de jeunes oliviers. Après avoir fait une lieue vint le village de Molière ; une lieue plus loin, celui de Châteauneuf en amphithéâtre à gauche sur une colline au pied de laquelle je passai. Peu après je distinguai les rochers de Vaucluse quoiqu'ils fussent à plus de deux lieues ; ils semblaient fermer une vallée qui commence au village le Tort. Sur les champs peu couverts d'arbres, je voyais alors un grand nombre de maisons blanches, peu grandes, isolées, appelées *Fermes* ; autour de chacune est une petite contenance de terre légère que l'on laboure facilement avec un mulet. Je n'apercevais point de troupeaux. Encore trois quarts de lieue, et sans entrer dans un gros bourg nommé Lisle, paré au dehors de beaux arbres sur plus d'un rang, je traversai un pont sur la rivière de Vaucluse, déjà un peu large en cet endroit. Sur le champ je la perdis de vue, en prenant une allée charmante qui dirige pendant une demi-lieue vers Vaucluse même. Lorsqu'elle finit, il ne faut qu'un quart d'heure pour parvenir au hameau composé de vingt maisons, parmi lesquelles sont établies quatre papeteries et une fabrique pour la soierie ; il y a en outre une église laide et pauvre. Je descendis à l'au-

berge qui a pour enseigne à *Pétrarque*; elle a de la réputation, et est tenue par M. *Tassi*, ancien chef de cuisine du duc *d'Otrante*. Il me procura un guide pour me conduire à la Fontaine : avant le sentier qu'il faut suivre, je passai devant une colonne ronde, en pierres blanches, ayant 36 pieds de hauteur, et portant l'inscription suivante : A PÉTRARQUE. Une princesse de la maison de Bourbon, la jugeant mal placée au pied du rocher où elle avait été mise d'abord, dit qu'elle serait plus convenablement au centre du hameau; on l'y a transportée aussitôt. Par une rampe douce, je montai insensiblement pendant dix minutes, et j'arrivai près d'une masse immense de superbes et majestueux rochers; tous ont une couleur mélangée de jaune et de noir. Le plus élevé qui se trouve au milieu, est parsemé de bandes de ces deux couleurs, mais mieux tranchées; il est coupé d'aplomb. Sa cime a la forme apparente d'un chapeau : c'est au pied de celui-ci que sort d'un antre la plus belle Fontaine de France, que tant de poëtes célèbres ont chantée, et *Pétrarque* mieux que tous les autres, dans ses *Canzoni*, tant la langue italienne leur prête de grâces. Ses eaux argentines accumulées d'abord dans un bassin presque rond, qui a environ 30 pieds de diamètre, se précipitent ensuite en cascades, sans présenter une nappe très-large, sur des pierres énormes, sur des quartiers de roche disposés pour ainsi dire en gradins; elles s'accroissent par les sources abondantes et vives qui tombent de droite et de gauche du canal commencé, dit-on, par *Pétrarque*, et non terminé, au point jusqu'où il voulait le prolonger. Toutes réunies forment loin de-là une rivière navigable pour de petits bateaux,

laquelle se jetant dans le Rhône, à deux lieues d'Avignon, porte le nom de la Sorgue : c'est ainsi que ces eaux s'appelaient à leur naissance. Ici avec Delille :

La voilà donc, disais-je, oui voilà cette rive
Que Pétrarque charmait de sa lyre plaintive.

Sur la pointe d'un rocher, je vis les ruines d'un petit château, que *Pétrarque* habitait : l'on cite comme ayant été son jardin, celui très-petit qui tient à une papeterie.

D'un autre côté, sur une éminence qui n'est pas très-éloignée et qui domine le village de Sommane, apparaissent les restes d'un château que l'on prétend avoir appartenu à *Laure*. Il est aujourd'hui inhabitable : un concierge y est établi : c'est M. le Comte de Sade, domicilié dans le département de l'Aisne, qui en est propriétaire, ainsi que des terres environnantes et de peu d'importance qui en dépendent.

M. *Tassi*, à mon retour de la Fontaine, me fit servir une truite, une anguille, de belles écrevisses, qui toutes provenaient de la rivière de Vaucluse, et du vin de Saint-Georges parfait. Les mets étaient excellents. Il me dit que pendant huit mois de l'année, il lui arrive chaque jour, au moins quatre voitures, ou d'étrangers, ou de personnes des environs, qui par curiosité, viennent visiter la Fontaine renommée, et prennent un repas chez lui.

J'étais rentré à Avignon avant trois heures : à quatre heures j'allai dîner chez le vénérable archevêque, comme je le lui avais promis : à sept heures je montai en voiture pour aller à Marseille.

Je longeai pendant quelques instants la rive gauche du Rhône, et une partie des remparts que j'admirais

de nouveau; puis je tournai à droite : la route assez belle est au milieu d'une campagne qui ne l'est pas : des mûriers, des oliviers couvrent un terrain peu fertile d'ailleurs. La lune brillante me permettait de voir que parfois, nous passions entre des montagnes nues, ou des hauteurs pierreuses et stériles : déjà une température plus douce se faisait sentir : à la pointe du jour je descendis dans une plaine riante, bien cultivée : outre quelques portions de vignes, de petites fermes en très-grand nombre, qui n'ont d'eau que par le moyen des puits, car il n'y a aucun ruisseau, meublent les champs : à cinq heures du matin j'entrai à Aix qui n'est environnée que d'un simple mur. La voiture y stationna pendant deux heures : j'eus le temps de parcourir une grande partie de cette ville : je vis deux places : l'une est décorée d'un obélisque : au milieu d'une autre qui est un parallélogramme s'élève une colonne antique de granit égyptien, au haut de laquelle est un globe doré. C'est sur cette place que se trouve l'Hôtel-de-ville qui offre deux ordres d'architecture, surmontés d'un attique. Une balustrade en fer règne au couronnement. Il y a quelques rues assez belles, quelques hôtels ont de l'apparence : ce sont ceux qu'occupèrent autrefois les anciens membres du parlement, et des Etats de la province.

La cathédrale est d'un mauvais gothique; j'y remarquai le baptistaire, coupole octogone portée par des colonnes antiques de jaspe et de granit : et dans le chœur le mausolée érigé à Charles d'Anjou, dernier comte de Provence, avant la réunion de cette province à la France.

Je repartis vers sept heures : le chemin par inter-

valles était montueux jusqu'à une lieue. Avant Marseille il devint plein et uni, de loin apparurent répandues dans la plaine et aux alentours de la ville un nombre infini de petites maisons de campagne rapprochées les unes des autres, et où il n'y a ni verdure, ni ombrage : on les nomme *Bastides;* les négociants, les marchands, les artisans, jusqu'à des porte-sacs, m'a-t-on dit, en ont chacun une où ils passent le dimanche avec leur famille : quelques-uns y vont même le samedi soir : je remarquai trois habitations beaucoup plus considérables par l'étendue, et d'une construction peu commune. Derrière la ville, sur la crête de la montagne, se montrait la chapelle de Notre-Dame de la Garde, fameux pélerinage de la chrétienté.

Vers dix heures du matin, j'entrai dans le faubourg qui est bien bâti : sur la droite auparavant, les bâtiments extrêmement étendus du Lazaret, clos de murs, avaient frappé mes regards : c'est là qu'avant d'être admises dans la ville, les personnes qui arrivent des Echelles du levant, sont obligées d'habiter pendant la quarantaine, et les marchandises qui en viennent, y sont déposées pour être exposées à l'air durant le même espace de temps. Aucune autre ville de France ne possède un pareil établissement.

Après la rue Notre-Dame, qui est la première à la suite du faubourg, sur une espèce de place on avait élevé à Son Altesse Royale le duc d'Angoulême, à son retour de la campagne d'Espagne, un arc de triomphe à trois arcs : celui du milieu est ceintré; les deux autres sont carrés. Sur la face qui regarde le faubourg on avait commencé à sculpter un bas-relief :

les travaux ont été interrompus en juillet 1830, et depuis restent suspendus. Sur les côtés il y en a deux qui alors étaient achevés, on les a conservés.

Immédiatement après commence la superbe rue de Rome, droite dans toute sa longueur et il faut une demi heure au pas ordinaire pour aller d'un bout à l'autre. Dans les trois quarts de son étendue elle est singulièrement large, et le tiers de cette partie est embelli par une plantation d'arbres sur deux rangs, puis elle devient plus étroite : elle est terminée par une fontaine au-dessus de laquelle s'élève une colonne ronde qui a 70 pieds de hauteur et fut surmontée du buste de Napoléon que l'on a enlevé. Des deux côtés en général les maisons sont belles, mais non pas uniformes, les unes ont trois étages, les autres quatre. Elles sont couvertes en tuiles creuses, c'est l'usage dans le midi de la France, ainsi qu'en Italie ; entre les arbres et les maisons, l'espace pavé est suffisant pour la circulation au moins de deux voitures de front; mais ce qui dépare cette rue, ce qui en dérobe la beauté et en même temps ôte la jouissance que procurerait aux promeneurs l'ombrage de la plantation, c'est une quantité fâcheuse de boutiques volantes, même d'étalages à terre, qui embarrassent le passage, et en éloignent ceux qui y trouveraient de l'agrément. La police journellement les tolère : ses réglements en cette ville, ne sont ni bien ordonnés, ni bien exécutés; je n'en citerai qu'un exemple notable : les fiacres n'ont pas un tarif, les cochers font la loi.

Marseille qui compte cent dix mille habitants est divisée en ville vieille et en ville neuve. La première bâtie sur le penchant d'une montagne voisine de la

mer, n'offre que des rues étroites, sales, tortueuses : les maisons y sont horriblement laides ; trois grandes rues partagent sur un sol égal, au contraire, la ville neuve : la magnifique rue de Rome, la rue de Paradis, au bout de laquelle est une fontaine de granit qui porte un génie , et la rue Saint-Ferréol. Les rues adjacentes sont larges aussi et coupées à angles droits : dans toutes il y a des trottoirs sur lesquels trois personnes peuvent aisément passer de front : ils sont si élevés que les eaux des ruisseaux, dans les pluies les plus abondantes, ne s'y répandent jamais. Il y a peu de portes cochères : aussi voit-on peu d'équipages : les maisons ont une petite porte carrée, quelquefois à deux battants, en bois brun vernissé. Au dehors sont à la serrure une grande plaque en cuivre et une poignée du même métal. Sous une petite plaque de cuivre, aussi appliquée au chambranle de pierre à droite, le mouvement de la sonnette est caché : elles ont une croisée de chaque côté de la porte, ou deux d'un seul côté; outre le rez-de-chaussée, trois ou quatre étages ; et à chacun d'eux trois croisées. Les cuisines sont souterraines. Les toits sont saillants et procurent ainsi aux passants une ombre favorable dans les grandes chaleurs : beaucoup ont un petit jardin. Le costume des hommes et des femmes n'offre rien de particulier.

La plus grande place est nommée *Place Royale* : elle n'a point de bâtiments réguliers : une fontaine est au milieu.

Sur une autre place, plus petite et irrégulière, à la suite d'une large rue, on a construit la salle des Spectacles avec un péristyle à huit colonnes.

La bibliothèque et le musée sont d'un si faible intérêt, que de n'en point parler ce ne serait pas leur faire injure. Toutefois je dirai que le musée renferme des marbres rares apportés de la Grèce, et la bibliothèque des manuscrits : le cabinet d'histoire naturelle est très-incomplet.

Les allées, dites de *Meilhan*, nom d'un ancien intendant de la Provence, forment une espèce de promenade ombragée; elles ont de l'étendue et conduisent à un échantillon de jardin botanique bien soigné, au bout duquel un bâtiment, qui a sept croisées de façade, contient dans le bas des serres chaudes, et dans le haut des salles où s'assemblent les membres d'une société particulière qui a créé et dirigé cet établissement. Les renseignemens que j'ai pris, relativement aux terrains qui l'avoisinent, donnent peu d'espoir de le voir s'augmenter.

Le port est magnifique : le nombre des vaisseaux de toute grandeur, de toute nation, y est considérable : il peut en contenir huit cents. Il y règne la plus grande activité. On y a construit depuis peu d'années plusieurs corps de bâtiments élevés, qui ont un grand développement, pour servir de magasins; on a disposé en outre une gare commode et vaste qui peut recevoir beaucoup de vaisseaux pour y être radoubés. Le long du quai, qui est fort large, sont des boutiques contenant toute espèce de marchandises, objets d'utilité ou de goût : quelques-unes sont très-brillantes. Dans la belle saison c'est comme un lieu d'agrément et de distraction, où beaucoup de personnes, sans avoir à y traiter d'affaires, se promènent de midi à quatre heures. Après en avoir parcouru une grande partie, je

trouvai l'Hôtel-de-ville qui est en même temps le local de la bourse. Il ne répond pas à l'importance de la ville. Cet édifice a dans le bas un portique et une croisée ceintrée de chaque côté. Au-dessus sont trois grandes croisées au milieu du principal corps de bâtiment, et une à chaque corps saillant qui est au bout. Au fronton est placée la statue de *Louis XIV*. L'escalier est en marbre blanc et à deux rampes; au premier palier, je vis la statue pédestre en marbre blanc d'un guerrier qui a la main appuyée sur son sabre : on lit au bas, LIBERTA : c'est le nom d'un Marseillais qui au temps de la ligue défendit, courageusement et avec succès, sa patrie contre les ligueurs. Voilà l'explication qui m'a été donnée.

Le quai est terminé de ce côté par un bâtiment qui a pour titre : *Intendance sanitaire :* c'est là qu'on délivre aux passagers un certificat pour mettre pied à terre sur la côte. Tournant ensuite à droite, par un certain nombre de marches je montai sur un rempart qui domine la vieille ville : delà les yeux peuvent se porter tout à la fois sur la vaste étendue de la mer, sur le château d'If situé dans une île à droite, et à gauche sur la chapelle de Notre-Dame de la Garde; en suivant le parapet j'arrivai à la Cathédrale, appelée *l'Église majeure*; elle passe pour la plus ancienne des Gaules; elle a remplacé un temple consacré jadis à *Diane*. Le mur à l'extrémité de l'édifice, en face du chœur, et au milieu duquel devait être naturellement la porte d'entrée, étant baigné par la mer, est plein : on n'entre que par une porte latérale qui est moderne. Au-dessus un bas relief représente la vierge environnée des anges; à côté de la porte est une tour, je devrais

plutôt dire une sorte de colombier, à trois croisées, a chacune desquelles est suspendue visiblement une petite cloche.

L'intérieur de l'église répond à l'extérieur : nul ornement de goût ni sur l'autel, ni dans le chœur, ni dans les chapelles. Aucune église de la ville neuve ne mérite d'être visitée par curiosité. Je ne pus cependant me dispenser de gravir à Notre-Dame de la Garde : la montée est singulièrement roide, escarpée et par conséquent pénible. Je passai devant trois petites chapelles : parvenu au sommet, je contemplai avec admiration le spectacle qui s'offrit à mes yeux : ils embrassaient tout à la fois la ville entière de Marseille, son port majestueux et animé, et la plaine immense de la mer. Ensuite je m'approchai de l'édifice religieux, un vestibule voûté, et fermé par une grille de fer que l'on m'ouvrit, précède l'église médiocrement grande : j'y entrai, la chapelle si célèbre est éclatante de dorures et de décorations : des anges tiennent une couronne suspendue au-dessus de la tête de la vierge parée des plus riches vêtements. Les murs sont tapissés d'innombrables petits tableaux à l'aquarelle, à la gouache, à l'huile, ou de dessins coloriés, tous faibles sous le rapport du dessin et du coloris. Ce sont des *ex voto* que des personnes pieuses y ont fait apposer : ce lieu de dévotion est extrêmement fréquenté.

Le château *Borelli*, à trois quarts de lieue de Marseille, est la seule chose intéressante à voir dans les environs : je m'étais procuré une carte d'entrée. Je me rendis au faubourg qui est immédiatement après la colonne placée à l'extrémité de la rue de Rome ; bientôt sur la droite, je pris un chemin uni et facile, tracé

entre de jolis jardins au milieu desquels parfois se trouve une petite maison agréable : tous, quoique non clos de murs, ont à l'entrée une porte ceintrée avec deux pilastres en pierres. En une demi heure je fus arrivé à la grille du château qui porte le nom de celui qui l'a fait bâtir, mais qui appartient aujourd'hui à M. le comte de P... D'abord je traversai une longue terrasse entre le potager qui est plus bas à droite, et un bouquet de bois en pins d'égale hauteur qui est à gauche. Le château ne se présentant que par le côté, je me portai sur la gauche, et après quelques pas je me trouvai dans la cour d'honneur. Le mur qui est en face du château est en pierres de taille et décrit un hémisphère. A chaque bout est un bâtiment régulier ayant un rez-de-chaussée et un premier étage. La porte et les croisées sont garnies de persiennes. L'un est pour les remises et les écuries ; le fermier est logé dans l'autre ; les dépendances ne paraissent pas.

La façade du château sur la cour, comme sur le jardin, présente un perron avec quatre colonnes et trois croisées de chaque côté, de plus un premier étage ayant sept croisées ; sur les deux autres faces il y a cinq croisées en haut et quatre en bas, avec une porte au milieu. J'entrai par un très-beau vestibule, où est un magnifique escalier qui a une rampe en fer, artistement travaillée et dorée en partie. A la suite d'une anti-chambre est un très-grand sallon éclatant de dorures, orné de grandes glaces et de tableaux estimés. Dans toute la longueur de la pièce, en face des croisées, est un divan en étoffe riche comme la tenture, avec une colonne en avant de chaque côté. La salle à manger n'est pas grande, à la suite se

trouve une galerie éclairée par cinq croisées d'un côté et par deux au bout : elle contient vingt-huit tableaux de peintres célèbres. Je remarquai, sur le palier de l'escalier au premier étage, un tableau d'une grandeur prodigieuse représentant avec beaucoup d'effet la *peste de Marseille* en 1720. Il est de *Jean-Pierre le Rond*, de l'école d'Italie. Les appartements à la suite sont bien distribués et meublés très-élégamment ; en outre une galerie fort étroite, dont les murs sont couverts de gravures rares et toutes d'épreuves avant la lettre, fixa mon attention. Une pièce d'eau carrée est au milieu du jardin peu étendu, peu embelli par les fleurs ; de cette habitation on jouit de l'aspect superbe de la mer, dont la proximité qui n'est pas favorable aux plantes, à raison de l'influence de l'air, empêche qu'on cherche à les cultiver beaucoup.

Les deux jours que je passai à Marseille, s'écoulèrent pour moi bien rapidement, au sein d'une famille qui a l'amabilité en partage ; je dus à la franche amitié, dont mon arrivée imprévue resserra les liens, les douceurs ineffables de la plus gracieuse réception.

BATEAU A VAPEUR.

GÊNES, LIVOURNE, PISE, CIVITA-VECCHIA,

ARRIVÉE A ROME.

PRESSÉ d'arriver à Rome, pour assister aux augustes cérémonies de la semaine sainte qui annuellement y attirent des flots d'étrangers, il fallait que je choisisse la voiture la plus accélérée, le bateau à vapeur, partant pour Naples, et qui me débarquerait à Cività-Vecchia. Toutes les places de la première chambre étaient déjà retenues, je ne pus en obtenir une que dans la seconde chambre, au prix de cent trente-cinq francs, non compris la nourriture.

Le 21 mars à cinq heures du matin, par le meilleur vent, sous le ciel le plus serein, nous sortîmes du port de Marseille. Décrirai-je le local où j'étais confiné, pour faire une traversée de cent cinquante lieues? Figurez-vous une chambre qui a 20 pieds de longueur et 15 de largeur, autour de laquelle régnent 24 cases, niches, armoires sans portes, mieux que des

hamacs, vous les appellerez comme vous voudrez, ayant deux pieds et quelques pouces de profondeur, disposées de manière qu'il y en a trois de hauteur; c'est là que sont établis sur des planches les lits, du du reste assez bons : par devant coule à volonté sur une tringle, un petit rideau d'étoffe croisée, cramoisi. Les ballots, les malles, les sacs de nuit, les boîtes, sont déposés dans deux magasins à droite et à gauche de l'entrée de la chambre, et au fond du bateau, dans un troisième fermé par une trappe. Une grande table qui sert pour les repas est placée au milieu de la pièce; chacun a un pliant pour s'asseoir : il y a un espace suffisant pour pouvoir aller et venir; mais ce jour-là le surcroît des ballots de marchandises nous en ôtait en partie la facilité. J'observai que si aucune des personnes, qui se trouvaient dans cette seconde chambre, n'était d'une classe absolument infime, trois seulement pouvaient fournir à la conversation et mettre une part dans des entretiens de quelque intérêt; un Genévois, homme mûr qui a un bon ton, et des connaissances; un Suédois, ancien militaire, instruit, poli, qui a parcouru différentes mers, et visité plusieurs climats; un jeune homme de Paris, ayant fait de bonnes études, et nommé nouvellement élève de l'Académie royale de France à Rome. Pour tromper, par la communication des pensées, la longueur et la monotonie des heures du jour, mon choix fut bientôt fait. Nous cinglâmes rapidement et sans roulis jusqu'à neuf heures : alors on servit le déjeuner composé de deux plats de viande, et d'un plat de légumes, tous mal assaisonnés; le vin était mauvais : une heure après lorsque nous fûmes à la hauteur de Saint Tropèz,

le mistral avait cessé, un roulis considérable se fit sentir : il causa le mal aise à beaucoup de voyageurs, excita des convulsions d'estomac, provoqua même à plusieurs reprises, des vomissements. Une dame surtout, une demoiselle fort âgée et le Genévois, furent dans des souffrances extrêmes : pour prévenir la question que l'on m'adresserait ici ou plus tard, sur l'impression que la mer fit sur moi, je dirai que dans aucun instant, pendant le cours de la traversée, elle ne me fit éprouver, ni le plus petit soulèvement de cœur, ni le moindre dégoût. L'impétuosité des vents ayant cessé, nous navigâmes long-temps sans secousse : à quatre heures le dîner offrit le potage et deux plats de plus qu'au déjeuner : les mets n'étaient pas meilleurs. Au coucher du soleil, qui promettait une belle journée pour le lendemain, nous étions vis-à-vis Nice, lorsqu'un second roulis plus fort que le premier survint : il fit retomber dans un état fâcheux, les personnes qui précédemment avaient été atteintes du mal de mer; en outre toutes les autres, excepté quatre, ressentirent plus ou moins douloûreusement les effets de celui-ci qui dura une heure : cependant le bateau à vapeur sillonna facilement la plaine liquide durant toute la nuit : la lune qui était trop nouvelle nous refusait ses faveurs. Quand le jour eut paru, la côte de Gènes si bien meublée devint la plus belle perspective. Monté sur le pont du bâtiment, j'y distinguai un nombre inexprimable, une étonnante variété de châteaux magnifiques, d'élégantes maisons de plaisance, et les jardins qui les embellissent; quântité de bourgs et de villages, dont l'un est situé sur le penchant de la colline, l'autre au pied du mont; celui-ci à demi aperçu dans un

enfoncement, celui-là qui ressort sur une élévation : ajoutez les Apennins qui se montrent au loin chargés de neige. Quelle plume pourrait rendre fidèlement le spectacle que présentait à mes yeux une suite de tant d'objets, pleine de charmes, et non interrompue pendant plusieurs lieues ? la mienne n'essaiera pas de l'entreprendre. Mais un autre spectacle, vers sept heures du matin, captiva toute mon admiration. Nous étions en face du port, si imposant et si majestueux : deux môles, partant des deux rives opposées du golfe, semblent vouloir se rapprocher l'un de l'autre pour le fermer. Un phare qui la nuit fait jouir de sa bienfaisante clarté apparaît très-élevé. Les édifices et les maisons de cette grande cité, dite *la Superbe*, sont ordonnés en amphithéâtre très-vaste qui se dessine en croissant. Ah ! il faudrait la palette et le pinceau du père de *Carle Vernet*, pour en composer un tableau complet et vrai. Nous allions débarquer ; une scène difficile à décrire tout aussitôt se passe : une troupe, j'allais dire une horde de matelots, à peu près nus, au visage hâve et basané, montés sur cent barques, les dirigent vers le bateau à vapeur ; ils s'en approchent à l'envi : du geste et de la voix, ils sollicitent avec une avide fureur d'être choisis pour transporter les effets des voyageurs : une sorte de combat s'engage entr'eux : ils s'élancent pour gravir contre le bâtiment, ils se poussent, se repoussent les uns les autres ; ils retombent dans leurs barques : s'ils ont escaladé le pont, le capitaine et le maître pilote, dans des accès d'impatience, les rejettent, les précipitent même : enfin il faut céder aux plus prompts, aux plus adroits qui ont saisi la malle, le sac de nuit ; heureux celui qui

ne voit pas ses effets placés dans différentes barques, mais confiés aux mêmes mains. Dès que j'entrai dans la ville, la douane inquisitrice fit la visite des miens; visite longue et minutieuse, on la poussa jusqu'à fouiller dans mes poches, et palper tous les vêtements qui me couvraient. Ensuite j'allai loger à l'Hôtel de Londres, tenu par M. Mathieu, qui me donna une chambre convenable à un prix modéré : elle avait vue sur le port. Je pris à la hâte un déjeuner très-bon, et tout aussitôt pour rechercher ce que Gènes renferme de curieux, je me fis accompagner par un domestique de place, ou *Cicerone*, qui connaissait bien la ville et qui parlait français. Je vais retracer ce que deux jours me permirent de voir, nous ne devions nous rembarquer que le lendemain à cinq heures du soir.

Le local actuel de la Bourse est une salle spacieuse, espèce de portique ouvert, soutenu par des colonnes dont les unes sont en marbre, les autres revêtues d'une peinture qui l'imite. On a supprimé, aux armoiries qui sont suspendues à la voûte, les deux griffons qui en faisaient partie. A côté sont deux anciens palais, jadis propriété de familles nobles, appartenants aujourd'hui à de simples particuliers. Dans une rue qui est à la suite, je vis l'édifice vieux et laid qui avait servi à la bourse et à la banque de S. Georges : Napoléon, comme on le sait, en enleva les fonds et la supprima. La façade qui est sur le port reste toute dégradée. Presque vis-à-vis est le palais de *Gentili* ; outre le rez-de-chaussée il a trois étages hauts et étendus : il est loué au commandant en chef de toute la marine. Un peu plus loin sur une plate-forme qui

touche au port, au milieu du bassin en marbre d'une fontaine, est une statue représentant un génie. De là l'on aperçoit, à peu de distance sur le quai, d'un côté les bâtiments immenses destinés à l'entrepôt, de l'autre on distingue surtout le palais de *Rodgo*, entre vingt autres qui sont à la suite.

L'entrée du Palais où résidait le *Doge*, maintenant l'Hôtel-de-ville, est sur la place neuve qui n'est ni grande, ni régulière. Des murs prodigieusement épais et hauts, une porte en fer dont le marteau est en bronze, donnent à l'extérieur l'apparence d'une forteresse : on entre dans la cour spacieuse qui le précède, par un péristyle ayant en élévation un double rang de larges arcades : il règne dans la même forme sur les côtés pour soutenir deux longs bâtiments, l'un consacré au gouvernement, l'autre aux bureaux de la mairie. On voit en face un magnifique palais qui a deux étages et une balustrade au couronnement. Tout est en marbre blanc. La façade décorée de huit statues présente au milieu quatre doubles colonnes, entre lesquelles sont trois croisées ceintrées, et à la suite de chaque côté, deux doubles colonnes, entre lesquelles sont deux croisées carrées. D'abord dans un superbe vestibule où, à droite, à gauche, trois arcades forment un portique, je montai cinquante-six marches d'un bel escalier extrêmement doux et à deux rampes. La salle immense des Cinq cents, ou du grand conseil de la république, est riche en dorures et en ornements. Je remarquai sur les murs et au plafond, des fresques dont les sujets ont rapport à l'histoire de Gênes, des colonnes en marbre précieux de brocatelle, entre lesquelles sont placées, dans des niches en marbre, vingt

statues en plâtre remplaçant celles en marbre qui y étaient précédemment. Elles sont consacrées à la mémoire des nobles Génois qui ont rendu à la patrie des services signalés. L'une d'entre elles toutefois est celle du maréchal duc de *Richelieu* qui, envoyé par la France, défendit les Génois avec un grand succès, contre les troupes autrichiennes. Cette salle sert pour les conseils de guerre, et pour les fêtes extraordinaires que donne la ville. La salle des Deux cents ou du petit conseil, est beaucoup moins vaste, moins belle aussi; autour sont rangées entre des colonnes treize statues, quelques-unes en marbre, le plus grand nombre en plâtre; elles représentent des vertus. Les peintures du plafond sont du chevalier *Ratti*, fils; au bout de la pièce est un beau tableau de *Solimène*, composition pleine de mouvement et de chaleur : c'est l'Arrivée de Christophe Colomb dans le nouveau monde; vis-à-vis est un autre tableau du même peintre, et les détails en sont rendus avec un grand talent, c'est la Translation des cendres de Saint Jean à Gênes. Entre deux croisées est une charmante table en mosaïque de Florence. C'est dans cette salle que se fait le tirage pour la conscription qui y a encore lieu. Les portes comme celles de l'autre, sont en beau bois de noyer. Dans un petit arsenal, qui est une dépendance du palais, on a conservé d'anciennes armures, entre autres les cuirasses fabriquées pour les dames Génoises, lorsqu'au temps des croisades, elles voulurent aller combattre les infidèles. *Boniface* VIII leur écrivit une lettre honorable et touchante, pour les en dissuader. On ne voulut pas me montrer l'appartement du Doge, qui est entièrement démeublé et dont on n'a

pris aucun soin. Près du palais, sur un mur, jadis on plaçait des inscriptions infamantes : c'étaient les noms des personnes condamnées pour de grands crimes, tels que sacrilège, trahison, conspiration, crime d'état, etc. J'ai lu deux noms qui y sont encore visibles. On m'a dit qu'il y en avait trois à l'époque où la république fut supprimée, et qu'alors on avait effacé le nom de celui qui était le plus coupable, mais dont la famille jouissait d'une grande considération.

Sur le terrain de l'ancien couvent des Dominicains, on a fait une place assez grande sans être régulière. La salle de spectacle y a été construite. Le péristyle est composé de six colonnes cannelées en marbre : au-dessus du fronton est placée la statue en marbre d'Apollon, qui tient une couronne à la main. Dans le vestibule, dans les corridors, à tous les étages, le pavé, le revêtement des murs, sont en marbre. La salle a une dimension surprenante et une coupe heureuse : tout y est en marbre et dorure. Il y a trois rangs de loges, celle du Roi est en face de la scène, et très-somptueusement décorée. Outre les cabinets nécessaires, on a pratiqué derrière les loges de petits sallons, qui en sont séparés et où l'on peut se retirer pour converser, même faire une partie de jeu; il y a une petite table au milieu : dans les uns, comme dans les autres, le marbre est prodigué.

Le bâtiment de l'académie est sur la droite de cette place, il présente onze arcades en pierres, et au-dessus deux étages qui ont chacun onze croisées. Sous les arcades sont établis des marchands de livres et d'estampes.

Vis-à-vis l'Académie le palais *Ferrari*, qui n'est pas

très-étendu, a une forme élégante. Celui qui l'a fait bâtir, et dont il porte le nom, est mort depuis peu de mois. Son fils qui en a hérité, l'habite peu souvent; il passe une grande partie de l'année à Naples, à Milan, ou à Paris. Rapporterai-je, comme on me l'a contée, une anecdote concernant le premier propriétaire? Ayant fait beaucoup d'affaires à la bourse de Paris, il devint par d'heureuses spéculations excessivement riche : très-avare, il tenait sa fortune cachée dans un endroit secret de sa cave : seul il le connaissait, il y descendait seul. Un jour qu'il visitait son trésor, la porte se ferma tout-à-coup; il n'avait pas pris les mesures ordinaires pour pouvoir sortir; deux jours entiers s'écoulèrent sans qu'il parût : ses gens conçurent de vives inquiétudes : ils étaient à peu près certains qu'il n'avait pas quitté la ville; un d'entr'eux, le troisème jour, crut se rappeler qu'il avait vu son maître prendre furtivement le chemin, que lui déjà, soupçonnait conduire au lieu du trésor; il en parla aux autres domestiques, puis à des amis de M. Ferrari, enfin on prit le parti de foncer la porte : on parvint à le trouver à demi mort d'inanition. Cependant il se rétablit peu à peu; vécut encore quelque temps; pour toute récompense il donna quarante francs à son libérateur.

A la suite de la place des Dominicains, proche la salle de spectacle, par l'effet de la démolition d'un grand nombre de maisons, et la suppression de deux rues étroites, comme elles le sont en général à Gènes, il n'y a pas long-temps qu'on en a percé une qui est la plus large de toutes aujourd'hui. Les Génois en admiration de ses proportions, pour eux surprenantes, ont la prétention de croire que dans aucune autre

ville de l'Europe, il n'y en a une qui efface celle-ci. Cependant elle n'a pas quatre toises en largeur, et dans la longueur, il y a seulement de chaque côté six hôtels, ou maisons, ou palais. J'y remarquai particulièrement celui qu'on nomme *Pallavicini;* la façade est neuve et réellement belle. La cour est petite et resserrée entre des bâtiments qui ne répondent pas au dehors. On a donné à cette rue les noms de *Carlo Felice*, *Charles Félix*. Ce sont les noms du Roi de Sardaigne, sous le règne duquel elle a été créée. Vient ensuite la rue dite des Palais : j'y en ai compté quinze. Sept d'un côté, huit de l'autre. Je nommerai les plus remarquables. Ils sont précédés de l'Hôtel superbe des postes : un petit marbre noir placé au-dessus de la porte indique, par une inscription, quelle est sa destination : la façade est décorée de quatre statues; elle présente six colonnes formant cinq arcades, avec six croisées au rez-de-chaussée, et deux étages à sept croisées. — Le palais *Scaglia* est vis-à-vis, peu étendu, d'une charmante construction à l'extérieur, ayant deux étages outre le rez-de-chaussée. — Ensuite le palais *Negroti* majestueux par quatre étages et quatorze croisées sur chaque ligne. — Celui du duc de *Pasqua*, inférieur en largeur ainsi qu'en élévation, lui succède : on y faisait des réparations et des embellissements dans l'intérieur; cependant on me permit d'entrer dans trois pièces. La première qui a trois croisées ceintrées sur la cour est décorée de colonnes cannelées. Le plafond est peint à fresque; le dessin en est fort joli, et les couleurs sont bien conservées. Dans les deux autres salles, parmi beaucoup de tableaux, j'en observai trois de grands maîtres. Les Muses, par *Raphaël :* un Pay-

sage du *Titien*, et une Sainte Famille, par *Léonard de Vinci*. — Un autre palais, que l'on nomme *Cambiaso*, a des grilles aux six croisées du rez-de-chaussée ; il est d'une hauteur prodigieuse, quoiqu'il n'ait que deux étages qui ont sept croisées : le propriétaire a vendu les tableaux de sa galerie. — Vis-à-vis de celui-ci est un autre plus large et moins élevé, qui appartient à la même famille. — Le palais du marquis de *Sera* qui ne le cède pas à ces deux-ci pour l'extérieur, méritait que je visitasse l'intérieur : dans le premier sallon, éclatant par les ornements dorés, par une étoffe riche, croimoisie, qui en forme la tenture, se trouvent deux tableaux très-estimés, on les qualifie, *Les deux Sybilles* : l'un représente une femme qui lit ; l'autre une femme qui a un papier de musique devant elle, et joue d'un instrument. Le sallon à manger a une forme particulière ; le milieu des quatre pans de mur est concave ; les coins sont coupés carrément. Il n'y a d'autre couleur pour la peinture que le blanc et l'or. Ensuite on passe dans une galerie qui a huit colonnes de chaque côté ; le marbre y est couvert d'ornements multipliés et dorés : les fresques du plafond sont de *Calais Mosaiella* qui marquait par l'élégance de ses dessins : le grand sallon a une tenture magnifique en étoffe de Lyon, deux cheminées en marbre rare, sur chacune desquelles il y a une pendule du premier horloger de Paris, et deux lustres : quatre lustres très-beaux sont suspendus au plafond : dans cette même pièce, il y a seize tables en mosaïque de Florence : les panneaux des portes sont couverts de lapis-lazuli. Elle prend ses jours sur la cour, et aboutit à une terrasse à chaque bout de laquelle est un petit

temple à colonnes de marbre blanc. — Immédiatement après vient le palais *Doria Tursy* qui fut vendu à feue la reine de Sardaigne : il a un superbe escalier à deux rampes, et une enfilade de vingt-une pièces spacieuses au premier étage. Celle qui est au centre, et la plus petite, est consacrée à une chapelle convenablement ornée : la plupart des autres ont des portes sur des galeries d'une grande élévation et fermées par des croisées vitrées. Le long de ces galeries règne un jardin qui est de niveau avec les appartements du premier étage. Il y a en outre un jardin au rez-de-chaussée. — Vis-à-vis est le palais *Brignolet* qui a neuf croisées à chacun des deux étages. Quoiqu'il soit en marbre, comme tous les autres, il porte extérieurement une couleur rouge qui, jointe à celle des persiennes peintes en vert, n'est pas gracieuse. Je ne sais si c'est cette singularité qui excita en moi un mouvement plus vif de curiosité ; j'entrai au rez-de-chaussée. Le vestibule me parut d'une certaine recherche que lui donnent des rosaces coloriées au plafond, et plusieurs bustes d'empereurs. Je montai au premier sallon, j'y vis les portraits de trois Doges en grand costume, ils étaient de la maison Brignolet. Dans les autres sallons beaucoup de tableaux : je distinguai le Père éternel, par le *Guerchin*, Cléopâtre, la Vierge et saint Jean, Jésus-Christ chassant du temple ceux qui y vendaient, sainte Véronique, la Sainte Famille, tous cinq encore par lui ; ce peintre en général correct s'attachait aux reliefs, il observait bien l'harmonie, mais son ton sombre, tire par fois sur le violet. — Suzanne, la Peste, par *Annibal Carrache*, qui composait avec plus de noblesse et d'éloquence que les deux autres du

même nom. — Jésus-Christ disant; *rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu*, un *Ecce Homo* et plusieurs portraits, par *Van-Dyck* qui excellait à mettre une vérité frappante dans ses portraits. — Le Martyre de sainte Justine, une Judith, par *Paul Véronèse*; que de beautés dans ces deux figures! quelle justesse dans les couleurs! — La Résurrection de Lazare, par *Michel-Ange*, ici l'on retrouve la profondeur de la science du nu, et des formes du corps humain. — L'adoration des Mages par le *Titien*, et le portrait de Calvin, par le même : ce chef de l'école vénitienne embrassa tous les tons, brilla dans tous les sujets, ses figures sont choisies avec un goût sévère : il n'en mit pas moins dans les détails. — Une Sybille, saint Sébastien, dans ce dernier la douleur combat avec la foi d'une manière admirable, tous deux par le *Guide* : il joignait à une noble composition, une belle distribution de lumières, un coloris quelquefois tendre et toujours vrai. — Jésus-Christ au jardin des oliviers, par *Bourdon*, c'est un chef-d'œuvre de clair obscur. — Un soleil levant *d'André del Sarto*, son coloris est harmonieux. — L'Enlèvement des Sabines par *Tempête*, plein de grâce, ses airs de tète sont d'un bon choix. — Un Flûteur, saint François, une Cuisine, par *Strozzi* ou *il Capucino*, il est supérieur dans l'art de donner de la vie aux figures; son dessin n'est pas très-correct. — Un Philosophe par *l'Espagnolet*, il y a de la vigueur, de l'énergie dans son pinceau. — Le Lazare, une Clorinde, une Tête d'étude d'une expression sublime, par le *Calabrois*. — Une Vierge, par *Perino del Vaga*, élève de Raphaël, il se rapprocha toutefois de

Michel-Ange, et montra une rare universalité de talents. — Une tête de jeune fille, par *Olbeins*, singulièrement agréable dans la pose et la physionomie. — Les portraits de Rubens et de sa femme, par *Rubens*, qui en a fait don : que son coloris est séduisant ! si ses chairs sont brillantes, ses reflets sont outrés ; par des beautés il rachète des défauts. — Un Marché, par le *Bassan ;* dans ses idées il n'était pas abondant, il s'est occupé presque uniquement de peindre des intérieurs, ou des scènes domestiques, et ce genre de talent lui donna de la réputation. — Enfin un charmant tableau de *l'Albane*, l'anacréon de la peinture ; dans le milieu d'un vallon couronné de rochers qui sont couverts d'arbustes, un berger et deux bergères sont assis au pied d'un saule proche une fontaine : le berger joue de la flûte, l'une des bergères tient à la main une rose, regarde le berger et l'écoute ; elle tend la main pour lui présenter la fleur ; sa compagne plus jeune ne regarde pas, n'écoute point ; mais l'œil fixé sur l'onde de la fontaine, elle rêve : à cinquante pas de là, une troupe d'enfants jouent avec des agneaux qu'ils enlacent de fleurs. On ne voit rien de plus gracieux en peinture ; sans disconvenir que le style de *l'Albane*, en général, était mou et énervé. — En outre je remarquai une fontaine en marbre, sculptée par *le Puget*, et une table dite *améthyste*, parce que le marbre a la couleur de cette pierre précieuse, elle a cinq pieds de longueur.

Dans la rue *Balbi*, moins longue que celle dite *des palais*, et qui est à la suite, des façades encore plus belles que celles des palais précédents en signalaient plusieurs à mon attention : celui de *Filippo Durazzo* se fait distinguer par de vastes appartements décorés

avec goût, par une collection de soixante-cinq tableaux répandus dans les différentes pièces; la plupart sont de grands maîtres, tels que les *Carraches*, *Rubens*, *Van-Dyck*, *le Tintoret*, *le Caravage*, *le Dominiquin*, *le Guide*; les moments étaient trop chers pour que je pusse recueillir chaque sujet; ceux du Guide surtout m'enchantèrent. J'y admirai aussi beaucoup de peintures à fresque encore fraîches, principalement celles dont *Solimène* est l'auteur; je serais tenté de lui reprocher ici de l'exagération dans le ton, quand il a pris pour sujets les traits de la vie d'Achille : sa Naissance, il est plongé dans le Styx; son Education par le centaure Chiron; enfin pour ne pas trop m'étendre, le morceau où il est représenté traînant Hector attaché à son char : cette composition est divine.

Au palais *Balbi*, je contemplai dans la première pièce le portrait de Francese Balbi à cheval, par *Van-Dyck*, et l'Interprétation des songes par Joseph, celui-ci est de *Strozzy*, et il y a mis beaucoup de brillant; puis dans le premier sallon cinq tableaux des enfants Balbi, par *Sarzanno*. — Une foire, par le *Bassan*. — Andromède, par le *Guerchin*. — l'Adoration des Mages, par le *Titien*. — Raphaël et Suzanne, par le *Dominiquin*. — Dans le second sallon, Jésus-Christ au jardin des oliviers, par *Raphaël*. — Une flagellation, une Vierge et saint Dominique, tous deux du *Titien*. — Saint François, saint Jérôme, par *Augustin Carrache*; il montre ici une manière plus élevée que le Corrège, quoiqu'il le rappelle, surtout dans saint Jérôme. — Une Vénus, par *Annibal Carrache*, quelle grâce! quelle perfection! le Poussin disait de lui qu'on n'avait pas mieux composé après *Raphaël*. — Deux,

du *Bassan*; — trois, de *Lucas de Hollande*, ces cinq bien inférieurs aux autres. — Dans le troisième sallon, la Conversion de saint Paul, par *Michel-Ange.* — Saint Jérome, par le *Titien.* — Saint Jean, un *Ecce homo*, par le *Guide* : dans le dernier, harmonieuse distribution de lumières. — Une Vierge de *Salvator Rosa*, quelle fermeté de pinceau ! quel beau coloris ! — Notre Seigneur, par *Van-Dyck.* — Saint Joseph, de *Palma*, le caractère principal de ses ouvrages est le fini, une suavité incomparable, comme dans celui-ci. — Sainte Barbe, sainte Marguerite, la Magdeleine, tous trois de *l'Albane*, son style dans ces trois-là a plus de force qu'il n'en montre ordinairement. — Des Bergers, par *Franceschini*, de la facilité, de la fraîcheur, mais beaucoup de recherche. — Deux tableaux ovales très-estimés. — Dans le quatrième sallon un grand portrait, par *Van-Dyck.* — Bethzabée et la Samaritaine, par le *Guerchin.* — Saint Marc, morceau superbe du *Guide.* — La Vierge qui tient l'enfant Jésus, c'est un des meilleurs ouvrages de *Perino del Vaga.* — Une Foire et des Bergers, tableau extrêmement joli, par *Valeria Castelli*, qui donnait à ses figures des tours flexibles, avec un coloris pour ainsi dire transparent. — Deux portraits, par *Sebastiano del Piombo*, il n'est guère possible de voir des carnations plus fraîches, que celles qui sortirent de sa palette, lorsqu'il créa ces deux portraits.

Le palais de *Marcellino Durazzo*, loué au roi de Sardaigne, qui l'a habité trois fois, frappe tout d'abord par la beauté des péristyles, des escaliers, des vestibules, qui sont tous en marbre précieux. En outre les décorations les plus nobles dans les appartements

vous ravissent. Une magnifique galerie pavée en marbre est ornée de fresques mêlées de dorures, de neuf portraits de la famille de Durazzo, par *Van-Dyck*; d'un tableau de la plus grande dimension, par *Luc Jordan*, qui approchait de Rubens son maître, mais imitait trop servilement; et d'un grand nombre de statues antiques ou modernes. J'y distinguai surtout celle d'une femme parmi les antiques, et parmi les modernes un Narcisse. — La pièce suivante a trois peintures à fresques qui sont une imitation parfaite des tapisseries des Gobelins; une chambre à coucher a pour tenture une semblable imitation; un lit avec beaucoup de dorures est en étoffe de soie verte très-riche; j'y comptai dix-huit tableaux; une belle Vierge de *Strozzi*. — Deux morceaux du *Bassan*, deux de *Carle Dolci*, dont les touches sont extrêmement douces, les teintes bien fondues, le coloris plein de suavité, un Paysage, de *Benedetto Castiglione*, qui avait infiniment de goût, me parurent les meilleurs. Un cabinet est aussi meublé de tableaux. Le boudoir est élégamment décoré, plusieurs petites pièces ne le sont pas moins. Dix-neuf tableaux font la parure la plus marquante du sallon, à l'entrée deux tableaux qui retracent des cérémonies turques sont agréables; puis six portraits de la famille royale; et onze tableaux, soit de l'école d'Italie, soit de l'école flamande; j'en citerai quelques-uns : le fameux tableau de *Paul Véronèse* représentant le Festin chez le Pharisien : la Magdeleine est aux pieds du Sauveur dans une attitude humble, mais pleine de grâce : quelle est belle ! quelle est touchante ! ici c'est une copie par *David*, peintre français. — Suzanne par *Rubens*. — La Mort de Sénèque, par

Ferrari; le philosophe a les pieds dans le bain ; le sang coule ; à peu de distance un secrétaire qui écrivait, n'écrit plus ; à gauche deux secrétaires sont dans la même position, dans un coin est un vieux sénateur sur la ligne de Sénèque ; un soldat et les secrétaires tiennent les yeux attachés sur les lèvres du philosophe ; le centurion près de la porte compte les derniers soupirs de Sénèque, Néron attend. — Un autre admirable pour la vérité et pour le clair obscur, c'est un vieillard par *Rembrant* — Olinde et Sophronie attachés au même poteau en attendant que le bûcher prenne flamme, pas *Jordans*, le Tasse est plus éloquent, ce me semble. — Dans la chapelle, le plafond présente un enfant qui pour la forme est d'une beauté rare. — Une seconde galerie, dont les fresques sont fort dégradées, contient beaucoup de vases étrusques, un *Vitellius* antique de granit si fini, si vivant d'expression, que *Jules Romain*, plein de fougue dans l'exécution, l'a copié dans un de ses tableaux. — Un groupe en marbre blanc, c'est l'enlèvement de Proserpine, la perfection de la sculpture captive les regards de ceux qui le contemplent avec attention. — Ajoutons, une terrasse dont le pavé, les pilastres sont en marbre, donne sur une cour trop resserrée par les différents corps de bâtiment qui ont deux étages ; partout il y a des fontaines, même sur une autre terrasse qui couronne le palais et d'où l'on a la vue sur le port et sur la pleine mer.

Le palais de l'université, qui est vis-à-vis celui de *Marcellino Durazzo*, ne demande qu'une courte description. Autour de la cour règne, au rez-de-chaussée ainsi qu'au premier étage, une galerie très-large, très-

haute : six colonnes sur la longueur soutiennent cinq arcades hardies, et quatre sur la largeur en soutiennent trois, toutes en marbre. La chapelle est trop commune dans sa forme, trop simple dans sa parure ; le cabinet d'histoire naturelle ne renferme que peu d'objets et aucun qui soit curieux ; mais la salle des examens est grande, les sculptures en sont belles, les fresques au plafond et sur les murs, sont aussi bien dessinées qu'agréablement coloriées. On y a placé six statues de *Jean de Bologne;* je vis sur une table deux urnes en porphyre qui servent pour donner les suffrages dans les examens des gradués ; et sur une autre, le livre des évangiles sur lequel on leur fait prêter serment.

Combien de fois ne me suis-je pas dit ! pourquoi faut-il que des rues, qui n'ont pas trois toises de largeur, empêchent l'architecture tout en marbre, de ces palais somptueux, d'étaler avantageusement aux yeux une surprenante magnificence ?

En avançant après la rue Balbi, j'arrivai bientôt à la place de la Coverède dont on pourrait ne pas faire mention. De tous ses bâtiments, il n'y en a qu'un seul qui soit apparent : c'est l'hôtel *Peraguna,* en pierres de taille : il n'a pas de rez-de-chaussée, mais un premier étage aussi bas qu'un entresol ordinaire, et un étage supérieur, tous deux avec neuf croisées. La construction en est assez recherchée : sur les côtés sont des pilastres dans toute la hauteur, avec une corniche fort riche. Au milieu de la façade quatre colonnes cannelées soutiennent un fronton orné de fleurons.

Dans la rue suivante, je vis deux bâtiments anciens et d'une étendue prodigieuse. A droite l'arsenal des

canonniers de la marine ; ce fut autrefois le séminaire du Saint-Esprit ; à gauche un peu plus loin, les anciens magasins de la république ; ils sont encore destinés à contenir des approvisionnements ; puis en descendant vers la porte Saint Thomas, qui termine ce quartier de la ville, je trouvai bientôt le palais renommé *d'André Doria*, si riche, si puissant, si illustre sous le gouvernement de la république ; elle lui avait érigé une statue en marbre que l'on plaça sur une éminence et près d'un fort. J'y montai pour l'examiner : hélas elle a été très-mutilée ! Je n'ai pu savoir ni par qui, ni en quelles circonstances. Lorsqu'il fit bâtir son palais digne d'être habité par un souverain, (Napoléon y logea,) il ordonna qu'il n'eut qu'un étage ; ne voulant pas qu'une trop grande élévation nuisît de quelque manière que ce fût, aux moyens de défense que présentaient les forts. On ne permet à personne de voir les appartements qui sont de la plus grande somptuosité. Je pénétrai du moins dans la cour : je considérai un magnifique portique en marbre, à la suite duquel est un jardin d'une médiocre grandeur, au-dessus d'une fontaine qui est au milieu du parterre, dessiné en compartiments bordés de buis, est la statue d'André Doria. On l'a représenté sur un char attelé de trois chevaux, sous la figure de Neptune, dieu de la mer, il domina lui-même long-temps sur cet élément. Douze aigles forment les ornements autour du bassin. On consentit en outre à m'introduire dans une galerie couverte, par laquelle j'arrivai à des jardins agréables, situés de l'autre côté de la rue, et formés par des terrasses très-élevées et soutenues par des colonnes de marbre de Carare ; tout le long

règnent des balustrades du même marbre. Un rang de colonnes supporte aussi une treille plus loin que les jardins : delà enfin l'aspect du port enchante la vue.

Un certain nombre d'édifices religieux, qui rivalisent en splendeur avec les palais, excitèrent également mon intérêt.

La cathédrale dédiée à saint Laurent est d'ordre gothique, revêtue en dehors comme en dedans, de marbre noir et blanc apporté de Constantinople ; et le pavé est de même. Le portail a trois arcs très-grands : au-dessus de celui du milieu, est une rosace en verres de couleurs ; sur la droite est une tour carrée, haute de cent cinquante pieds : sur la gauche, une galerie façonnée. Il y a trois nefs mal éclairées, quantité de lampes d'argent sont suspendues aux voûtes qui sont un peu basses : neuf colonnes de chaque côté soutiennent huit arcades assez larges. Le maître-autel en marbre très-rare, est au commencement du chœur. Les stalles habilement sculptées sont derrière ; à droite dans la croisée, sous une jolie coupole, est la chapelle de Notre-Dame de Bon Secours. Un tableau fort beau, qui représente la Vierge tenant l'enfant Jésus, est placé sur l'autel que décorent deux colonnes et un fronton en marbre blanc. La chapelle du saint Sacrement qui est vis-à-vis, a une coupole semblable, on y remarque une rotonde à quatre colonnes et un tabernacle, le tout en marbre blanc, ouvrage d'un élève de *Canova*. Une Nativité par *Barozzio* est très-belle : de ce même côté dans une chapelle éclatante par les décorations, et ornée de beaucoup de statues en marbre, placées dans des ni-

ches, reposent sur l'autel les cendres de saint Jean. La balustrade est en filigrane. Il y a trois buffets d'orgues, un petit dans le chœur et deux grands dans la nef principale. La chaire est en marbre. Les autres parties de l'église sont embellies par des tableaux estimés et par des sculptures finies.

Le portail de l'église de l'Annonciation a une forme particulière : sur un perron qui a un grand nombre de degrés, s'élèvent six arcades en marbre jaspé rouge et blanc. La voûte et les murs du chœur sont revêtus de vastes fresques, par *Jean Carlon* : elles sont exécutées avec un soin extrême, en même temps on distingue la facilité du pinceau, les têtes sont vivantes et se détachent du fond : quel éclat extraordinaire dans les couleurs! le rouge de pourpre, le bleu céleste, le vert d'émeraude, sont d'une perfection inimitable. Les stalles placées derrière le maître-autel, sont en bois de noyer, la sculpture en est riche : quatre colonnes torses, vous diriez de l'agate, soutiennent le grand dôme qui est à la croix. Dans chaque nef latérale, il y en a un petit et six chapelles sur le côté. La chaire repose sur une colonne, tout est marbre. La chapelle de la Vierge a un beau tableau de *Rubens*; les regards se fixent avec admiration sur deux autres, l'un de *Scotti*, peintre de Milan, la mère du Sauveur est au pied de la croix : l'attitude, l'expression des traits de la figure de Marie, ne pouvaient être mieux choisies, pour une mère plongée dans l'abîme d'une respectueuse douleur. Un autre par *Jules César Procacini* représente la Cène : sans contredit elle est à distance de celle de *Léonard de Vinci* pour l'ensemble et pour les détails, mais il y a une

bonne entente dans toute la composition, et les figures du Sauveur et de saint Jean révèlent un grand talent : ce tableau est placé au-dessus de la porte principale. Ce sont des religieux franciscains qui desservent cette église.

J'arrivai à l'église de l'Assomption, autrement dite *Sainte Marie de Carignan*, par un pont qui réunit les deux collines *Sarzanna et Carignan*. Il retient le dernier nom. Les arches ont deux cents pieds de hauteur, dessous on a construit quelques maisons à plusieurs étages. Au portail on voit trois statues : celle de saint Pierre d'un côté ; de l'autre celle de saint Paul ; celle de la Vierge est au milieu. Le dessin de cet édifice au dedans a une certaine analogie avec celui de saint Pierre de Rome. Il y a trois nefs : une chapelle à chaque bout de la croix ; et trois dômes ; deux petits et un très-grand, très-élevé : celui-ci est soutenu par quatre piliers carrés établis angulairement, et présentant de face un plein ; devant chacun d'eux est une statue en marbre. Saint Paul hermite, par le *Puget*, fameux sculpteur français, saint Sébastien, par *Vigneuf* ; saint Jean-Baptiste, par *Orsolino* ; saint Barthélemi, par *Traverso*. Les statues des douze apôtres sont réparties dans la nef principale : six d'un côté, six de l'autre ; elles sont en plâtre, mais parfaitement modelées. Le maître-autel est en marbre brocatelle, garni de bronze. Chaque nef latérale qui, depuis la porte jusqu'à la croix, a trois coupoles, se termine près du chœur par un rond point dessinant une chapelle éclairée par une croisée qui est au fond. Six tableaux complettent la décoration ; Magdeleine, par le *Guide* ; saint François, par le *Guerchin* ; un Martyr,

par *Carle Maratte*; une Descente de croix, de *Cambiazzo*, les raccourcis sont parfaits; saint Charles, par *Piolo*; saint Dominique, de *Sarzanno*. Les constructions pour le pont, et pour l'église, ajoutez tous les ornements choisis et disposés avec un goût infini, ont coûté des sommes incalculables, et ont absorbé presque en totalité la fortune immense d'une dame de la maison de Carignan. La cause qui la détermina à une telle dépense est assez singulière, même bizarre. La voici :

Un noble Génois avait fait bâtir dans son palais une chapelle somptueuse, d'une richesse extraordinaire. Les étrangers la visitaient par curiosité : il y admettait pendant le service divin beaucoup de personnes : il refusa à cette dame une place marquée, tandis qu'il en avait accordé une à des personnes qui n'étaient pas d'un rang aussi élevé : quel était le motif du refus? ou quel en était le prétexte? on ne spécifie pas. Alors elle conçut le dessein, qu'elle exécuta de son vivant, de faire, pour élever l'église de l'Assomption et l'embellir admirablement, ainsi que pour bâtir le pont devenant alors indispensable, des dépenses mille fois plus considérables que les dépenses, cependant prodigieuses, faites par le noble Génois pour sa chapelle.

Le marbre et l'or sont prodigués dans les églises de saint Étienne et de saint Cyr. Dans la première on distingue surtout quatre colonnes torses enrichies d'ornements, elles soutiennent une superbe coupole. On y admire aussi le tableau si renommé qui représente le martyre de saint Étienne, par *Raphaël* et *Jules Romain*. Les expressions sont variées, les situations

pleines d'énergie ; la résignation, l'attente de la douleur, et l'espérance en même temps, sont peintes sur le visage du premier diacre. — Parmi les huit chapelles, celle où respire le meilleur goût dans les décorations est dédiée à *Notre Dame de la Garde.* — Dans la seconde église dédiée à saint Cyr, faite sur le même plan que la cathédrale, le portail offre des colonnes accouplées, puis deux statues en marbre : à droite l'Espérance, à gauche la Foi ; entr'elles deux, un bas-relief en marbre figure la Charité. L'intérieur révèle la magnificence ; l'exaltation de la Croix peinte à la voûte par *Carton,* et la chaire à prêcher, sont deux objets très-curieux.

La façade de l'église de saint Ambroise est d'une architecture noble et majestueuse : il y a trois nefs : sur un côté de la nef principale règne la tribune ancienne du Doge : elle est extrêmement longue et surchargée de dorures encore brillantes. La chaire toute en marbre est vis-à-vis : à côté on a élevé une estrade sur laquelle sont posés une table et un fauteuil, c'est-là où se place le prédicateur, lorsqu'on fait des conférences. Cette église est desservie par des *Jésuites*: le grand dôme est digne d'admiration par la beauté et la fraîcheur des peintures mêlées de dorures. Dans chaque nef latérale, il y a deux dômes qui en sont surchargés. En outre je remarquai quatre colonnes, dont trois de marbre égyptien, et la quatrième en noir jaspé de blanc, que l'on nomme marbre de *Porter*. Dans le sanctuaire quatre statues en marbre blanc : au maître-autrel un tableau de *Rubens*, dont le sujet est la Circoncision. Dans une des chapelles qui sont à la croix, un autre du même maître, saint Ignace

qui guérit un possédé, et ressuscite des enfants au moment où il va célébrer la messe. Vis-à-vis est l'Assomption, c'est un des plus beaux tableaux du *Guide*.

La famille *Doria* est fondatrice de l'église dédiée à saint *Mathieu* et qui, à proprement parler, n'est qu'une chapelle, grande toutefois, puisqu'elle a trois nefs formées par quatre arcades. Tout y est marbre et or. Aussi de quel éclat ne frappe-t-elle pas les yeux? Les fresques du dôme sont éblouissantes : le maître-autel est extrêmement riche, derrière les gradins un petit tableau très-estimé représente la Vierge, tenant sur ses genoux le Sauveur descendu de la croix. Devant ce tableau est un crucifix en bois rare; il était jadis couvert de pierreries qui furent enlevées à l'époque de l'invasion des Français. Dans le sanctuaire on voit un second tableau de la Vierge, par *Raphaël le génois* : en outre un cartouche soutenu par deux génies, il porte les armoiries de la famille *Doria*; elles sont dégradées. La chaire tout en marbre est placée dans une nef latérale : à la suite d'une chapelle qui est à gauche du maître-autel, je descendis dans un caveau où est le mausolée du fondateur. Son corps est sous le maître-autel, *Florentin* fut le sculpteur; l'inscription est effacée.

L'Hôpital des pauvres est un bâtiment immense à quatre étages, il est tout à la fois maison de charité et maison de correction : les hommes en sortent sachant un métier; les filles avec une dot. Les revenus en sont considérables. On y arrive par une espèce d'avenue en arbres verts. Le terrain élevé de chaque côté est cultivé et meublé d'arbres à fruits pour la plupart et de différentes espèces. Ensuite on monte par un

grand nombre de degrés au perron qui est à deux rampes. Les corridors sont vastes, les salles aussi, on y a placé les statues des fondateurs et de ceux qui font des dons. Les premiers sont représentés assis, les autres debout. La propreté manque : une mauvaise odeur est répandue partout : cet établissement renferme plus de quinze cents personnes. Il y en a d'infirmes qui sont incapables de travailler. On occupe les bras des autres à différents ouvrages en laine, en fil, etc. Les hommes sont dans les deux premiers étages, les femmes sont dans les deux étages supérieurs à ceux-ci : l'église renferme un des plus beaux ouvrages du *Puget* : l'Assomption de la Vierge. Cette composition très-curieuse est placée sur l'autel. En outre à gauche, je vis sur un mur un bas-relief de *Michel-Ange* que les connaisseurs estiment infiniment ; Jésus-Christ mort est dans les bras de sa mère. — Les deux sexes pendant le service divin, sont placés séparément et si convenablement, que tous peuvent voir les cérémonies religieuses auxquelles ils assistent.

L'Hôpital des incurables est un établissement non moins intéressant à visiter. On y entre par un péristyle où sont les statues en marbre des deux premiers fondateurs. La distribution des quatre salles est parfaite : il y en a deux pour les hommes, deux pour les femmes. Chacune contient cinquante lits : un autel est au bout de chaque salle. Je remarquai un nombre considérable de bustes en marbre : ce sont ceux des bienfaiteurs ; en outre un superbe tableau de la Cène, par *Cambioso* , peintre génois. Cet hôpital est tenu avec des soins extrêmes et une propreté qui enchante. A Gènes tous les hôpitaux sont tenus par des

religieuses de l'ordre de Sainte Catherine. Dans celui-ci, il y a trois pièces consacrées à la pharmacie, deux pour contenir les médicaments, une autre tout à fait séparée, dans laquelle on les prépare.

Dans cette ville, au mur extérieur de plusieurs édifices civils et religieux, j'observai qu'il y avait un ou deux grands anneaux de fer suspendus : on m'en donna le motif historique. La rivalité du commerce entre les Génois et les Pisans, avait autrefois fait naître entre eux des dissidents violents, à un tel point que les Pisans établirent une chaîne en anneaux énormes qui empêchait les Génois d'approcher de leur port. Ceux-ci furieux parvinrent pendant une nuit à rompre la chaîne, enlevèrent tous les anneaux dont ils firent des trophées, en les plaçant dans leur ville de la manière la plus apparente.

Le quai, qui est après la porte Saint-Thomas, forme la plus belle promenade de la ville. Elle est très-fréquentée, parce que delà on domine sur le port et on a la vue de toute la côte occidentale, qui est la plus belle. Je contemplai cet aspect avec ravissement.

La population de Gênes est de quatre-vingt-cinq mille habitants, parmi lesquels on compte plus de quinze cents ecclésiastiques ou moines ; on ne fait pas vingt pas sans en rencontrer deux ou trois, qui se promènent ensemble. Les maisons sont à cinq et six étages, les rues extrêmement étroites, par conséquent très-obscures, le soleil n'y descend jamais : beaucoup ont à peine huit pieds de largeur, elles sont pavées en dalles. Les ouvriers du même état ont leurs boutiques dans la même rue ; ici, ceux qui travaillent sur

le fer ; là, ceux qui font des ouvrages de menuiserie, ou d'ébénisterie ; ailleurs, les horlogers, les orfèvres, les bijoutiers ; ces derniers sont renommés pour le *Filigrane* dont le débit en ce moment n'est pas considérable. Le commerce en tout genre est loin d'être aussi florissant qu'il le fut autrefois, les rubans, les damas, les fleurs artificielles, etc. en étaient une branche qui est à peu près morte : on comptait jadis trente mille métiers : il n'y en a pas plus de douze mille aujourd'hui. Le nombre des mendiants de tout âge est prodigieux. Il devient très-importun par la persévérance qu'ils mettent à vous suivre, jusqu'à ce que vous ayez cédé à leurs instances, faites le plus souvent avec rudesse, pour ne rien dire de plus. Le costume des hommes et des femmes pour toutes les classes, est celui que l'on porte en France. Pour les femmes il n'a de différence qu'un voile appelé *Mezzaro ;* toutes le portent en manière de *Madone*, monté sur un peigne, au haut de la tête, couvrant un peu chaque joue, croisé par devant, et retombant sur les épaules ; pour celles de la dernière classe et les villageoises, il est en indienne, en toile à fleurs, ou avec des dessins de couleurs ; tandis que la haute bourgeoisie et le rang le plus élevé, le portent en mousseline blanche, unie, plus ou moins claire ; mais une Génoise ne sort jamais sans le *Mezzaro*. Si dans la rue on rencontre une femme sans ce voile, dites c'est une étrangère.

Quant à l'administration, on a conservé presque toutes les institutions que les Français y avaient ordonnées. Le code est resté en vigueur ; les juges ont conservé l'ancien usage de se mettre à genoux, pour dire *l'Angelus*, lorsque la cloche de l'église voisine

du tribunal sonne douze heures. — On n'est éclairé pendant la nuit dans les rues, que par les lumières qui se trouvent devant chaque Madone, statue, ou image de la Vierge, ou du Christ.

Le territoire de Gênes en général est peu fertile : la culture ne produit qu'une faible partie des objets de consommation. On travaille la terre sans animaux, avec le hoyau seulement : le froment qu'on récolte toutefois est fort beau. Le pain est blanc et bien fait : il y a des fruits excellents; comme oranges, citrons, figues et prunes; peu de pêches, d'abricots, de cerises. Les pâturages sont bons, des vaches superbes donnent du lait abondamment. La viande du bœuf est parfaite, celle du veau ne l'est pas moins. Il y a très-peu de moutons. Le poisson y est de médiocre qualité.

Après avoir employé dix-huit heures à faire tant de recherches dans cette grande cité, après avoir eu à trois heures un très-bon dîner comme celui que l'on m'avait servi la veille à sept heures du soir, enfin très-satisfait de l'Hôtel de Londres, je montai à quatre heures sur une barque, je regagnai le bateau à vapeur dans le dessein de me rembarquer pour Livourne; le vent était favorable.

Le repos devenu un peu nécessaire, et une paisible navigation, laissèrent mon esprit entièrement livré au souvenir récent de tous les objets curieux et intéressants que Gênes m'avait offerts. La nuit et le sommeil mirent fin aux communications mutuelles des voyageurs sur les observations faites, en un mot, sur la manière dont chacun avait employé les instants du séjour. Vers trois heures du matin tout-à-coup un

roulis plus sensible, et en effet beaucoup plus violent que les deux premiers, réveille tous les voyageurs : le bruit prolongé des chaînes énormes que l'on secoue, que l'on déplace, que l'on fait retomber et rouler sur le pont retentissant, la voix tonnante du capitaine dans le commandement de l'équipage, tout indique quelque incident, ou du moins une navigation difficile, une manœuvre très-laborieuse. Déjà une forte crise, de nouvelles souffrances causées par le mal de mer surviennent aux personnes qui précédemment en avaient été attaquées : il y en a qui vomissent même du sang; dans la chambre, les gens de service ont peine à suffire pour secourir les malades; ils se montrent très-attentifs à leur prodiguer des soins, hélas ! peu efficaces. Ils les engagent à prendre un peu de nourriture, comme le moyen le plus propre à affaiblir l'intensité des douleurs, à atténuer les convulsions d'estomac; mais la plupart rejettent avec une sorte d'horreur les mets quelconques, les boissons de toute espèce. Aux cris plaintifs des uns, aux lugubres lamentations des autres, le capitaine s'empresse de descendre dans la chambre pour raffermir les esprits de tous. Il déclare que le coup de mer que l'on ressent n'est nullement dangereux; il cherche à calmer les angoisses; il proteste que depuis vingt ans qu'il navigue, il n'a vu personne, même présentant des symptômes plus alarmants en apparence, succomber au mal de mer; il conjure les malades de surmonter toute répugnance aux aliments, il allègue sa longue expérience à ce sujet : il en est peu qui cèdent à ses vives instances, à ses supplications. Cependant je reste imperturbablement immobile dans mon lit; mais qu'il est douloureux

d'avoir pendant deux heures environ ce tableau sous les yeux ! Enfin peu à peu, à l'approche du jour, l'agitation de la mer diminue, l'état des malades devient meilleur, et à sept heures du matin, nous touchons le port de Livourne. Des bateliers aussi avides et non moins hideux que ceux de Gênes, accourent en grand nombre vers nous, sur leurs barques, pour offrir leurs services : ils renouvellent avec les mêmes caractères la scène qui, trois jours auparavant, avait eu lieu dans le port de Gênes. La douane toutefois se montra moins vexatoire.

Le port de Livourne est défendu par un môle qui s'étend beaucoup dans la mer, et il est bien fortifié. Il est composé de deux parties : celle appelée *Darse*, et la plus avancée vers la ville, est fermée par une chaîne attachée d'un côté à la forteresse, de l'autre à l'extrémité d'un second môle qui est intérieur. Avant d'entrer dans la ville, la première chose que l'on remarque, c'est un monument triomphal érigé par Cosme II à Ferdinand 1.er son père. La statue pédestre de celui-ci en marbre repose sur un piédestal, aux angles duquel sont enchaînés quatre captifs en bronze. Le prince a une main appuyée sur le côté, et de l'autre il tient le bâton de commandant. De là l'on aperçoit deux tours, l'une au nord est bâtie sur des rochers que la mer environne ; les bâtiments qui viennent du levant restent au pied pour faire quarantaine ; l'autre au couchant est celle du fanal, qui ressemble à deux tours élevées l'une sur l'autre.

Par la porte *Colonella* qui regarde la mer, j'entrai d'abord dans une rue fort large, droite, longue, et pavée en dalles. Les maisons sont en briques, les en-

cognures, les montants des croisées, en pierres de taille. Elles ont, outre le rez-de-chaussée, trois et quatre étages. Le grand nombre d'hôtels garnis, de cafés, de boutiques pour toute espèce de marchandises; la quantité de voitures qui vont et viennent sans cesse; l'affluence des personnes qui s'y promènent pour distractions, ou qui même, dit-on, y traitent d'affaires tout en marchant, donnent à cette rue un mouvement continuel, qui forme une sorte de spectacle. J'y pris un logement à l'hôtel *il Giardino*, le jardin; j'eus lieu de m'en louer. Le concours des étrangers de différentes nations est très-considérable dans cette ville : Arméniens, Égyptiens, Grecs, hommes et femmes, font voir divers costumes. Les femmes grecques ont des culottes qui descendent jusqu'au-dessous du mollet, et tiennent à un corset ne montant pas au-dessus du sein, qu'elles couvrent d'un voile épais. Elles portent sur la tête un turban, et pour chaussures des pantoufles en maroquin de diverses couleurs. — A la suite de cette rue je trouvai la place d'armes extrêmement spacieuse. Une fontaine est au milieu; l'eau n'en est pas bonne, puisque les personnes riches achètent celle que l'on amène journellement de Pise. Les bâtiments n'en sont pas uniformes : je remarquai deux édifices : le palais que le grand duc de Toscane occupe lorsqu'il vient à Livourne; la façade n'a rien de distingué, et l'intérieur n'offre rien de curieux. — La cathédrale d'une architecture très-lourde est peu richement décorée; la voûte seulement très-ornée. Un monument très-renommé, c'est la synagogue qui passe pour l'un des plus beaux temples que les Juifs aient en Europe. Je voulus la visiter : elle est au centre de leur quartier,

dans une rue petite et sale. La façade est celle d'une maison très-simple. Ayant passé par une allée étroite je montai trente marches d'un escalier peu large, puis j'entrai dans une salle carrée : cinq arcades de chaque côté et trois à une extrémité y formant un portique, dessinent trois nefs avec un plafond plat. Au milieu de la nef principale est une estrade construite en divers marbres de choix et sur laquelle est placée une table couverte d'un tapis en velours cramoisi, brodé en or. Un très-beau fauteuil pour le rabbin est devant. Dans toute la longueur de chaque nef latérale, il y a sur quatre rangs quantité de bancs à dossier qui peuvent recevoir trois personnes : les hommes seulement y prennent place. Au-dessus des arcades règnent deux rangs de tribunes grillées, peintes en gris, avec des ornements dorés, destinées aux femmes Juives qui veulent assister aux cérémonies de leur religion. Cinquante lustres en cuivre doré, à cinq, sept ou neuf branches, propres à recevoir des cierges, ou des bougies, et non des lampes, sont répandus de tous les côtés : à une extrémité de la nef principale est une espèce de sanctuaire fermé par une balustrade en marbre : c'est là que sont conservés les livres de l'ancien testament, enveloppés d'étoffes très-riches, couvertes de couronnes d'argent, et d'autres ornements très-brillants : par-devant un lustre jour et nuit y est allumé. Au bout d'une nef latérale, la bible de même est mystérieusement cachée sous un voile enrichi de broderies éclatantes, et par-devant un lustre aussi est allumé. Il était onze heures du matin, lorsque je pénétrai dans ce temple par une porte établie sur le côté, c'est la seule qu'il y ait. Ce n'était pas un samedi, ni

par conséquent le jour du sabbat. Une douzaine de Juifs assis, étaient épars ça et là et lisaient à voix demi-haute des prières : tous avaient sur une épaule un morceau de toile blanche très-commune et d'une forme irrégulière, j'aurais pu dire une guenille : c'est m'a-t-on dit un usage consacré parmi eux, lorsqu'ils sont dans le temple. — Ensuite j'allai au dehors de la ville voir le cimetière des Anglais qui n'est pas éloigné. Je passai d'abord sur un terrain qui ne formait précédemment que des jardins potagers d'un très-faible produit. On y construisait de fort belles maisons en pierres de taille, avec des magasins pour le commerce. Il y en avait déjà quatorze achevées ; ce sera un jour un très-beau quartier. Peu après je trouvai une vaste enceinte circonscrite par un mur de trois pieds de hauteur, en marbre de Carare, sur lequel sont élevés de distance en distance des piliers séparés par des grilles de fer. On m'ouvrit celle qui donne entrée dans le cimetière. Je traversai une jolie allée en cyprès : elle n'est pas longue, mais très-soignée : je contemplai avec admiration, pendant plus de deux heures, un nombre considérable de mausolées tous en marbre blanc de Carare, plus ou moins recherchés les uns que les autres ; l'élégance dans la construction de celui-ci, la simplicité de celui-là, la somptuosité dans quelques-uns, la variété dans la forme et dans les ornements, quelquefois l'expression touchante du sentiment de douleur dans les épitaphes, tout me charma dans ce lieu qui est infiniment remarquable.

La population de Livourne est de trente-cinq à quarante mille habitants, parmi lesquels on compte au moins douze mille Juifs ; on rencontre beaucoup de

mendiants. — La ville n'est pas étendue, aussi les loyers y sont-ils d'un prix excessif. Dans la plupart des maisons, les chambres que l'on veut parer le plus sont pavées en stuc, espèce de mastic en deux couleurs, vert et blanc, rose et blanc, brun et blanc, avec un vernis à l'huile. Toute cette composition se lave facilement sans se dégrader; elle dure communément dix ans : pour une pièce qui aurait dix-huit pieds carrés, la dépense serait de quarante francs. Le plus souvent les murs des chambres ou salons sont revêtus de jolies fresques, et ce genre de peinture n'est pas cher : ce sont des ouvriers Florentins qui excellent dans ce travail et y mettent beaucoup de goût. — La tolérance en religion, qui sous les Médicis commença à faire fleurir le commerce, continue à le rendre prospère : toutefois il est constant que la possession de l'île de Malte par les Anglais, malgré la franchise, nuit au plus grand accroissement qu'il pourrait prendre. — Tout ce qui était propre à exciter ma curiosité à Livourne, et à y fixer mon attention, ne pouvait occuper tous les moments du séjour indispensable pour attendre que le bateau à vapeur repartît. Trois autres voyageurs et moi, pour aller à Pise qui n'est qu'à quatre petites lieues, nous louâmes une calèche attelée de deux chevaux, moyennant la somme totale de treize francs, le retour étant compris.

Au sortir de la ville, je me trouvai sur une route charmante, très-large, unie comme un tapis, et bordée d'arbres le long desquels montent des ceps de vignes. D'abord de chaque côté c'est une plaine fertile, bien cultivée et qui produit de superbes froments. Sur la droite elle est terminée par des montagnes noires

en apparence : sur la gauche, par les Apennins chargés de neige, dont le soleil faisait ressortir la blancheur, opposition frappante ! Après avoir fait une lieue, sur la droite, à deux cents toises de la route, apparaissent des bois de chênes verts et de myrthes ; une lieue plus loin, ils se montrent sur la gauche, mais moins beaux, et séparés du grand chemin par un mauvais pacage assez étendu. Bientôt je traversai, sur un pont très-simple, le canal formé par l'Arno : successivement sept autres ponts plus petits ont été établis à raison des déviations du fleuve qui à dessein coupent le pays : de bienfaisantes irrigations ont amélioré et assaini la contrée qui était auparavant insalubre. Chaque champ, chaque pré est entouré d'arbres dont les troncs sont garnis de vignes. Je passai près de l'église d'un village : là peu de maisons sont réunies : quelques fermes se trouvent placées sur la route, la plupart sont isolées au milieu des terres qui en forment la dépendance. Les murs sont tous blancs : dans le bas il n'y a que les écuries et les étables : les chambres d'habitation sont dans le haut qui offre six, sept, huit croisées : les granges sont totalement séparées. Près d'elles on dresse des meules fort élevées, purement de paille : fur et à mesure que l'on veut l'employer à la litière, ou à la nouriture des animaux, on en coupe verticalement une partie avec un instrument tranchant, de telle manière que la partie qui reste frappe les regards par une forme singulière et imitant quelque objet. Je dirai deux mots sur les charrettes toscanes que je rencontrai : elles sont très-longues, très-étroites, peintes en rouge, chargées de pierres, ou de bois, et attelées d'une haridelle : on a

adapté à la petite selle qu'elle porte deux grands crochets en cuivre, auxquels est attachée l'extrémité très-relevée des brancarts, de telle sorte que la charge pèse sur le derrière. Le conducteur est assis sur le devant : il est vêtu de haillons, et porte un vieux et misérable chapeau. Les chargements considérables sont traînés par des bœufs magnifiques d'une blancheur soignée pour la plupart : il y en a un très-petit nombre de gris, ou de noirs; mais aucun n'est roux. Les cornes sont droites et plus longues de moitié en sus que celles des bœufs en France. — En une heure et demie je fus arrivé à Pise. Une porte très-antique et de laide forme donne entrée sur un premier quai, au bas duquel s'arrêtent et stationnent les barques venues par le canal de l'Arno. J'en vis un assez grand nombre; puis je traversai un grand terrain auquel touchent les restes d'anciennes fortifications; et tout aussitôt je fus sur l'un des deux quais magnifiques qui règnent dans toute la longueur de la ville. Ils sont baignés par l'Arno qui est d'une belle largeur et divise Pise en deux parties égales. Trois ponts établissent communication d'un quai à l'autre : les trois arches et les parapets de celui du milieu sont tout en marbre de Carare : les ans lui ont fait perdre en partie sa blancheur primitive. Avant de le traverser, je passai devant trois édifices remarquables : la Douane, bâtiment très-long, très-élevé, d'un style ancien, mais fort beau : la Halle au blé, on n'y vend que du froment dans deux marchés par semaine, elle est composée de trois larges arcades, et très-hautes, en pierres de taille, surmontées de l'horloge de la ville : vient ensuite le Palais moderne du gouvernement, la façade en est superbe :

outre le rez-de-chaussée il y a deux étages qui ont chacun quatorze croisées d'une grande dimension. Cependant j'apercevais sur l'autre quai beaucoup de maisons de particuliers, à trois et quatre étages, ayant de joïies façades; quelques-unes pourraient prétendre au nom d'hôtels.

Lorsque j'eus passé le pont, j'entrai dans une rue large et longue qui a des deux côtés des arcades, sous lesquelles sont des boutiques pour toute espèce de marchandises que l'on vend en détail : puis je parcourus d'autres rues belles et bien bâties, pavées en dalles; partout à Pise le pavé est de même. J'y vis plusieurs palais avec de grandes tours; c'était autrefois une marque de distinction. Devant l'un d'eux nommé *il Cavaliere*, et qui est sur une petite place, on a élevé la statue pédestre de Ferdinand duc de Toscane: près delà se trouve une église collégiale qui porte le même nom : elle est dédiée à saint Etienne : les décorations de l'autel et les trois figures qui sont à la chaire m'ont paru du meilleur goût.

En avançant beaucoup plus loin, j'arrivai à une place immense et irrégulière, qui est à l'extrémité de la ville : j'y admirai divers monuments d'une grande beauté : la cathédrale, elle tient à juste titre un des premiers rangs parmi les églises d'Italie. Elle fut bâtie dans le onzième siècle, et dédiée à la sainte Vierge. L'architecture est du style toscan. On sait qu'une colonie égyptienne en important cet art, créa le genre étrusque qui tout en présentant de la majesté, de la tristesse dans l'ensemble, la légèreté la plus extraordinaire dans les détails, n'atteignit jamais la perfection que l'architecture avait en Grèce et surtout à Athènes,

Cette église extrêmement vaste est tout en marbre. Au-dessus des trois portes, qui sont d'airain et que l'on dit être celles du temple de Jérusalem, on voit sur trois rangs, dont chacun est successivement moins large, de petites colonnes rondes très-délicates; à une certaine distance elles semblent des fuseaux. Les statues des quatre évangelistes sont placées aux extrémités des deux premiers rangs; la statue de la Vierge est au-dessus du troisième rang et couronne le portail. Soixante-dix colonnes, quelques-unes en marbre vert antique, quelques-unes en porphyre, probablement débris d'anciens temples, soutiennent cinq nefs formées par des arcades d'une hauteur prodigieuse, au-dessus desquelles, dans la nef principale, règne une galerie noire et blanche alternativement, éclairée par de petites croisées en verres de couleur. Les deux secondes basses nefs sont éclairées de même. Le pavé en marbre est à compartiments. La voûte est composée de caissons qui portent des peintures estimées, et sont brillantes par la dorure. La chaire en marbre se fait remarquer par la sculpture et par les ornements en bronze. De beaux tableaux embellissent le chœur, les murs des nefs sont couverts de douze par des peintres célèbres, tels que *André del Sarto*, *Raphaël*, *Pietre de Cortone*, *Roselli*, les *Zuccheri*, *Vanni*, par celui-ci, la dispute des docteurs sur les sacrements; chef-d'œuvre. Le maître-autel est magnifiquement décoré : la sculpture du trône de l'Evêque, qui est à côté, et celle des stalles placées derrière, sont admirables. Des statues, des colonnes ornent les deux chapelles spacieuses qui sont à la croix : je distinguai les statues d'Adam et d'Eve; et la chasse du Méléagre en bas-relief. — Derrière le

chevet à quelques toises de distance est le clocher ou la tour ronde en marbre blanc : elle est aussi singulière que curieuse : représentez-vous un cylindre avec sept ordres de colonnes posés les uns sur les autres, ou péristyles qui la ceignent ; la partie supérieure est couronnée par une balustrade en fer. Sa hauteur est de cent quatre-vingts pieds : aux embrasures des fenêtres sont suspendues de grosses cloches en évidence : dans l'intérieur il y a un escalier très-facile qui a cent quatre-vingt-quinze marches : je montai jusqu'au sommet d'où l'on jouit d'une vue superbe. Si l'on porte ses regards en bas, la surprise est extrême, comme elle l'avait été, lorsqu'étant sur la place, on a contemplé cet édifice pour la première fois. On reconnait que le surplomb, (j'en ai acquis moi-même la certitude,) du sommet à la base est de treize à quatorze pieds. La cause de cette inclinaison étrange, et tout à la fois effrayante, a été le motif d'inspections répétées, le sujet de discussions approfondies entre les gens de l'art, pour savoir s'il faut l'attribuer à l'affaissement du terrain sur lequel elle a été construite, ou à une bizarre conception, à une tentative hardie de l'architecte ; au surplus elle est saine dans son entier et existe ainsi depuis plus de six cents ans : on a donc conclu que l'inclinaison ne provient pas d'accidents, mais qu'elle a été bâtie de la sorte à dessein d'après les calculs de l'architecte.

Le palais archiépiscopal, qui est près delà, offre une façade assez simple ; outre le rez-de-chaussée il n'y a qu'un étage avec sept croisées sur la place : autour de la cour règne un portique en arcades ; une fontaine est au milieu.

Le baptistère en face du grand portail de la cathédrale est une rotonde élégante dans le genre gothique, et tout en marbre égyptien. Dans l'intérieur deux ordres de colonnes de granit posés l'un sur l'autre soutiennent une coupole elliptique : huit bas-reliefs parent les murs : au milieu un grand bassin octogone, orné sur les côtés de rosettes sculptées, contenait l'eau qui servait jadis pour le baptême par immersion. La chaire, dans laquelle on se plaçait pour lire l'épître et l'évangile, dans les cérémonies, est d'un marbre nuancé, elle est posée sur des colonnes de granit oriental au pied desquelles sont des lions. Si l'on parle bas près de la muraille, on entend les paroles à l'extrémité opposée ; si placé au centre, on élève fortement la voix, la voûte non seulement répète les mots comme par l'écho, mais elle retentit à l'instar d'une cloche, et donne des sons harmoniques et prolongés.

Non loin delà je visitai le Campo Santo, vaste enceinte, bâtie sur les dessins de *Jean Pisan*. Une porte superbe donne entrée dans une espèce de cloître ayant la figure d'un parallélogramme, vingt-huit croisées en ogives, sculptées avec art, sont sur les côtés, et quatorze à chaque bout. Le pavé qui est en marbre commun a vingt-huit pieds de largeur : la voûte qui est à quarante pieds du sol est formée par une belle charpente. Les murs sont couverts de grandes fresques : six sont de *Giotto*, il représenta les misères et la patience de Job : tantôt les poses sont naïves, tantôt les attitudes hardies, parfois la touche a de la finesse, l'imagination se montre féconde : d'autres sont l'ouvrage de *Spineli Spinello* en 1300 : le plus grand nombre de *Benozzo Gozzoli*, celles-ci offrent la créa-

tion du monde jour par jour : la composition est riche, l'imitation de la nature est vraie, la variété des têtes est étonnante, le coloris sans doute était brillant mais elles sont déterriorées par les ans. Dans le pourtour, des statues, des urnes funéraires, des pierres sépulcrales, de nombreuses inscriptions, des tombeaux anciens, quelques-uns presque modernes, fixèrent aussi mon attention : parmi ceux-ci trois sont remarquables : l'un érigé à *Algarotti*, il porte cette inscription : OVIDII ÆMULO, NEUWTONI DISCIPULO FREDERICUS MAGNUS ; *à l'émule d'Ovide, au disciple de Newton, Frédéric-le-Grand* : l'autre à Vacca érigé par la ville de Pise ; c'est le nom d'un chirurgien extrêmement habile et vénéré qui mourut il y a six ans : le troisième, magnifique en marbre blanc, a été érigé en l'honneur de la fille du général Schouvaloff : on voit la mère pleurant sur le tombeau de l'objet de sa tendresse ; le ciseau ne peut rendre avec une expression plus forte, plus fidèle, l'excès de la douleur maternelle. — Dans des enfoncements, on a pratiqué deux chapelles : on en restaurait une qui sera richement décorée. Dans l'autre qui l'est plus simplement on voit un mausolée pour le plus illustre professeur de la ville : tout est en marbre blanc : le corps est représenté étendu dans une niche gothique dont le travail est très-recherché. Le sol gazonné qui est au centre de ce cimetière a neuf pieds de terre apportée, dit-on, de Jérusalem en 1228. On lui attribuait la propriété de consumer les corps en vingt-quatre heures. Sans doute une très-grande quantité de chaux était mêlée à cette terre. Elle a perdu aujourd'hui cette propriété. Ce lieu était autrefois consacré à la sépulture d'un grand nombre de

familles distinguées par la naissance, par le rang, ou de personnes éminentes par un mérite quelconque. Les familles qui y avaient droit ne l'ont plus : le grand duc accorde à son gré cette faveur, ou à de grands personnages, ou aux citoyens qui se sont illustrés dans une science ou dans un genre de talent. C'est la ville qui fait les frais d'entretien pour cet édifice.

Voisin de ces monuments, l'Hôpital général est l'œuvre de la munificence de Léopold. Bâti en pierres de taille, ayant deux étages à la façade, et plusieurs cours entourées de bâtiments, il peut recevoir trois cents personnes indigentes des deux sexes. La distribution des salles que je visitai est bien entendue : les soins y sont donnés avec vigilance et propreté. Au-dessus de la porte principale on lit ces mots :

PROVIDENTIA LEOPOLDI PATRIS PAUPERUM.

Par la providence de Léopold père des pauvres.

Dans un autre quartier de la ville, il me restait à voir un établissement qui fut autrefois beaucoup plus florissant qu'il ne l'est maintenant, l'Académie, où se trouvent l'observatoire, et le cabinet d'histoire naturelle : ils méritent de fixer l'attention des curieux. On y fait encore des cours qui ont un nombre peu considérable d'élèves : celui de botanique est très-suivi : le jardin des plantes est à la suite de la cour; sans être fort étendu il est assez riche en plantes exotiques. J'y distinguai un *Magnolia* dont la pile a 20 pieds d'élévation et dont la tête s'élève jusqu'à 30 pieds avec une forme bien arrondie; à côté se trouve un cèdre du Liban, d'une hauteur très-remarquable. Un palmier par la grosseur de son tronc et le développement des son feuillage est surprenant. Les serres sont très-bien tenues.

Les quais sont le lieu de promenade le plus fréquenté : cependant au centre de la ville il y a une très-petite plantation d'arbres qui peut en servir : on y a même placé quelques bancs.

A trois quarts de lieue de Pise, il existe une ferme-modèle créée par le grand duc. J'allai la visiter : il y a consacré une quantité si considérable d'arpents de terre que la vue a peine à en embrasser la totalité. Cet établissement si intéressant à examiner dans tous ses détails, a moins pour but principal le perfectionnement dans la culture des terres, que la multiplication et l'éducation des animaux de différents genres. Il y a un choix précieux des plus belles races ; et particularité bien rare, on y élève deux cents chameaux, parmi lesquels il y en a dix-huit qui y sont nés l'hiver dernier.

Après avoir passé plusieurs heures, à considérer avec enchantement tout ce qui en ce lieu pique puissamment la curiosité, je rentrai dans la ville : ville charmante par sa situation, par une température si douce qu'on n'y connait presque jamais l'hiver ; mais qui offre dans tous les instants du jour l'aspect d'une solitude. Si vous parcourez ses quais superbes, et ses belles rues, si vous jettez les yeux sur les boutiques, si vous entrez dans les cafés, vous reconnaissez bientôt qu'elle est peu peuplée et n'est nullement animée. Sa population est de quinze mille habitants : elle en compta cent vingt mille sous les consuls. Deux familles anglaises y résident depuis plusieurs années ; et depuis le mois d'octobre 1830, trois familles françaises y ont loué des maisons. Le clergé régulier et séculier n'y est pas excessivement nombreux : on ren-

contre peu de mendiants : les Génois ont détruit le port jadis très-vivifié par les courses de mer auxquelles se livraient les Pisans. Asservis par les Florentins auxquels se joignirent les Français, les citoyens désespérés abandonnèrent leurs palais ; Pise perdit à jamais sa prospérité, et les beaux-arts pour lesquels les Pisans avaient beaucoup de goût ne purent plus y refleurir. — Mes trois compagnons et moi en reprenant la route de Livourne, nous vantions la splendeur des édifices de Pise, construits dans le temps le plus brillant de la république, et nous déplorions son état actuel ; bientôt nous regagnâmes le bateau à vapeur ; à quatre heures du soir on appareilla pour Cività-Vecchia.

La navigation fut heureuse et rapide ; avant la nuit nous nous trouvâmes vis-à-vis l'île d'Elbe. On pouvait en quelque sorte distinguer toutes les maisons : un des voyageurs s'écria tout-à-coup ; voilà l'habitation où se retira *Napoléon* : et chacun de s'élancer sur le pont avec un empressement inexprimable, chacun de saisir une lunette marine, dont était porteur celui qui avait donné le signal, chacun de découvrir la retraite du grand homme : tant la gloire, ayant quelque chose de réel, excite de vives sensations dans le cœur même de celui qui n'en est que le juge. Derrière l'île d'Elbe, la Corse se faisait apercevoir ; à ce nom tous les regards se portaient de ce côté avec un double intérêt. Nous cinglâmes sans aucun roulis jusqu'à dix heures du matin ; alors nous mouillâmes à Cività-Vecchia : sur-le-champ de bateliers nombreux rivalisant entre eux avec de violents débats sollicitèrent la préférence pour obtenir des voyageurs le gain du transport de leurs

effets. Tout fut terminé promptement. La douane fut sévère dans sa visite, et y mit beaucoup de temps ; j'usai avec succès du moyen propice pour rendre les employés plus faciles et moins longs dans leurs recherches. Il me fallut aller au bureau de police, puis à celui du consul qui était fermé ; le consul se fit attendre plus d'une heure ; après avoir obtenu son visa, on exigea de recourir de nouveau à celui de la police dont l'expédition ne fut pas prompte. Enfin le plombage à la douane parut une précaution assez utile ; quatre heures s'écoulèrent avant que j'eusse pu remplir toutes ces fastidieuses formalités. Ce bourg établi sur l'emplacement de l'ancienne ville *Furia* est si laid, si sale, si mal bâti, et les deux auberges ont une si triste apparence, que je ne pus me résoudre à y prendre un repas ; encore moins à y coucher. Je préférai de voyager même pendant la nuit : le temps était beau : le plus grand nombre des voyageurs qui, à Marseille, avaient monté avec moi le bateau à vapeur, étaient débarqués dans ce bourg. Ayant Rome pour destination, ils désiraient s'y rendre sans délai : la concurrence pour louer des voitures fut grande, les voiturins profitèrent de cette circonstance pour rançonner. Les lenteurs que tous mes compagnons de voyage mettaient à transiger avec eux, me déterminèrent à faire seul marché avec un loueur de voitures, moyennant un prix excessif. Il me procura une bonne calèche et deux chevaux.

Je partis seul à quatre heures après midi : une demi-heure après je perdis de vue la mer que je laissai sur la droite : je traversai une plaine peu fertile, inculte dans quelques parties, aucun arbre ne la meublait :

par fois de mauvaises prairies se montraient sur la gauche. Des dérivations d'eaux qui proviennent des sources éloignées, ont fait établir sur la route quantité de petits ponts : au reste elle est bien entretenue et presque partout plate. Quelques montagnes peu riantes apparaissaient vers l'horizon : les villages placés à une trop grande distance ne se faisaient pas voir. Les bâtiments de deux fermes seulement étaient rapprochés du chemin. Lorsque j'eus fait huit lieues, mon conducteur fit rafraîchir les chevaux à la poste unique qui se trouve au milieu de la distance de Cività-Vecchia à Rome : il était près de neuf heures du soir : en passant par l'écurie je parvins à la cuisine, de la cuisine à une chambre non meublée : trois personnes qui m'avaient devancé faisaient un mauvais repas. La faim m'obligea à accepter une omelette mal cuite et du pain détestable. Il me fut impossible de boire le vin qu'on me servit : l'eau sucrée le remplaça. A onze heures je remontai dans la calèche, la lune était brillante et ne me faisait pas voir une plus belle campagne que précédemment, ni plus d'habitations : je parcourus les seize lieues de ce désert sans aucune malencontre. A cinq heures et demie du matin, je touchais au faubourg de Rome ; le jour commençait à luire. On me demanda mon passeport qui me fut bientôt rendu : ma malle étant plombée ne fut pas visitée ; cependant un employé de la douane, monta sur le siège du cocher : peu après je me trouvai à l'entrée occidentale de Rome, sur la voie Aurélienne. Aurélien fut le premier empereur qui prit le diadème : il ternit l'éclat de ses victoires par des excès de cruauté.

ROME,

Monuments, Eglises, Palais, Ruines.

Villa Pamphili, Villa Borghèse, Villa Albani.

Il était environ six heures du matin, lorsque j'entrai à Rome en passant sous une porte de nulle apparence : ayant traversé plusieurs rues étroites, tortueuses, et peu propres, je fus conduit au bureau central de la douane dont les bâtiments sont modernes, beaux, étendus, précédés d'un portique formé par des colonnes de marbre gris, d'ordre corinthien; elles ont 42 pieds de hauteur et 4 pieds de diamètre : c'est le reste d'un temple dédié à Antonin le pieux, surnommé le père des hommes, et à qui le sénat érigea des statues. Le visiteur, jeune homme extrêmement poli, quoiqu'on eut interrompu son sommeil pour faire son office, s'humanisa très-aisément dans l'examen de ma malle, d'après mes procédés à son égard : j'eus lieu de me louer de lui comme aussi il paraissait satisfait de la manière dont j'avais répondu aux paroles suivantes : « *nos-*

appointements sont si faibles : » j'en avais parfaitement compris le sens. En le quittant j'allai à l'Hôtel de Londres sur la place d'Espagne : aucun appartement n'était vacant : je ne fus pas plus heureux en me présentant à l'Hôtel de la ville de Paris, à celui des Iles Britanniques, à celui des Etrangers, puis à plusieurs autres moins renommés : enfin vers dix heures à la Sybille, dans la rue du Cours, on m'en offrit un, le seul qui fût vacant, composé de quatre pièces, au prix de quinze francs par jour. J'obtins, non pas sans de longs pourparlers, que le maître de l'Hôtel qui me paraissait un brave homme, détachât de cet appartement la plus grande pièce, dite le salon, et me l'accordât pour chambre à coucher, moyennant cinq francs par jour, et au terme de quinze jours qu'il exigeait. Cette pièce meublée très-simplement, fort éclairée, avait deux croisées sur la rue du Cours, celle qui est la plus fréquentée par les piétons et les équipages, à raison de la proximité de la place du Peuple qui est la plus belle de la ville. Je m'y établis tout aussitôt : cinq minutes après un religieux capucin y pénétra et me demanda la caristade pour son couvent. Occupé à déballer mes effets, je cédai je l'avoue à un mouvement d'impatience, et je ne le satisfis pas, en lui disant toutefois que je lui remettrais un autre jour mon offrande. Il se retira, et je le croyais sorti de l'hôtel, lorsqu'ayant terminé mes arrangements et ouvrant ma porte, je l'aperçus dans l'antichambre où il m'attendait : une demi-heure et plus s'était écoulée ; dépité, à tort sans doute, de sa persévérance importune, à demain, lui dis-je, mon révérend, à demain : et je tins ma parole, car il ne manqua pas de se représenter dès huit heures du matin.

Rome siége à jamais mémorable de l'empire de l'univers, Rome, qui ayant beaucoup perdu de son antique splendeur, appelle encore la curiosité du voyageur ami des beaux arts, offre à sa contemplation une quantité si considérable de superbes édifices religieux et civils, de somptueux palais, de ruines illustres, de glorieux débris, je dirai même de fragments des plus célèbres monuments, qu'il est difficile de mettre un ordre parfait dans une description qui puisse plaire à celui qui voudra me lire ou m'entendre. Présenter de suite tout ce qui fait partie du même genre, et décrire successivement ce qui appartient à un autre, ce serait composer en quelque sorte un catalogue aride et monotone ; diviser Rome en Rome ancienne, et Rome moderne, comme l'ont fait plusieurs écrivains, ce serait adopter une régularité sèche et peu gracieuse. Il m'a semblé préférable, plus facile, j'en fais l'aveu, de conduire comme par la main celui qui trouvera bon de m'accompagner pendant vingt-trois jours que j'ai consacrés, presque tout entiers, à la recherche et à l'examen des objets propres à attirer les regards, à les fixer et à captiver l'attention. Leur variété qui se présentera dans notre marche, et surtout la véracité dans le récit, feront peut-être obtenir grâce pour le manque de séparation dans les différentes espèces de nombreuses beautés et de restes infiniment remarquables. M'étant procuré un domestique de place, ou *Cicerone*, parlant facilement la langue française, versé dans la connaissance de tout ce que renferme de curieux cette cité célèbre, et ayant une teinture des faits historiques, je me transportai au dehors de la porte la plus septentrionale dite *del Popolo*, du peuple, comme si j'eusse

pris la route par terre et que j'eusse naguère quitté Florence; je me trouvai donc sur la voie Flaminienne : elle reçut son nom de Titus Quintus Flaminius, général des armées Romaines contre Philippe V, roi de Macédoine; il fut élevé à l'âge de trente ans au consulat par son mérite, et agit avec tant d'adresse, qu'il délivra Rome d'Annibal son plus redoutable ennemi.

Construite par *Vignole*, sur les dessins de *Michel-Ange*, la porte du Peuple est composée d'une belle arcade décorée de quatre colonnes de marbre : la statue en marbre de saint Pierre est entre les deux qui sont à droite et celle de saint Paul entre les deux qui sont à gauche : on lit au fronton l'inscription suivante :

FELICI FAUSTOQUE INGRESSU 1655.

Heureuse et propice entrée.

Ce fut en 1655, qu'Alexandre VII, de l'illustre maison de Chigi, prélat qui avait un esprit très-fin, monta sur le trône pontifical. La décoration de la façade du côté de la ville est du *cavalier Bernin*. On entre immédiatement sur la place du même nom, du Peuple, l'usage a consacré cette dénomination : on devrait dire du peuplier, car ce nom lui vient d'un bois de peupliers qui jadis avait été planté sur ce terrain. Elle a 500 pieds en longueur et 420 en largeur : ni précisément carrée, ni ronde, ni ovale, ni triangulaire, sa figure ne peut être spécifiée géométriquement. Toutefois les deux faces latérales sont exactement pareilles; tandis que les deux extrémités ne concordent pas. L'ensemble a vraiment un aspect de grandeur. Je viens aux détails : à droite près de la porte, dans un bâtiment régulier, sont établis les bureaux de l'octroi; à gauche vis-à-vis, est l'église de Notre-Dame du Peuple

desservie par dix-neuf religieux Augustins : leur couvent est derrière et contigu. Petite, extrêmement jolie, et richement décorée, cette église a une coupole charmante peinte par *Raphaël* : on y voit aussi de lui une statue en marbre de grandeur naturelle, et qui passe pour un chef-d'œuvre; c'est *Jonas*. Entre plusieurs tombeaux en marbre blanc, celui qui frappe le plus les regards, et enlève l'admiration, est une superbe composition. Mis dans un encadrement doré, le portrait d'une femme est suspendu à un tronc d'arbre rompu : au haut de l'arbre un aigle paraît vouloir en descendre, deux génies le retiennent par les aîles : au pied de l'arbre un énorme lion la gueule ouverte semble rugir et ses yeux étincelants dévorent l'aigle. L'inscription annonce que la personne à la mémoire de laquelle on a érigé ce monument avait en partage la vigilance, le courage, la sagesse, et l'amour de la solitude.

Au milieu de la place s'élève un fameux obélisque égyptien en granit, c'est celui que le roi Ramessès avait fait élever à Thèbes pour le temple du soleil : l'empereur Constantin l'avait fait transporter à Alexandrie; son fils Constantin, 18 ans après, le fit placer dans le grand cirque à Rome : vers la fin du 16.me siècle, il fut retiré des ruines par *Fontana*, lorsque Sixte V occupait le Saint Siège. — Sur le côté droit deux grands hôtels séparés et qui sont d'une architecture semblable ont un rez-de-chaussée en arcades fermées, un entresol, et deux étages avec onze croisées en regard sur la place, et neuf en retour sur la rue où ils occupent un rang. L'un est un hôtel garni sans dénomination, l'autre est occupé par un particulier. Entr'eux deux une large construction en marbre blanc

donne une magnifique fontaine avec un très-grand bassin. Les statues de Neptune et de deux Tritons se voient au milieu : à une extrémité celle d'un dieu qui brûle de l'encens, à l'autre celle d'un jeune dieu qui tient une bourse. Au-dessus un jardin planté en arbres verts est fermé par deux grilles de fer : il n'est pas public. — Vis-à-vis conforme à ce plan une construction en marbre blanc offre une fontaine, au-dessus un guerrier, deux fleuves à ses côtés, quelques ornements plus haut; à une extrémité la statue de Cérès, à l'autre celle de Flore : derrière apparaissent deux colonnes en marbre blanc surmontées d'armoiries. Sur le côté gauche deux hôtels correspondent parfaitement avec ceux du côté droit, tant pour l'emplacement qu'ils occupent, que pour toutes les dimensions. L'un est habité par un particulier, l'autre est l'hôtel garni des Iles britanniques. La place est terminée par les jolis frontispices de deux petites églises : quatre colonnes, deux statues, un fronton, deux tours peu élevées et à pans coupés, telle est la forme extérieure de chacune. Celle qui est à gauche, très-décorée intérieurement, a six chapelles, une tribune élégante chargée de dorures, et de superbes fresques; ce sont des chanoines qui y font l'office : celle qui est à droite est très-simple en dedans, un peu sombre, les fresques y sont moins belles. Elle est desservie par des religieux Carmes.

A la sortie de la place commencent les trois plus belles rues de Rome qui ont, à leur ouverture, 40 pieds de largeur, puis se rétrécissent de manière à n'en avoir plus que 25 à 30. Celle qui est au milieu, qu'on nomme rue du Cours, à un demi quart de lieue

de longueur, et traverse presque toute la partie la plus habitée de la ville : c'est celle où a lieu le grand mouvement pour les affaires, celle où passent le plus d'équipages : surtout deux heures avant la nuit, dans chaque saison, une double file de voitures la parcoure, circule autour de l'obélisque, s'y arrête souvent pendant quelques minutes, puis s'en retourne, et plusieurs fois répète cette promenade. La rue qui est à droite, appelée la rue de la Petite Rive, est moins longue et aboutit au port du même nom sur le Tibre. Celle du Babouin ou Singe, qui est à gauche, plus courte que celle-ci, aboutit à la place d'Espagne.

Ajoutons qu'au côté gauche de la place du Peuple, pour me porter sur *Monte Pincio* qui la domine, il y a quatre rampes successives et si douces que les voitures y montent facilement. Arrivé au haut de la première en faisant quelques pas à gauche, j'admirai un portique à trois arcades ; quatre statues sont au couronnement et le seul mot *Hygia* est en inscription. Sur une partie plus élevée du terrain une statue tient un miroir à la main : au piédestal sont inscrits les mots latins suivants :

Defessus studiis negotiis ve,
Si quandò fueris, labori frangi
Ni velis nimio, loca hæc adito,
Ac mentem recrea ambulatione,
Prospectu, aut dominam hinc patente in urbem,
Hoc aio, tibi suadeo hoc : Hygia.

On peut les traduire de la manière suivante :

Si vous êtes fatigué par l'étude ou par les affaires, ne vous laissez point abattre par un trop grand travail, venez en ces lieux ; récréez votre esprit par

la promenade, par la vue qui s'étend sur cette ville maîtresse de l'univers : je vous le dis, je vous le conseille, cela sera utile à votre santé.

Parvenu au haut de la seconde rampe, je n'eus rien à noter.

Quand je fus au haut de la troisième un bas-relief fort beau me présenta la victoire couronnant la terre et la mer : au bas est l'inscription suivante :

PIUS SEPTIMUS PONTIFEX MAXIMUS,
AFRICAM IN MONTE PINCIO DEAMBULATIONEM
SOLO AGGESTO, SEMITIS EXTRUCTIS
INGENTIQUE OPERE SUBTUS PERQUE AMBITUM ROBORATIS
A PLANITIÈ AD CLIVI SUMMITATEM
URBIS DECORI ET CIVIUM OBLECTAMENTO
APERIENDAM, ORNANDAMQUE CREAVIT
ANNO SACRI PRINCIPATUS 23.e

En voici la traduction :

Pie VII souverain Pontife, dans la 23e année de son gouvernement sacré, pour l'embellissement de la ville et pour le plaisir des citoyens, fit découvrir et décorer sur le mont Pincio, une promenade chaude en élevant le sol par des terres rapportées, et fit tracer des sentiers bien consolidés depuis le pied jusqu'au sommet de la colline.

Parvenu au haut de la quatrième rampe, je vis un temple qui a dans le bas trois niches vides, et au haut une galerie en pierres. Cet édifice n'est pas achevé.

J'avançai à droite sur le mont Pincio et bientôt une belle fontaine parut dans une arcade pleine.

Peu après la villa Médicis, anciennement acquise par un roi de France, aujourd'hui palais de l'Aca-

démie royale, comme l'indique l'inscription qui est au-dessus de la porte, rappelle l'emplacement où furent les jardins de ce Lucullus qui, par son luxe excessif et sa prodigieuse magnificence, effaça les rois de l'Asie qu'il avait vaincus. En face du palais qui est d'une grande élévation, une jolie fontaine et plusieurs arbres majestueux procurent un ombrage agréable, une utile fraîcheur. La façade du Palais sur le mont présente une porte fort large et très-haute avec une colonne de chaque côté; outre le rez-de-chaussée, un entre-sol, et deux étages ayant huit croisées à grande distance les unes des autres; et à l'une des extrémités une partie des bâtiments qui a sur le côté douze croisées. — Un vestibule spacieux, un bel escalier à deux rampes orné de statues, conduit à de vastes salles où se fait l'exposition des travaux de l'année, à des salons de réception dignement décorés, meublés de tapisseries des Gobelins, sans parler des appartements commodes et convenables pour chacun des membres de l'administration, et pour les élèves, en un mot d'un grand nombre de pièces nécessaires dans un établissement si intéressant. La façade sur le jardin est élégante : j'y distinguai parmi plusieurs bas-reliefs celui qui représente Hercule combattant contre le lion de la forêt de Némée, et celui où Horatius Coclès passe le Tibre à la nage. Après avoir traversé un charmant parterre embelli de fleurs, sur la droite un long bâtiment composé de neuf arcades fermées, forme une galerie qui contient sur trois rangs des statues, des bustes en plâtre, copies tirées sur les antiques. Me plaçant sur une terrasse dominante, et qui y touche, j'ai joui d'un bel aspect; mes yeux embrassaient la

promenade de la ville au mont Pincio, la *villa Borghèse* et la *villa Ludovisi*, établie sur une partie du terrain où Salluste avait des jardins renommés, fruit de ses déprédations. Puis un bois d'yeuses ou chênes verts très-vieux qui donnent un ombrage épais. Au-dessous sont des potagers étendus, près de là M. le Directeur actuel a fait édifier son atelier à une telle hauteur que ses regards planent immensément loin, tandis que son talent, aussi fécond que facile, se livre à de grandes compositions. Sur la gauche du parterre je trouvai des allées que tapissent le buis, le laurier ordinaire, le laurier thym, seize salles carrées bien ombragées; ici une échappée de vue à travers une grille, là un petit temple, et tant d'autres embellissements que dans une enceinte d'un quart de lieue la main de l'art a ajoutés à la plus heureuse situation.

Il ne sera peut-être pas indifférent de faire connaître ici quelques détails relatifs à l'institution de l'Académie. C'est une école d'application pour la peinture, la sculpture, la gravure sur pierre, la gravure en taille-douce, l'architecture et la musique. Communément vingt élèves français y sont admis comme pensionnaires, logés, nourris, fournis de linge de lit et de table, soignés en maladie. Chacun d'eux a un atelier particulier. Les membres de l'administration et les professeurs ont un traitement proportionnel, et le gouvernement paye douze cents francs pour la dépense de chaque élève : en outre chacun d'eux reçoit six cents francs pour son voyage : puis chaque année qu'il passe à Rome, douze cents francs pour son entretien et acheter les matières et les instruments nécessaires pour les travaux auxquels il se livre, suivant les inspirations qu'il reçoit, en vi-

sitant les monuments et en contemplant les objets merveilleux des différents arts; mais on fait chaque année une retenue de trois cents francs mis en réserve : cette somme lui est remise quand il quitte l'Académie. Pour la sculpture seulement des blocs de marbre sont délivrés gratuitement par le gouvernement français. La direction de l'Académie est confiée à M. Horace Vernet : il a près de lui son vénérable père dont les nombreuses productions en peinture sont si connues et si estimées; M.me Horace Vernet, dont les manières les plus gracieuses dans la réception donnent à ses soirées un charme incomparable; leur fille unique, qui réunit un esprit naturel à une éducation perfectionnée, et à des talents singulièrement distingués.

Non loin du palais de l'Académie, on trouve l'église célèbre de la Trinité du mont Pincio, érigée par Charles VIII, achevée par Louis XII; deux jolies tours et au-dessus d'un perron, le portail qui est d'une architecture peu commune, la font remarquer. L'intérieur est très-orné. Il n'y a qu'une nef et quatre chapelles de chaque côté; le maître-autel est extrêmement riche en décorations. La voûte a été formée de pierres légères qu'on a tirées de Narbonne. Une descente de croix peinte à fresque, par *Daniel* de *Volterre*, reste endommagée par le temps qui ne sait rien respecter, elle fut long-temps admirée comme un chef-d'œuvre. Je remarquai un petit monument à la mémoire de M. Buchelay gentilhomme ordinaire du Roi de France, qui fut victime à Rome de la petite vérole; il a été érigé par M. Watelet, auteur du poëme de la peinture, et par ses compagnons de voyage : c'est une urne de porphyre avec quelques ornements. On lit au-dessous

l'épitaphe latine qui rappelle sa mort inopinée. Les bâtiments de l'ancien couvent des Minimes français, sont contigus à l'église. Un pensionnat peu nombreux, dirigé par mesdames du Sacré-Cœur, y est établi depuis plus de quinze ans, et richement doté.

Vis-à-vis on descend du mont Pincio par un escalier en marbre à deux rampes, et qui a cent trente-six marches et dix repos. C'est l'un des plus beaux ouvrages en ce genre. Il est dû à la magnificence du cardinal Melchior de Polignac, ambassadeur de France près le Saint Siége en 1724, à l'époque de l'élection de Benoist XIII. Au bas est une fontaine en marbre qui a la forme d'une barque, on la nomme *Barcaccia*; elle est du cavalier *Bernin* : les arts sont faits pour rendre la nature, est-il vraisemblable qu'une barque se trouve au milieu d'une rue et qu'il en sorte des fontaines? Toutefois elle embellit la place d'Espagne, très-irrégulière et qui présente outre les façades du palais de l'ambassadeur d'Espagne et du collége de la propagande, quelques grands hôtels garnis et plusieurs édifices particuliers.

La rue Contadine, qui par une de ses extrémités touche à la place d'Espagne, offre un certain nombre de boutiques contenant une grande variété de petits ouvrages de mosaïque, les mieux travaillés, les plus recherchés. Je les visitai toutes : je fis emplette d'un sujet qui a dix-huit lignes de largeur, sur quinze de hauteur, compris l'encadrement noir et le filet en or servant de bordure. Cette mosaïque représente l'église de saint Pierre et les divers objets de décoration qui en embellissent la place : elle est parfaitement polie, du meilleur goût, et d'un effet admirable : tous les

amateurs qui l'ont vue en ont porté le même jugement.

Entrant ensuite dans la rue du Cours dont j'ai déjà eu occasion de parler, je m'acheminai vers le Panthéon qui en est assez éloigné. Passant d'abord devant le palais Ruspuli, habité par un prince de ce nom, aussi distingué par son esprit, ses connaissances, que par son mérite et qui est auditeur de rote, au premier aspect de tant de fenêtres garnies de barres de fer croisées, j'aurais presque auguré que c'était une prison; mais cette forme extérieure pour les palais n'est pas rare en Italie. Je cherchai la porte d'entrée qui est dans une autre rue médiocrement large. Assez somptueux par les constructions de l'intérieur, ce palais, qui est du dessin *d'Ammanati*, renferme un des escaliers les plus vantés de Rome; il est en marbre blanc, a plus de douze pieds de largeur, et les marches n'ont pas trois pouces de hauteur.

Un peu plus loin je trouvai la place Colonne; elle tire son nom de la colonne Antonine qui a été élevée au milieu, et qui en fait le plus bel ornement. Elle est en marbre et d'ordre corinthien, sa hauteur est de 115 pieds en y comprenant le piédestal, et son plus grand diamètre de 16 pieds. Les bas-reliefs qui l'entourent en ligne spirale représentent divers événements des guerres des Romains sous Antonin et sous Marc-Aurèle, son successeur, marié à Faustine sa fille. Jadis elle était surmontée d'une urne d'or qui renfermait les cendres d'Antonin; Sixte V fit mettre à sa place la statue de saint Paul en bronze doré. Je montai au sommet par un escalier intérieur ayant 189 marches et éclairé par 16 fenêtres. Elle avait été endommagée par la foudre et fut restaurée en 1589. Il paraît certain

que cette colonne est un trophée érigé par le sénat à l'empereur Antonin adopté par Adrien et qui lui succéda en 138. A peine monté sur le trône, il reçut le titre de *pieux* qu'il méritait, rendant ses peuples heureux par la paix; il sut éviter la guerre, toutes les villes fleurirent sous son règne. Son nom était aussi respecté des étrangers que de ses sujets; plusieurs nations voulurent recevoir des souverains de son choix : des rois même vinrent lui rendre hommage. Grégoire XIII fit construire une très-belle fontaine existante encore sur cette place à laquelle Alexandre VII donna une forme régulière : le palais *Ghigi* l'un des plus remarquables de Rome, surtout par la grande étendue de la façade à trois étages, en occupe tout le côté droit. J'y entrai, l'intérieur est riche en meubles, en tableaux qui avaient appartenu à la reine de Suède, en statues, parmi lesquelles on distingue Tullie fille de Cicéron. — Le groupe d'Apollon qui saisit Marsyas : le dieu tient son couteau, Marsyas respire l'effroi. — Le fameux buste de Caligula en porphyre posé sur une colonne d'agate orientale. — Un gladiateur mourant. — Plusieurs modèles de Vénus.

Tout près delà, je m'avançai sur une partie de terrain un peu élevée, qui porte le nom de *monte Citorio*, parce que le peuple au temps de la république y était cité pour donner son suffrage par comices, et les plaideurs y paraissaient en justice. Là se trouve une place que Clément XII a agrandie. Au milieu s'élève une superbe colonne de granit chargée d'hiéroglyphes égyptiens. Le piédestal est orné de bas-reliefs qui retracent des jeux funéraires et l'apothéose d'Antonin. En outre un très-beau palais est aujourd'hui

destiné aux séances de plusieurs tribunaux. Il a outre le rez-de-chaussée deux étages qui ont chacun 25 croisées, savoir : au corps du milieu sept dont trois ont des balcons en pierres, et neuf croisées à la suite de chaque côté. Cette façade est décorée de deux statues, la Justice, et la Maternité ; trois portes ceintrées donnent entrée dans un péristyle qui a trois rangs d'arcades en profondeur jusqu'à la cour assez spacieuse ; puis à droite et à gauche sept arcades s'élèvent à chacun des deux étages. Au fond de la cour une belle fontaine est placée au milieu d'une construction en hémisphère avec seize niches qui attendent des statues ; au-dessus du fronton on a placé une horloge. Derrière cet hémisphère est un passage qui donne communication à deux corps de bâtiment qui ont trois étages portant chacun dix croisées. Il est facile de reconnaître que cet ensemble est très-considérable.

Après avoir traversé quelques rues irrégulières, et plus d'une tortueuse, j'arrivai à une petite place assez laide et sale, où se tient un marché autour de l'ancien obélisque de Sérapis en granit, et d'une fontaine dont l'eau tombe dans un bassin de porphyre : là le plus majestueux reste de l'ancienne magnificence des Romains, conservé dans toute son intégrité, le Panthéon, quelquefois appelé la rotonde ou sainte Marie aux Martyrs, m'apparaît : c'est le seul monument qui ait résisté aux ravages immenses du temps, et à l'impitoyable dévastation des barbares. Sur le frontispice je lis encore : MARCUS AGRIPPA DICAVIT, *Marcus Agrippa l'a consacré.* En effet l'histoire m'apprend que ce grand général, le plus honnête homme, le meilleur citoyen, l'ami le plus vrai, voulut après la journée de

Philippe et la bataille d'Actium, où il donna des preuves éclatantes de sa bravoure, dédier ce monument à Auguste, dont il était le favori. Sur le refus de l'empereur que ses victoires avaient rendu maître du monde, il le consacra d'abord à Mars, à Jupiter, puis à Cybèle, et à tous les dieux. Suivant Pline chaque dieu y avait sa statue de métal ou de pierres précieuses; les Romains avaient pour ce temple une dévotion particulière; la tradition portait qu'il était bâti dans l'endroit d'où Romulus était monté au ciel. Par la suite les papes l'ont dédié à la Vierge et à tous les saints. Que ce péristyle est beau! mes regards se fixent d'abord sur les seize colonnes corinthiennes qui le soutiennent. Elles sont d'un seul morceau de granit oriental qui a 60 pieds de hauteur et 18 pieds de circonférence. Les proportions en sont parfaites. Leur tête est couronnée de feuilles d'acanthe larges et souples tout à la fois. La durée de vingt siècles imprime du respect. Le char de bronze qui était au sommet de ce temple et sur lequel étaient les statues d'Auguste et d'Agrippa, et les statues de l'un et de l'autre qui se trouvaient sous le portique ont disparu, ainsi que l'urne contenant les cendres d'Agrippa; elle a été transportée à Saint Jean de Latran. Qui n'admirerait ces portes en bronze qui ont 40 pieds de hauteur et 20 de largeur? Chaque chambranle fut taillé d'un seul bloc de granit. J'entre dans la rotonde : il y a de la grandeur dans le dessin : la forme circulaire est heureuse : elle a 136 pieds de diamètre et autant d'élévation : encore paraît-elle plus grande qu'elle ne l'est réellement. L'absence des ornements de détail cause cette illusion. Elle ne reçoit le jour que par une ouverture de 27 pieds de

diamètre pratiquée au haut de la vaste coupole qu'aucun vitrage ne ferme : la pluie tombe donc sur le pavé, et le soleil à son tour l'éclaire de ses rayons. Ce pavé est composé de grands disques de porphyre et de marbre jaune encadrés dans des bandes du marbre le plus rare. La sombre couleur du temps a remplacé le brillant des marbres qui revêtissaient les murs. On n'est point tenté de regretter ce changement. Benoist XIV manqua de goût, et fit injure au Panthéon, lorsqu'il ordonna qu'on en blanchît la voûte qui est travaillée avec beaucoup d'art et par compartiments égaux. Blanchir un édifice antique aussi imposant, c'est un acte aussi coupable que de noircir un édifice moderne et élégant. Les bustes des artistes italiens les plus célèbres décorent les niches où l'on avait placé les dieux des anciens. Ajoutons que ce temple renferme un mausolée érigé à Raphaël, par *Carle Maratte*, d'abord élève de *Sacchi*, dans le milieu du 16e siècle, et qui étudia ensuite les ouvrages de *Raphaël*, des *Carraches* et du *Guide*. L'épitaphe ingénieuse et laconique est un distique latin dont l'auteur est *Bembo*, secrétaire de Léon X, et qui a composé des poésies latines très-estimées; voici l'inscription :

Hic situs est Raphaël timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

La langue française se refuse à rendre un si bel hommage avec la même concision, et le même jeu de mots : sera-t-on indulgent si je présente ici une traduction, sans doute imparfaite? *Ici repose Raphaël, la nature a craint d'être surpassée par lui s'il eût encore vécu, et de n'être plus, après sa mort, rendue vivante.*

Le Panthéon, pensée merveilleuse du siècle d'Auguste, devint celle du génie de Michel-Ange, lorsqu'il donna le plan du dôme de saint Pierre; hélas il mourut avant qu'il fût exécuté! Déjà le sol de Rome exhaussé par les ruines avait recouvert les soubassements; le Panthéon perdit bientôt une grande partie de ses beautés primitives, il semble un désert : ah! quel changement! on y adorait Vénus, une Vierge y est honorée : un faux dieu la foudre à la main ne s'y voit plus, le vrai dieu attaché à une croix y reçoit les adorations des chrétiens.

Maintenant dirigeant mes pas vers le Capitole, je dois suivre la *Voie sacrée*, autrement appelée *Triomphale* : je passe d'abord sur une petite place dite de la Pierre. Elle a tiré son nom d'une pierre qui a 150 pieds de longueur et que l'on voit au bâtiment de la douane centrale. A peu de distance le collége romain, dont la direction est confiée aux Jésuites, est un bâtiment d'une étendue remarquable, construit par *Ammanati* : la façade porte vingt-trois croisées à chacun des deux étages, ainsi qu'aux deux rangs d'impostes qui les séparent. Au fronton on lit *religioni et bonis artibus*. Une horloge est établie au haut. De vastes galeries sous des arcades donnent communication aux classes, aux salles, aux divers appartements. Les sciences et les lettres y sont enseignées par un grand nombre de professeurs. Celui des élèves est très-considérable. L'église de saint Ignace qui y est contigue m'arrête quelques instants : le portail a été fait sur les dessins de *l'Algarde*; les colonnes sont d'ordre corinthien, et composite. Les pilastres corinthiens qui soutiennent la voûte de la nef font un bel effet. Elle

a été peinte par le père *Pozzo*, jésuite, qui ne connut pas de rival pour la perspective; l'invention est heureuse, la touche est franche, les formes sont aimables, tout annonce du génie. On voit saint Ignace dans le ciel aux pieds de Jésus-Christ; il est entouré d'un grand nombre de ses disciples : les quatre parties du monde sont sous lui; plusieurs jésuites conduits par des anges tiennent un flambeau à la main, et semblent se répandre de tous côtés pour aller au loin prêcher la foi. La beauté de cette peinture dont les teintes ont une grande vivacité est ravissante. La coupole offre quatre emblêmes de force et de courage, ils sont tirés de l'écriture sainte.

— Judith tenant la tête d'Holopherne.
— David avec celle de Goliath.
— Samson tuant les Philistins.
— Jahel, héroïne juive, enfonçant un clou dans la tête de Sisara général des Cananéens qui s'était caché chez elle.

Au-dessus du maître-autel on lit l'inscription suivante: EGO ROMA VOBIS PROPITIUS ERO : *je vous serai propice à Rome*. Deux chapelles à la croix méritent d'être distinguées : celle de Louis de Gonzague est entièrement incrustée des marbres les plus précieux. Le corps du saint est placé entre quatre colonnes torses, un bas-relief de *Legros* représente son apothéose : malgré le grand nombre des figures, l'exécution est simple, belle, il n'y a pas confusion; la figure de Louis de Gonzague est superbe; l'autel est d'argent, les chandeliers sont en lapis-lazuli; deux anges à la balustrade sont de *Ludovisi*; la composition en est gracieuse. La chapelle de saint Stanislas vis-à-vis n'est

pas moins bien décorée. Des colonnes de vert antique y sont étonnantes par leur grosseur. Le tableau représente le saint à genoux en prières devant la sainte Vierge. Il y a quelque chose de divin dans la beauté de ses traits. — Sous un portique on a placé le tombeau de Grégoire XV, par *Legros*; la figure du pape, celle de la religion, et de l'abondance, sont trois morceaux très-estimés et qui font honneur à l'artiste.

Près de là, l'église dite de *Giesu* qui tient à la maison mère de la congrégation des Jésuites, où réside le général, marque parmi les plus belles de Rome. Quelle prodigalité de marbres, de tableaux, d'embellissements! l'idée de l'artiste qui a peint la voûte a été très-heureuse et produit le plus grand effet : saint François Xavier, dans sa gloire, foudroie les vices au nom de Jésus-Christ, le groupe de ceux-ci, placé hors du cadre du tableau qui occupe toute la voûte, exprime le désordre complet; ils semblent qu'ils vont se détacher et tomber aux pieds du spectateur; l'illusion est au suprême degré. Tous les talents se sont réunis pour embellir la chapelle de saint Ignace. Tout y respire la magnificence; les colonnes de l'autel sont en lapis-lazuli enchâssé dans du bronze doré. Le travail est très-fini, la niche qui reçoit la figure du saint est en lapis-lazuli; la statue est d'argent doré et ses habits sacerdotaux sont couverts de pierres précieuses. Sur le fronton de l'autel, le père éternel tient un globe en main; c'est le plus gros morceau de lapis-lazuli que l'on connaisse. De chaque côté de l'autel il y a un groupe de marbre; l'un représente les nations barbares amenées à la foi, l'autre l'hérésie sous la figure hideuse d'un homme qui tient en main un serpent,

et d'une femme vieille dont la laideur est effroyable, elle se précipite à l'aspect de la croix. Les ouvrages de Luther et de Calvin sont entraînés avec les vices; la religion sous l'image de la plus belle des femmes, foudroie l'hérésie et ses enfants; un ange déchire les livres qui ont échappé à la foudre. Quelle chaleur inexprimable! quelle poésie enchanteresse dans ce morceau! Le corps de saint Ignace qui mourut en 1566, placé sous l'autel qui est à jour dans le milieu, repose dans un tombeau de bronze doré couvert de bas-reliefs et de pierres précieuses. Les principaux traits de sa vie sont rendus par des bas-reliefs qui revêtissent les côtés de la chapelle.

Le palais Doria Pamphili, vis-à-vis le collége romain, est un des plus beaux de Rome. L'architecture est de *Buonomini*. Le style en est noble; il occupe un terrain immense par l'étendue de ses cours et de ses galeries: celles-ci sont ornées de glaces d'un côté, et de tableaux de l'autre. Les appartements sont splendidement garnis de meubles modernes de bon goût. — A côté se trouve le palais bâti par l'empereur d'Autriche; son ambassadeur y réside. L'aspect en est si triste qu'il n'engage pas à le visiter. — Celui de la mère de l'empereur Napoléon, qui est en face, a trois étages, et n'annonce rien de très-distingué, on ne permettrait même pas aux étrangers de le voir en ce moment; Mme Lœtitia y est retenue à jamais dans son lit, par les suites d'une jambe cassée. — Le palais Hercolani qui est à une autre extrémité sur la même ligne, a une façade de neuf croisées aux deux étages, il est fermé, et vient d'être vendu par la princesse de Lucques qui y venait annuellement passer plusieurs mois de l'hiver. — Enfin dans le palais Altieri qui est vaste, il y a deux

cours extrêmement spacieuses ; l'une d'elle est entourée d'une colonnade qui mérite d'être examinée.

A quelques pas de là, j'arrive à une petite place au milieu de laquelle est un obélisque égyptien couvert d'hiéroglyphes ; il est posé sur le dos d'un éléphant en marbre tiré du temple d'Isis. Là est l'église de Sainte-Marie-la-Minerve ; ce nom vient du temple que Pompée, après la guerre de trente ans, éleva en l'honneur de cette déesse ; il en subsiste quelques restes. Le portail n'a aucune apparence, c'est un mur neuf, tout uni ; l'église est assez vaste, la voûte n'en est pas peinte, il y a trois nefs, tout le pavé, même dans les chapelles latérales, est en marbre ; elles ont de petits dômes et sont ornées de bons tableaux, en outre de plus de vingt mausolées en marbre, décorés de statues. Je remarquai ceux des cardinaux Casanata, Pimental, Alexandrin, des papes Urbain VIII, Paul IV, Léon X, Clément VII, Benoist XIII. Plusieurs de ceux à qui on les a érigés avaient appartenu à l'ordre des Dominicains, qui desservent cette église. Qui n'y vient pas admirer une statue en marbre blanc, par *Michel-Ange*? elle est appuyée contre le pilastre à gauche avant le chœur : le Christ debout embrasse la croix, il a une ceinture dorée, et sur la tête une couronne d'épines également dorée. On a couvert d'un soulier doré le pied droit, afin qu'il ne fût pas dégradé par les hommages de vénération que le grand nombre de personnes pieuses rendent à cette représentation du Sauveur. La perfection incomparable de ce morceau de sculpture, est si unanimement proclamée, qu'on l'indique comme un sujet d'étude aux jeunes artistes, et aux élèves de l'Académie. Après être resté pendant

quelques instants dans une contemplation inexprimable devant cette statue, j'entrai dans le cloître des religieux; il est carré, sur chaque face règnent cinq larges et hautes arcades, les murs sont revêtus de fresques fort déterriorées qui peignaient les différents traits de la vie de saint Dominique; sa statue en marbre, d'un très-habile ciseau, orne un vestibule qui est à la suite du cloître. Dans deux étages du couvent je visitai la bibliothèque considérable; elle renferme d'excellents manuscrits, entr'autres ceux de *Salluste*; elle est ouverte au public.

Il me tarde d'arriver au Capitole, quoique je sache bien que je ne trouverai plus l'ancien si redoutable, et d'où partaient les Scipions, les Fabius, pour aller enchaîner les rois. L'ancien, dis-je, où Publius Cornelius Scipion, surnommé l'Africain, après avoir dans sa belle défense confondu, le premier jour, par le récit de ses exploits, ceux qui sans preuves l'accusaient d'avoir reçu d'Antiochus une grande somme d'argent, pour lui accorder une paix avantageuse, entraîna, le second jour, les Romains à aller rendre aux dieux de solennelles actions de grâces, en leur rappelant qu'à pareil jour il avait vaincu Annibal et les Carthaginois.

Ah! me voici au pied de la petite colline sur le penchant de laquelle avait été construit l'ancien Capitole dont l'entrée était par le *Forum*. Les fondements ont servi dans le plan de Michel-Ange, à élever les trois grands édifices séparés que je vois : ils sont disposés avec symétrie, et couronnés d'une balustrade ornée de statues. L'architecture porte un caractère de grandeur. Entre deux balustrades qui à leur naissance offrent deux sphynx en marbre égyptien formant deux

fontaines, sur un rampe douce, je monte un escalier large et si facile que le pape se rend à cheval au Capitole, lorsqu'après son couronnement il va en prendre possession. — Sur la balustrade de marbre qui du côté de la ville borde la place, sont à droite et à gauche les trophées érigés à Marius, en mémoire de la victoire qu'il remporta sur les Cimbres; puis deux colonnes, l'une porte une boule dorée dans laquelle on pense qu'étaient renfermées les cendres de Trajan; l'autre est le *Milliarium,* la fameuse milliaire, élevée par Auguste pour marquer le centre de l'ancienne Rome, et d'où l'on comptait les milles pour indiquer la distance des autres villes. — Au milieu de la place la statue équestre de Marc-Aurèle en bronze, plus grande que nature, est pleine d'expression, et d'une rare beauté. On la regarde comme l'antique le plus parfait en ce genre. Le cheval aussi est tellement parfait qu'on prétend que *Beretin*, connu sous le nom de *Pietre de Cortone*, peintre célèbre au 17.me siècle, toutes les fois qu'il passait à côté, reprochait à ce cheval de ce qu'il ne marchait pas. Les critiques cependant disent que la queue est celle d'un roussin plutôt que du coursier d'un empereur. Si on s'attache à la nature bien sentie, et rigoureusement exécutée, on est porté à être de cet avis. — Au sommet de la rampe, les statues colossales de Castor et de Pollux, en marbre blanc qui vient de Grèce, tiennent leurs chevaux par la bride : on croit qu'ils se sont présentés ainsi lorsqu'ils vinrent secourir les Romains contre les Volsques. Examinons maintenant la composition et la destination des trois édifices.

Je monte à celui qui est au milieu par un escalier

à deux rampes : au pied sont deux lions en basalte ; ils vinrent d'Egypte : leur attitude est noble ; entr'eux d'eux est une fontaine ornée de trois statues qui représentent le Nil, le Tibre, et la Louve qui allaita Romulus. Non loin sur le côté on voit un bel antique qui figure Rome ; c'est une statue qui n'a ni pieds, ni tête, le corps et la draperie seulement restent. Dans un campanille, ou petite tour légère, dont est surmonté ce bâtiment, se trouve une cloche que l'on ne sonne que pour annoncer la mort du pape, le commencement du carnaval, si toutefois il a lieu ; car il faut une ordonnance ou permission expresse pour que les plaisirs publics à cette occasion s'établissent. Dans ce palais, le sénateur remplaçant ce sénat auguste qui gouvernait le monde, tient ses audiences. Son autorité est très-restreinte ; il ne prononce que sur les petites causes du peuple. La salle pour les séances est décorée des statues de Paul III, de Grégoire XIII, de Charles d'Anjou, frère de saint Louis et qui obtint le titre de roi de Jérusalem ; de quatre colonnes antiques, et de peintures à fresque ; c'est là que sont distribués les prix de l'Académie de Saint-Luc.

Dans toute la longueur du bâtiment qui est à droite, appelé palais des Conservateurs, (ce sont les administrateurs municipaux de Rome moderne), règne une galerie couverte soutenue par des colonnes doriques qui portent un second ordre de colonnes corinthiennes très-légères, avec une riche corniche couronnée d'une balustrade ; sous la porte d'entrée, je remarquai deux statues antiques, l'une de Jules César, l'autre d'Auguste ; celle-ci fut faite après la bataille d'Actium : la

cour et les portiques intérieurs sont en quelque sorte inondés de débris de statues colossales, parmi lesquelles est un fleuve fameux qui servait jadis d'ornement à une fontaine. Au bas de l'escalier intérieur est une colonne rostrale de la plus haute antiquité érigée en l'honneur de Duillius ; il fut le premier capitaine de la république qui remporta une victoire navale sur les Carthaginois. Il leur prit cinquante vaisseaux, le sénat, l'an 260 avant l'ère chrétienne, lui accorda l'honneur du premier triomphe naval et la permission particulière d'avoir une musique et des flambeaux, aux dépens du public, à l'heure de son souper. On frappa même des médailles en mémoire de son expédition ; j'en ai vu dans plusieurs cabinets de médaillistes. Ce morceau précieux porte sur les côtés des proues en marbre, placées comme des échelons. La grande salle d'entrée est décorée de peintures à fresque très-estimées, assez bien conservées. Elle sont du chevalier *Arpino*, connu aussi dans l'école de peinture sous le nom de *Josépin*, au 16.me siècle, pendant le pontificat de Grégoire XIII, et celui de Clément VIII. Il fut fait chevalier de l'ordre de Saint-Michel, sous Henri IV, lorsqu'il suivit Aldobrandini, légat à l'occasion du mariage de ce roi avec Marie de Médicis. On y voit aussi les statues de Léon X, de Sixte V, en bronze, d'Urbain VIII, par le *Bernin*, peintre, sculpteur et architecte tout à la fois, pendant le 17.me siècle ; il a travaillé aux dessins du Louvre. — Enfin le buste en marbre de Christine reine de Suède. — La deuxième pièce contient aussi de belles fresques qui offrent la suite de l'histoire romaine moderne, elle est remplie des statues des grands hommes de l'état ecclésiastique, beaucoup de papes, quelques savants,

un petit nombre de généraux. — Dans la troisième salle est la fameuse Louve en bronze qui allaite Remus et Romulus, c'est la même qui, dit-on, fut frappée de la foudre le jour où Jules César fut assassiné. Cicéron dans sa troisième catilinaire rappelle cet évènement; *tactus est etiam ille qui hanc urbem condidit Romulus quem inauratum in capitolio parvum atque lactentem uberibus lupinis inhiantem fuisse meministis*; *la foudre, vous vous en souvenez, frappa même Romulus fondateur de cette ville, dont la statue dorée placée dans le capitole le représentait enfant attaché aux mamelles d'une louve.* En outre la statue de Brutus le consul placé par le second Brutus. — Celle d'un berger qui tire une épine de son pied.

Les trois autres pièces qui font suite renferment une collection précieuse de statues, de modèles, d'inscriptions et d'autres objets plus curieux les uns que les autres; par exemple, deux oies de bronze qui étaient à l'ancien capitole en mémoire de celles qui avaient éveillé les Romains lorsque les Gaulois voulurent en escalader les murs. Les bustes en marbre de Sapho, de Socrate, de Scipion l'africain, de Virgile, de Marcus Cicéron, qui porte sur la joue le *cicer*, pois sec, ou verrue, qui lui avait fait donner son surnom : de Philippe, roi de Macédoine, d'Appius Claudius, ce décemvir qui était devenu éperdument amoureux de Virginie, et qui se tua en prison pour prévenir l'arrêt de sa mort, tant le peuple était soulevé contre lui. Enfin la statue de Messaline dont les traits sont moins ceux d'une belle figure, que d'un caractère décidé; ses yeux respirent l'excès de la passion; le buste de Michel-Ange tient sa place au milieu de tous ces antiques;

n'avait-il pas bien des titres pour qu'on la lui accordât? Dans ces mêmes salles je distinguai parmi de nombreuses peintures les trois suivantes : une Sainte Famille, par *Jules Romain*, une suavité délicieuse est répandue sur toutes les figures. — L'enlèvement des Sabines, par *Pietre de Cortone*, morceau étonnant par la richesse de la composition, par l'union des couleurs, par la variété et la souplesse des attitudes. — Remus et Romulus allaités par une louve ; celle-ci est de *Rubens*.

Le troisième bâtiment qui est à gauche est appelé le Musée : le pape Innocent X commença la collection des statues, Clément XII la continua en l'augmentant considérablement. Benoit XIV, Clément XIII, Clément XIV, l'ont portée au point où elle est aujourd'hui. Tout ce qui avait été transporté à Paris, en vertu des divers traités faits pendant les guerres d'Italie, sous le règne de Napoléon, s'y retrouve maintenant. Au premier aspect on reste stupéfait d'admiration en apercevant cet ensemble prodigieux de chefs-d'œuvre. On croirait être dans le séjour des dieux de l'ancienne Rome. Dans la cour d'entrée est la statue colossale d'un fleuve appuyé sur une urne; on présume que c'est le Rhin; statue à laquelle on avait donné le nom de Marforio, connu par ses dialogues avec Pasquin. Pasquin est une statue mutilée, sans bras et sans visage, qui était celle d'un soldat; elle est placée aujourd'hui dans un carrefour. Pasquin était un tailleur du voisinage, il était plaisant; tous les gens du quartier qui aimaient à rire s'assemblaient chez lui : on mettait en conversation Marforio et Pasquin. Au-dessus de la niche de Marforio une jolie balustrade

ornée de colonnes de granit égyptien, porte quatre statues de vestales. Sous le vestibule est une urne antique; elle a servi de tombeau à Alexandre Sévère qui passait sa vie avec des savants, et des amis éclairés, et à Julie Mammée, sa mère, qui ayant beaucoup d'esprit, fut son conseil lorsqu'il occupa le trône impérial. — Au bas de l'escalier est la statue de Pyrrhus, roi d'Egypte, la seule qui lui ait été érigée. — Les murs sont revêtus de plusieurs bas-reliefs antiques. — Dans deux salles très-vastes les tableaux des plus grands maîtres des écoles italienne, flamande et française, y sont exposés au jour le plus favorable. Les bordures en sont fraîches, et de bon goût, ce qui est fort rare en Italie. Celui qui représente le Massacre des innocents est d'une telle force d'imagination que l'âme est profondément remuée par les caractères de douleur, de désespoir, bien prononcés sur les figures des mères infortunées. — Un Jupiter lançant la foudre et un Esculape en marbre noir se trouvent avant la grande salle qui est magnifique. J'y comptai vingt-cinq statues antiques, plusieurs bustes sont rangés sur une corniche qui est en saillie. On ne se lasse pas d'y contempler le Gladiateur qui se meurt appuyé sur ses genoux, et sur sa main. — La déesse *Hygia*, la santé. — Une Léda, qui rivalise en beauté avec Vénus. — Deux centaures pleins de feu. — Deux tableaux d'ancienne mosaïque dont le dessin et l'exécution sont admirables. L'un figure une guirlande de fruits avec des oiseaux et des papillons; l'autre des tourterelles qui boivent autour d'un vase. Les couleurs n'ont rien perdu de leur vivacité. — De cette salle je passai dans une galerie remplie de statues et de bas-reliefs; ne pouvant épuiser

l'énumération, je citerai le morceau qui fixe singulièrement l'attention des curieux. C'est la fameuse loi gravée sur le bronze et qui fut faite par le sénat en faveur des empereurs. Elle déclare loi suprême la volonté de l'empereur, et que tous ses ordres sont aussi sacrés que s'ils avaient reçu la sanction du peuple. — Une salle particulière est consacrée à des figures égyptiennes, aux idoles de différentes nations, les Isis, les Anubis, ces dieux à tête de chien, et de vache, couronnés de fleurs de Lothos; à côté de ces divinités bizarres sont placés les instruments qui servaient à mesurer la hauteur du Nil. — Les antiques qui ont trait à l'histoire des grands hommes sont partagés en différentes classes et par ordre : chacune est placée dans une pièce particulière. — Dans celle des philosophes grecs et romains, j'ai compté plus de cent bustes, têtes antiques, bas--reliefs, non compris les arabesques. Parmi les bustes j'ai distingué ceux d'Hiéron, de Pirithoüs, de Diogène, de Pythagore, de Virgile, la statue de Zénon y est en pied. — Dans la suivante, les bustes des empereurs sont presque en aussi grand nombre, les plus renommés sont ceux de Caligula, de Néron, de Messaline, de Julie, fille de Titus. — Enfin dans la dernière pièce dite la salle *delle Miscellanée*, des mélanges, Benoit XIV a réuni indifféremment toutes sortes d'antiques en bronze, en marbre, quelques-uns en albâtre; on y trouve même les instruments qu'employaient les anciens dans leurs temples et dans leurs maisons. Je citerai entr'autres un trépied servant sans doute à une cérémonie religieuse. La délicatesse du travail en est surprenante : toutes les parties se replient, et on peut facilement le porter à la main.

Si le Capitole moderne a pu conserver tant de chefs-d'œuvre échappés au temps, au fer, au feu, qui pourrait se faire une idée exacte des trésors que renfermait l'ancienne Rome? Je me rappelle à ce sujet le passage d'un auteur latin : ROMÆ TANTA FUIT STATUARUM COPIA UT ALTER ADESSE POPULUS LAPIDEUS VIDERETUR : *Il y avait à Rome une telle quantité de statues que la ville était pour ainsi dire habitée par un second peuple de pierres.*

Entre l'édifice qui est à gauche et l'édifice du milieu, on voit trois arcades : là on a construit une église sur l'emplacement du temple dédié à *Jupiter capitolin*, elle est nommée *sancta Maria ara cœli* : on y monte par un escalier de marbre qui a 124 marches; l'autel est décoré de colonnes en albâtre oriental; une fresque du coloris le plus brillant, par *Cavallini*, représente la vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus, elle est environnée de rayons; vis-à-vis on voit de même trois arcades après l'édifice qui est à droite; là est une autre église sur l'emplacement du temple dédié à *Jupiter Feretrin*.

Il n'existe aucune trace de la citadelle de l'ancien Capitole. La tour du Capitole moderne m'invitait à monter à son sommet. Dès que j'y fus parvenu mes yeux distinguèrent facilement les sept collines que renfermaient les murs élevés par Servius Tullius; elles paraissent moins hautes qu'elles ne l'étaient autrefois. Les vallées qui les séparaient se sont presque comblées par le temps et par les ruines des édifices : le sol de Rome actuelle est de 40 pieds plus élevé que celui de Rome ancienne. Ce qui donne cependant à la ville un aspect pittoresque, ce sont les trois monts *Janicule*,

Vatican, *Marius*, non compris dans les sept fameuses collines, puis les petits monts *Citorio* et *Testacio* formés des amas de vases brisés, de tuiles, de pots, d'ustensiles de cuisine, enfin de tous les vases en terre cassés, qui étaient plus en usage dans un temps où le cuivre et l'airain n'étaient pas si communs que de nos jours.

Ainsi se compose de tous côtés un tableau très-curieux par le mélange de quelques portions de terrain cultivées, d'autres désertes, de ruines, d'édifices en tout genre qui subsistent maintenant. Les points de perspective sont extrêmement variés.

Descendu de la tour, le sommet m'ayant tenu sa promesse, je cherche la roche Tarpeïenne d'où l'on précipitait les criminels. Ce nom vient de la vestale *Tarpeïa* qui perdit la vie par ce genre de supplice : fille de Tarpeïus, gouverneur du Capitole, sous Romulus, elle livra la place à Tatius, général des Sabins, et les ennemis furent introduits dans Rome. Je passe d'abord sous les arcades qui sont à côté du palais des conservateurs : bientôt je me trouve sur le mont *Caprino*. Je fais quelques pas en avant, puis je frappe à la petite porte d'une maison fort commune : on me l'ouvre : j'annonce le motif qui m'amène : on me fait monter plusieurs marches et j'arrive à un jardin potager de médiocre grandeur : on me conduit vers un mur d'appui qui est sur la droite, il a trois pieds environ d'élévation. C'est delà que portant mes regards audessous, je conjecture imparfaitement la profondeur de l'abîme dans lequel les condamnés étaient jetés et noyés dans le fleuve qui ne coule plus en ce lieu. Quoique le terrain ait été beaucoup exhaussé et qu'on

ait bâti à l'endroit qui faisait un précipice, entre autres l'Hôpital de la consolation, l'escarpement de la roche est encore suffisant, pour qu'une personne en tombant du mur d'appui, ait pour le moins les membres fracassés dans sa chute.

Nous ne sommes pas loin du *Forum* : c'est ainsi que les anciens appelaient la place où le peuple s'assemblait pour délibérer sur les affaires publiques ; elle est connue aujourd'hui sous l'ignoble dénomination de *Campo Vaccino*, champ des vaches. Par un terrain qui va en pente je descends derrière le Capitole moderne en longeant les prisons Mamertines, construites par *Ancus Martius* pour les criminels ordinaires, *Servius Tullius* en fit là creuser sous terre de plus horribles pour les coupables de crime d'état : Jugurtha livré à Sylla par Boccus son beau-père, attaché ensuite au char triomphal de Marius, y mourut dans un cachot : les complices de Catilina y périrent aussi; saint Pierre, et saint Paul, dit-on, y furent renfermés. . . . Mais quel espace immense et dont le sol est fort inégal tout-à-coup se développe à mes regards? où sont les limites dans lesquelles était circonscrit l'ancien Forum? où sont les superbes portiques dont il était entouré? où est la fameuse tribune aux harangues? où sont les statues de Sylla, de Pompée, d'Auguste? le théâtre de tant de révolutions est bien changé: quelques ouvriers maintenant y font des fouilles par ordre du gouvernement : dans les précédentes ils ont recueilli le pavé de la *Voie sacrée*. Quel nombre prodigieux d'objets étrangement épars ça et là, restes d'anciens monuments, j'aperçois! pourrai-je les décrire tous successivement? sur quelle toile assez vaste un

peintre habile les retracerait-il tous? Essayons de n'en laisser échapper aucun, s'il est possible, je ne dis pas seulement à notre contemplation, mais à notre examen. Un fût de colonne, un chapiteau, un entablement, un pilastre même isolé, dans l'endroit qui fut le centre de Rome, et par conséquent de l'univers, ne sont point sans intérêt pour moi. Sans doute je serai excusable si je ne classe pas tous les objets sur le papier avec plus d'ordre qu'il n'y en a relativement à la place que chacun d'eux occupe.

Je m'approche d'abord de huit colonnes d'ordre ionique, et en granit oriental, elles appartenaient au temple de la Concorde, bâti par Camille à l'occasion de la paix rétablie entre le peuple et les patriciens. L'orgueil des chevaliers et l'emportement du peuple sans lui auraient causé la perte de Rome. Les six colonnes de face sont détruites en partie : deux placées sur les côtés sont entières ; c'est dans ce temple que Cicéron assembla le sénat, prononça ses harangues si éloquentes contre Catilina, et fit condamner même ses complices.

Un peu plus loin sont trois colonnes en marbre grec, d'ordre corinthien, et à demi enterrées : deux en avant, une derrière celles-ci : des blocs énormes en forment l'entablement. Il y a un petit couronnement. Tout cela faisait partie du temple qui fut dédié par Auguste à *Jupiter Tonnant*, lorsque la foudre tomba près de lui sans le frapper. Il avait décoré Rome d'un si grand nombre d'édifices, soit pour l'utilité, soit pour l'agrément, qu'il dit en mourant : *j'ai trouvé Rome bâtie en briques; je la laisse bâtie en marbre.* Je ferai observer ici que les Romains ne firent usage du marbre qu'après la conquête de la Sicile.

Du temple de la Fortune qui était près de là il ne reste plus que le pavé.

L'arc de triomphe en marbre blanc, que le sénat érigea à Septime Sévère pour récompense de ses exploits, cause moins de regrets; il est assez bien conservé et placé à la partie septentrionale, il fut longtemps à demi enterré : il a été entièrement découvert depuis peu d'années. Trois arcades avec de belles colonnes cannelées, d'ordre corinthien, des bas-reliefs, des attiques, sont d'un travail recherché qui toutefois a souffert des injures du temps. La voûte du milieu est à compartiments chargés de roses, et la façade principale ornée de trophées militaires. Septime Sévère est représenté avec sa femme Julia, et Antonin Caracalla, l'un de ses fils. Deux renommées ailées se trouvent à la naissance des ceintres : un escalier intérieur conduit à la plate-forme où était le char triomphal, attelé de six chevaux de front, portant les statues de Sévère et de ses deux fils Caracalla et Geta : deux soldats romains à pied et deux à cheval suivaient le char. Les noms de Sévère et de ses deux fils avaient été inscrits au fronton. Caracalla fit ôter le nom de Geta son frère, lorsque dans un accès de jalousie, il l'eut fait poignarder dans les bras de Julia sa mère. La trace des lettres enlevées est encore visible.

A l'une des extrémités du Forum, sur les fondations du temple où l'on trouva Rhéa Sylvia, mère de Remus et Romulus, on a élevé une église dite Sainte-Marie l'Impératrice : elle ne renferme rien de curieux.

Ensuite viennent trois grandes colonnes cannelées d'ordre corinthien : elles soutiennent un entablement majestueux avec double couronnement : le travail en

est beau ; elles rappellent le temple de Jupiter Stator.

Encore plusieurs colonnes réunies, elles servaient à soutenir un temple à la Victoire, quelques-uns disent un second temple à la Concorde.

Cette colonne que je vois seule, près de l'abime où s'est précipité Curtius à cheval et tout armé, appartenait au temple de Jupiter Gardien.

Une autre de même seule, est celle où le vainqueur des Curiaces attacha leurs dépouilles.

Sur la droite j'aperçois les débris d'un petit temple rond, celui de Remus et Romulus, qui fut bâti au 5.me siècle, après la défaite des Samnites. Aujourd'hui c'est le vestibule de l'église de Saint Cosme et Saint Damien ; le portail moderne est accompagné de deux colonnes antiques de granit, le fronton est en bronze.

Maintenant une jolie plantation d'arbres m'offre un utile ombrage : je veux en jouir, prendre un peu de repos, et me livrer pendant quelques instants aux réflexions que fait naître le douloureux spectacle d'une triste destruction. J'aime à en repaître mon âme comme mes yeux. Les barbares, me dis-je, ont porté les premiers coups à ces merveilleuses productions des arts que les hommes avaient inventés : des princes, des personnes puissantes par leur rang, ont ravi les matériaux de ces édifices que leur beauté rendait si vénérables, pour en construire des palais, des églises, des hôpitaux ; leurs entreprises ont été aussi funestes que les incursions des Goths. Ici parlent l'avidité des personnes qui ont usé du droit de l'autorité, ou profité des avantages que donnait le crédit, et là, une piété peu éclairée dans des hommes sans goût ; le temps aveugle, tout en précipitant les années et les siècles,

a promené impitoyablement sa faux dévastatrice, en laissant sa trace partout où elle a passé.

Tout entier à ces pensées je suis averti par mon *Cicerone*, qu'une demi heure s'est écoulée depuis que nous avons suspendu nos pas : j'accusais tout à l'heure le temps d'avoir avec sa main fatale causé tant de pertes irréparables, je l'accuse en ce moment d'une trop grande rapidité dans sa marche qui me force de reprendre la mienne.

Je m'avance vers les restes d'un portique; six colonnes sont de face, deux en retour sur chaque côté, huit griffons grecs à la frise : au frontispice je lis ces mots : DIVO ANTONINO, ET DIVÆ FAUSTINÆ; *au divin Antonin*, *à la divine Faustine*. Cet empereur était qualifié Socrate sur le trône.

Un peu plus loin, ce qui existe d'un temple pour Romulus seul, lorsqu'il eut fait périr Remus, est très-peu marquant.

Que m'indiquent trois larges arcades, trois voûtes immenses, sept colonnes de 40 pieds de hauteur (on me dit que la huitième a été placée par le pape Borghèse devant Sainte-Marie majeure), un pavé bien conservé en jaune antique, et en pierre serpentine?.. C'est une partie du temple de la Paix, le plus vaste, le plus somptueux de tous ceux que Rome possédait : les plus célèbres artistes l'avaient embelli des plus riches ornements. Il était tellement décoré d'or, de bronze, qu'aussitôt que l'incendie le gagna, des laves de métaux en découlèrent dans le Forum. Qui l'avait fait bâtir? Vespasien, si clément, si actif, qu'il disait qu'un empereur devait mourir debout. Cet édifice fut ensuite appelé église de Constantin.

Bientôt commence une allée d'arbres qui termine la Voie sacrée ; immédiatement après l'avoir parcourue dans toute sa longueur, je trouve les ruines d'un temple dédié au Soleil et à la Lune, par l'empereur Adrien, qui devint jaloux d'Apollodore, fameux architecte, et le fit périr, parce que celui-ci avait blâmé les proportions de cet édifice, qui était un de ses ouvrages. Sur son emplacement on a construit une église sous l'invocation de saint François Romain. Il y a deux statues au portail, et trois au couronnement, l'intérieur est fort simple, mais bien entretenu.

Me voici arrivé au pied du mont Palatin ; un monument carré qui passe pour avoir été le temple de Janus, offre une arcade à chaque face : le soubassement est tout à fait enterré. Il en est qui prétendent que c'était plutôt un portique dans le genre de ceux où se réunissaient les marchands pour tenir leurs assemblées. Nous n'établirons pas une longue dissertation sur ce point. — Je suis empressé d'examiner près de là un arc magnifique en marbre blanc, composé d'une seule arcade, un peu dégradée en plusieurs endroits. Après la prise de Jérusalem, et la conquête de toute la Palestine, il fut érigé à Titus, dont la bienfaisance lui acquit le titre de *délices du genre humain*. Au pied on a élevé un mur de soutènement qui devenait nécessaire pour sa conservation. En dedans au haut de l'arcade, un bas-relief superbe représente Titus sur un quadrige triomphal, et couronné par la Victoire ; il est précédé des licteurs et du sénat ; c'est Rome qui, assise sur le devant du char, tient les rênes des chevaux ; des Juifs chargés de chaînes deviennent un nouvel emblème du triomphe. Un bas-relief vis-à-vis celui-ci

porte les dépouilles du temple, le chandelier à sept branches, les tables de la loi, les pains de proposition, l'autel des parfums. Par un ancien sentiment de patriotisme et d'attachement à leur religion, les Juifs, qui maintenant habitent Rome, ne passent jamais, dit-on, sous cette arcade : ils ont pratiqué un petit chemin à côté, afin de traverser *Campo Vaccino*, le champ des vaches, lorsque leurs affaires le commandent. On apprend par la tradition que les deux arcades latérales qui étaient infiniment plus basses que celle-ci, par suite de l'exhaussement du terrain, se trouvent enfouies.

Pourquoi ne me porterai-je pas sur l'éminence voisine où Rome fut bâtie pour la première fois? il n'est nullement difficile d'y monter. C'est de là que j'aperçois la haute tour d'où Néron pour se faire une image de l'incendie de Troyes, ayant ordonné qu'on mît le feu aux quatre coins de Rome, contemplait avec une joie féroce, après un souper extravagant, l'embrasement qui dura neuf jours.

Le souvenir seul de cet acte barbare me fait bien vite détourner les yeux ; je m'éloigne et j'entre dans le jardin peu soigné, peu curieux, de la villa Farnèse qui a été achetée par le roi de Naples. Je monte 40 marches d'un perron à deux rampes : d'une grotte charmante qui est au milieu jaillit une belle eau qui tombe dans un large bassin : de chaque côté est une niche vide : le bâtiment abandonné et tout à jour est composé d'un portique avec trois croisées à droite et trois à gauche, il tombe en ruines. Je passe ensuite sur les fondations prodigieusement étendues du Palais de l'exécrable Caligula. Son règne de quarante ans a été parfaitement qualifié par l'abbé de Condillac ; *le délire*

continuel d'un esprit furieux. Parvenu à l'extrémité de ces fondations, je gravis une petite éminence qui fait partie du mont Palatin, et sur-le-champ mes yeux sont récréés par une très-belle vue. J'ai en face le mont Janicule, à gauche le mont Aventin, sur la droite le dôme merveilleusement dominant de saint Pierre; je distingue en outre les murs de la bibliothèque des Césars : le ciel étant pur, la chaleur tempérée, je continue ma promenade sur les terres dépendantes de la villa Farnèse : d'un côté ce sont des plantes potagères, de l'autre des vignes qui montent à dix pieds et promettent une abondante récolte. Plus loin sont éparses ça et là les décombres de quantité de salles que le feu n'a pas épargnées, tout incrustées qu'elles étaient de marbre, de vert antique, de porphyre, et d'autres ornements.

Ayant parcouru tout ce terrain autrefois meublé de monuments si riches, aujourd'hui totalement en culture, je suis la pente aisée de sentiers pierreux et raboteux pour arriver aux bains de Livie, femme de Tibère. Un gardien m'ouvre la porte : à l'aide d'une lanterne, je descends avec lui un escalier de cinquante marches. Je pénètre d'abord dans un vestibule qui a 25 pieds de longueur : les murs sont couverts de peintures dont les couleurs sont peu changées, et de sculptures très-visibles à compartiments. Dans une seconde pièce longue de 15 pieds, les sculptures aussi sont assez bien conservées. Je distingue parfaitement une femme étendue sur un lit, autour duquel sont trois personnes. Ce fut dans l'une des deux autres salles, à peu près de la même grandeur et de la même forme, que Livie abrégea les jours d'Auguste, son second mari, dans la

crainte qu'il ne désignât Agrippa pour son successeur, au préjudice de Tibère. Il est certain que la mort de l'empereur resta long-temps cachée. — En sortant de ce lieu profond et historique, je suis un chemin très-joli que bordent à droite, à gauche, des murs fort élevés et qui font en quelque sorte l'avenue de l'église peu riche de saint Bonaventure et d'un couvent de Capucins, bâtis sur une partie de l'emplacement du Palais de Néron : le sarcophage antique d'un jeune enfant forme une fontaine pour les religieux ; leur jardin n'a qu'un seul arbre objet de curiosité. C'est le superbe palmier que Rome se glorifie de posséder. Dans l'avenue, quinze niches construites à gauche et fermées par un vitrage, offrent des peintures qui ne sont pas sans mérite, quinze scènes de la passion du Sauveur. Au mur de droite une porte cochère donne entrée dans la villa Milsa qui appartient à un particulier de Rome. C'est un séjour délicieux : d'abord on passe sous un berceau charmant très-prolongé et impénétrable aux rayons du soleil. Le terrain des deux côtés est meublé de vignes ; vient ensuite une maison agréable en apparence ; un portique à trois arcades y est contigu. Il précède un jardin dessiné avec beaucoup de goût et soigné avec recherche. Les arbustes sont couverts de fleurs odorantes, les arbres chargés des plus beaux fruits. Je porte mes pas jusqu'à l'extrémité d'une allée et je distingue non loin delà les restes du cirque de Maximien Hercule, l'un des plus grands persécuteurs du culte chrétien, et qui par ses tentatives contre les jours de Constantin, provoqua la fin tragique des siens. Les murs sont partout dégradés : les galeries considérablement endommagées : on y cé-

lébrait jadis des jeux sur des barques et lorsque l'eau manquait, des courses de chevaux. A peu de distance apparaissent trois pans de murailles du palais des Césars, qui occupa une grande partie du mont Palatin. Auguste, Tibère, Nerva, Caligula en avaient bâti les quatre côtés. Des masses de briques sont couvertes de plantes, c'est le seul aspect que présentent ces débris. Je remarque d'un autre côté, dis-je à mon *Cicérone*, un monument d'une prodigieuse dimension, d'une élévation singulière, d'ici-même il m'étonne. C'est, me répondit-il, le Colisée ou l'amphithéâtre. Déjà le soleil couchant commence à teindre de sa pourpre brillante l'horizon resplendissant, remettons à un autre jour la visite au Colisée ; mais avant de sortir de ce jardin, je dois examiner l'endroit où étaient les bains de Néron. Dans un vieux bâtiment, par un escalier doux et nouvellement construit, je descends à la première salle qui a 40 pieds de longueur, et qui est éclairée par le haut. Plusieurs niches vides attestent que des statues en ont été enlevées et portées au musée du Capitole. La deuxième salle est plus petite, la troisième, à peu-près de la même longueur que celle-ci, est très-étroite. Enfin je quitte la villa Milsa qui pendant trois quarts-d'heure m'a enchanté, tant par sa position que par ses divers agréments.

L'étonnement que m'avait causé la masse incomparable du Colisée, aperçue du mont Palatin, n'était pas encore effacé de mon esprit, lorsque je voulus aller le lendemain examiner de près cette antiquité qui m'avait semblé si étrange : cherchant donc à me rapprocher des lieux naguères visités, je m'arrêtai d'abord au milieu d'une petite place que je traversais. Devant

un bâtiment en briques que l'on nomme *meta sudans*, borne suante, reste informe d'une fontaine jaillissante que *Vespasien* avait fait construire : les voisins et les passants ne sont plus récréés par un murmure agréable, jadis elle était fréquentée par le peuple qui se rendait au théâtre de Marcellus. La fraîcheur de ses eaux abondantes et limpides engageait à s'y désaltérer. Sénèque qui logeait dans ce quartier se plaint dans une de ses lettres du bruit qui se faisait autour de cette fontaine et des distractions qu'elle lui occasionnait. Cette borne est maintenant révérée en quelque sorte ; parce qu'on prétend que cet endroit est celui où l'on flagellait les chrétiens, et où on leur lisait la sentence qui les condamnait à mort. Le palais des princes *Savelli* a remplacé le théâtre de Marcellus qui était proche delà. Bientôt je m'avance vers le Colisée, ainsi nommé à cause du colosse de Néron qui y fut transporté. Tout à coup mes yeux contemplent avec une admiration indicible l'immense capacité, la hauteur gigantesque de cet édifice. Ici la puissance romaine, qui sous les Césars ne connaissait pas de bornes, s'est surpassée elle-même dans l'emploi de tous les ordres d'architecture réunis, et dans la beauté des proportions. Représentez-vous, si vous le pouvez, une construction un peu oblongue, presque ovale, en grandes pierres de taille, d'une forme ronde, et dont l'enceinte est de 1610 pieds, la longueur de 550, la largeur de 450 et la hauteur de 160. Il n'y a jamais eu de toiture. Vespasien employa à l'édifier vingt mille juifs captifs, rapporte la tradition, lorsqu'il eut fait la conquête de la Judée : l'ouvrage fut achevé en un an. Titus, son fils, le dédia au peuple romain ; et le

destina à y faire combattre dans les jours de fête les gladiateurs, les esclaves et même les chrétiens. Décrivons très-fidèlement comment cet amphithéâtre merveilleux se compose. Le mur extérieur est divisé en quatre étages indiqués par des corniches qui font un bel ornement. Le premier est d'ordre dorique, le second d'ordre ionique, le troisième d'ordre corinthien, le quatrième d'ordre composite. Les trois premiers avec colonnes, le dernier avec pilastres. Entre les colonnes sont des piédestaux portant des niches où l'on avait mis des statues placées aujourd'hui au Capitole. Quatre portes introduisent dans l'intérieur, l'une d'elles était consacrée aux vainqueurs; par une autre on emportait les morts. Elles ont 15 pieds de largeur. Quatre galeries, dont chacune donne 80 larges arcades, règnent dans le pourtour; trois rangs de corridors doubles, les uns au-dessus des autres, ayant 15 pieds de largeur, sont formés par des arcades en pierres de Tivoli. Le pavé intérieur est en grandes briques recouvertes d'un mastic. Quatre escaliers conduisaient à ces galeries : probablement ils étaient tous en marbre, on en aperçoit encore un en marbre et qui est vers le milieu d'un côté. Cet amphithéâtre pouvait contenir plus de deux cent mille spectateurs. L'arène est presque entièrement comblée par les débris des voûtes qui supportaient les degrés des escaliers. Que reste-t-il de cet édifice aussi admirable que prodigieux? L'enceinte et la partie qui est au nord sont assez bien conservées, la partie qui est à l'ouest est à peine à moitié de sa hauteur, et plus dégradée, les deux autres parties ont encore perdu d'avantage. C'est à l'imagination, qu'en cet état le Colisée s'adresse, pour qu'elle rétablisse ce qui manque, et

recompose le tout. Paul III, autrement dit, Alexandre Farnèse, qui toutefois aimait tant la France que Charles Quint dit en apprenant sa mort ; *si on ouvre son corps on doit lui trouver trois fleurs de lys empreintes sur le cœur* ; Paul III, dis-je, au 16.me siècle, permit à ses neveux d'employer les matériaux du Colisée pour bâtir deux superbes palais. Ainsi ce chef-d'œuvre que les barbares, cinq embrasements, et même le temps avaient su respecter, a été sacrifié par un pontife à la cupidité de ses neveux : le proverbe suivant est à Rome dans toutes les bouches :

QUOD NON FECERUNT BARBARI, FECÈRE BARBERINI :
Les barberins ont fait ce que n'ont point fait les barbares.

Benoist XIV, au 18.me siècle, imagina pour le conserver d'en faire un lieu saint. Il le bénit ; ensuite Pie VII fit faire des murs pour soutenir les parties qui menaçaient de s'écrouler. Quel changement ! au milieu une croix aujourd'hui s'élève ; et autour d'elle à égale distance, des autels fort simples consacrés à différents saints, s'appuyent sur les loges où l'on renfermait les bêtes féroces : le Colisée ne retentit plus du rugissement effroyable des lions, des déplorables cris des esclaves, des longues lamentations arrachées aux martyrs, des applaudissements tumultueux du peuple : mais on y entend les pieux accents d'un ministre de la religion catholique qui tous les vendredis y fait une prédication évangélique.

A qui ne viendrait pas la pensée d'assister au spectacle que la lune, appelée avec raison l'astre des ruines, donne chaque fois qu'elle éclaire ce monument, dont les parties sont diversement endommagées ? Pen-

dant mon séjour à Rome, étant dans son plein, elle m'y invitait. Le même jour où le matin j'avais visité le Colisée, vers onze heures du soir, j'y retournai. Avec quel charme je considérai les jeux de lumière espérés et les plus curieux, sans qu'aucun nuage ne s'y opposât. Leur variété produisait un enchantement: le reflet sur la pointe d'un débris, sur une colonne, l'ombre prolongée sur un pan de murailles, un rideau d'azur s'étalant à la faveur d'un autre pan abattu, le disque argenté apparaissant au milieu d'une arcade à jour, ou à travers une voûte rompue, les plantes grimpantes çà et là empruntant une sombre teinte, ou montrant des nuances brillantées et disparates ; je montais, je descendais, je me portais de tous les côtés, pour faire jouir mes yeux de tant d'effets merveilleux. Je ne me lassais pas de les admirer : la plume n'en peut donner qu'une trop faible image, ils appellent le pinceau de *Granet* ; je repartis enivré de cette ravissante contemplation.

J'ai voulu rapprocher, ou pour ainsi dire, placer dans un seul cadre le tableau du Colisée vu le matin et celui qu'il m'a présenté la nuit.

Il ne faut pas omettre de décrire deux autres monuments qui n'en sont pas éloignés et qui dans la matinée avaient piqué ma curiosité. D'abord, à peu de distance sur la droite, j'examinai l'arc de triomphe le mieux conservé, celui de Constantin ; il est en marbre composé de trois arcades, une très-large accompagnée de deux petites. Huit colonnes de marbre antique jaune étaient surmontées primitivement de huit statues de Daces. En outre il est embelli de plusieurs bas-reliefs qui sont endommagés. Ils le furent d'abord par les

chrétiens, sous Constantin : c'est de son règne que data la décadence des arts. L'un de ces bas-reliefs le représente à cheval triomphant de ses ennemis qu'il met en fuite, près de *Ponte molle.* Quelques autres rappellent les expéditions glorieuses de Trajan ; et delà on présume qu'on s'est servi d'un des arcs qui étaient à la place Trajane pour former celui-ci. Le cardinal Léopold de Médicis avait fait enlever une des huit statues des Daces, et la tète des autres, pour orner la galerie de Florence.

En me rapprochant du Campo vaccino, anciennement le Forum, je trouvai les restes du palais de Néron qui était appelé *Domus aurea*, la maison d'or ; il était fort étendu. On passe d'abord sur un terrain qu'on peut regarder comme une cour qui précède le palais : puis vient une pièce longue et peu large qui renferme beaucoup de débris de colonnes rangés le long des murs. Pour pénétrer dans la deuxième salle il faut descendre dans un souterrain. Là le nombre des pièces, les unes plus longues que larges, les autres carrées, est si considérable qu'à peine peut-on les compter. Toutes ont au-dessus de la porte une croisée qui donne jour au nord ou au midi ; partout la construction est encore bonne. Dans un grand corridor appelé *Coperto*, couvert, je lus une inscription latine qu'on peut traduire de la manière suivante : *que celui qui se permet de déposer ici des ordures éprouve la fureur des douze dieux, de Diane et de Jupiter.* Le corridor le plus spacieux qui est au centre a 100 pieds de longueur, et 25 de largeur. Dans un autre je vis des dessins coloriés qui furent ceux dont *Raphaël* se servit comme modèles pour les peintures du Vatican. Un autre qui

a 24 pieds de longueur, offre à la voûte des fresques charmantes, les couleurs en sont presque fraîches. Un enfoncement dans l'une des salles indique l'endroit, où du temps de Raphaël, sous Jules II, fut trouvé le magnifique groupe du Laocoon. Les autres salles ne présentent aux yeux que des murs entièrement nus. La plus belle description de ce palais a été faite par Suétone à qui on reproche d'avoir souvent dans ses poésies, donné trop de licence à sa plume; elle est si pompeuse, si brillante, qu'elle tient en quelque sorte de la féerie.

Cependant je ne puis différer de visiter le mont Vatican, où tant d'objets qui promettent de nouveaux embellissements appellent mon admiration. Sortant donc au matin de mon logement, j'entre bientôt dans la rue Ripetta, l'une des trois plus grandes de Rome, située à peu de distance de la rive gauche du Tibre : les maisons en sont laides, habitées par des gens de la basse classe, principalement par des ouvriers de différents métiers. Après en avoir traversé les trois quarts, je m'arrête pour considérer sur la gauche les restes du mausolée d'Auguste; ils annoncent encore que la magnificence avait répondu à la solidité. Sa forme était circulaire; sur ses ruines on a bâti un Théâtre où l'on donna des combats de bêtes féroces : l'usage de ce spectacle est presque aboli. En faisant quelques pas de plus, je trouve sur la droite un très-petit port qui a le nom de cette rue, ou plutôt qui le lui a donné, et qui reçoit quelques misérables barques.

De l'autre côté sur une petite place carrée paraît la façade principale du palais Borghèse, qui tient le premier rang parmi tous ceux de Rome. La façade

qui est en retour est infiniment moins étendue : quoi qu'il ait la forme d'un clavecin, il est si vaste que cette irrégularité n'est pas sensible. Paul V Borghèse, le fit construire pour être l'habitation de ses neveux du même nom, et il appartient aujourd'hui à un prince de cette maison; *Lunghi* qui en fut l'architecte en fit l'un des beaux édifices de cette ville, par la judicieuse répartition des lignes qui déterminent la hauteur des deux étages, outre le rez-de-chaussée; par la juste proportion des fenêtres. La première cour très-spacieuse est entourée d'un portique double en élévation, soutenu par cent colonnes de granit égyptien, il a de la noblesse; le premier est d'ordre dorique, le supérieur d'ordre ionique, celui-ci fermé par une balustrade établie entre les colonnes : ils sont couronnés d'un attique qui porte un grand nombre de statues. Le grand escalier est beau quoiqu'un peu trop rapide; j'estime plus un petit escalier en spirale avec des colonnes isolées. La somptuosité des appartements répond à la magnificence de l'architecture. Tout annonce la demeure d'un prince, j'allais dire d'un souverain. Quelle richesse ! quel goût, quelle recherche dans les dorures et toute espèce d'ornements qui sont prodigués! Sans parler des plafonds peints par les plus grands maîtres, d'un certain nombre de tables en albâtre, des embrasures des portes qui en sont revêtues, trois tables de marbre flexible surprennent par une vertu élastique, telle que si on appuie sur l'extrémité elles se courbent d'un pouce environ; mais ce qui rehausse surtout la réputation de ce palais, c'est une précieuse, une incomparable collection de neuf cents tableaux, répandus dans huit salons qui se

succèdent ; ils sont tous des originaux, ouvrages des peintres les plus célèbres : ceux du *Titien* et du *Corrège* y sont prédominants. L'amateur y voit réunis tous les âges de la peinture, toutes les écoles, tous les genres. Le conservateur qui a les manières les plus polies, présente dans chaque salon le catalogue particulier, imprimé, et indiquant le numéro correspondant, le sujet, et l'auteur. Les tableaux d'une grande dimension, par un moyen mécanique, se meuvent à volonté pour être placés dans le jour le plus favorable. Le conservateur qui met une complaisance extrême à satisfaire aux questions du visiteur curieux, montre avec prédilection trois tableaux, saint Marc, par *Fra Bartolome* ; le caractère de la composition est grandiose, la draperie montre que pour cette partie il a été créateur. — Le maître d'école, par le *Titien;* il est représenté assis, les poings l'un sur l'autre, il est vivant sur la toile, on croit qu'il parle, ou va parler. — Sainte Cécile, par le *Corrège* ; elle est assise devant un clavecin, un jeune homme arrive derrière elle, et reste étonné à la vue des Anges qui couronnent la sainte, le génie de la musique est dans les yeux de sainte Cécile ; on voit le jeune homme s'avancer pour l'entendre, on le voit s'arrêter à l'aspect de l'hommage rendu. Ces deux mouvements sont marqués avec une vérité parfaite.

Un salon à la suite de la galerie contient quantité d'objets du plus grand prix : des vases, de petits antiques, des pièces d'argenterie d'un travail exquis, des bijoux, des reliquaires.

Au centre des appartements une pièce est convertie en un jardin où sont cultivées les fleurs les plus

agréables, les plus odorantes ; ajoutez plusieurs jets d'une eau limpide ; elle retombe dans des bassins de marbre.

Une autre pièce de l'intérieur est ouverte par une porte-fenêtre qui soudain fait apercevoir comme faisant partie du même palais, un grand nombre de jets d'eau qui toutefois s'élèvent sur un terrain au delà du Tibre : par le prestige merveilleux de l'art, le lointain est rapproché, il y a illusion complète. Je ne me contentai pas d'une première visite dans ce palais, je demandai au conservateur la permission de la récidiver ; il mit une grâce infinie, non seulement à me l'accorder, mais même à faire l'offre de m'accompagner dans la galerie, de onze heures à quatre heures, chaque jour que j'aurais l'intention de la revoir. Pendant mon séjour à Rome je profitai quatre fois de son obligeance.

Reprenant la direction vers le Vatican, je passai par cinq rues étroites, peu longues, et qui se succèdent, puis j'arrivai à la place du pont Saint-Ange. Il se présente à ma droite : c'est l'empereur Adrien qui le fit construire sur le Tibre. Saint Grégoire-le-Grand, qui fut préfet de Rome en 573, puis élu pape en 590, ayant eu la vision d'un ange pendant qu'il assistait à une procession ordonnée pour obtenir la cessation de la peste qui désolait Rome, le nomma ainsi : Clément IX, vers la fin du 17.me siècle, sur les dessins du *Bernin*, le fit décorer tel qu'on le voit ; composé de cinq arches il a 280 pieds de longueur. Il est convenablement large, les trottoirs le sont aussi, et garnis d'une balustrade en fer décrite en losanges, coupée de distance en distance, par un piédestal en

marbre blanc, sur lequel est posée la statue colossale, en même marbre, d'un ange portant l'un des instruments de la passion du Sauveur. Il y en a cinq de chaque côté. En outre à la tête du pont sont élevées les statues en marbre blanc de saint Pierre et de saint Paul ; toutes sont de *Baccio da Montelupo.*

Placé au milieu du pont, j'observe que le Tibre partage en deux parties très-inégales Rome, dont l'enceinte, qui a environ quatre lieues et demie de France, (je m'en assurai en la parcourant un jour toute entière,) renferme des jardins, des vignes, des terres labourées. L'empereur Aurelien qui vivait au 13.me siècle, ajouta aux sept collines primitives, tout l'espace de l'ancien champ de Mars, qui s'étendait depuis le pied du Capitole, jusqu'à la porte *del Popolo*, du peuple, espace où est aujourd'hui la plus grande partie de la population. Ce qui est de l'autre côté du Tibre ne comprend que le Vatican, l'église de saint Pierre, le château Saint-Ange, quelques palais modernes, enfin la partie qu'on nomme transtevère. Pendant que je suis à même d'examiner le cours de ce fleuve que les anciens poëtes et historiens ont tant célébré, je dirai ici, qu'ayant sa source dans les Appennins et descendant vers la partie orientale de la Toscane, il prend, en arrivant à Rome, sa direction du nord au midi, passe d'abord non loin de la porte du peuple, qui est sur la rive gauche, puis fléchit vers le couchant où est le château Saint-Ange, qu'il laisse sur la rive droite ; il décrit une grande courbe ; je l'aperçois, parvenu vis-à-vis le mont Palatin, tourner vers le couchant et après un long circuit reprendre sa première direction : dans sa plus grande largeur il a

300 pieds ; ses eaux le plus souvent troubles ont une couleur grisâtre et par fois jaunâtre, qui semble alors être l'effet de quelque orage. Leur cours est rapide, et gêné par quantité d'obstacles qu'elles rencontrent : pour peu qu'elles soient grossies par la fonte des neiges, ou par d'autres rivières, elles causent de grands ravages par des débordements, qui cependant ne sont plus aussi fréquents.

En face du pont, sur une éminence qui en est très-peu distante, le château Saint-Ange frappe singulièrement les regards. Ce n'est que la base du monument funèbre consacré à l'empereur Adrien, et à ses successeurs. Il avait été décoré d'un portique, de statues, et de colonnes. Converti en forteresse par Urbain VIII, en 1630, cette masse d'une dimension extraordinaire est flanquée de quatre bastions qui portent cent canons, et surmontée de la statue colossale d'un ange exterminateur, qui remet le glaive dans le fourreau, en mémoire de l'apparition de l'ange à saint Grégoire. Dans ce château on conserve les chartes de la cour de Rome, les archives secrètes, les originaux de certaines bulles, les actes de quelques conciles, entr'autres de celui de Trente, le trésor du souverain pontife et ses joyaux. On y tient renfermés les prisonniers d'état.

Au pied de ce fort, des maisons assez communes commencent une rue peu large que je prends à gauche, lorsqu'arrivé à l'extrémité du pont je veux me diriger vers la place Saint-Pierre. Bientôt sur la droite je distingue au-dessus de maisons peu élevées un chemin couvert défendu par une haute muraille : c'est une espèce de galerie par laquelle le palais du Vatican, et le château Saint-Ange se communiquent. Elle a

500 toises de longueur, et assure une retraite au pape, qui peut sans être aperçu se rendre dans la forteresse, pour être à l'abri des effets d'une sédition ou de l'irruption d'une force armée. Déjà plusieurs souverains pontifes ont profité de ce moyen préservateur qui fut utile, il y a peu d'années. Cette galerie est l'ouvrage d'Alexandre VI, de la famille de Lenzoli, par son père, et de celle de Borgia par sa mère; pontife hélas ! trop fameux par les vices qui flétrirent en lui la tiare, on peut dire, dont le nom rappelle des forfaits.

Je suis pendant plus de vingt minutes plusieurs rues formées sur tout le terrain jadis occupé par le tombeau de Scipion, par le cirque de Néron, et par un temple d'Apollon; aucune à proprement parler, n'est large; dans la dernière je remarque à gauche un bâtiment très-étendu, et à plusieurs étages. Il est uniquement destiné à loger les confesseurs en différentes langues et pour toutes les nations. Ils y sont nourris et jouissent d'un traitement : chacun d'eux a dans l'église de Saint Pierre un confessionnal particulier, qui porte une inscription indicative de sa langue.

Mais me voici à la place Saint Pierre : c'est par un angle que j'y entre : quoi ! ni Sixte-Quint si entreprenant, si intrépide dans l'exécution de ses desseins, ni depuis lui aucun pape animé du même goût pour les beaux arts, n'ont fait disparaître toutes les maisons trop communes qui se trouvent à l'ouverture de cette belle place, ainsi que celles qui sont vis-à-vis le portail de la basilique ! une autre ordonnance était rigoureusement commandée. Au surplus je ne puis me défendre du mouvement de la plus grande admiration à l'aspect que présente un magnifique ensemble.

Au centre d'un terrain qui monte insensiblement et dont la longueur est de 166 toises, la largeur de 45, s'élève, à la hauteur de 125 pieds, y compris le piédestal et la croix de bronze doré dont il est surmonté, un obélisque de granit oriental rouge, tiré de la haute Egypte, d'un seul bloc de 80 pieds, aussi dur que le porphyre ; il fut originairement dédié à Sésostris, puis apporté par Caligula, et placé dans le cirque de Néron ; on dit qu'il pèse plus d'un million de livres. Sa pesanteur fut cause qu'il resta enterré pendant plusieurs siècles. Sixte-Quint aidé de *Fontana* jugeait que rien n'était impossible. Il le fit déterrer et poser sans ciment sur quatre lions en bronze couchés sur leurs pattes. Nulle tempête depuis deux siècles ne lui a fait perdre son aplomb. Des deux côtés du piédestal on lit des inscriptions, les voici :

DIVÆ CÆSARI D. . . JUL.
FR. AUGUSTO
TIBERIO CÆSARI D.
AUGUSTO SACRUM.

SANCTISSIMÆ CRUCI
SACRAVIT SIXTUS V. P. M.
ET PRIORI SEDE AVULSUM
ET CÆSARIBUS AUGUSTO
ET TIBERIO J. ABLATUM

SIXTUS V. P. M.
CRUCI INVICTÆ OBELISCUM
VATICANUM AB IMPURA
SUPERSTITIONE EXPIATUM

JUSTIUS AC FELICIUS
CONSECRAVIT ANNO 1585, P. XI.

DOMINICUS FONTANA EX AGRO
MILIAGRO TRANSTULIT ET EREXIT.

On peut les traduire de la manière suivante :

Cet obélisque qui fut consacré au divin César Auguste, à la divine Julie, au divin Tibère César, Sixte Quint, souverain Pontife, après l'avoir enlevé de sa première place, et ravi aux Césars Auguste et Tibère, l'a consacré à la croix très-sainte.

Sixte Quint souverain Pontife, après avoir arraché à l'impure superstition l'obélisque du Vatican, le consacra plus convenablement et plus heureusement à la croix invincible en 1586, *onzième année de son pontificat.*

Dominique Fontana du territoire de Miliagro l'a transporté ici, et l'a élevé.

Au haut de l'obélisque on voit les armes de Sixte Quint qui sont trois monts l'un sur l'autre.

De chaque côté une fort belle fontaine donne jour et nuit sans interruption une gerbe d'un volume considérable : l'eau monte à trente pieds au moins, et retombe en pluie dans un double bassin superposé, de granit antique d'Egypte.

Je contemple à droite, à gauche, une superbe colonnade bâtie en pierres de Tivoli, tracée en hémisphère, composée de quatre rangs de 32 colonnes, qui de loin paraissent légères quoiqu'elles aient 18 pieds de circonférence, la hauteur est proportionnelle. Au milieu

de la face est un corps avancé avec quatre colonnes, et à l'extrémité un corps avancé avec deux colonnes et un fronton. La balustrade qui couronne toute la colonnade est surmontée de 176, ou statues colossales de saints, de papes, ou trophées d'armes; ceux-ci placés de distance en distance. De chaque côté un prolongement de construction en pierres semblables et qui suit l'élévation du terrain est percé de onze ouvertures ou croisées sans fermeture; il va en ligne droite se lier à une extrémité de la façade de l'église. Suivant le plan de *Michel-Ange* la colonnade qui est à droite devait s'étendre jusqu'au château Saint-Ange.

Par un perron extrêmement large, avec un grand nombre de marches et plusieurs repos, ajoutons, au bas duquel se trouvent les statues trop mesquines de saint Pierre et de saint Paul, je monte au portail du plus beau monument que les hommes aient élevé à la divinité. Voici ce que présente la façade : entre des colonnes en marbre d'ordre corinthien, trois grandes portes carrées, séparées par deux plus petites, et de chaque côté à la suite une niche, puis une arcade non fermée; en haut dans le milieu trois tribunes avec croisées carrées, de chaque côté à la suite une croisée, puis une niche, et au bout une croisée sans fermeture. En outre sous l'entablement neuf petites croisées carrées. Le couronnement porte les statues colossales du Sauveur et des douze apôtres, ainsi qu'un cadran à chaque extrémité. On voit dans la dernière croisée à gauche une cloche qui pèse 28 mille et deux petites. On tinte la première, on sonne à toute volée les deux autres, lorsque le pape placé à la tribune du milieu donne sa bénédiction, ou fulmine une

excommunication en jetant dans la place un cierge qu'il vient d'éteindre lui-même. C'est delà aussi qu'on annonce son élection.

Maintenant il faut passer dans un vestibule majestueux, il a deux cents pieds de face, et trente-huit pieds de profondeur. Les murs et le pavé sont revêtus de marbre; il est orné de colonnes de marbre antique. Le plafond est en stuc doré à compartiments. A chaque bout est une statue équestre colossale en marbre blanc, et de la plus grande beauté. D'un côté celle de Charlemagne, de l'autre celle de Constantin. Trois grandes portes, sur lesquelles sont ciselées les métamorphoses d'Ovide, donnent entrée dans l'église. Celle du milieu est en bronze; au-dessus un bas-relief représente J.-C. confiant son troupeau à saint Pierre : on y lit ces mots : PASCE OVES MEAS, *paissez mes brebis;* toutes trois sont surmontées d'une croisée avec des vitres non coloriées. Une quatrième porte, que l'on nomme la porte sainte, reste murée; elle ne s'ouvre que dans le temps du jubilé.

J'entre dans l'édifice; je n'éprouve pas au premier coup d'œil le sentiment d'une surprise extrême, que d'avance je présumais devoir être produit en moi par son immensité si prônée; tant les proportions ont été bien conçues; tant l'harmonie est parfaite entre toutes les parties et tous les objets; mais la richesse, l'éclat et le goût excitent un ravissement indicible. Aurai-je la témérité d'entreprendre la description complète des beautés innombrables que m'offrira l'examen même le plus attentif, enfin de tout ce qui compose celui des monuments modernes de Rome, qui tient le premier rang? essayons.

La longueur totale est de 560 pieds, tout le pavé est en marbre à compartiments : la voûte qui est couverte de rosaces en sculpture dorée en or de sequin, est à 144 pieds de hauteur. La grande nef a 170 pieds de longueur, et 80 pieds de largeur, de chaque côté sont quatre grandes arcades par lesquelles on passe dans deux secondes nefs qui ont 40 pieds de largeur. Ces arcades sont revêtues d'un marbre très-distingué par le gracieux mélange des couleurs, décorées de figures d'anges en bas-reliefs, qui portent les médailles des papes illustres par leur sainteté; en outre des pilastres corinthiens qui ont 78 pieds de hauteur, au milieu desquels on a placé sept statues colossales en marbre blanc : elles représentent des fondateurs d'ordres religieux : chaque ordre en a donné une. Quoique toutes soient belles, très-belles, on s'accorde à regarder celle de Saint-Bruno, par *Stodtz*, sculpteur français, comme supérieure aux six autres. — Deux enfants en marbre blanc soutiennent la vaste coquille de chaque bénitier : je veux considérer de près le travail fini du ciseau : eh quoi ! ils m'avaient paru d'abord d'une stature naturelle et à chaque pas que je fais pour m'en approcher, leur taille, leur figure, tout s'accroît en eux : suis-je sur le point de les toucher ? ils sont gigantesques. — Je crois pouvoir atteindre ces colombes en marbre blanc, qui portent dans le bec un rameau vert; illusion nouvelle ! à mesure que vers elles j'avance, elles s'élèvent tellement que pensant pouvoir porter la main sur elles, je les trouve à plusieurs pieds au-dessus de ma tête. Disons-le une fois pour toutes, la combinaison des dimensions et de l'emplacement de chaque objet a été le plus

habilement imaginée, et les rapports ont été ingénieusement choisis. — Dans une des arcades de droite je vois enchâssées plusieurs pierres particulières : sur la première on fit, dit-on, le partage des reliques de saint Pierre et de saint Paul; à la seconde une inscription porte que sur elle plusieurs martyrs sont morts. — Un peu plus bas deux pierres noires et plus grosses, passent pour être celles auxquelles on attachait les pieds des chrétiens, quand on les mettait sur les chevalets. Du même côté entre les deux derniers pilastres, se trouve vis-à-vis la septième statue d'un fondateur, une statue en bronze posée sur un piédestal; elle représente saint Pierre assis dans un fauteuil; beaucoup de personnes prétendent que c'est un Jupiter Capitolin, sur la tête duquel on a mis une auréole. L'hommage d'une antique et très-grande vénération lui est journellement rendu par les fidèles qui pénètrent dans ce temple; tous, les cardinaux même s'agenouillent, et en baisent les pieds. — Enfin la nef principale est suffisamment éclairée, effet étrange ! par trois croisées seulement de chaque côté; d'en bas elles ne paraissent pas grandes ; les vitres n'en sont point coloriées.

Nous voici maintenant à la croix qui a plus de 400 pieds de longueur. Au centre est le dôme dont le diamètre est de 140 pieds, et l'élévation de 340, depuis le pavé jusqu'à la lanterne ; ajoutez 70 pieds de plus jusqu'à l'extrémité de la croix. La voûte est couverte d'une peinture en mosaïque à fond d'or, qui représente le père éternel et toute la cour céleste. La lanterne qui est percée de 16 fenêtres est décorée de pilastres corinthiens accouplés. On lit au-dessous de

l'entablement sur lequel ils posent, les mots suivants en lettres qui ont six pieds.

TU ES PETRUS ET TIBI DABO CLAVES REGNI CŒLORUM.

Tu es Pierre, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux.

— La coupole, qui est sans contredit la plus grande qui ait été construite, est l'ouvrage le plus hardi, le plus prodigieux de l'industrie humaine. Elle a été plusieurs fois endommagée, soit par des tremblements de terre, soit par son poids excessif. Sixte-Quint l'avait fait entourer d'un grand cercle de fer, depuis Vanvitelli l'a garnie entièrement de cercles pour arrêter les désunions ou lézardes qui paraissaient. — Au-dessous le fameux baldaquin en bronze doré est une composition sublime du *Bernin*, sous Urbain VIII. Il consiste en quatre colonnes torses, cannelées jusqu'au tiers de la hauteur qui est de 48 pieds. Autour serpentent des palmes, des branches de lauriers, au milieu desquelles se jouent des enfants dans l'attitude la plus gracieuse. Au haut quatre statues d'anges laissent tomber de leurs mains des guirlandes de fleurs et de fruits : les montants du pavillon en se réunissant soutiennent la croix qui termine le tout. — Le maître-autel qui est en marbre précieux n'est paré habituellement que d'une croix et de six chandeliers en vermeil : il n'y a que le pape qui ait le privilège d'y célébrer les saints mystères, ou le doyen du sacré collége avec sa permission écrite, ou un cardinal en vertu d'un bref spécial. Une balustrade autour de laquelle cent douze lampes d'argent sont allumées jour et nuit environne le sanctuaire.

Plusieurs embellissements donnent encore à cette

partie de l'église l'air de la plus grande magnificence. D'abord quatre statues colossales en marbre blanc qui occupent quatre niches pratiquées dans les quatre faces principales des piliers du dôme : elles représentent sainte Hélène, sainte Véronique, saint Longin, par le *Bernin*, et saint André par *Duquesnoy*, sculpteur flamant. Elles se font admirer par la perfection de l'art ; et la dernière plus encore que les autres. Ensuite au-dessus de chaque niche une tribune surmontée d'un ciel fort riche est ornée de deux colonnes torses en marbre blanc ; elles appartenaient, on n'en fait aucun doute, au temple de Salomon, et jadis avaient été placées dans l'église bâtie par Constantin. Enfin les quatre évangélistes supérieurement peints au-dessus des tribunes complètent la décoration.

De chaque côté des marches du grand autel, un escalier à double rampe conduit à une grille en bronze doré, à travers laquelle on aperçoit quatre colonnes de l'albâtre le plus rare : c'est par là qu'est l'entrée de la chapelle souterraine, dite confession de saint Pierre.

Mais ne suspendons pas notre marche, et avançons jusqu'à l'extrémité de l'édifice. Au fond je remarque une superbe composition regardée comme le chef-d'œuvre du *Bernin* : près de colonnes qui ont 5 pieds de diamètre, quatre statues de 12 pieds en bronze doré, dont deux représentent des pères de l'église grecque, saint Jean Chrysostome, saint Athanase, et deux des pères de l'église latine, saint Ambroise, saint Augustin, soutiennent la chaire de saint Pierre en bois avec des incrustations en ivoire, renfermée dans une autre qui est en métal doré. Au-dessous sont les clefs et la tiare portés par des génies. Au haut une gloire qui

environne le Saint-Esprit étend ses rayons de tous côtés. La lumière introduite par une croisée établie derrière, passe à travers des vitres jaunes, et donne à la dorure le plus grand éclat.

A chaque côté dans un enfoncement est un mausolée en marbre blanc : à droite celui d'UrbainVIII, par le *Bernin*, ce pontife vertueux, éclairé, confirma la bulle portée contre Jansénius : la figure est d'une grande noblesse, les deux statues de la Justice et de la Charité qui accompagnent celle d'Urbain VIII, ont dans les traits l'expression la plus touchante : un squelette présente un livre ouvert : des abeilles, qui sont les armes des Barberini, éparses çà et là, comme égarées, marquent le chagrin que la perte de ce pontife causait à sa famille et à ceux qu'il protégeait.

Vis-à-vis est le mausolée de Paul III, de la maison Farnèse, dont le zèle trop ardent ne contribua pas peu à enlever l'Angleterre à l'église romaine. Au pied de sa statue sont celles de la Justice et de la Vérité. Celle-ci est une grande femme, belle, d'une taille svelte, qui d'abord fut représentée nue, et fut ensuite couverte d'une draperie en bronze.

Ajoutons qu'en avant de ces mausolées, à droite la statue en marbre blanc de saint Dominique, et à gauche celle de saint Jean de Matha, qui fonda les trinitaires, méritent d'être distinguées.

Je ne donnerais pas, je n'aurais pas une connaissance complète de cette basilique, merveilleusement somptueuse dans toutes ses parties, si je ne portais pas l'examen dans les deux secondes nefs le long desquelles règnent quatre chapelles, comme aussi une au bout de chaque côté du chœur, où est la chaire de

Saint Pierre. Pour ne rien omettre s'il est possible, et ne pas trop me répéter, j'indiquerai sommairement les principaux ornements qui leur sont communs; ainsi trois jolis dômes offrent de riches peintures et répandent une lumière qui par les arcades se propage dans la nef principale. La décoration de chaque chapelle consiste dans un tableau, un autel en marbre rare, une croix et six chandeliers dorés. Dans sept d'entr'elles, dites privilégiées, une lampe en argent est continuellement allumée. Tous les mausolées en y comprenant les attributs qui les décorent sont en marbre : vis-à-vis chacun d'eux à peu près est un petit autel sur lequel il y a une croix et des chandeliers.

Maintenant pour examiner et indiquer les ornements particuliers à chaque seconde nef, je commence par celle qui est à droite et à laquelle correspond la porte sainte.

Sur le premier autel est un groupe en marbre blanc, par *Michel-Ange*, la Vierge tient sur ses genoux J.-C. qui est mort : l'expression de la douleur de la mère est si vive qu'on la partage. A côté, un reste de la colonne contre laquelle s'appuyait J.-C. prêchant dans le temple, est entouré d'un grillage en fer. — La peinture de la voûte d'après *Lanfranc*, qui avait une imagination très-vaste, représente le triomphe de la croix. — Un peu plus loin entre deux pilastres le mausolée de Christine, reine de Suède, qui ayant pour chancelier Salvius, s'occupa avec tant de constance du traité de paix de Westphalie conclu en 1648, abjura le protestantime, abdiqua et mourut à Rome. La base est en marbre jaune veiné, au-dessus est un beau bas-relief, deux génies en marbre blanc soulèvent une

draperie sur laquelle pose une couronne bronze et or. Le portrait de la reine, tout en dorure sur un fond bronze, est suspendu au haut. On ne voit d'autre épitaphe que celle-ci prescrite par elle :

D. O. M. VIXIT CHRISTIANA AN. LXII.

Au Dieu très-bon, très-grand, Christine a vécu 62 ans.

Vis-à-vis est une niche qui contient seulement une tombe, au-dessous je lis : *Innocent* XIII : point de doute que ce ne soit la place désignée pour le mausolée de ce pape qui porta fort peu de temps la tiare ; il fit à Jacques III une pension de 8,000 écus romains.

Ensuite vient le mausolée de la Comtesse Mathilde, par le *Bernin* : elle défendit avec zèle les intérêts des papes Grégoire VII et Urbain II, au onzième siècle, contre Henri IV, son cousin, qui était empereur d'Allemagne. Elle donna au premier tout le pays appelé le patrimoine de saint Pierre. La statue de la princesse lui donne l'attitude la plus fière, des groupes de génies soutiennent la tiare et un bouclier; dans un bas-relief, qui est au bas, Henri IV aux pieds de Grégoire VII reçoit l'absolution.

Immédiatement après je trouve le mausolée d'Innocent XII, qui par une bulle abolit le népotisme. Il appelait les pauvres ses neveux. Sa mort fut un deuil public. Ce fut lui qui à la fin du dix-septième siècle condamna le livre des maximes des saints par Fénélon. Trois statues, celle du Pape, celles de la Justice et de la Charité. — Vis-à-vis on voit une statue seule, deux génies sont à ses côtés, au-dessous un très-beau bas-relief sans aucune inscription.

Très-vaste, très-profonde, très-riche, la chapelle

de la communion, fermée par une superbe grille, attire les regards : j'admire le travail exquis du tabernacle, des colonnes de lapis-lazuli, deux anges adorateurs : la dorure brille de toutes parts. Dans les peintures de la coupole, Melchisedech offre le pain et le vin, un ange apporte à Elie du pain, et tant d'autres emblêmes de l'Eucharistie.

Allons au-delà, mausolée de Grégoire XIII, par *Rusconi*. Ce pontife fut célèbre surtout par la réformation du calendrier qui prit alors son nom. Trois statues, celle de Grégoire, celle de la Religion tenant un cartouche qui porte ces mots : NOVI OPERA EJUS ET FIDEM : *j'ai connu ses œuvres et sa foi* : une autre statue veut soulever la tombe, à ses pieds est un griffon aîlé. — Sur un soubassement qui est au mur opposé, on lit : A GRÉGOIRE XIV ; il n'y a rien de plus : on sait qu'il n'occupa que pendant neuf mois la chaire de Saint Pierre.

Je distingue dans une chapelle très-profonde une magnifique tribune qui fut construite par Grégoire XIII. Elle est réservée au pape. Il s'y rend quand il veut incognito faire sa prière dans cette église.

J'avance encore : mausolée de Benoist XIV dont l'érudition était immense, la conversation très-enjouée : *je n'ai pas une physionomie papale*, disait-il, *je ne suis pas assez grave, je prierai les peintres et les sculpteurs de me la donner*. Il est représenté debout ; à chacun de ses côtés est une figure symbolique que je n'ai point expliquée.

Me voici arrivé à la croix : trois autels au rond point sur la droite sont placés suivant la courbe. Je m'arrête devant un tableau exécuté d'après celui du *Guide*, qui

avait toutes les grâces du pinceau, dont les compositions étaient si nobles, si élégantes, avec une touche moelleuse et vive. Ici saint Michel foule le diable aux pieds ; la figure de l'archange est de la plus grande beauté et la pose est légère, agréable : c'est une conception qui tient du grandiose. — Un autre exécuté d'après le *Guerchin*, est celui de sainte Pétronille ; la hardiesse dans la correction, l'harmonie des tons si bien observée, une exacte imitation de la nature, révèlent le talent du *Guerchin*, qui dans ce sujet a été supérieur. — De l'autre côté est une imitation de la transfiguration de *Raphaël* : toutefois on a quelque droit de reprocher à l'artiste d'avoir fait trop fortes les teintes rouges qui sont dans le haut du tableau : en cela elles ne sont pas conformes à celles de l'original qui sont si purement frappées. — Ajoutons quatre statues colossales de saints, dont chacune est entre deux pilastres, dans le bas desquels sont établis les nombreux confessionnaux d'une menuiserie extrêmement simple. — Placé à la partie opposée, un bas-relief de *l'Algarde*, dans la chapelle de saint Léon, est un chef-d'œuvre pour l'ordonnance et l'exécution : Attila à la tête de son armée marche vers Rome, il est intimidé par saint Léon lui montrant dans les airs saint Pierre et saint Paul qui le menacent : l'effroi est rendu admirablement sur la figure du Roi.

Encore deux mausolées : celui de Clément XIII Rezzonico, d'une douceur inaltérable, très-bienfaisant, il ne put appaiser les troubles élevés dans l'église au milieu du 18.me siècle. Le monument le plus important qui date de son pontificat, ce fut la restauration du port de Cività-Vecchia. Il est représenté à genoux.

En outre il y a quatre statues ; la Religion en pleurs, au-dessous est un lion, de l'autre côté un ange, et un second lion, celui-ci est endormi.

Enfin celui de Clément X, qui revêtit la pourpre à l'âge de 70 ans, et laissa son neveu gouverner, présente sa statue, quatre autres symboliques de ses vertus, et un bas-relief qui ne le cède à aucun autre pour le fini du travail ; tout est l'ouvrage de *Mathias Rossi.*

Je vais observer ce que contient de curieux la seconde nef de gauche : dans la première chapelle consacrée aux fonds baptismaux, la décoration a été faite sur le dessin de *Fontana.* Tous les murs sont couverts des marbres les plus rares, dans lesquels on a enchâssé trois grands tableaux : les sujets ont rapport au sacrement de baptême : un grand bassin de porphyre qui est au milieu, a un couvercle immense en métal doré, sur lequel s'élève, entre quatre anges, une colonne terminée par un agneau, emblême de notre Rédempteur. Autour de la colonne serpentent des branches de feuillage, et divers ornements de bon goût. La coupole a été peinte par *Carle Maratte* qui traitait parfaitement l'allégorie.

Entre deux pilastres paraît ensuite un mausolée : la tombe est en porphyre couverte d'une draperie d'albâtre, les insignes de la royauté sont portés par des génies : au haut deux figures allégoriques soutiennent un portrait de femme, il est soulevé par un génie : au bas on lit :

Maria Clementina Britanniæ,
Franciæ, Hyberniæ regina.

Marie Clémentine, reine d'Angleterre, de France et d'Irlande.

Vis-à-vis entre deux pilastres, une longue table triangulaire de porphyre, est dressée contre le mur : de chaque côté on voit un génie qui pleure : On lit.

JACOBO III,
JACOBO II, MAGNÆ BRITANNIÆ REGIS FILIO,
CAROLO EDUARDO,
ET HENRICO DECANO PATRUUM CARDINALIUM,
JACOBI III, FILIIS,
REGINÆ STIRPIS STUARDIÆ POSTREMIS,

A Jacques III,
A Jacques II, fils du roi de la grande Bretagne,
A Charles Édouard,
A Henri, doyen des Cardinaux,
Aux fils de Jacques III,
Aux derniers descendants de la maison royale de Stuart.

A deux pas plus loin une statue très-petite en bronze, et placée à une grande élévation, est celle d'Innocent VIII, très-savant pour son temps, ami de la justice, et qui ne donna le chapeau de cardinal qu'à des hommes de mérite.

Vis-à-vis est une niche vide, on lit au-dessous, *Pie* VIII.

Tout aussitôt une grande grille, qui fait face à la chapelle de la communion que j'ai eu lieu de décrire, m'annonce le chœur où les chanoines font l'office. Ici mêmes dimensions, moins d'éclat, autel noblement décoré sans rien de très-distingué; une chaire fort simple à côté; deux buffets d'orgues; à gauche une tribune pour les musiciens, point de lutrin; de chaque côté trois rangs de stalles, les sculptures en sont belles.

Les murs sont couverts de peintures qui rappellent des traits de l'ancien testament. La coupole représente le séjour de la gloire où les saints chantent les louanges de Dieu. — Je dirai qu'il y a deux ordres de chanoines de saint Pierre, ils portent tous la soutane violette et un long manteau de la même couleur pour assister au chœur; mais ceux du premier ordre ont une fourrure en hermine; ceux du second ordre une fourrure en petit gris.

Paraît ensuite le mausolée d'Innocent XI, par *Monot*, sculpteur français : ce pontife avait porté les armes, il résista jusqu'à sa mort à Louis XIV dans la dispute sur le droit de régale; il refusa des bulles à plus de trente évêques français nommés par le roi. La statue du pape, la religion qui tient une croix dorée, la valeur ayant un casque et une épée, deux lions et aux pieds du pape un bas-relief d'un grand effet, l'ensemble est très-beau.

Vis-à-vis pour Léon XI, qui ne porta la tiare que pendant vingt-six jours, un bas-relief, et sur un cartouche qui est plus bas, on a mis ces deux mots : SIC FLORUI, *j'ai fleuri ainsi*.

Je vais un peu au delà, je remarque qu'une place a été accordée à Gonsalvy : le marbre de tout le mausolée me paraît brut : trois statues, celle de ce cardinal, celle d'une femme qui a les bras croisés, celle d'une autre femme qui lit. (C'est le seul cardinal à qui dans saint Pierre on ait érigé un mausolée.)

J'arrive de nouveau à la croix, au rond point de gauche décorations semblables à celui de droite, trois autels placés de même suivant la courbe, quatre statues colossales, confessionnaux. Ici mausolée de Pie

VII Chiaramonte, composé de sa statue, et de deux autres symboliques.

Sorti de la croix, en avançant je vois le mausolée d'Alexandre VIII, successeur d'Innocent II, par *Angelo Rossi*. Ce pape publia une bulle contre les onze articles de l'assemblée du clergé de France tenue en 1682, et continua de refuser des bulles aux évêques nommés par Louis XIV : quatre statues, celle du pontife, celle d'une femme qui le regarde, celle d'une femme qui pleure, la mort est représentée au-dessous d'une draperie.

Enfin le mausolée d'Alexandre VII, de l'illustre maison de *Chigy*, excite l'extase : ce pape signala son amour pour les lettres par des dons considérables en faveur du collége de la Sapience, formé sur le plan de l'ancien collége de France à Paris. — Le génie du *Bernin* brille dans ce monument : il eut à vaincre l'ingratitude, la gêne qu'offrait l'emplacement. Il était forcé de l'établir au-dessus d'une porte. Rien ne décèle les entraves; poésie, élévation dans les idées, choix de marbre, force et délicatesse d'expression, travail très-fini, tout est réuni. — Le pape est à genoux : à ses côtés sont quatre statues symboles de ses vertus. La figure de la Charité, qui tient sur son sein un enfant endormi, pendant qu'elle l'allaitait, est d'une candeur divine. La mort couverte d'une immense draperie jaune relève d'une main le tapis qui tombe sur la porte, pour annoncer que tout mortel doit passer par là ; de l'autre main elle montre à Alexandre VII un sablier qui indique que son heure est venue.

Il me reste à visiter la chapelle souterraine, dite confession de saint Pierre, dont j'ai aperçu l'entrée

près des marches du maître-autel. Ayant obtenu une permission écrite pour y descendre, je parcours d'abord des galeries circulaires formées dans l'espace qui est entre le sol de l'ancienne église de Constantin, dont on respecta le pavé, et le sol de la nouvelle. Je trouve quatre beaux autels ornés de tableaux en mosaïque, ils sont établis de manière à correspondre aux quatre statues colossales qui sont aux quatre piliers du dôme : puis j'entre dans des corridors qui conduisent sous la nef, et successivement je vois quantité de statues, de tombeaux, tels que celui d'Adrien IV en granit oriental; des inscriptions sur le marbre : ici la donation faite au Saint Siége par la comtesse Mathilde ; là des fragments de conciles; ailleurs des lettres écrites aux papes par des empereurs. De superbes bas-reliefs, dont je ne citerai que les trois principaux : Néron condamnant à mort saint Pierre et saint Paul. — La formation d'Eve qui sort de la côte d'Adam. — Eve tentée par le serpent. Enfin j'arrive à la chapelle qui est sous le maître-autel. C'est là qu'est déposée une partie des reliques des deux apôtres. Paul V en a fait revêtir les murs des marbres les plus recherchés. Les statues en argent de ces deux saints, des anges, des guirlandes chargées de fleurs et de fruits en bronze doré, et d'un travail exquis, la voûte couverte de peintures qui rappellent les traits de la vie de saint Pierre et de saint Paul; tels sont les ornements de ce lieu sacré. Il a servi pour la sépulture de plusieurs papes, de la reine Christine, de la princesse Mathilde, et des derniers membres de la maison royale de Stuart.

J'ai donc tout contemplé dans cette basilique, où l'admiration, l'intérêt, redoublant à chaque pas, ne se

sont pas épuisés; puissé-je faire partager les mêmes sentiments à l'indulgence du lecteur !

Une observation essentielle que je ne dois pas omettre, c'est que tout ce qui est peinture dans cet édifice est en mosaïque ; un autre genre ne pouvait être adopté : sa situation au pied d'une colline , la quantité de marbres qu'il renferme , l'épaisseur des murs, auraient contribué à détériorer en peu de temps les tableaux à l'huile. Il n'y en a pas un qui ait coûté moins de quatre-vingt-dix à cent mille francs. — L'explication du travail de la mosaïque trouve ici naturellement sa place , et peut satisfaire la curiosité des personnes qui ne le connaissent pas.

On enduit une pierre presque brute d'un mastic composé , fort épais , qui se durcit avec le temps ; l'ouvrier a près de lui une boëte à différentes cases , comme celle du compositeur dans l'imprimerie : il en extrait les petits cubes d'émaux naturels , ou faits par des procédés chimiques ; puis à l'aide d'un marteau tranchant d'un côté et plat de l'autre , souvent après avoir aiguisé l'émail sur une pierre , afin de lui donner la forme nécessaire , il met chaque cube dans la place où il doit rester. Tous les cubes très-variés en nuances, et imitant les couleurs les plus fines qu'on recherche dans la peinture , étant arrangés, offrent une surface raboteuse : alors on la polit comme on polit les glaces ; le tout devient un tableau qui rend avec précision , tant pour le dessin, que pour les couleurs, les beautés de l'original que l'ouvrier a sous ses yeux. Plusieurs ouvriers peuvent travailler ensemble au même tableau. C'est dans un atelier que j'ai vu de mes propres yeux faire ce genre de travail merveilleux.

Je terminerai par un précis historique de la fondation et de la construction du plus illustre temple de la chrétienté. Il fut bâti dans le même endroit où en 324 Constantin en avait élevé un en l'honneur des saints apôtres. Il employa les restes du cirque commencé par Caligula et achevé par Néron. Suivant la tradition saint Pierre avait été enterré près delà, et des milliers de chrétiens y avaient subi le martyre. Dès 1450 l'édifice menaçait ruine, Jules II, qui monta sur le trône pontifical le 1.er novembre 1503, adoptant le projet que Nicolas V avait formé de le reconstruire en entier, fit faire le plan par *Bradamante*, le plus habile architecte de son temps. — Léon X et Paul III continuèrent les travaux commencés; Paul III en donna la direction à *Michel-Ange Buonaroti*, qui réforma le dessin de *Bradamante*, et voulut y ajouter le dôme, ouvrage le plus étonnant qui soit dans l'univers. Mais après sa mort qui arriva en 1564 (il avait 90 ans) il fut remplacé par *Vignole* auteur du traité des cinq ordres d'architecture. Celui-ci voulut faire des changements au plan de *Michel-Ange*, Pie V le renvoya. Grégoire XIII y fit peu travailler : Sixte V qui fut élu en 1585, et dont le génie était si bouillant, si impétueux, mit la plus grande ardeur à faire élever la coupole dont l'exécution jusque là avait paru impossible. Dominique Fontana en dirigea les ouvriers; en moins de deux ans tout fut achevé. Paul V, de la maison de Borghèse, eut la gloire d'avoir mis la dernière main à cette basilique; son nom est inscrit en lettres d'or au-dessus du portail.

Cependant je n'oublie pas qu'avant d'entrer dans l'église de Saint-Pierre, j'ai aperçu derrière la colon-

nade qui est à droite sur la place, plusieurs corps de bâtiments adjoints en quelque sorte à la basilique : ils diffèrent pour la forme et pour l'élévation. Ils sont sans symétrie, sans accord entre eux : les papes ont ajouté un palais à un palais sans suivre un plan. Leur réunion a retenu le nom de Vatican, qui dérive du mot latin *Vaticinatio*, divination; c'était sur une montagne voisine qu'habitaient les prêtres et les devins de l'Etrurie, puis les augures que les Romains venaient consulter. Le Vatican, qui fut originairement donné à l'évêque de Rome par Constantin, et qui fit tant de fois trembler les souverains sur leurs trônes, est le palais du pape et censé le lieu de sa résidence habituelle, quoiqu'il occupe le plus souvent, et surtout en été, le palais de *Monte Cavallo*, où l'air est plus sain. Léon XII habita constamment le Vatican pendant son pontificat.

Entrant donc sous la colonnade, je monte le superbe escalier *scala regia*, escalier royal, construit par l'architecte *Antonio Sangallo*; il est orné de deux rangs de colonnes en marbre, qui soutiennent la voûte, en outre de sculptures excellentes d'après les dessins du *Bernin*. Cet escalier me conduit à une salle remarquable par son étendue et son élévation; parmi les peintures à fresque qui la décorent, il y en a trois de *Gregorio Vasari*, la journée de Saint Barthélemy; l'assassinat de l'amiral de Coligny; Charles IX approuvant les exécutions. Cette salle, où se tiennent les laquais du pape aux jours des cérémonies religieuses, sert de vestibule pour les deux chapelles Pauline et Sixtine, l'une créée par Paul III, et l'autre par Sixte V.

Dans la première qui est à droite, l'autel me montre

un tabernacle en cristal de roche, et deux colonnes de porphyre prises dans un ancien temple de Romulus. Les illuminations considérables et souvent répétées qu'on y a faites et que l'on y fait encore, principalement pour les prières des quarante heures, ne permettent plus de distinguer les beautés des deux derniers ouvrages de *Michel-Ange*, (il avait alors 75 ans), la Conversion de saint Paul et le Martyre de saint Pierre, tant ils sont gâtés par la fumée.

Dans la seconde qui est à gauche, appelée Sixtine, presque carrée, médiocrement grande, quoique destinée à des cérémonies particulières, par exemple, à la réunion des cardinaux avant le conclave, n'est journellement qu'une salle non meublée : sur la voûte on voit les prophètes et les sybilles appelés en témoignage par les chrétiens, une multitude d'anges les entourent; tous les curieux s'empressent d'aller y contempler le tableau du jugement dernier, par *Michel-Ange*; qui ne s'enthousiasmerait pas à la vue de cette immense fresque étonnante par la composition et les détails ? L'imagination prodigieusement féconde de ce grand maître, avait sans doute été exaltée en lisant Dante, l'Arioste et Milton. Jamais ces trois poëtes réunis ont-ils produit tant d'idées nobles, bizarres, extraordinaires ? Dieu, la Vierge, les Anges, les Saints, les Démons, le nautonnier Caron, Jupiter, le Paradis, l'Enfer, dirai-je ? un Cardinal, son ennemi, précipité dans les flammes, au milieu des diables et des serpents; fable et vérité s'y trouvent. Mélange inconcevable ! ici le génie est abandonné à toute sa fougue. Pour couvrir des nudités choquantes, Paul IV chargea *Daniel de Volterre* de répartir des feuilles de vigne avec le plus grand ménagement.

Je crois devoir ici décrire la cérémonie de la bénédiction des Rameaux qui a lieu dans cette chapelle : j'y assistai : un autel est placé au fond et paré simplement ; le trône du pape est élevé sur le côté ; immédiatement après, le Sénateur romain chef de la magistrature est assis dans un fauteuil ; ensuite les Cardinaux-prêtres par rang d'ancienneté sur des banquettes exhaussées qui forment un angle droit ; les Cardinaux-diacres, et les généraux d'ordres religieux sont placés vis-à-vis : au-dessus de ceux-ci des gradins en amphithéâtre sont occupés par les ambassadeurs, et les personnes de leur famille ; à la suite de nombreux musiciens remplissent une tribune près de laquelle d'autres gradins sont destinés aux dames admises par billets, et aux ecclésiastiques. Les spectateurs laïques, au nombre de cent cinquante au plus, qui malgré le bon ordre que la garde cherche à mettre, se sont pressés, poussés, tant est considérable la quantité de personnes avides de pénétrer en ce lieu, restent debout en face de l'autel, derrière une menuiserie qui les sépare des Cardinaux. A onze heures chacun a pris sa place. Le commandant a fait fermer la grande porte : une demi-heure à peine est écoulée que par une porte plus petite qui est à côté de l'autel, précédé des prélats, des auditeurs de la rote, des officiers de sa maison, le Souverain Pontife suivi de beaucoup de valets entre, et va s'asseoir sur son trône. Tout aussitôt chaque Cardinal vêtu d'une soutane de soie violette et d'un manteau de même couleur, (cette couleur est d'étiquette pendant le deuil de l'église, la semaine sainte le prescrit,) cependant je distingue un camaldule cardinal et un capucin cardinal, en costume de

leur ordre, blanc pour le premier, brun pour le second, la calotte rouge seulement indique qu'ils sont membres du sacré collège, chaque cardinal, dis-je, se rend aux pieds du pape, baise son anneau, et retourne à sa place. Bientôt le pape bénit lui-même les rameaux ou palmes; il y en a de deux sortes : pour les Cardinaux, les chefs d'ordre religieux, et le sénateur, figurez-vous une baguette qui a environ six pieds, autour de laquelle sont rangées du haut en bas des espèces de coques teintes en jaune et fort serrées; c'est dans la ville de Gênes que par privilège spécial cette espèce de palmes se fabrique : chacun de ceux qui ont la prérogative de les recevoir, va aux pieds du pape qui les donne de sa propre main. Aux personnes d'un rang inférieur qui font partie du cortège, ou qui remplissent une fonction dans la cérémonie, on distribue de petites branches de vrai palmier. La distribution des palmes étant faite, chaque Cardinal sans quitter sa place, s'habille comme pour célébrer la messe, met la chasuble de sa propre chapelle; elle est blanche avec une broderie en or, très-riche et élégante tout à la fois, le dessin n'en est pas uniforme; il tient à la main une mitre blanche tout unie. Un Cardinal est désigné pour dire la messe : la procession commence pour se rendre à la chapelle Pauline : après la croix marchent tous les officiants; puis les cardinaux la tête couverte de leurs mitres, précèdent le Souverain Pontife revêtu d'une soutane blanche, d'une mosette pourpre richement brodée en or, ayant la tiare sur la tête, assis dans un superbe fauteuil, au dossier duquel on voit deux espèces de riche éventail figurant les yeux d'une queue de paon. Il est

porté sur un brancart par douze hommes revêtus d'un grand manteau rayé en trois couleurs, jaune, bleu et noir, qui est sa livrée.

A la porte de la chapelle Pauline et dans l'intérieur, on observe le rit qui est usité en France. On revient à la chapelle Sixtine dans le même ordre : sans différer on commence la messe ; toutes les parties que l'on chante au pupitre dans les églises de France sont exécutées par les musiciens. Je crois facilement que la musique est excellente, que les voix sont fort belles, qu'elles s'accordent parfaitement, que les intruments sont confiés à de grands talents. Je n'en ai aucun dans cet art que j'aime passionnément, mais je ne puis me défendre de révéler ce que le mode d'exécution m'a fait sentir très-vivement : les versets, les phrases, n'importe, s'enchaînent avec une telle rapidité, qu'il me paraît impossible que la beauté de la voix et le mérite de la bien conduire soient reconnus : cette réflexion que je livre à la censure d'artistes, ou d'amateurs capables de juger ce qu'il peut y avoir de moins agréable ou de défectueux sous ce rapport, naît de la comparaison que j'établissais, à part moi, entre cette méthode d'exécution généralement adoptée à Rome dans les églises, et celle jadis suivie dans les cathédrales de France, qui avaient un corps de musique grandement organisé. Là chaque morceau attaqué, ou par la haute-contre, ou par la basse-contre, ou par la basse-taille, et quelque fois rendu tout entier par l'une ou l'autre voix, était parfaitement détaché. Chaque voix pouvait être distinguée, appréciée ; il me semble qu'un mode contraire ravit aux oreilles des auditeurs un charme que les miennes autrefois goûtèrent si souvent. A Rome, pour

ne donner qu'un exemple à l'appui de mon observation ; à Rome, après l'intonnation du *Gloriâ in excelsis*, on peut admirer le brillant éclat de la voix qui fait entendre ces mots, *et in terrâ*, mais sur-le-champ toutes les autres voix couvertes par beaucoup d'instruments se mêlent précipitamment, s'entrecroisent, restent sans interruption confondues, et ne forment pour ainsi dire, qu'un chœur qui se hâte de terminer le morceau de musique. La messe fut achevée en cinquante-cinq minutes. Avant le dernier évangile, le diacre annonce que le Souverain Pontife accorde quarante-huit années d'indulgence aux personnes qui ont été présentes à la bénédiction des palmes, et ont assisté à la célébration de la messe. Après avoir donné à haute voix sa bénédiction, le Pape se retire avec le cortège qui avait paru à son entrée, et lorsque les Cardinaux ont quitté la chapelle, toutes les autres personnes peuvent en sortir.

Cette chapelle est disposée de même pour l'office du vendredi saint, auquel le Pape assiste : la cérémonie du matin n'offre rien qui mérite d'être particulièrement remarqué. Aux ténèbres chaque verset du *miserere* est exécuté par les musiciens avec une admirable variété de tons. On entend alternativement, ou un récitatif sourdement murmuré, ou une harmonie délicieuse, pour ainsi dire céleste. Les flambeaux sont éteints, l'obscurité est répandue, un silence profond règne, la procession se rend dans l'église de Saint Pierre, chacun suit le cortège sans le plus léger bruit : la basilique est éclairée seulement par une croix qui a une grande élévation et garnie de lumières du haut en bas : l'effet en est surprenant, unique ; dans l'espace

le plus illuminé par elle, le Pape vêtu de blanc se prosterne près de la confession de Saint Pierre, les Cardinaux sont à genoux derrière lui; tous restent pendant une demi-heure dans un recueillement très-imposant. Comment attendre, obtenir le même de tous les fidèles assistants qui ne trouvent jamais dans cette église, ni chaises, ni bancs? On conçoit facilement que beaucoup d'entre eux, plutôt spectateurs que conservant une pieuse attitude, parcourent cet immense édifice en ayant des entretiens sur leurs affaires, peut-être sur d'autres sujets.

Après la chapelle Sixtine, j'entre dans une grande salle dite *Ducale*: les peintures du plafond qui sont de *Raphaël*, non seulement ont perdu tout leur éclat, mais encore on ne peut plus en distinguer le sujet. Sur un pan de mur se trouve une belle fresque du *Bernin*. C'est là que le jeudi saint se fait le lavement des pieds; le trône du Souverain Pontife est élevé au fond: sur le côté douze jeunes ecclésiastiques vêtus en soutanes blanches, figurent les douze apôtres; les ambassadeurs sont placés vis-à-vis sur une estrade, et les femmes sur des gradins plus rapprochés de la porte. Les autres spectateurs sont debout en face du trône. Les apôtres tour-à-tour s'approchent du pape qui accomplit la cérémonie en suivant le rit connu.

Il convient de retracer ici l'apparat indicible, que l'on met à célébrer dans la basilique de Saint Pierre, la fête du plus grand des mystères de notre religion, puisqu'il les renferme tous, celui de la résurrection du Sauveur. La veille, depuis midi jusqu'à huit heures du soir, dans chaque rue on tire sans cesse des pétards, on jette de petites grenades d'artifices, en réjouissance

de la fin du carême. Le bruit importun en parvient dans les maisons ; les oreilles des passants en sont assourdies ; dès le mercredi précédent chaque soir les boutiques des charcutiers offrent une sorte de spectacle qui excite la curiosité ; les équipages même s'arrêtent à la porte. Figurez-vous voir tout autour de chaque boutique et du haut en bas, rangés symétriquement sur des gradins, des jambons, des hures, de grosses pièces de charcuterie, entourés de guirlandes de verdure et surmontés de bouquets de fleurs : au fond de la boutique, brillamment illuminée par quantité de petits cierges, est une petite statue, ou image représentant un saint, une sainte, le plus souvent la sainte Vierge, dont le culte est le plus cher aux Romains. Il y a foule pour contempler ce singulier genre de pieuses décorations, que l'on renouvelle avec rivalité, tous les ans aux mêmes jours.

Le samedi à l'approche de la nuit, le gros bourdon de Saint Pierre retentit dans les airs; on l'entend le dimanche de Pâques à six heures du matin, et à dix heures il annonce la messe pontificale. Déjà une multitude incalculable, obligée toutefois, faute de chaises et de bancs, d'être debout, s'est empressée de remplir la plus grande partie de l'immense édifice : moi-même arrivé depuis plus de deux heures, je me suis assis sur le piédestal de la statue colossale de saint André, peu distante du maître-autel. Déjà les gardes sont placés le long de la nef principale qui reste entièrement libre pour laisser passer le cortège attendu : une tribune a été élevée dans l'arrière-chœur pour les musiciens, quantité de banquettes ont été établies entre la chaire de Saint Pierre et le grand autel, pour donner

une place marquée aux personnes qui tiennent un rang dans la cérémonie : un amphithéâtre de chaque côté de l'autel a été construit pour les dames seulement qui y sont admises par billets. Cependant arrivent les congrégations des pénitents noirs, des pénitents blancs, au nombre de deux cents environ. Qui ne trouverait étrange, au premier aspect, ce vêtement d'une seule couleur qui enveloppe l'homme depuis les cheveux jusqu'aux pieds, et qui n'a que deux ouvertures de la largeur de l'œil ? — A onze heures entre un corps de musique instrumentale, qui précède les ambassadeurs en costume, avec une suite nombreuse de laquais en grande livrée. Peu à près le chapitre de Saint Pierre, ensuite celui de Saint Jean de Latran qui tient le premier rang; les magistrats, les auditeurs de rote, les prélats, les généraux d'ordres religieux, les cardinaux et tous les officiers de la maison du pape....... Grégoire XVI assis sur son trône, la tête couverte de la tiare, et revêtu des habits que le rit exige pour célébrer la messe, est porté par douze hommes, comme je l'ai déjà fait connaître, en décrivant la cérémonie des Rameaux; rien de plus majestueux, de plus imposant que cette entrée du vénérable chef de toute la chrétienté, au milieu d'une pompe incomparable, qui rehausse en quelque sorte sa souveraine dignité, et dans le plus beau temple de l'univers, où la grandeur inouie de l'ensemble et la merveilleuse perfection des détails, produisent par elles-mêmes de durables sensations. Le Souverain Pontife se met à genoux aux pieds de l'autel, ayant en regard le grand portail, fait une prière, puis commence le saint sacrifice : la messe est exécutée en cinquante-cinq minutes uniquement par les musiciens de sa chapelle.

Le bon ordre règne, le silence est assez général; le manque de recueillement, s'il existe de la part de quelque assistant, n'est pas sensible.

Cependant le public sort pour se rendre sur la place, où en peu d'instants sont rassemblées soixante à quatre-vingt mille personnes, que sais-je? Vers une heure, à la tribune qui est au milieu de la façade du portail, le Pape assisté de deux cardinaux se montre; presque aussitôt il étend les bras, puis les rapproche en prononçant d'une voix forte et sonore ces mots : ORBI ET URBI; *à l'univers et à la ville* : il donne sa bénédiction, chaque fidèle, ou à genoux, ou s'inclinant, la reçoit dans le plus profond, le plus respectueux silence. Qui pourrait jamais rendre ce tableau? Il fait une telle impression que ce souvenir pour moi est ineffaçable. — Du haut de la tribune un cardinal jette des billets qui portent le nombre d'années d'indulgence que Sa Sainteté accorde à tous ceux qui ont été présents à cette cérémonie.

La foule s'écoule, les équipages, dont il serait difficile de donner le nombre, défilent avec rapidité, ceux des ambassadeurs, des cardinaux, des magistrats, se font remarquer par l'élégance des harnois, la richesse des dorures, quelques uns par la beauté des peintures recherchées, outre celles des armoiries; pendant une demi-heure au moins ils attirent les regards d'une multitude prodigieuse de curieux répandus le long des rues et sur le pont Saint-Ange.

J'ai suspendu la suite de mes recherches dans le Vatican, pour décrire les cérémonies religieuses auxquelles j'assistai, et qui me semblaient trouver naturellement leur place, aussitôt que j'eus visité les deux chapelles

Sixtine et Pauline, puis la salle ducale. Maintenant pour continuer l'examen de tout ce que le Vatican renferme de curieux, j'entre dans une cour spacieuse nommée cour des Suisses : sur trois côtés règnent trois galeries les unes au-dessus des autres sans croisées : dans toutes des peintures à fresque représentent beaucoup de traits de l'ancien testament : elles ont été faites d'après les dessins de *Raphaël*, par ses meilleurs élèves, quelques-unes par *Jules Romain*, chef d'une école, dont les compositions étaient pleines de feu ; on voit qu'il joignait à une connaissance profonde de l'antique, de la fougue dans l'exécution.

Je monte un magnifique escalier construit sous le pontificat de Pie VII Chiaramonte, et fini en 1822. Il me conduit au musée et à la bibliothèque.

Dans le musée qui est ouvert au public le lundi et le jeudi, plusieurs salons renferment des tableaux, dont un choix pur et difficile a restreint le nombre, ils sont presque tous des plus grands maîtres.

Dans le premier salon, le portrait en pied du roi d'Angleterre, par *Lawrens*, peintre anglais. — Deux charmants paysages, par *Wallis*, anglais : dans l'un paraît Cincinnatus, dans l'autre Ossian.

Dans le second, j'admirai long-temps plusieurs petits tableaux de *Raphaël*, du *Perrugin*, son maître, et du *Titien* ; le portrait de Sixte V me révéla son caractère ferme et sévère, son regard est plein de feu.

Le troisième ne m'en offrit que quatre, quatre chefs-d'œuvre dont la supériorité est si reconnue, qu'on n'a pas voulu les mésallier. — La Transfiguration, par *Raphaël ;* ce tableau le dernier fruit de son génie mit le comble à sa gloire. — La communion de saint Jérô-

me, par le *Dominiquin*, qui travaillait, dit-on, péniblement, mais dont le pinceau excellait dans l'art d'exprimer les différentes passions. — Saint Sébastien, peint sur bois, par le *Titien*. — Un Christ, par *Michel-Ange*, qui mettait tant de force et de vérité dans ses ouvrages.

Le quatrième en contient un plus grand nombre : Jésus-Christ couronnant la vierge sortie du tombeau, autour duquel sont les apôtres ; la partie supérieure est de *Raphaël*, l'inférieure de *Jules Romain*. Saint Thomas, saint Jérôme, par le *Guide*, se trouvent, je ne sais pourquoi dans le même encadrement. — Le crucifiement, par le *Guide*, il ne travaillait jamais qu'étant habillé avec recherche, (Buffon l'imita,) ses élèves nettoyaient ses pinceaux et le servaient pendant qu'il composait : son dessin est facile, ses carnations pures. — Saint Romain, fondateur des Camaldules, par *André Sacchi*, élève de *l'Albane* et qui le surpassa ; il fut le maître de *Carle Maratte*. — Saint Grégoire le Grand, par le même ; les deux figures ont beaucoup d'expression, les clairs, les ombres sont bien ménagés, les draperies ont une belle simplicité. — Saint Erasme, par *Nicolas Poussin* ; la correction, la sagesse distinguent ce portrait. — Saint Gervais, saint Protais réunis, de *Valentin* ; les traits des deux figures sont marqués avec force, et le coloris est vigoureux.

Dans le cinquième, deux spécialement me frappèrent par leur beauté ; saint François, par *Pietre de Cortone* ; cette tête est superbe, expressive, il y a du génie dans la manière dont elle a été composée, et du brillant dans tout le coloris. — La célèbre madone de Foligno, ainsi nommée parce que jadis elle se voyait à l'église des chanoinesses de cette ville : elle est faite par

Raphaël; que de noblesse! que de grâce dans la figure! que de naturel dans l'attitude! quelle correction dans le dessin! c'est toujours *Raphaël*. — Un Christ, par le *Corrège*; il excelle ici par une harmonie exquise. — Je pourrais nommer encore dix autres tableaux de différents maîtres : ils pâlissent un peu à côté des trois que je viens de signaler.

En quittant les productions attachantes des premiers talents, je suis appelé dans une galerie par un morceau sublime de *Raphaël*, la Création du monde : Dieu seul apparaît dans les airs; le globe de l'univers semble planer au-dessus des eaux, je le répète, morceau sublime. — Une autre fresque délicieuse, du même auteur, me retrace les grâces et l'innocence d'Eve qui sort des mains du créateur; à l'aspect de sa beauté Adam est dans le ravissement. Pour conserver ces deux merveilleuses peintures que la pluie déjà commençait à dégrader, Murat avait imaginé de fermer cette galerie par douze croisées vitrées. Pourquoi n'a-t-on pas étendu à toutes les autres cette précaution indispensable?

Au sortir de celle-ci, j'entre dans la partie des bâtiments nommée les chambres de *Raphaël*: le vestibule est peint en trois couleurs; le gris, le jaune et le noir font un agréable mélange.

Dans la première salle, deux fresques excitent l'enthousiasme : Constantin en 312 remporte sur le pont Œmilien une victoire éclatante contre le tyran Maxence. — Cicéron, après la découverte de la conjuration de Catilina, arrête les conjurés qui se rendaient au camp de leur chef. Celle-ci dessinée par *Raphaël* a été exécutée par *Jules Romain*.

Dans la deuxième, Procession faite par le pape : elle est du *Perrugin*; les détails sont infinis et très-saillants. — Le fameux tableau de l'école d'Athènes, par *Raphaël*, qui s'y est représenté avec le *Perrugin*, son maître, hélas il est fort détérioré. — Celui de la prison de saint Pierre offre le prestige le plus surprenant de l'art, au moyen de trois jours différents : la clarté de la lune répandue sur l'escalier où dorment les gardes; celle d'un flambeau que porte un garde examinant ce qui se passe dans la prison; la lumière céleste qui perce à travers les barreaux de la fenêtre, dominant les autres lumières sans les éclipser, d'autres gardes interposent leurs mains pour n'avoir pas les yeux offusqués par la lumière du ciel. Le charme de ce tableau est tout à fait magique.

La beauté des objets de sculpture, qui sont si nombreux que la simple énumération formerait plus d'un volume, le dispute à celle des peintures.

Par une terrasse, dans la cour du belvédère qui est le lieu le plus élevé du Vatican, j'arrive à une galerie qui a 160 toises de longueur; elle est coupée en deux parties égales par une grille artistement travaillée et à chaque côté de laquelle s'élève une colonne de marbre gris veiné. La première partie est éclairée par des croisées carrées, le plafond est plat : d'un bout à l'autre les murs sont tapissés de tablettes de marbre portant des inscriptions relatives à des dates, ou à des faits mémorables : au-dessous sont rangés des restes de pilastres, des fûts de colonnes, des tables de marbre.

La seconde partie est voûtée; les croisées sont ceintrées : elle contient des morceaux entiers et con-

sidérables de marbres les plus rares; en outre des masques antiques, des vases, des urnes chargées de bas-reliefs, des tombeaux, des bustes, des statues, ouvrages pour la plupart des meilleurs artistes grecs. C'est là que l'on voit l'Apollon en marbre de Paros; en le formant le ciseau qui a surpassé la nature a créé le beau idéal : on croit qu'il figurait au temple de Delphes : on l'a replacé dans la niche d'où il avait été tiré pour être transporté à Paris. — Cléopâtre avec une vipère autour du bras; elle conserve encore les superbes traits pour lesquels Antoine sacrifia la conquête de l'univers, et même sa vie. — Niobé. — Le Laocoon, dont le supplice est aussi pafaitement exprimé par le ciseau, que par les vers harmonieux de Virgile. Ces deux statues sont à peu près les seules qui retracent une douleur violente, presque toutes celles des grecs ne marquent que le repos. — L'Antinoüs si chéri d'Adrien, chef-d'œuvre pour les proportions. — Le Méléagre, — la tête de Méduse, — la Minerve qui réunit la force et la douceur. — La Louve qui allaite Remus et Romulus. — Les deux Gladiateurs, par *Canova*. — Persée par le même. — Vénus et Cupidon à ses côtés; une inscription dit que ce morceau était placé dans les jardins de Salluste. — La statue du Nil dont la copie est à Paris au jardin des Tuileries. — Un pied de Jupiter qui porte une statue plus grande que toutes celles connues. — L'empereur Commode sous la figure d'Hercule, revêtu de la peau d'un lion, tenant Hylas dans ses bras. — Le tronc, ou torse d'Hercule, par *Apollonius* d'Athènes.

Dans une salle qui est à la suite quatre-vingts statues sont placées dans des niches; une Vénus voilée paraît la plus belle.

Dans une autre, une espèce de cuve en porphyre a quarante-huit pieds de circonférence. Tous les piédestaux des bustes qui l'entourent sont aussi en porphyre.

Dans une autre, apparaît le mausolée magnifique de la mère de Constantin, deux lions le supportent; tout est en porphyre.

Près delà, le sarcophage de Bacchus porté par deux lions, des enfans groupés tiennent à la main des grappes de raisin; le travail de ce morceau gracieux est d'un fini extrême.

Viennent ensuite plusieurs salles moins vastes remplies de statues.

Je passe dans un corridor, où je vois beaucoup de monuments tristes et sévères des Egyptiens, les animaux sont infiniment mieux imités que les hommes.

Puis une collection de figures sculptées d'animaux et de reptiles, se trouve dans une salle qui prend ses jours sur une cour, au milieu de laquelle s'élève la statue majestueuse de Tibère.

Une fontaine, dont l'eau limpide est continuellement jaillissante, anime une autre cour décorée de statues.

En revenant sur mes pas dans toute l'étendue de ce musée silencieux, quoique si peuplé, et surtout si riche, je promène de nouveau mes regards moins scrupuleusement observateurs que la première fois, et je me dirige vers la bibliothèque.

Au-dessus de la porte je lis l'inscription suivante :

SIXTI V, BIBLIOTHECA VATICANA.
Bibliothèque de Sixte V, au Vatican.

Plus bas, on a placé une tablette de marbre sur laquelle sont gravés les réglements prescrits aux biblio-

thécaires et l'indication des peines réservées aux personnes qui endommageraient les livres, ou en déroberaient.

Dans une première pièce, les regards sont tout à coup frappés de la beauté de deux statues antiques : l'une représente saint Hyppolite qui avait une doucéur angélique de caractère, un style noble, élégant : l'autre, le philosophe Aristide, auteur de livres d'histoire et de morale, et qui prétendait qu'il valait mieux être pauvre qu'ignorant.

En outre, je vois les portraits bien conservés de tous les cardinaux qui ont été bibliothécaires ; au-dessus est une menuiserie d'un grand travail, et devant chaque portrait un pupitre.

Lorsque j'eus parcouru cette salle, j'observai que l'édifice entier construit par *Fontana*, a la forme d'un T dont la grande ligne trace une galerie un peu étroite, et qui a 190 toises de longueur, et la petite, une autre galerie plus large, ayant 36 toises de longueur ; les murs et les plafonds sont revêtus de fresques dont le dessin est magnifique, et les couleurs sont très-fraîches. La plupart sont instructives, les sujets sont tirés de l'histoire sacrée et de l'histoire profane : par exemple, Moyse remet aux Lévites les livres de la loi : — Philadelphe fait arranger la fameuse bibliothèque d'Alexandre. — Auguste se promène entre Horace et Virgile, dans une bibliothèque sur le mont Palatin. — La représentation de la tenue des conciles généraux, depuis celui de Nicée en 325, dans lequel on dressa le symbole de foi, jusqu'à celui de Constantinople inclusivement, qui en 869 condamna Photius et maintint le culte des images de la sainte Vierge et

11.

des Saints. — Les principaux traits de la vie de Sixte V. La galerie la moins longue, et dont la voûte a été peinte sur les dessins de *Zuccari*, contient les manuscrits au nombre de trente mille environ, me dit le sous-bibliothécaire, homme profondément instruit, et qui m'accorda plusieurs heures d'entretien pour m'instruire, avec les manières les plus aimables, de ce qui compose ce monument, l'un des plus importants et des plus précieux qui existent en ce genre. Les manuscrits sont renfermés dans des armoires hautes de six pieds, couvertes en totalité d'arabesques blanches et or, singulièrement élégantes. Je citerai parmi les manuscrits qui m'ont été présentés, une bible hébraïque d'une grande antiquité, dont les juifs ont offert une somme indéfinie. — Les quatre évangiles transcrits au 9.me siècle, l'art de l'imprimerie ne date que du 15.me siècle. — Un Térence avec les dessins des masques de théâtre. — Les œuvres de Pline le naturaliste. — Un Virgile du 5.me siècle, orné de vignettes. — L'original du livre que Henri VIII roi d'Angleterre composa contre Luther, et que ce roi envoya à Léon X. Il porte les mots suivants écrits de sa main : ANGLORUM REX HENRICUS OCTAVUS MITTIT HOC OPUS ET FIDEI TESTEM ET AMICITIÆ, signé HENRICUS : *Henri VIII*, *roi des Anglais*, *envoie cet ouvrage comme un gage de sa foi et de son amitié.* — Plusieurs lettres autographes de ce roi à Anne de Boulen, que l'amour avait mise sur le trône et dont l'amour la chassa. — Plusieurs écrits de la main de Luther. — Plusieurs ouvrages écrits sur du *papyrus*, plante qui croît le long du Nil. — D'autres sur des écorces d'arbres. — Sur l'un des vantaux d'une porte de ces armoires, en dedans, on a appliqué un placage

en bois de Grèce très-rare, brun veiné; il étonne, il enchante par la délicatesse et le fini d'une multitude de petites figures historiques, qui retracent diverses cérémonies, ou faits difficiles à spécifier.

Cette même galerie est ornée de deux colonnes en albâtre oriental, et d'un vase de porcelaine de Sèvres, d'une grandeur extraordinaire : il a été donné au Pape par Charles X, il avait fait partie d'une exposition faite au Louvre.

Des deux côtés de la galerie qui est si étendue, des armoires absolument semblables à celles qui renferment les manuscrits, dérobent à la vue cent mille volumes environ; les meilleures, les plus rares éditions, les reliures les plus recherchées, rendent cette collection curieuse. — Une autre très-intéressante et qui est visible, c'est celle d'antiques en bronze, de vases grecs, étrusques, égyptiens, et de camées; la perfection de la gravure est remarquable. — Et de plus des médailles anciennes, en petit nombre; elles sont à l'effigie des empereurs.

Plus loin dans un corps de bibliothèque vitré, et dont le bois est d'une espèce fort rare, on aperçoit trois cents volumes, en grand format, des ouvrages les plus marquants en théologie.

Au fond de cette galerie apparait une colonne d'albâtre oriental, transparent; elle a 10 pieds de hauteur, elle est travaillée en spirale et fut trouvée sur la voie Appia, au commencement du 18.me siècle. On croit qu'elle a servi à un temple de Vénus. — Vis-à-vis est un grand tombeau en marbre blanc, dans lequel on conserve de ces suaires combustibles, dont les anciens se servaient pour brûler les corps.

A l'autre extrémité, un cabinet particulier commencé par Benoist XIV, et nommé nouveau christianisme, contient beaucoup d'antiques qui ont rapport au christianisme. — Enfin en retour, un petit salon, très-richement décoré et orné de bustes, recèle dans des armoires à glaces des objets infiniment précieux.

Je n'ai point encore parlé des appartements occupés par le Souverain Pontife, ils sont peu détachés des autres parties de bâtiments. Pour tout dire en peu de mots, ils ne sont ni vastes, ni somptueux; ils sont meublés avec une noble convenance. Sa Sainteté Grégoire XVI m'accorda facilement, comme à tous les autres étrangers admis en certain nombre chaque fois, une courte audience dans laquelle avec un air de bonté, avec une digne simplicité, une paternelle affabilité, il adressait quelques questions sur le pays natal de chacun, sur la condition, sur le motif de son voyage.

Cependant il me reste à parler des deux jardins du Vatican, que je visitai après avoir parcouru les appartements; l'un m'offrit des plantations d'orangers, de myrtes, de lauriers, de jasmins, l'air était parfumé; ici des bosquets; là des fontaines; au centre est un petit édifice construit sur le modèle d'un bâtiment antique : sous la colonnade qui le précède, je vis une superbe statue de Cybèle assise et couronnée de tours.

L'autre nommé jardin secret est entouré d'arcades construites par *Bradamante*, plusieurs niches ont reçu des ornements en bronze, tirés du tombeau d'Adrien; entre autres deux paons, et une pomme de pin qui a 11 pieds de hauteur; ces objets le couronnaient.

Je laisse à d'autres le soin de réparer les omissions graves que je pourrais avoir commises, en publiant

mes recherches au Vatican : la quantité des édifices, des cours, des galeries, des salles, des monuments, des objets d'art de tout genre, qui s'y présentent aux regards des amateurs, est infinie; la description de tout ce que les miens ont observé doit nécessairement connaître des bornes.

Maintenant la porte Cavaglieri, ainsi appelée parce qu'elle est près des bâtiments où l'on place les chevaux légers quand le Pape habite le Vatican, va m'ouvrir, sur la voie Aurélienne au-delà du Janicule, un chemin qui conduit à *Villa Pamphili.*

Après avoir marché pendant un quart d'heure, d'abord dans une rue étroite, puis entre des vignes et des jardins bien cultivés, je tourne à droite ; tout aussitôt mes yeux se portent sur la maison de M. Marescalti : l'architecture en est élégante ; les jardins fort grands paraissent agréables : continuant ma promenade je passe devant plusieurs autres maisons de campagne moins remarquables : après une demi heure, une arcade très-belle, très-élevée, construite par Paul V, se présente sur la route : en avançant j'observe que delà partent trente et une arcades moins hautes qui composaient un ancien aqueduc : elles restèrent pendant plusieurs siècles cachées sous terre : ce fut ce souverain pontife qui les fit découvrir.

A peu près vis-à-vis la dernière, une grille sur la gauche m'annonce que je suis arrivé à *Villa Pamphili*, j'entre de suite, accompagné de mon Cicerone, dans une salle de verdure; elle est carrée : des douze statues destinées à la parer, trois seulement sont restées entières, les autres sont affreusement mutilées. — Sur la droite je monte dans une allée que quatre

rangées d'arbres ombragent jusqu'au tiers de sa longueur, alors elle est interrompue par une terrasse où l'on voit avec regret deux statues endommagées. Delà on aperçoit le dôme éminent de Saint Pierre; puis dans la prolongation de l'allée, les arbres sont plus beaux encore. Bientôt à droite est une statue isolée; vis-à-vis celle-ci, sur la gauche, une allée tapissée de charmilles étend sa jolie pelouse à perte de vue : vient après du même côté une immense pièce de gazon entourée d'arbres, dont les branches forment une sorte de plafond.

En avançant sur la gauche, ma vue est récréée par un vaste verger, et sur la droite par une charmante variété de fleurs, qui parent un jardin auquel est contigue la maison du jardinier; les murs sont tapissés de citronniers chargés de fruits. J'observe dans la cour un bassin et deux portiques peu élevés : deux fontaines en face leur correspondent; je m'approche des serres chaudes, fort longues, et dont toute la construction qui est un treillage en paille, me paraît singulière. Elles sont remplies de plantes et d'arbustes; plusieurs de ces objets sont curieux et rares.

Un second verger, non moins riche que le premier, se présente de l'autre côté; l'allée enfin est terminée par une sorte de cascade, c'est une chute d'eau d'environ dix-huit pieds, qui descendant de dessus une porte antique tombe dans un très-grand bassin.

C'est delà que sur le côté part une nouvelle allée d'arbres, tellement longue qu'elle trace la largeur des jardins : un troisième verger et les potagers en sont voisins : après les potagers, une superbe fontaine donne six jets d'eau.

Ensuite au pied d'un temple couronné de quatre statues et qui présente deux grands portiques et deux d'une moindre élévation, ceux-ci sont ornés de petites statues, commence un canal qui a 260 toises de longueur ; à chacun des deux revers d'eau se trouvent deux statues : la rive est embellie par une allée d'arbres, et par une rampe verte, le canal se termine par une grande pièce d'eau circulaire. J'en fais le tour, et je monte à un temple ruiné, gravissant plus haut, j'entre dans un bois de haute futaie ; peu après, je considère la forme singulière et variée des bâtiments d'une basse cour ; bientôt sur un terrain plus élevé, je passe à travers de grands arbres espacés, et à ma droite les yeux se portent sur une plaine immense qui est tout à fait hors de Rome.

Enfin je m'approche du palais devant lequel règne une très-longue terrasse. Plus bas apparaît le temple charmant de Vénus décoré de deux statues, outre celle de la déesse. Sous ses pieds jaillissent six filets d'eau, et dix-huit filets d'eau tombent négligemment d'une rampe verte établie de chaque côté. Ajoutez un Hercule aidant Altas à porter le monde : du globe sort de l'eau en abondance : idée riante et peu commune : à sa droite un Centaure embouchant une trompe, à sa gauche un Cyclope jouant de la flûte. Ces deux figures font entendre des airs par le mouvement des eaux ; un Silène assis est un antique grec en marbre de Paros.

Parvenu à une place où sont les statues des douze Césars, je contemple l'architecture du palais qui est de *l'Algarde* ; le bâtiment à l'extérieur est orné de beaux pilastres, de bas-reliefs antiques, de bustes, de médaillons : parmi les bas-reliefs, j'en distingue deux ;

Vénus arrache à Mars ses armes; — Papirius trompe la curiosité de sa mère.

Les appartements sont meublés avec goût sans magnificence; dans un salon, dont les fresques sont du *Dominiquin*, un relief représente sur le Parnasse Apollon, les neuf Muses et Pégase. Une machine hydraulique les met tous en mouvement; ils exécutent un morceau de musique par le moyen d'un jeu d'orgues non visible et placé sous le groupe.

Enfin on a imaginé d'introduire l'eau dans une salle, de telle manière, qu'on peut soudain à volonté répandre plaisamment, sur celui qui y pénètre, une pluie fine et qui le couvre sans qu'il aperçoive comment elle y a été amenée.

La belle nature et l'art le plus ingénieux, d'après les dessins de *Jacques de la Porta*, ont réuni tous leurs efforts pour composer sur l'emplacement des jardins de Galba, qui simple particulier, fut le premier des empereurs romains élu sans être de la famille des Césars; pour composer, dis-je, un séjour de délices dont l'enceinte a deux lieues.

J'achève ma visite en parcourant une allée bordée de charmilles : quatre heures consacrées à rechercher, à examiner les beautés de Pamphili, et à mettre ma plume à même d'en faire une exquisse, furent très-rapidement écoulées.

Sachant par mon Cicérone, que le mont Aventin et ses alentours, entre le mont Janicule et le mont Palatin, peuvent m'occuper une journée entière, je sortis de mon hôtel dès six heures du matin, et prenant la rue de la petite rive, je vais d'abord à la place *Navona*, Navone, l'une des plus grandes de Rome, où se tient le marché aux herbes. Elle a été formée sur l'empla-

cement du cirque d'Alexandre Sévère. Ce terrain faisait partie du champ de Mars. La décoration de cette place consiste principalement en trois fontaines que firent construire Grégoire XII, et Innocent X. Il y en a une peu remarquable par les ornements, qui toutefois sont en marbre; mais sans aucune sculpture. Celle qui est placée à l'autre extrémité se compose de deux bassins : l'eau tombe de l'un dans l'autre : sur les bords du deuxième sont des masques faits par *Michel-Ange* : en outre on y voit quatre tritons, ouvrages des meilleurs maîtres : ils ont à la bouche une double conque d'où l'eau jaillit : au centre un autre triton tient un dauphin par la queue qui répand l'eau en éventail. Dans la troisième fontaine, qui est au milieu de la place, le *Bernin* développa la fécondité de son génie, et la vaste étendue de son talent. Du milieu d'un grand bassin ovale, en marbre blanc, s'élève un rocher percé de quatre ouvertures et surmonté d'un obélisque de granit rouge, qui a 50 pieds de hauteur. Il est couvert de caractères hyéroglyphiques et jadis avait été placé dans le cirque de l'empereur Antonin Caracalla. Des reptiles rampent sur le rocher : à chacun des quatre angles au bas est une statue en marbre blanc : toutes sont également belles par leur grandeur et par la majesté de leurs attitudes. Elles représentent assis les quatre plus grands fleuves de l'univers : Le Danube en Europe, c'est un homme d'une taille gigantesque : — le Gange en Asie, il tient un aviron : — le Nil en Egypte, il a la tête enveloppée — La Plata en Amérique, c'est un indien qui a le front ceint de plumes. De chacun d'eux par une urne se répand un volume d'eau considérable qui tombe dans le bassin, tourne

autour, se précipite dans les cavités du rocher, et va plus loin alimenter d'autres fontaines. Dans ces cavités on aperçoit un lion, un cheval, et d'autres animaux plus grands que nature : ils semblent sortir pour venir se désaltérer à la fontaine.

Avant de sortir de cette place, un bas-relief admirable, au portail de l'église de Sainte-Agnès, m'invite à m'approcher de cet édifice. Il représente cette vierge martyre conduite au supplice; il est de *l'Algarde*; outre un joli campanille, tout plaît dans l'intérieur qui présente un superbe pavé de marbre à compartiments, des colonnes corinthiennes, des marbres précieux dont les murs sont revêtus, la statue de la sainte en albâtre oriental, on dirait de l'agate; quantité de sculptures, de peintures, par *Viani*, de dorures et un dôme d'une forme particulière, il est ovale. Enfin une galerie tournante soutenue par seize colonnes de granit, chacune d'un seul morceau, embellit l'enceinte de ce temple religieux.

J'entre ensuite dans l'église de Saint-Augustin qui en est voisine, et je m'extasie devant le tableau très-curieux d'Isaïe, par *Raphaël* : il causa tant de dépit à *Michel-Ange*.

Dans l'église du Saint-Esprit qui en est peu distante, la contemplation du martyre de saint Janvier, par *Luc Jordan*, m'arrête quelques instants : cette composition est pleine de feu, il y a pourtant du moëlleux; l'effet du coloris est séduisant : la flexibilité de son talent était telle qu'on l'appelait le protée de la peinture.

Je traverse de nouveau la place Navone, et à peu de distance delà sur une très-petite place, l'église de Saint-André m'offre un portail dont l'architecture est

peu commune; huit colonnes, entre lesquelles sont placées quatre statues en marbre blanc, soutiennent un fronton; un fronton supérieur est soutenu par huit autres colonnes. Au dedans, ni la voûte, ni les murs ne sont revêtus de fresques; au-dessus du maître-autel le tableau du martyre de Saint André, par le *Guide*; la composition est large, noble, la distribution des lumières est harmonieuse, le coloris est vrai; enfin il est de la plus grande beauté.

Deux mausolées qui sont l'un vis-à-vis l'autre, et quantité de petites statues, le tout en marbre blanc, décorent la chapelle de la Vierge qui est à droite.

Je n'ai que deux rues à suivre et j'arrive au grand palais Farnèse, situé sur une place qui a pris son nom, et qui est ornée de deux belles fontaines. Paul III permit à *Michel-Ange* d'enlever au Colisée les pierres, les marbres nécessaires pour bâtir, sur le modèle du théâtre de Marcellus, ce monument digne de la magnificence d'un prince romain, et destiné à ses neveux: il est carré, chaque face a 180 pieds de longueur, et 90 pieds de hauteur. L'architecture de la façade principale a trois ordres, ellé est majestueuse, mais sans grâce: l'entrée est ornée de douze colonnes de granit égyptien; la cour est ceinte d'un triple portique décoré de pilastres et de statues colossales, dont plusieurs furent trouvées dans les thermes d'Antonin Caracalla construits sur le mont Aventin; telles que le fameux Hercule si connu sous le nom d'Hercule Farnèse. — Les Gladiateurs, — la Flore qui l'emporte sur toute autre antique, par la perfection de la draperie. — Et sous un appentis de bois au fond de la cour un groupe, placé sur une masse de rocher, représentant Circé

attachée par les cheveux aux cornes d'un taureau indompté, supplice que lui firent subir les enfants d'Antiope que Lycus avait répudiée pour épouser Circé; une femme, un homme, un petit enfant sont aux côtés de Circé et partagent son effroi; d'un seul bloc le sculpteur a tiré toutes ces figures. Quelle exécution surprenante, divine! — Ce palais renferme aussi des animaux, des plantes, tout en marbre. — La célèbre galerie, où les frères Carrache ont épuisé l'art merveilleux de leurs pinceaux, mérite d'exciter au plus haut degré la curiosité; les métamorphoses d'Ovide sont peintes à fresque au plafond et sur les murs : le coloris en est encore frais et brillant.

Dans une autre rue j'entre dans le palais Strada : des bas-reliefs antiques incrustés dans la façade attirent l'attention. Le goût et la richesse règnent dans l'intérieur. On y distingue quelques peintures du *Guide*. Le tableau renommé de la mort de Didon, par le *Guerchin*. Quelle passion brûlante! quel noble désespoir exprime la figure de cette reine infortunée! — Une fresque détachée du mur et placée sur une toile, offre d'une manière admirable la figure symbolique d'une femme : c'est la force qui dans une main tient un globe, et sur l'autre un enfant emblême du génie de la république. L'air de dignité de la femme, la fierté de son attitude, tout est beau et vrai, le temps hélas! n'en a pas respecté le coloris. — Je suis heureux encore d'y trouver la statue importante de Pompée, l'unique qui soit à Rome; la même au pied de laquelle Jules César fut poignardé. On la découvrit sous les débris d'un mur, qui séparait deux caves appartenantes à des propriétaires différents. L'un et l'autre pré-

tendaient avoir droit de la revendiquer. La tradition rapporte que le juge prononça que chacun d'eux en prendrait une moitié. Le pape Jules III, mieux inspiré, acheta cette statue, et en fit présent au cardinal Capo di Ferro, qui lui avait fait connaître cette décision étrange et barbare.

Je porte mes pas vers le pont Sixte, intact et dont je n'ai rien à dire ; sinon qu'il m'est utile pour aller visiter d'abord au pied du Janicule le palais Corsini, bâti dans la situation la plus riante : Christine reine de Suède y termina ses jours, ce qui le rend mémorable : je me promène pendant un quart d'heure dans les jardins qui s'étendent jusqu'au haut de la montagne. Je ne suis pas curieux de visiter sur son sommet l'église de Saint Pierre *in montorio*, desservie par des franciscains, puisque le magnifique tableau de la transfiguration, qui en faisait tout l'ornement, qui jadis fut placé au-dessus du maître-autel, est aujourd'hui au Vatican ; ce chef-d'œuvre qui n'a pas trouvé son rival, fut porté en triomphe à l'enterrement de *Raphaël*, comme la meilleure oraison funèbre qu'on pût faire. Ceci me fut confirmé par un des religieux que j'interrogeai à ce sujet, et qui déplorait la perte que sa maison a faite.

Près de cette église la fontaine Pauline qui est une des plus belles de Rome ne devait pas échapper à mes regards : en 1515 Paul V la fit construire avec des matériaux tirés du Forum de Nerva : il y ajouta un vaste réservoir : elle devint la plus abondante de toutes : l'architecture extérieure est de *Jean Fontana* : un grand nombre de colonnes soutiennent une architrave : les armes de Paul V sont au couronnement :

entre les colonnes on voit cinq niches : de trois sortent, pour ainsi dire, de petits torrents; dans les deux autres des dragons, pièces d'armes de la maison Borghèse, jettent un prodigieux volume d'eau ; toutes ces eaux, que les aqueducs amènent de Brociano qui est à sept lieues de là, réunies dans un bassin, se divisent par le moyen de plusieurs canaux et vont former de nouvelles sources pour les différents quartiers de la ville.

En descendant du Janicule je m'arrête à l'église de Sainte Cécile : elle fut bâtie à l'endroit même où cette sainte fut martyrisée : quatre colonnes antiques noires et blanches décorent l'autel principal, qui est revêtu de marbre de Paros ; sur le devant il est à jour et laisse voir une statue en marbre dont la tête est inclinée vers la terre, elle est appuyée sur le bras gauche et couverte d'un linceul très-fin : c'est une représentation de Sainte Cécile couchée et drapée telle qu'elle fut trouvée dans son tombeau. Le vrai corps de la sainte repose non visiblement dans une chapelle latérale.

Ayant repassé le pont Sixte, je suis pendant quelque temps la rive gauche, puis j'aperçois au milieu du Tibre une île formée, dit-on, des gerbes de bled recueillies dans les champs de Tarquin ; avançant encore je parviens au pont Palatin, ou Rotto, qui fut le premier construit à Rome. Il n'en reste que deux arches rompues et deux pilastres tronqués qui sont surle quai.

Le petit temple de Vesta qui est vis-à-vis enchante mes regards ; c'était un charmant édifice sphérique, ouvert de tous les côtés, composé seulement d'un dôme élégant porté par vingt colonnes corinthiennes, cannelées, en marbre blanc ; on a élevé entre les colon-

nes un mur en briques, pour en faire une chapelle fermée dont le titre est *Santa Maria del Sole*, sainte Marie du Soleil.

Près delà je vois les restes de la maison de Nicolas Renzio, qui voulait faire revivre les temps anciens : construite il y a 2600 ans, elle ne présente plus que sept colonnes et une croisée ruinées.

M'écartant du Tibre un instant, j'entre dans les rues voisines, d'abord je m'arrête à l'église de Sainte Marie Egyptienne desservie par des prêtres du rit grec. L'architecture en est fort jolie, mais elle est simplement décorée : puis je jette les yeux sur le petit arc de Septime Sévère, érigé en l'honneur de Domitien. C'est un portique carré, assez curieux ; j'en vois un autre consacré à Janus, il est fort élevé et sans couronnement ; il a quatre faces, sur chacune desquelles sont en bas trois niches qui se touchent, et deux en haut ; toutes les cinq sont vides. Elles contenaient jadis des statues en bronze enlevées par les barbares après la bataille de Constantin. L'église de Saint Georges vélèbre est à côté : le portique a quatre colonnes et une frise sur laquelle on a inscrit des lettres grecques peu lisibles aujourd'hui. Cinq grilles donnent entrée dans un beau péristyle ; l'intérieur n'est d'aucun intérêt : une grande tour carrée, très-antique, et qui a un grand nombre d'étages, en est proche. J'ajouterai que je trouve à peu de distance un égoût ancien près duquel sort une eau minérale très-salutaire en été et dans la mauvaise saison.

Dans le même quartier, quelques arcades soutenues par des colonnes en marbre, d'ordre corinthien, qui subsistent encore, annoncent quelle était la beauté

du portique élevé par Auguste, sous le nom d'Octavie, sa sœur.

Vient ensuite l'église de Sainte Marie en *Eresimen*; j'y entre par un vestibule où est une grande pierre qui a la forme d'une énorme figure dont la bouche très-large est ouverte. On forçait d'y mettre la main, dit-on, pour prêter serment à la vérité. L'intérieur est éclairé par le haut; la voûte est fort simple; de chaque côté neuf colonnes en marbre, ainsi que trois pilastres, dessinent trois nefs qui n'offrent aucune décoration notable.

Le joli fronton du portail moderne de la petite église de la Magdeleine mérite un coup d'œil : deux colonnes, deux pilastres, deux statues en bas, deux en haut, forment la décoration extérieure; l'intérieur y répond-il? Au-dessus de la porte principale un buffet d'orgues très-riche en dorures, et même en statues de marbre, donne une composition singulière et ravissante. La voûte est couverte de fresques d'un dessin léger; dans la nef je distingue six statues en marbre d'un travail très-fini; à droite, à gauche, deux charmantes chapelles tracées en hémisphère; une belle balustrade ferme le sanctuaire, où j'observe deux bas-reliefs d'une sculpture parfaite. La peinture de la coupole au fond du chœur est magnifique. Un dôme donne du jour à cette partie dans laquelle se trouvent encore de chaque côté trois chapelles très-ornées. Celle qui est près du chœur à droite est tout éclatante de dorures.

Je regagne les bords du Tibre; le pont Sublicius me rappelle la célèbre bataille entre les Romains qui étaient sur la rive gauche, et les Étruriens sur la rive droite. Les premiers commandés par Valerius Publicola,

les seconds par Porsenna qui avait son armée sur le mont Janicule : ce fut là qu'Horaclius Coclès fit couper derrière lui le pont qui conduisait à Rome. Près du fleuve je vois l'arc de triomphe bâti en briques, élevé en son honneur, je vois l'endroit où Clélie, jeune romaine et ses compagnes, prisonnières de Porsenna, traversèrent le Tibre à la nage pour rejoindre les Romains.

Déjà je suis vis-à-vis le port établi sur la rive droite, on le nomme *Porto di Ripetta grande*, port de la grande rive : là commence la route conduisant à Ostie, port qui est à cinq lieues de Rome. Là apparaît un bâtiment immense qui a soixante-dix croisées de face à chacun des quatre étages. Il est destiné à recevoir les enfants trouvés, et les femmes de mauvaise vie, que la police fait arrêter.

Je ne tarde pas à arriver aux anciennes fortifications d'Ancus Martius, quatrième roi de Rome; elles sont au pied du mont Aventin. Je cherche envain le temple de la Prudence patricienne, et celui de la Pudeur plébéïenne qui étaient sur la hauteur : ils ne subsistent plus; mais j'y vois les restes du temple de la Liberté bâti par le père des Gracques : en bas je trouve quatre colonnes de face et deux en retour : celles-ci paraissent moins anciennes. Ce sont les restes du temple consacré à la Fortune virile par Servius Tullius, pour remercier les dieux de ce qu'étant né esclave il était devenu roi. Virgile avait placé l'antre de Cacus sur le mont Aventin.

Je m'éloigne du fleuve pour longer une colline très-fertile et couverte de vignes, je passe alors sur le terrain où se promenaient les orateurs en sortant du Forum, où César et Pompée se rencontraient comme

simples citoyens. Marchant sur la pelouse je parcours pendant un quart d'heure une allée très-agréable, plantée en beaux arbres dont l'ombrage m'est utile; je distingue non loin de là les restes d'un bâtiment, dans lequel on détenait les prisonniers pour dettes; des prairies sur la droite étalent à côté de moi un riant tapis de verdure fort étendu; et au-delà j'aperçois une croix plantée sur une montagne formée de débris de poteries, on la nomme *monte Testaccio;* on y a creusé un grand nombre de caveaux qui appartiennent à des habitants de Rome; ils y conservent leur vin, ou ils les louent pour le même usage; aussi rencontré-je sans cesse sur ce chemin quantité de petites voitures qui se croisent, attelées d'un cheval étique, ou d'un mulet, conduites par un homme à peine vêtu, elles sont chargées de dix à douze petites barriques, les unes pleines, les autres vides.

Je passe devant le cimetière des Anglais dans lequel il n'y a aucun monument; puis, à côté du magasin à poudre, bâtiment carré, assez étendu et qui par le haut a des croisées fort petites. — Un demi-quart d'heure après, je contemple le tombeau de Caïus Sextus, bien conservé, grâce à sa solidité : pyramide triangulaire dans la forme égyptienne, toutes les faces sont revêtues de marbre, elle a 120 pieds de hauteur et 80 pieds à la base au milieu de laquelle sont renfermées, dit-on, les cendres de Caïus Sextus, à côté un piédestal conserve une inscription qui m'indique qu'il portait une colonne surmontée de la statue de Caïus Sextus.

Me voici à la porte de Saint Paul, qui est très-simple : deux tours crénelées l'accompagnent : j'entre dans le faubourg du même nom : il s'appelait dans

les temps anciens, faubourg d'Ostie. Il est habité par des vignerons et des jardiniers, dont les maisons modestes forment une espèce de rue assez large : à côté de presque toutes une haute arcade avec couronnement soutenue par deux beaux pilastres en pierre, précède un héritage et rappelle que là jadis étaient les maisons de campagne des Romains opulents.

Déjà sur la droite se montre l'église de Saint Paul, peu éloignée, elle appartenait à l'ordre des Bénédictins. Je sais que la plus grande partie de ce monument gothique fut détruite par un incendie en 1822. Je me hâte d'en approcher en observant que ce qui reste prouve suffisamment que l'extérieur n'avait rien de bien frappant. Lorsque je suis à la porte du couvent qui a été moins atteint par le feu, un religieux qui me l'ouvre me conduit d'abord dans une sacristie voûtée et fort simple, puis il m'introduit dans la basilique : déplorable spectacle ! désastre inouï ! m'écrié-je aussitôt que j'y pénètre : toutefois en distinguant des objets, attestant, tout dégradés qu'ils sont, l'ancienne magnificence de l'intérieur, l'admiration se joint au sentiment pénible ; sur-le-champ, je cherche à retrouver la composition de ce majestueux édifice et a connaître au moins en partie, d'après le récit de mon complaisant introducteur, les beautés qu'il a perdues : elles étaient innombrables, et du plus grand prix. Bâti par Constantin, il fut la première église catholique à la fin du 4.me siècle, sous le pape Silvestre : alors s'élevait l'hérésie d'Arius, qui combattit la doctrine catholique sur la divinité de Jésus-Christ.

La longueur totale est de 320 pieds, la largeur a la croix de 240 pieds, et la hauteur de 90. Cent

quarante colonnes dessinaient cinq nefs ; celles des basses nefs étaient en granit égyptien, rouge et noir : celles de la nef principale, cannelées, au nombre de quatre-vingt, d'un seul morceau, en marbre blanc, si beau, et d'une forme si parfaite, qu'on croit qu'elles avaient appartenu à un temple d'Athènes, décrit par Pausanias. Les dix colonnes de granit oriental qui soutenaient la voûte de la croix étaient les plus grosses que l'on connût à Rome. Dans le fond du sanctuaire au rond point de la voûte, Jésus-Christ et les quatre évangélistes, et au-dessus les huit autres apôtres, étaient des peintures en mosaïque où brillait l'or. On en voit quelques restes. Quatre colonnes de porphyre soutenaient un baldaquin et un dessin gothique. Le pavé à compartiments était en marbres de différentes couleurs, chargés de sculptures et d'inscriptions antiques.

Ah ! ce que je vois, ce que j'apprends avec beaucoup plus de détails, que je n'en consigne ici, fait vivement, douloureusement, regretter ce qui n'est plus. Voici comment arriva ce trop fâcheux événement, dont fut témoin le religieux qui m'accompagne : des ouvriers travaillaient à réparer la couverture : imprudemment pendant la nuit, ils laissèrent dans les combles du feu qui atteignit rapidement des matières inflammables, et consuma de grandes poutres qui soutenaient la charpente ; les voûtes s'écroulèrent promptement, et attendu, qu'excepté le couvent, il n'y avait aucune habitation voisine, déjà tout était embrasé lorsqu'on voulut porter des secours trop tardifs. L'ardeur et l'activité des flammes étaient extraordinaires et telles que des colonnes de marbre même furent à demi fondues : les traces de cet effet

sont visibles : on recueillit, on me montre des portions de pierres et de marbres qui portent des empreintes d'or et de peintures étrangement confondues par la fusion : il est aisé de conjectûrer aujourd'hui qu'en peu d'heures tout n'offrit qu'un cahos désolant.

Depuis la catastrophe, on a déblayé, on a entrepris et on continue de reconstruire ce temple auguste, dans les mêmes dimensions, dans la même forme : chaque jour il arrive, et je vois arriver de la carrière qui est entre Arèna et domo Dossola, non loin du Simplon, des marbres destinés à former les colonnes. Que d'années il faudra pour achever les réparations ! quelles sommes ne coûteront-elles pas ? reverra-t-on jamais la même richesse de décorations ? les fonds que l'on y consacre annuellement ne sont pas considérablés. — Je quitte ce lieu, l'âme navrée, elle est encore aujourd'hui pénétrée du sentiment, que fait éprouver l'aspect de cette lugubre dévastation.

Cependant je prends un chemin que bordent des deux côtés des murs en roche vive, ils sont couronnés de jardins et de vignes bien cultivés. Après une demi heure de marche, j'arrive au couvent de saint Sébastien qui est à plus d'un quart de lieue de Rome : il est occupé par des Feuillants. Scipion Borghèse fit construire le portail de l'église, portique à dix colonnes, dont deux doubles de chaque côté, et une seule à chaque extrémité. Elles sont en granit rouge et gris. L'intérieur n'a de remarquable que la statue de saint Sébastien, en marbre, sculptée par le *Bernin*. Elle est couchée sous l'autel d'une chapelle : au-dessous le corps du saint repose non visiblement. A côté de la chapelle, par un escalier reconstruit depuis peu, dont les mar-

ches sont douces, mais peu larges, dont la voûte est si basse qu'il faut ployer le corps pour y descendre, tenant à la main un cierge donné par le bon père Feuillant qui me guide, je pénètre dans des galeries souterraines, creusées à une grande profondeur, surnommées les catacombes. Elles se communiquent, elles se croisent. Ce fut d'abord le lieu de la sépulture des esclaves; depuis, dans le temps des persécutions on s'y réfugia. De droite, et de gauche je vois plusieurs rangs de niches pratiquées dans la pierre horizontalement, revêtues de briques ou de tablettes de marbre. Chacune a la longueur propre à recevoir un corps que l'on y déposait secrètement, parfois on y mettait les instruments de supplice avec quelques marques qui rendaient témoignage de la religion du mort : en effet on lit; tantôt, DEO MAXIMO, *au Dieu très-grand*; indice de la sépulture d'un chrétien; tantôt, DIIS MANIBUS, *aux Dieux mânes*; indice de la sépulture d'un payen : ici, SACERDOTI, *à un prêtre*; là, NEOPHITÆ, *à un néophite*. J'observe de petites cavités qui sont proches d'une autre de la grandeur commune : n'y a-t-il pas lieu de présumer qu'en cet endroit furent placés le corps d'une mère et ceux de ses quatre enfans immolés avec elle : quelques bierres en pierre restées intactes, mais vides, n'avaient-elles pas servi à recevoir les corps de plusieurs prélats, ou d'autres personnes élevées en dignité ? car il n'y avait pas de tombes pour le plus grand nombre des martyrs. A l'extrémité d'une galerie paraît une sorte d'autel sur lequel, suivant la tradition, saint Maxime a célébré les divins mystères pour les persécutés. Ailleurs une pierre révèle la place où succomba sainte Lucine; quantité de croix, de palmes,

d'épitaphes, sont incisées à la voûte et sur les côtés. Mon guide officieux me permet de m'asseoir, c'est donc ici, me dis-je, que sous les Césars, tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions, en un mot, des milliers d'adorateurs du vrai Dieu, saisis d'une juste terreur, épouvantés par le fer, le feu, les chevalets, enfin par les apprêts des supplices de tout genre, protégés uniquement par les voiles de la nuit, cherchaient un asyle préservateur; c'est ici que, soit debout, soit à genoux, les mains jointes, ils faisaient retentir les sombres voûtes des accents d'une foi inébranlable, d'une courageuse ferveur, commencés souvent par leurs ministres zélés et charitables; quelquefois par un vénérable prélat: c'est ici que le sacrifice de l'agneau sans tache offert sous leurs yeux les animait à faire religieusement le sacrifice de leur propre vie; c'est ici que toutes les pensées de la terre sont remplacées dans mon esprit par des pensées qui se portent vers le ciel.

Le cierge menace de s'éteindre bientôt; je me lève et fais un mouvement pour enlever une poignée de cette terre digne de vénération; le religieux qui m'observe scrupuleusement, arrête mon bras, et me dit d'un ton de voix élevé, qu'il n'est permis à qui que ce soit de ravir, non seulement des ossements, mais même une parcelle de pierre, ou de terre; j'apprends de lui qu'on ne continue à faire des fouilles de temps en temps, qu'en vertu d'un ordre écrit du Souverain Pontife, pour recueillir les reliques des saints qu'il accorde aux évêques, aux puissances, parfois aux ambassadeurs.

Je sors de ces catacombes, et dans une salle de la maison religieuse, on me montre le plan de la totalité

ouverte de ces souterrains ; dont toute l'étendue n'est pas encore explorée. On prétend qu'ils se prolongent jusqu'à seize lieues de Rome. Ce que l'on en parcourt pendant trois quarts d'heure est en quelque sorte un labyrinthe ; on en sortirait difficilement si l'on n'était guidé par une personne qui en connut parfaitement les tours et détours.

Aussitôt que j'eus remercié l'excellent, le respectable moine, sans quitter la voie Appienne, j'observe les murs de la longue enceinte des écuries de Caracalla ; je m'approche d'une tour dont la dimension est extraordinaire ; des têtes de bœufs qui servent d'ornements à la corniche l'ont fait nommer par le peuple *Capo di Boë*, tête de bœufs. Crassus le riche, si fameux par son luxe et sa prodigalité, éleva ce mausolée à Metella sa femme, fille du consul Cecilius Metellus. Je remarque l'urne qui contenait ses cendres : sur un marbre je lis : CÆCILIÆ CRETICI METELLÆ CRASSI, *à Cecilia Metella, fille de Crassus Crétois :* ce surnom avait été donné à ce consul parce qu'il avait conquis l'île de Crête.

Près de là sont les ruines de la maison qu'occupait la famille Gratiani : je distingue plusieurs pièces fort grandes : vis-à-vis est un reste de la forteresse qu'elle avait fait construire pour se défendre. *Canova* découvrit là sur un mur une urne à chaque côté de laquelle est une statue et un double bas-relief, tout est bien sculpté.

Sans m'éloigner beaucoup je traverse l'espace immense du cirque de Caracalla ; il était jadis flanqué de quatre tours carrées ; autour régnait une galerie qui est marquée sensiblement. La curiosité me porte au-delà vers la fontaine Égérie, dépouillée de ses

principaux ornements ; elle est dans les champs au pied d'une montagne sur laquelle on a élevé une petite chapelle très-commune : la source paraît au fond d'une voûte, surmontée d'une statue de marbre qui est mutilée. Elle représente une femme, nue, couchée dans l'attitude d'un fleuve appuyé sur son urne. C'est là que se retirait Numa Pompilius pour consulter la nymphe Egérie, lorsqu'il voulut donner des lois à son pays, et se dire inspiré par elle.

Aucun autre objet ne pouvant dans ces champs exercer mes recherches, je reviens sur mes pas, et je gagne la porte de Saint Sébastien, nommée autrefois Capalena. Elle est composée d'une seule arcade accompagnée de deux colonnes dont la base n'est pas sur le même plan que la porte ; mais commence à moitié de sa hauteur. Au-dessus de l'entablement est une partie de fronton. Tout ceci offre les restes de l'arc de triomphe de Drusus Largus.

Rentré dans la ville, je trouve peu à près sur la droite l'indice seulement du tombeau de Cornelius Scipion, que j'ai remarqué au Vatican comme très-précieux.

Lorsque j'eus parcouru une partie de la rue Saint Sébastien, sur la gauche quatre tours rondes d'une grande dimension m'attirent aux thermes d'Antonin Caracalla ; on appelait Thermes de vastes édifices qui servaient aux bains publics. On m'en ouvre une pièce contenant des bustes mutilés, des débris de colonnes ; dans des pièces beaucoup plus grandes et qui sont maintenant sans forme, il est facile de distinguer les places d'où l'on a enlevé un grand nombre de statues qui parent le musée du Vatican ; en outre des enfoncements qui recevaient les baignoires.

Bientôt ayant repris la rue Saint Sébastien, je me porte sur le mont Cœlio; le temple de Claude qui avait adopté pour fils, Néron déclaré empereur sous le nom de Caligula, (il avait orné Rome de beaucoup d'édifices publics) offre un portique à quatre colonnes, c'est aujourd'hui l'église renommée dite Saint Étienne le Rond, à cause de sa forme ronde; elle fut consacrée par Grégoire XIII pour le culte catholique. Cet édifice est soutenu par soixante colonnes, dont vingt séparées par des pilastres supportent une rotonde qui est au centre, et au milieu de laquelle est placé l'autel. Le tabernacle qui est en bois très-simple, peint en gris, figure un temple. Une balustrade d'un goût moderne, et en marbre, est fort belle; partout le pavé est d'une pierre antique. Quatre chapelles convenablement parées sont à des points correspondants; les murs sont couverts de trente-deux fresques parfaitement conservées, aussi fraîches que de nouvelles tapisseries des Gobelins. Chacune d'elles fait un tableau qui représente le martyre d'un saint, ou d'une sainte; au dessous une inscription porte, outre le nom, le sujet du martyre, et sous quel empereur la persécution a eu lieu. Tout est magnifique, l'édifice est éclairé par le haut : il est dans la dépendance de l'empereur d'Autriche qui l'entretient, nomme un chapelain à qui j'ai parlé, le loge dans une petite maison qui touche au portique, et lui donne un traitement.

Sans parler de l'église de Santa Maria Navicella, qui a un portique à cinq arcades; de celle dédiée à Saint Jean et à Saint Paul, en avant de laquelle sont les murs ruinés d'une grande construction, qui rappelle le marché aux poissons sous la république, je m'ap-

proche de l'arc de triomphe de *Dolabella*, qui pendant les guerres civiles de Rome montra un caractère séditieux et un grand attachement au parti de Jules César. Il se trouva à la bataille de Pharsale et à celle d'Afrique; élu tribun du peuple, il voulut établir une loi préjudiciable aux créanciers; Marc-Antoine s'opposa à son dessein qui tendait à frustrer ses propres créanciers, et à gagner la faveur du peuple. A raison de sa petite taille, Cicéron dit un jour, en le voyant entrer chez lui avec une longue épée : *qui donc a attaché mon gendre à cette épée ?*

J'aperçois sur la hauteur une partie des murs de l'aqueduc que Néron seul ordonna, et d'un autre côté les ruines superbes de celui que les Césars firent construire. En avançant encore un peu dans la ville, je trouve le célèbre couvent de Saint Grégoire, qui appartient aux Camaldules : Grégoire XVI, aujourd'hui Souverain Pontife, en était le supérieur à l'époque de son élection. Par un perron qui a trente marches je monte au portail; cinq arcades en longueur et trois en largeur, dessinent une cour entourée de larges galeries, dont les voûtes sont couvertes de peintures à fresque bien conservées, et les murs tapissés d'inscriptions : j'y remarque les mausolées de plusieurs cardinaux qui furent religieux dans ce monastère.

La nuit arrive, je regagne promptement mon hôtel pour y prendre un repas nécessaire, et goûter un sommeil réparateur.

La nuit seule avait suspendu mon avidité à connaitre de nouveaux objets propres à intéresser, dans cette cité, le voyageur curieux; le temps ne la contrarie pas à mon lever : mon Cicérone se montre très-exact

à se rendre à mon hôtel à six heures du matin, comme je le lui avais prescrit la veille ; nous nous mettons en marche. Après avoir parcouru plus de la moitié de la rue du Cours, j'en prends à gauche une petite qui me conduit à la fontaine Trevi élevée dans Rome moderne au bas du mont Quirinal. Quel enchantement produit soudain l'aspect de ce monument ouvrage de *Salvi* ! il réalise tout ce qu'en ce genre l'imagination la plus féconde, la plus fleurie, peut concevoir de plus ravissant. La construction totale repose sur une masse de rocher habilement traitée dans des détails infinis. Les eaux comme accidentellement s'en échappent plus ou moins abondamment, par plus de vingt crevasses, et avec un mouvement naturel dans leurs sinuosités et leurs chutes. De petites roches en outre sont jetées çà et là d'une façon pittoresque, et couvertes de plantes marines, de reptiles, d'animaux aquatiques, de la bouche desquels sortent des filets d'eau : il en jaillit aussi entre des arbustes et des roseaux. Toutes les eaux se réunissent dans un seul bassin qui jadis était à la tête du Champ de Mars. Au devant de l'édifice elles forment, pour ainsi dire, un lac tracé en hémisphère. Au-dessus du rocher s'élève un bâtiment d'ordre corinthien à deux étages, dont le second est un attique. Au milieu, un avant corps occupe près de la moitié de la face, fait saillie par quatre colonnes, dont chacune porte une statue posée sur un piédestal. Dans l'intervalle des colonnes sont trois niches : les deux de côté sont carrées et contiennent des figures allégoriques ; l'une est l'Abondance ; l'autre, la Santé. Au-dessus on a mis des bas-reliefs, l'un représente Agrippa faisant conduire à Rome l'eau

vierge : l'autre, une jeune fille indiquant à des soldats romains la source. C'est delà que cette eau a pris son nom. La niche du milieu est occupée par la statue colossale de Neptune monté sur son char qui a la forme d'une coquille ; il est tiré par deux chevaux marins que conduisent des tritons sonnant de leurs conques : ils semblent retenir avec peine les chevaux qui se cabrent et s'élancent sur des parties du rocher. Deux arrières corps sont ornés de pilastres entre lesquels à droite, à gauche, trois croisées à chaque étage ont un balçon en pierres. Une balustrade règne au couronnement. Le fronton porte quatre statues emblêmes des quatre saisons. Deux renommées en outre soutiennent les armes de Clément XII. Enfin au pied du monument la figure colossale du Nil en marbre est d'un côté, et de l'autre côté celle du Tibre. L'aqueduc amenant de Tolonna près Frascati, qui est à trois lieues, cette eau la meilleure que l'on boive à Rome, est celui que l'on construisit sous Agrippa, gendre d'Auguste. Il fut dégradé du temps des barbares, de telle sorte que les engorgements arrêtaient le cours de l'eau. Nicolas V, Sixte IV, commencèrent les réparations que Pie IV fit achever en 1560 ; et c'est à Clément XII que l'on doit la façade, tout à la fois élégante et majestueuse.

De là j'allai chercher l'église de Saint Louis qui est presque à l'extrémité de la rue du Cours. Le portail assez beau, d'ordre corinthien, surmonté du dorique, offre deux colonnes et quatre statues parmi lesquelles se trouve celle de saint Louis, roi de France. L'intérieur dont le pavé est en marbre présente trois nefs : il est remarquable par des pilastres ioniques en

jaspe de Sicile, par les dorures, par les combinaisons variées du stuc, par deux superbes buffets d'orgues, et deux tribunes fort riches qui sont dans le chœur : toutes les voûtes sont couvertes de peintures encore fraîches : de chaque côté cinq chapelles sont décorées de colonnes en marbre précieux et de bons tableaux, parmi lesquels on distingue l'Assomption de la Vierge, par le *Bassan*, et différents traits de la vie de sainte Cécile, par le *Dominiquin*. Le portrait en mosaïque du cardinal d'Ossat, ami d'Henri IV, et qui était si digne de ce titre, est placé au haut du mausolée érigé à ce prélat, dont les lettres éloquentes et naïves charmeront à jamais le lecteur. Cette église paroissiale est desservie uniquement par des prêtres français. Grégoire XVI, qui occupe aujourd'hui la chaire de Saint Pierre, quand il y fut reçu après son avènement au pontificat, adressa au clergé français un éloge très-flatteur en disant : Ecce gemma coronæ meæ, *Voici la pierre précieuse de ma couronne.*

Une rue qui est vis-à-vis et très-étroite me conduit naturellement à l'église des saints Apôtres : le portail a une forme particulière : neuf arcades fermées par des grilles de fer, et surmontées des statues des douze apôtres, soutiennent un long péristyle sous lequel j'admire une statue délicieuse en marbre blanc, par *Canova* : une femme à genoux dans l'attitude de Magdeleine, la religion sans doute, est au pied d'un buste adossé au mur ; cet emblême de la douleur a été érigé à Clément XIV. Dans l'intérieur, deux rangs de six colonnes dessinent trois nefs : il y a quatre chapelles de chaque côté : outre plusieurs statues en marbre d'artistes habiles, quatre tableaux se recom-

mandent par la beauté ; au-dessus du maître-autel, le Jugement dernier, composition savante quoiqu'elle ne soit pas de *Michel-Ange*. — Dans une chapelle la copie de l'Assomption de *Rubens*. — Dans une autre une Descente de croix ; la pose du Christ, celle de toutes les personnes qui coopèrent à l'action, l'effet de l'ensemble, ainsi que tout le coloris, marquent un vrai talent. Un peu plus loin, saint Antoine, par *Lutti*, me frappe aussi : il règne pour les yeux une harmonie parfaite dans la distribution des lumières et des ombres.

Sur la place dite des Saints Apôtres, le palais Colonne ancienne propriété d'une famille de ce nom, habité par l'ambassadeur de France, a si peu d'apparence que l'extérieur n'invite pas à le visiter : cependant ma curiosité est satisfaite en examinant l'intérieur qui ne manque ni de noblesse, ni de grandeur. J'entre dans une fort belle cour : je monte un magnifique escalier qui me conduit à de vastes appartements richement meublés : je reste en contemplation au milieu d'une galerie qui a 200 pieds de longueur et 40 pieds de largeur : l'architecture et les ornements en font l'une des plus belles de Rome. Le plafond représente les Victoires de Dom Juan d'Autriche et le fameux combat de Lépante. Marc-Antoine Colonna y commandait l'armée catholique contre les Turcs. A droite, à gauche, un petit nombre de tableaux, tous des plus grands maîtres, tels que *Raphaël*, *Paul-Véronèse*, *le Poussin*, *Lorrain*, *l'Albane* ; saint François par le *Guide* ; Mater Dolorosa, par le *Guerchin*, se font singulièrement remarquer : à chaque bout de la galerie un salon en est séparé par des colonnes de jaune

antique et par des trophées d'armes d'un travail exquis: ensuite le jardin qui s'étend sur le mont Quirinal, paré de statues, de fontaines, d'arbustes élevés dans une longue orangerie, est couronné d'un bois où je trouve un bloc de marbre qui a 12 pieds de longueur autant de largeur et onze d'épaisseur. C'est un reste d'un temple du Soleil élevé par Aurelien après la victoire qu'il remporta sur Zénobie reine de Palmyre. Mais qu'aperçois-je? la colonne Trajane qui semble point de vue placé exprès pour le palais de l'ambassadeur? je m'empresse donc d'aller chercher l'endroit où elle est posée. Non loin de là je la trouve sur une petite place peu digne d'elle, et qui n'est que le centre de l'ancienne place publique si étendue qu'on appelait *Forum Trajani*. Bientôt j'observe que par la succession des temps, le sol fut tellement exhaussé, qu'il en cachait au moins toute la base, lorsque Sixte V fit creuser le terrain à 11 pieds de profondeur; ainsi elle est découverte dans toute son élévation qui est de 144 pieds. Au sommet apparaît la statue de saint Pierre qui a remplacé celle de Trajan. Apollodore composa cette colonne de blocs de marbre de Paros, de huit pieds et demi chacun, mis les uns sur les autres. Dix-sept morceaux forment le fût qui est en spirale revêtu de bas-reliefs admirablement sculptés, retraçant les exploits de Trajan: le sénateur en ordonna l'exécution lorsque cet empereur se couvrait de lauriers dans la guerre contre les Parthes; elle fut placée après la victoire qu'il remporta sur les Daces. Je descends dans l'excavation pour m'approcher du piédestal extrêmement curieux par la sculpture élégante des trophées, des aigles, des guirlandes de

feuilles de chêne et de laurier. Puis par une porte pratiquée à la base, un escalier tournant ménagé dans l'intérieur du fût me porta au sommet qui forme une terrasse entourée d'une balustrade dorée ; delà mes yeux embrassaient la ville de Rome, et les environs ; spectacle à peu près semblable à celui dont m'avait fait jouir la tour du Capitole.

Près d'arriver à une place voisine nommée *di monte Cavallo*, je visitai rapidement. le palais Rospigliosi bâti sur les thermes de Constantin. Parmi les belles peintures que renferment les salles, le tableau de la vie humaine par le *Poussin* me charma aussi bien que les fresques d'une galerie qui est au fond du jardin : elles sont du *Guide*. Quoi de plus léger, de plus gracieux, que celle de l'Aurore aux doigts de rose ! elle est montée sur le char du Soleil, entouré des douze heures précédées par un génie tenant un flambeau figurant l'étoile matinale. Mais me voici sur la place même du palais Quirinal : elle n'est pas régulière : sur la gauche au milieu d'une rampe est la porte du palais ; elle se trouve à l'extrémité d'un mur. Deux colonnes de marbre décorent cette entrée principale, et supportent une tribune où le pape donne sa bénédiction : ce palais qui est du dessin de *Ricci*, fut commencé en 1540 par Paul III, augmenté par Grégoire XIII, Sixte V, Alexandre VII et Clément XII. Le pape l'occupe dès le premier mai ; il y réside plusieurs mois : l'air y est plus sain qu'au Vatican, et qu'en tout autre endroit de la ville. La cour est un parallélogramme qui a 320 pieds de longueur et 160 de largeur : sur les quatre côtés règne un portique formé par dix-huit arcades dans la longueur et neuf dans la largeur.

Au fond de la cour au-dessus du portique est un bâtiment qui n'a que cinq croisées ceintrées fort grandes : c'est là l'appartement du pape ; au-dessus une horloge à jour est d'un joli effet. L'escalier est large et noble. Les tableaux sont le seul luxe de la salle dite royale, et de toutes les autres pièces : l'ameublement partout est plutôt modeste que riche : le jardin est dans une situation favorable pour avoir ainsi que le palais des points de vue agréables et variés. Il est embelli par des statues, des fontaines, des bosquets et une grotte en rocailles : vers le milieu du point le plus élevé, un *Casino* ou petite maison créée par Benoit XIV est orné de peintures fort estimées ; entre autres une mosaïque représente le Parnasse : Apollon la lyre à la main se trouve au milieu des neuf muses ; on appelle ce Casino *café house*, parce qu'il est dans le genre anglais, et que le pape y prenait souvent le café. En sortant du casino une allée me mène à une fontaine dont toute la construction est en porphyre. — Étant rentré sur la place j'examine une colonne obélisque égyptien ; au pied sont deux chevaux de marbre blanc, de forme colossale, en style grec. Deux hommes qui se ressemblent, jeunes et forts, aussi en marbre blanc, tiennent les rênes comme pour les assouplir ; figurent-ils Castor et Pollux ? je le pense, et je n'embrasse pas l'opinion de ceux qui prétendent qu'ils figurent Alexandre domptant Bucéphale. Pourquoi aurait-on placé dans le même lieu deux fois le même sujet ? Sans doute ce sont ces deux chevaux qui ont fait donner à cette place le nom *di monte Cavallo*. Au dessous de l'un d'eux on lit : OPUS PRAXITELIS, *ouvrage de Praxitèle*, au-dessous de l'autre, OPUS PHIDIÆ, *ouvrage de Phidias*. Plus bas est un bassin en marbre vert.

Sur la même ligne que le palais Quirinal, un peu au delà, est le palais de la Consulte; c'est de là que partent les bulles, les brefs, les rescrits, et autres pièces officielles qui émanent de l'autorité Pontificale. La façade est de bon goût : il y a deux ordres de pilastres, l'un demi rustique, l'autre ionique. Elle est surmontée d'un attique et d'une haute balustrade; les portes et les pilastres sont couverts de trophées d'armes et de statues couchées sur des tympans.

Vis-à-vis au-dessus d'un perron à double rampe est un bâtiment destiné à loger les écuyers, et d'autres personnes de service appartenantes à la maison du Pape. Les écuries simples et fort étendues y sont contigues.

Un autre bâtiment, mais tenant au palais Quirinal, puisque l'entrée se trouve sous l'un des portiques, règne sur la gauche dans une petite rue neuve qui aboutit à la place : il est d'une longueur prodigieuse. La première partie est d'une belle construction, fort élevée et à trois étages, dont chacun porte treize croisées de face; elle renferme les salles où dans le conclave on émet le vote et où l'on dépouille le scrutin. La suite ou seconde partie est d'une construction plus simple, moins élevée quoiqu'ayant aussi trois étages dont chacun porte soixante-dix croisées. Toute celle-ci est consacrée à loger les Cardinaux qui concourent à l'élection du Pape : voici comment se compose l'habitation de chacun d'eux. Point de rez-de-chaussée. Au premier étage deux fenêtres avec des grilles; là sont la cuisine et la chambre des valets : au second qui n'est qu'un entresol, deux fenètres à la chambre de l'ecclésiastique qui est son secrétaire, dit conclaviste;

au-dessus est la chambre du cardinal, elle a aussi deux fenêtres, mais très-hautes. Ce bâtiment est double; il donne donc un même nombre de pièces semblables qui ont jour sur la cour du palais du Pape; donc soixante-dix cardinaux peuvent être logés : le Pape ne peut donner que soixante-douze chapeaux, c'est-à-dire ne nommer que soixante-douze cardinaux : l'éloignement, les maladies empêchent quelques-uns de se rendre à Rome pour cette cérémonie; d'ailleurs il y a toujours plusieurs chapeaux vacants.

Je me dirigeai ensuite vers la partie la plus élevée du mont Quirinal, et je ne tardai pas à y trouver *villa Aldobrandini.* De superbes bas-reliefs antiques déjà signalent la façade du palais : bientôt je reconnais les agréments infinis de ce séjour, par la position, les plantations, les eaux. Dans un petit salon à l'extrémité du jardin mes regards se fixent long-temps sur un morceau très-précieux : c'est une fresque connue sous le nom *noce Aldobrandine*; elle fut trouvée dans une maison de Mécène, sous le pontificat de Clément XIII Aldobrandini. Les peintres les plus célèbres en firent leurs études : une jeune mariée est assise sur son lit, une femme à côté d'elle paraît l'instruire, l'époux couronné de pampres est au pied du même lit, plusieurs femmes jouent de la lyre, d'autres versent dans un vase des parfums qui brûlent; des matrones sont autour des vases de purification. Cette peinture a perdu le brillant de son coloris, mais l'élégance et la correction du dessin sont encore visibles; on croit qu'un artiste grec en est l'auteur.

En sortant de ce lieu je n'hésite pas à entrer dans l'église de Saint Pierre-ès-liens qui en est proche.

Tout-à-coup la vue de l'ouvrage le plus majestueux, le plus imposant de *Michel-Ange* me transporte d'admiration. Au tombeau de Jules II, Moyse en marbre blanc, d'une taille gigantesque et dont la barbe vénérable descend sur la poitrine, est assis tenant sous son bras les tables de la loi : quel feu dans son regard qui est celui d'un mortel inspiré, du législateur des Hébreux ! ne semble-t-il pas reprocher aux Juifs leur opiniâtre incrédulité ?

Je suis si près du mont Esquilin, qu'en marchant pendant cinq minutes, je me trouve aux pieds des murs extérieurs bien conservés des thermes de Titus. Hélas! il ne reste aucune trace de la magnificence de l'intérieur : les 1500 siéges de marbre pour la commodité des baigneurs ont disparu : les colonnes, les statues sans nombre sont dispersées dans des palais modernes. Quel développement immense de murailles ! je ne vois plus au dedans qu'un amas informe de débris considérables, couverts de plantes grimpantes et d'herbes. Je m'éloigne de ces ruines, et peu après je parcours avec plaisir une très-longue et charmante allée d'arbres, qui se termine à la place de Saint Jean de Latran, image en quelque sorte d'une solitude, quoique renfermée dans l'enceinte actuelle de la ville. Parvenu là je me crois au milieu des champs. Cependant au-dessus d'une fontaine se montre l'obélisque égyptien le plus élevé qui soit à Rome, le plus ancien monument du monde. Son antiquité est d'environ deux mille six cents ans. Il était, dit-on, contemporain de la guerre de Troye; le barbare Cambyse le respecta au point de faire arrêter en son honneur l'incendie d'une ville. Il a 115 pieds d'un seul morceau et sa hauteur

totale en comprenant le piédestal, et la croix dont il est surmonté, est de cent quarante-quatre pieds. Il est couvert d'hyéroglyphes qu'on n'a pas encore pu expliquer : il décorait la fameuse Thêbes. Constantin le fit descendre par le Nil à Alexandrie, et Constance, son fils, transporter à Rome. Il avait d'abord été placé dans le cirque : puis il resta long-temps enseveli dans la poussière : le célèbre *Fontana* sous Sixte V le déterra et le plaça en cet endroit. Quel superbe édifice, l'église de Saint Jean de Latran ! je me demande pourquoi cette qualification *Latran ?* je sais qu'un des chefs de la conspiration contre Néron s'appelait *Lateranus*. Dois-je conjecturer qu'on a voulu attacher son nom à la première église patriarchale du monde chrétien ? La tradition est muette à ce sujet ? mais elle m'apprend que là un temple fut construit par Constantin, et consacré par le Pape Sylvestre. Il fut détruit par un incendie; Innocent X, Alexandre VII, l'ont fait rebâtir tel qu'il est aujourd'hui. La beauté du grand portail est du meilleur goût; il consiste en deux ordres de colonnes légères et de pilastres entre lesquels sont quatre niches vides; le tout forme donc deux galeries en élévation : sur la frise l'inscription suivante est gravée :

Clemens XII, P. M. in honorem S. S.
Joannis Bapt... et Evang... anno 1725.

Clément XII l'a consacré en 1725, en l'honneur de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Evangéliste.

Deux tours d'un agréable modèle et qui ont deux ouvertures en hauteur, sont couronnées par une flèche petite, mais d'un joli travail. C'est au jour de l'As-

cension que le Pape placé à la deuxième galerie donne solennellement au peuple sa bénédiction.

Dans le vestibule dont les ornements sont en marbre de Carare, sur un fond de marbre jaune antique, d'un côté est la statue antique de Constantin qui fut jadis au Capitole, et de l'autre côté, celle de Henri IV, roi de France. Cinq portes, celle du milieu est en bronze, donnent entrée dans l'église qui a 300 pieds de longueur et 120 de largeur. L'intérieur est de la plus grande noblesse sans trop de recherche, et ne laisse à désirer que des voûtes aux trois nefs, au lieu d'un plafond plat qui toutefois est en grands caissons chargés de dorures et de peintures par *Borromini*. Le pavé est en marbre antique, comme le fit faire Constantin. Dans la grande nef à chaque pilier qui est en marbre jusqu'à la hauteur de six pieds, entre deux colonnes de vert antique, la statue colossale de l'un des douze apôtres est dans une niche surmontée d'un ciel en saillie, ou couronne établie sur l'entablement, et au-dessus ressort un bas-relief très-fini : cette décoration est de *Borromini*. L'ensemble de toutes les parties qui sont en marbre produit un effet indicible et qui enchante. Parmi ces statues regardées comme autant de chefs-d'œuvre, les trois plus remarquables sont saint Pierre et saint Paul, par *Monot*, et saint Barthélemi par *Legros*.

Au maître-autel quatre grosses colonnes de métal doré, tirées du temple de Jupiter Capitolin, soutiennent un baldaquin qui a la forme d'un dôme doré. Au-dessous à une grande élévation, un reliquaire ou tabernacle qui a six pieds de longueur et quatre pieds environ de hauteur, conservé de l'ancienne basilique, d'un

dessin gothique, éblouissant par l'éclat de la dorure, recèle les têtes de saint Pierre et de saint Paul que l'on montre dans certains jours.

Au fond de l'édifice est un autre autel avec deux rangs de stalles de chaque côté. — Le chœur des chanoines se trouve dans une chapelle fermée par une grille placée dans la nef latérale qui est à gauche ; il n'a rien de très-distingué excepté la menuiserie des stalles qui sont sur trois rangs.

La décoration de la chapelle du Saint Sacrement est extrêmement somptueuse : le baldaquin est supporté par quatre colonnes cannelées en bronze ; elles viennent aussi du temple de Jupiter Capitolin. Le tabernacle couvert de pierres précieuses est posé sur un bas-relief d'argent massif qui représente la cène : les quatre statues colossales en marbre de Moÿse, Aaron, Éli, Melchisédech, accompagnent l'autel. Elles sont des plus habiles sculpteurs. On doit aux plus grands maîtres les peintures dont la voûte et les murs sont revêtus.

Quelque surprenante que soit par sa richesse et son éclat, la chapelle du Saint Sacrement, celle des Corsini l'efface encore. L'ordre est corinthien d'après les dessins *d'Alexandre Galilée*. Je ne puis en énumérer toutes les beautés. Je citerai quatre colonnes de porphyre, deux de Giallo antico, pierre si rare que chaque morceau est sans prix : plusieurs autres sont en vert antique ; les bases, et les chapiteaux sont en bronze doré. Au dessus de l'autel le martyre de Saint André est une mosaïque exécutée par le chevalier *Christophe* d'après les dessins du *Guïde*, dont le tableau sur le même sujet fut toujours mis en concurrence avec celui

du *Dominiquin.* Au mausolée de Clément XII qui était de la maison de *Corsini*, les cendres de ce pape sont renfermées dans une urne de porphyre qui avait servi pour le tombeau de *Marcus Agrippa.* — Vient ensuite le mausolée de *Nério*, oncle de Clément XII : j'y vois trois statues; j'admire surtout celle de la Tempérance qui, sous l'emblême d'une femme superbe, verse de l'eau d'un vase dans un autre. — Et tant d'autres mausolées des Corsini, étonnants par le travail et par les ornements. Le pavé est en divers marbres rares, et de rapport : les grilles sont en bronze doré. Enfin tout ce que l'antique et le moderne pouvaient fournir de plus précieux a été épuisé. Cette chapelle a coûté, dit-on, deux millions d'écus romains. Dans une autre chapelle qui est à la nef latérale de droite une lampe reste allumée jour et nuit; on m'ouvre une fermeture en planches, et je vois sous glace dans un encadrement avec larges bordures dorées, la table sur laquelle Notre Seigneur fit la cêne.

Quelques mausolées élevés à des papes qui ont eu leur sépulture dans cette basilique et répartis dans les secondes nefs, ne demandent pas que j'en retrace la composition, qui toutefois est éminemment en accord avec les autres beautés. Mais un tableau de *Ricci* a long-temps fixé mes regards : le sujet est la consécration de ce temple; cette scène dessinée avec une grande facilité, partage d'un artiste non médiocre, séduit l'œil par une entente gaie, et un riant ensemble. L'impression tout à fait religieuse, que l'ordonnance intérieure de cette basilique produit au seul aspect, sans assistance à une cérémonie, est plus forte que dans la même hypothèse celle reçue lorsqu'on entre à Saint

Pierre de Rome, et porte à un plus profond sentiment de piété. Je risque cette réflexion qui étonnera le lecteur, et peut-être encourrera sa censure.

Je ne dois pas omettre un portail latéral qui se présente derrière l'obélisque. Cinq arcades fermées par des grilles, et cinq au-dessus qui sont à jour, forment un double portique : dans le vestibule à gauche est une seconde statue de Constantin, celle-ci est en bronze. La porte est accompagnée de quatre colonnes dont deux sont en marbre jaune antique et deux en bois, cette disparate est inexplicable.

Constantin fit construire un petit cloître contigu à l'église, il a été préservé de l'incendie. La forme et les objets qu'on y a conservés le rendent infiniment curieux : des colonnes délicates comme des fuseaux supportent des arcades à jour et ceintrées : elles dessinent les quatre côtés, le toit est très-bas. Au milieu du terrain couvert aujourd'hui de gazon on trouva, dit-on, le fameux cheval de Marc-Aurèle qui est au Capitole. Dans une des galeries on voit la pierre qui était à l'entrée du puits près duquel Notre Seigneur apparut à la Samaritaine. — Dans une autre la colonne à laquelle il fut attaché. — Dans une troisième, une grande table en porphyre appliquée au mur ; au-dessus on a mis l'inscription suivante : SUPER VESTEM MEAM MISERUNT SORTEM : *ils tirèrent au sort mes vêtements.* On dit que sur cette pierre on fit le partage des habits du Sauveur. — Un peu plus loin un fauteuil en pierre d'une forme antique est très-endommagé ; ce fut celui d'un empereur. Dans les premiers siècles de l'église le Pape s'y asseyait lorsqu'il venait à Saint Jean de Latran pour prendre possession de sa cathédrale : car

elle est son église comme évêque de Rome. Son chapitre dans les cérémonies publiques a la prééminence sur celui de Saint Pierre. Le 13 décembre chaque année l'ambassadeur de France assiste à l'office dans cette église : il est en habits royaux comme représentant le roi de France premier chanoine. J'ignore ce qui a motivé le choix de ce jour.

Le baptistère, édifice isolé où Constantin fut baptisé, est près de cette église. La construction intérieure est élégante et jolie. Quatre colonnes fort légères supportent un plafond carré peint à fresque, par *André Sacchi*, puis vient un dôme soutenu par huit colonnes très-légères aussi et décrivant une rotonde, au milieu de laquelle est un grand bassin en porphyre. Les murs sont tapissés de fresques par *Carle Maratte, Lucas Marsilly*, *Carlo Monetti*, et *Hyacinto Geminiani*. Tous les ans au jour du samedi saint le chapitre se rend processionnellement au baptistère : le doyen qui est un cardinal y fait la bénédiction des fonds usitée dans la chrétienté et il y baptise un juif qui a assité à la procession. Ce cathécumène est revêtu d'une grande robe blanche en lin : j'assistai à cette cérémonie imposante et très-édifiante. L'affluence des fidèles était considérable. Ce n'est que dans les circonstances extraordinaires que l'on en voit beaucoup à Saint Jean de Latran, à raison de son éloignement du centre de la ville.

Sur la gauche du portail latéral un bâtiment très-étendu, a trois étages et un grand nombre de croisées sur deux faces ; les fenêtres du rez-de-chaussée ont, comme à presque tous les palais de Rome, un grillage en fer. Jadis c'était l'habitation des papes qui depuis

fort long-temps ne l'ont plus occupé. Aujourd'hui les troupes autrichiennes y sont casernées.

Vis-à-vis un très-grand hôpital construit par Sixte V présente une façade magnifique du dessin de *Jean Rossi*.

A une extrémité de la place un édifice auquel on a donné le nom *Scala santa*, échelle sainte, construit par Sixte V, offre un portique à cinq colonnes, nombre au moins singulier. Il renferme entre deux escaliers qui sont sur la même ligne un troisième escalier placé au milieu de ceux-ci, il fut transporté de Jérusalem. C'est celui que J.-C. monta dans la maison de Pilate. Il a vingt-huit marches couvertes en planches épaisses. Il est regardé comme un objet de vénération. Chaque personne pieuse le monte à genoux et baise la croix incisée dans la dernière marche par en haut. Des indulgences sont attachées à cette action religieuse : il est d'usage de faire ensuite sa prière dans la chapelle de saint Laurent qui est dans la partie supérieure du bâtiment. J'y contemplai avec admiration une composition très-vaste de *Prosper Orsi*. Elle représente le passage de la mer rouge ; elle est enrichie d'une prodigieuse multitude de figures, le dessin est plein de vigueur, et la science du clair obscur y est étalée avec un effet surprenant.

Une courte visite à *Villa Justiniani* termina ma journée : le palais est fort intéressant pour un amateur de l'antiquité. La cour, les galeries regorgent de statues ; on en compte plus de six cents, au nombre desquelles sont celles de tous les empereurs romains. Il est impossible de voir un ouvrage plus parfait que celle en marbre du consul Marius ; à sa vue je m'extasiai : il est représenté assis sur une chaise garnie

d'un coussin : vous croiriez qu'il se lève, vous parle et vous présente le livre qu'il tient à la main : l'illusion est prodigieuse. — La collection des tableaux répond à celle des statues; ceux du *Titien*, et de *Léonard de Vinci*, très-nombreux, y tiennent le premier rang.

Un matin que les rayons de l'astre du jour ne perçaient que par intervalles les nuages épais et menaçants, je jugeai prudent de ne pas m'éloigner beaucoup de mon hôtel, et j'allai, après mon déjeuné, visiter *villa Borghèse* que précédemment j'avais aperçue du mont Pincio. Elle touche aux murs de la ville, et s'étend de la porte *Pinciana* à celle *del Popolo*, ce qui lui donne près d'une lieue de circonférence.

D'abord par une belle allée qu'embellissent des statues, des fontaines, des plate-bandes parées de fleurs, et formant de jolis parterres, j'arrive à une plate-forme entourée d'une balustrade en pierres qui porte des vases remplis de fleurs. Là des sièges de gazon invitent à se reposer; là est l'habitation qui a 160 pieds de longueur et un seul étage outre le rez-de-chaussée. La façade est chargée de bas-reliefs égyptiens, grecs, et romains : celui qui me semble le plus beau représente Curtius à cheval, tout armé, se précipitant dans le gouffre pour satisfaire à l'oracle, et sauver sa patrie. Les appartements n'ont pas la même somptuosité, le même éclat que ceux du palais Borghèse; cependant ils renferment beaucoup d'objets très-curieux en marbres rares, en porphyre, en albâtre oriental, tels que des colonnes, des urnes, des vases, des bas-reliefs,

des incrustations élégantes et de bon goût, outre un certain nombre de tableaux et surtout de statues incomparables, soit antiques, soit modernes. Je remarquai parmi les antiques, le Gladiateur qui s'élance sur son adversaire : il fut découvert dans une ruine sous le pontificat de Paul V. — L'hermaphrodite trouvé dans les jardins de Salluste à *villa Ludovisi* : le haut du corps est d'une femme, le bas d'un jeune homme ; il dort couché sur un matelas de manière qu'on ne voit qu'un des sexes à la fois. L'auteur de ce chef-d'œuvre est *Polyclès*, sculpteur grec. — Un faune portant dans ses bras Bacchus enfant. — Bélisaire mendiant, — Sénèque, cette statue est en basalte : le philosophe debout a les pieds dans un bassin ; des rides multipliées sillonnent son front ; ses traits sont flétris, hideux ; ses jambes fléchissent ; son corps s'affaisse ; il est près d'expirer dans le bain, genre de mort qu'il avait choisi, après qu'on eut ouvert ses veines et que le poison ordonné par l'empereur Néron eut été sans effet. Qui ne connait à ce sujet les charmants vers de *Chapelle* !

> Triste, ridé, noir, effroyable
> Il ressemble en vérité moins
> Au bon Sénèque qu'au grand diable.

Parmi les statues modernes, David s'apprêtant à lancer la pierre contre Goliath, légèreté du corps, sourcil froncé, expression de l'assurance marquée sur la figure de David, on reconnaît le ciseau du cavalier *Bernin*. — On le reconnaît encore dans le groupe d'Apollon et Daphné, le dieu poursuit, est près d'atteindre la fille du fleuve Pénée, elle se change en laurier. Daphné svelte, élancée, ne semble retenue que

par les doigts des pieds déjà roidis et devenus des racines ; examinez les beaux contours du corps d'Apollon, sa tête admirable, le jeu de tous ses traits : sur un visage la crainte, sur l'autre la surprise : quelle perfection dans ce groupe divin !

Noblesse et variété font le charme des jardins qui sont prodigieusement étendus : on a su faire valoir les mouvements du terrain, et l'on a saisi, créé les plus agréables accidents avec infiniment d'art. Ici l'allée est droite, là elle est sinueuse : des tapis du gazon le plus fin, le plus soigné ; des arbres de toutes les espèces balançant naturellement leurs feuillages, ou entrelaçant leurs rameaux ; des eaux abondantes et limpides bien distribuées et répandant la fraicheur ; des vases en marbre de toutes les formes ; un sarcophage antique ; la statue d'Esculape au milieu d'une petite île ; celle de Vénus qui paraît sortir de l'onde ; et cent autres embellissements sont ajoutés à la splendeur de la nature : des rampes sont bien coupées ; sur des terrasses on jouit de différentes perspectives : l'aspect de la ville entière, la campagne, les longues arcades débris des anciens acqueducs, récréent la vue. Tous les jours, presque à toutes les heures ces jardins sont ouverts au public ; aussi sont-ils le lieu le plus fréquenté pour la promenade. Je ne compte pas ici les heures, ni les jours, où je visitai chaque fois avec un nouveau plaisir ce lieu qui mérite la célébrité qu'on lui a donnée.

Le lendemain, à peine les feux de l'aurore étaient-ils éteints, et le soleil commençait-il à dorer les col-

lines, que j'allai à la place d'Espagne, voisine de mon logement : par le superbe escalier de la Trinité je me portai sur le mont Pincio et je dirigeai mes recherches en droite ligne vers Sainte Marie Majeure. En un quart d'heure je fus proche de la place Barberin : au milieu est une fontaine peu remarquable ; mais le palais des Barberins est d'une belle ordonnance : il occupe l'emplacement du Palais de Numa Pompilius : il fut construit au 17me siècle, par le *Bernin*, sous le pontificat d'Urbain VIII qui était de cette maison. Ne doutant pas qu'il ne renferme des objets curieux, j'y entre : il m'offre des peintures antiques dans le genre du *Corrège* trouvées dans les jardins de Salluste. — Quelques-unes en mosaïque du temps des Romains jadis décorant le temple de la Fortune à Preneste. Il y en a une qui représente une femme décrépite, assise et tenant une quenouille entre ses genoux ; quoiqu'enlevée de dessus un mur elle est encore étonnante de vérité. Parmi des tableaux innombrables des meilleurs maîtres, je distingue Germanicus par le *Poussin*, — la Maîtresse de *Raphaël* peinte par lui-même, — une Magdeleine par le *Guide*, — les Joueurs par le *Carravage*, — un plafond merveilleux, par *Pietre de Cortone* ; il figure symboliquement l'apothéose d'Urbain VIII, composition prodigieusement étendue, et d'une harmonie parfaite : quelle vigueur dans le pinceau ! quelle chaleur dans le coloris ! — Parlerai-je des statues antiques et des modernes ? je mets au premier rang dans les antiques, Adonis mourant, — une Vénus endormie, — la Parque Atropos coupant le fil des jours. — L'empereur Adrien, — Trajan — et un lion étonnant par sa majestueuse beauté. — Dans les modernes,

un groupe par le *Bernin*, il est composé d'Apollon, de Diane, et de Latone leur mère. — En outre des bustes en marbre, portraits de plusieurs membres de la maison Barberin, par le même. Je passe ensuite dans le vaste vaisseau de la bibliothèque renommée par la quantité des manuscrits; en cela elle ne le cède qu'à celle du Vatican.

La villa Ludovisi est à deux pas. Je veux la visiter : le cardinal Ludovisi fit bâtir le palais : des statues, des bas-reliefs antiques ornent la façade : dans l'intérieur, qui du reste est peu soigné, un seul objet me charme ; c'est un plafond peint à fresque par le *Guerchin* : le sujet est le lever de l'Aurore, moins habilement traité qu'au palais Rispigliosi. — Mais les jardins établis sur le terrain de ceux de Salluste ont de la grandeur : Le Nôtre les a dessinés. Je traverse diverses allées, une entre autres a pour point de vue un tombeau antique entre quatre cyprès; j'observe de petits bois d'orangers, de cyprès, des bassins, des vases, des statues, telles que le Silence, jeune homme demi nu tenant d'une main une corne, et un doigt sur sa bouche. — Priape, dieu des jardins ayant une faucille à la main. — Mars assis, — le Génie, ou dieu de la nature chez les anciens. — Marc-Aurèle, — Arion fameux musicien, par *l'Algarde*. — Pluton et Proserpine groupe du *Bernin*, — deux groupes très-marquants : Pœtus soutient d'une main Aria sa femme qui vient de se tuer, et s'enfonce de l'autre main un poignard dans son propre sein. — Papiria interroge son fils sur le secret du sénat, l'expression des deux figures enchante : curiosité avide, impatiente attention de la mère; malicieuse simplicité de l'enfant. — Enfin un obélisque découvert à l'endroit

même où il est placé ; tout cela donne au moins une idée des embellissements du jardin qui est à portée des quartiers habités. — Je ne parle pas de quelques restes peu considérables d'un petit temple consacré à Vénus : je les aperçois en sortant de ce lieu.

Je rentre dans mon premier chemin ; bientôt j'arrive à un carrefour, où l'église de la Trinité et Sainte Marie Majeure se correspondent, de même que la porte Pie et le mont Cavallo. Ici à chacun des angles une jolie fontaine, décorée d'une statue placée dans une niche, répand de l'eau dans un grand bassin : toute la construction est en marbre.

Sans me détourner beaucoup le palais Albani me retient un instant : mes regards se portent avec plaisir sur divers objets en marbre infiniment précieux, sur des ouvrages de sculpture qui sont très-estimés : voici les quatre qui me frappent le plus : une Diane d'Ephèse, ainsi nommée parce que le temple qui dans cette ville lui était consacré passait pour le plus superbe qui fût dans le monde. — Un Apollon, — Un dieu Pan qui montre à jouer de la flûte. — Enfin un groupe, c'est Thésée qui dompte le Minotaure. Je m'arrête aussi devant un tableau de *Scarsella ;* c'est une Bacchanale : dans l'invention, dans l'abondance il a cherché à imiter *Paul Verronèse* ; dans les figures gracieuses, le *Parmesàn* ; et *Lorrain* dans la transparence du ciel qui avec légèreté harmonise les objets.

Reprenant ma route directe j'arrive à la basilique de Sainte Marie Majeure qui est à l'extrémité du mont Viminal, et proche le mont Esquilin ; il est difficile de dire à quel mont elle appartient. Elle fut bâtie d'abord au 5.me siècle sur l'emplacement d'un temple consacré

à Junon Lucine. Benoit XIV la fit reconstruire dans la forme et avec les décorations qu'elle présente aujourd'hui.

Sur la place apparaît une colonne cannelée d'ordre corinthien en marbre blanc, tirée du temple de la Paix. Elle est d'un seul bloc qui a 50 pieds de hauteur, et 6 pieds de diamètre. Les proportions bien conçues lui donnent de la légèreté et des grâces infinies.

La façade de l'église est tout-à-fait moderne : cinq arcades par le bas et trois au-dessus forment un double portique. On voit au fronton la statue de la Vierge au milieu de celles des quatre évangélistes : une tour s'élève entre ce portail et le beau bâtiment où logent les chanoines attachés à cette église. Je ne puis rendre l'aspect gracieux et brillant de l'intérieur : en y entrant je crois être dans une galerie élégante, préparée pour une fête. De chaque côté vingt-quatre colonnes rondes d'ordre ionique, en marbre blanc, très-poli, dont huit appartenaient à l'ancien temple, dessinent les trois nefs : la principale a 220 pieds de longueur et 58 de largeur. Les nefs latérales n'ont que 20 pieds de largeur. A droite, à gauche règnent des chapelles : tout le pavé est en marbre rare; le plafond est en caissons à compartiments, chargés de dorures dans lesquelles est entré le premier or venu du Pérou. Le maître-autel ainsi que les quatre colonnes supportant un majestueux baldaquin, et autour desquelles serpentent des feuillages en bronze doré, sont en porphyre. Une ancienne mosaïque dont est revêtue la voûte entre la nef et le chœur a pour sujet le triomphe de la Vierge. Hommage rendu à la mère du Sauveur, après la condamnation de Nestorius dans le concile d'Ephèse. Je me plais à considérer les

peintures et les sculptures de toutes les chapelles. Le jaspe, l'agate, les pierres précieuses, ont été employés avec goût dans celles du Saint Sacrement et de la Vierge. Mon attention se fixe encore plus sur celles de Paul V et de Sixte V. Le premier qui était de la maison Borghèse et dont la chapelle a retenu le nom, y est enterré : la voûte et les vitres des croisées ont été peintes par le *Guide*. Quatre colonnes cannelées en jaspe oriental accompagnent l'autel, leurs piédestaux sont couverts d'agate et de bronze doré. Le fond de l'autel est en lapis-lazuli, la figure de la vierge qui est au milieu est, dit-on, de la main de Saint Luc : il n'est pas prouvé incontestablement que cet apôtre fût peintre; il est hors de doute qu'un Florentin peintre célèbre portait le nom *Luc*.

Je noterai ici que les bas-reliefs des premiers temps du christianisme prouvent qu'avant le milieu du cinquième siècle, aucun tableau, aucune statue ne représentait la Vierge avec l'Enfant Jésus.

La chapelle de Sixte V est de la composition de *Fontana* son architecte favori. Le dôme merveilleux est soutenu par des pilastres corinthiens qui font un effet très-singulier par la quantité de marbres différents mis en opposition. — Au mausolée de Sixte V un pavillon est porté par quatre colonnes de vert antique, entre lesquelles il est représenté à genoux : les quatre statues de la Charité, de la Justice, de saint François et de saint Antoine, sont en marbre comme la sienne, et placées au coin de la tombe. — Sans décrire les autres tombeaux inférieurs à celui-ci en beautés, je ne tairai pas que sur celui de Pierre V, il y a une grande urne en vert antique du travail le plus recherché.

Sur un terrain vide du côté opposé à celui qu'occupe la colonne, que j'ai d'abord citée, s'élève un obélisque surmonté d'une croix : il est sans hiéroglyphes : sa hauteur est de 60 pieds; l'empereur Claude le fit venir d'Egypte. Il décorait primitivement le mausolée d'Auguste. Sixte V et Fontana l'ont restauré.

Maintenant j'avance au-delà sur le mont Esquilin appelé aussi mont des poëtes; Mécène avait son palais sur cette colline; Virgile, Horace, Properce, Tibulle y avaient leurs habitations. — Laissant une allée d'arbres qui conduit directement à Saint Jean de Latran, je prends à gauche un chemin près duquel je trouve bientôt à droite l'arc de triomphe en pierres de Tivoli, érigé par Marc-Aurèle à l'empereur Galien. Des huit colonnes dont il est orné, il y en a une cannelée d'ordre corinthien ; elle faisait partie du temple de la Paix au Forum. La place sur laquelle cet arc de triomphe fut construit, s'appelle *il Macello di Christiani*, le massacre des chrétiens, parce que beaucoup de chrétiens y furent martyrisés. Une rue qui en est voisine se nomme *Strada scelerata*, rue scélérate, parce que Dioclétien y fit périr tout à la fois quarante mille esclaves.

Revenant sur mes pas, je passe devant la grille de la maison de campagne du comte Négroni : elle est sur le mont Viminal, et fut commencée par Sixte V ; on y a établi deux corps de logis dont les frises artistement sculptées, offrent des faunes qui pressent des grappes de raisin. Le jardin dont l'enceinte a plus d'un quart de lieue est dessiné avec goût.

Je me détourne un peu et dans l'église de Saint Laurent, qui est petite et fort jolie, je remarque un monument en marbre de Carare, élevé au *Poussin*,

par M. de Chateaubriand, lorsqu'il était ambassadeur à Rome. Il est composé du buste de ce peintre célèbre, de deux femmes en pleurs, qui sont au-dessous : c'est l'ouvrage de *Canova*.

Je m'avance ensuite vers la place des thermes de Dioclétien : qu'en reste-t-il ? de longs pans de murs ruinés au milieu desquels se trouve enclavée, à l'endroit même où était le temple de Dioclétien, l'église des Chartreux nommée Sainte Marie des Anges. Un frère religieux m'en ouvre la porte. *Michel-Ange* en fut l'architecte; il composa une croix grecque par la rencontre de quatre grandes salles, dont les voûtes en berceaux, d'un exhaussement prodigieux, sont soutenues à chaque extrémité par deux colonnes de granit d'un seul bloc. Dans le centre de la croix le chœur se trouve ainsi formé par les huit autres colonnes placées aux angles; quatre de celles-ci sont de granit comme les huit premières, toutes tirées de l'ancien édifice; et quatre sont en stuc. Dans le sanctuaire auquel est consacrée une de ces salles, à droite le martyre de saint Sébastien, par le *Dominiquin*, est un de ses meilleurs ouvrages; il est soigneusement voilé d'un rideau que l'on tire pour satisfaire les curieux. — Le Baptême de Jésus-Christ qui est vis-à-vis par *Carle Maratte*, mérite d'être distingué. — Les fresques à la voûte et sur les murs sont en partie de lui, en partie de *Salvator Rosa* : entre les colonnes se trouvent huit tableaux; plusieurs sont du chevalier *Andoche*. — L'autel est fort simple. — A chaque côté de la porte d'entrée est un petit tombeau : ici le buste de *Salvator Rosa*, et une urne en porphyre. — Là celui de *Carle Maratte*, et une urne semblable. Le chœur des religieux

qui ne sont que six profèts est très-petit, contigu à l'église, et nullement orné.

Une fabrique de coton touche aux bâtiments du monastère.

A côté d'elle paraît la magnifique fontaine surnommée *Aqua felice*, eau heureuse : cette eau vient par un aqueduc qui commence à la porte Saint Laurent. Ce monument a été construit sous le Pontificat de Sixte V, d'après les dessins de *Fontana :* il consiste en trois arcs et quatre colonnes, l'arc du milieu est occupé par la statue gigantesque, en marbre, de Moyse qui frappe un rocher, d'où l'eau sortant par trois ouvertures tombe dans un bassin orné de quatre lions ; deux sont antiques et de marbre noir d'Égypte ; et deux de marbre blanc. Dans chaque autre arc est un bas-relief, le sujet de l'un est Aaron à la tête du peuple hébreu. — Le sujet de l'autre est Gédéon conduisant ses soldats qui étanchent leur soif.

Vis-à-vis les ruines des thermes est la halle aux bleds, ou magasin ; bâtiment considérable qui a deux étages outre le rez-de-chaussée, la façade porte dix-sept croisées sur chaque ligne.

En face de la place des thermes, au commencement de la rue Porte-Pie, la petite église de Notre Dame des Victoires, qui appartient aux Carmes déchaussés, renommée par les beautés qu'elle renferme, commande que je visite l'intérieur. Les murs sont incrustés de marbres, revêtus de peintures choisies. Elle me ravit au premier coup d'œil ; les ornements sont pleins de délicatesse et du meilleur goût ; rien n'échappe aux yeux parce qu'elle est bien éclairée. Le plafond est en riches compartiments. Il n'y a qu'une nef et plusieurs chapelles latérales : dans une d'elles le tableau de Magdeleine pénitente, par le

Guerchin, est superbe. Dans une autre celui où le même peintre a placé quatre figures; la Vierge, l'Enfant Jésus, dont saint François baise les pieds, et le petit saint Jean, ne lui est pas inférieur. Qui ne s'enthousiasmerait pas à la vue du chef-d'œuvre du cavalier *Bernin*, qui est dans une troisième. Groupe enchanteur! sainte Thérèse en habit de carmelite, levant vers le ciel des yeux à demi fermés, ayant la bouche entr'ouverte, les joues très-faiblement colorées, est renversée sur un nuage; son âme semble prête à s'exhaler; elle respire le ciel; jamais extase de l'amour divin ne pourra être rendue d'une manière qui exprime mieux le trouble des sens, je dirais volontiers une sorte d'égarement : un ange qui lui sourit semble d'une main lui avoir découvert le sein, et de l'autre tient une flèche : l'a-t-il déjà percé? on le présume à son air, il paraît s'applaudir : ici tout est vivant dans le marbre : le génie, la finesse y ont un caractère prononcé. Des verres coloriés répandent sur ce groupe des reflets de lumière qui donnent à chaque figure le ton vrai du sentiment qui l'anime.

La chapelle vis-à-vis a été décorée par le *Guide* : un groupe occupe le fond : saint Joseph est représenté dormant, un ange lui apparaît en songe; cette composition est fort belle.

Une seule des cinq autres églises voisines, et qui est dédiée à Sainte Suzanne, est digne de fixer mon attention : l'ordonnance de l'architecture extérieure n'est pas commune : et l'intérieur brille par des fresques de *Balthasar Croce*, et du père jésuite *Pozzo*, qui tous deux excellaient en ce genre de peinture.

Sorti de cette église, je suis une rue qui me conduit

à la porte Salara, hors de laquelle j'arrive bientôt à Villa Albani.

Cette maison de campagne appartient au cardinal de ce nom, ami et protecteur des beaux-arts, très-versé dans la connaissance de l'antiquité, dont il sait apprécier les ouvrages : aujourd'hui légat à Bologne, par une administration aussi sage que ferme, il maintient avec habileté dans des temps difficiles l'autorité du Souverain Pontife.

Je traverse d'abord des allées régulières tapissées de buis et de lauriers entrelacés qui s'élèvent à neuf pieds environ. Puis sur la gauche se montre le palais d'une architecture pompeuse. Il se compose d'un principal corps de bâtiment ayant outre le rez-de-chaussée un premier étage seulement, une galerie en pierres est au couronnement, et deux autres corps plus petits, avec une galerie semblable au couronnement, n'ont qu'un rez-de-chaussée. Dans toute la longueur, au-dessus du perron en marbre blanc, règne un double rang de colonnes antiques, les unes de granit, les autres de marbre ; elles forment un péristyle majestueux, orné de bas-reliefs, de vases, de sept statues en marbre blanc ; celles de Tibère, Marc-Aurèle, Lucius Verus, Trajan, Antonin le pieux, Adrien, placées sur la même ligne ; une Bacchante est à une extrémité.

De là je passe dans un grand vestibule très-éclairé où sont plusieurs statues : je monte au premier étage par un escalier pas assez digne par sa forme et sa largeur : toutefois la peinture du plafond est éclatante. — Au premier repos je vois une statue en marbre blanc qui représente Rome triomphante, assise, et tenant à la main le relief d'une ville qu'elle contemple.

— Au second repos, deux colonnes de marbre jaune antique. — Au dernier, Antinoüs en marbre blanc. — J'entre dans un grand salon, au plafond Apollon sur le mont Parnasse est environné des neuf Muses. Deux sculptures se font remarquer dans cette pièce : la statue de Jupiter en marbre blanc, elle fut trouvée dans la *Villa Adriana*. Trois autres groupées aussi en marbre blanc, Orphée, Eurydice, et Mercure. — Du reste l'ameublement est vieux, sans aucune recherche; celui des pièces qui suivent n'est pas moins simple. Mais une fois que je suis descendu, avec quel enchantement ne contemplé-je pas tout ce qui concourt à embellir ce séjour, par les constructions conçues avec un goût rare, par de riches décorations, enfin par un nombre infini d'objets du plus grand prix! Je les retrace dans l'ordre où successivement je les admire.

Dans une galerie intérieure et voûtée, des niches sont occupées par des statues en marbre, toutes antiques. — Ensuite un long vestibule est rempli d'inscriptions, de vases, de sphynx, de statues égyptiennes plus grandes que nature, plusieurs sont en albâtre transparent : on y voit aussi une Diane chasseresse qui perce Mercure.

Une salle de billard qui a quatre croisées est pavée en marbre; des pilastres, les uns en marbre, les autres en stuc; huit colonnes de marbre africain; six statues, une antique nommée le Satyrique, et à l'extrémité Diane d'Ephèse, autre antique; des peintures de *Raphaël*, du *Dominiquin*, du *Guerchin*; tout y est magnifique.

Une autre salle dont le plafond est agréablement peint, renferme un sarcophage artistement sculpté; une tablette immense en marbre sur laquelle est tracé le

zodiaque dressée contre un mur, elle a 32 pieds de circonférence; beaucoup de statues en marbre, une entre autres découverte sur la voie Appienne, c'est Hercule exerçant ses forces; deux colonnes en marbre dont une antique a été trouvée à quatre lieues de Rome.

Une seconde galerie intérieure précède un salon de médiocre grandeur : sur les fresques qui couvrent une partie des murs on a appliqué des camées d'une extrême délicatesse; (les originaux sont à Paris dit-on :) Antinoüs couronné de fleurs est le plus estimé. — Une mosaïque offre Hercule et Persée au pied d'une colonne. — Une autre, Zénon au milieu de ses disciples, au bas de celle-ci est la superbe statue de Junon.

Dans toutes ces pièces les dessus des portes, les ornements des cheminées, les tables et autres meubles, sont des antiques verts.

A l'extérieur, au-dessus d'une porte, un bas-relief fort curieux montre Achille tuant de sa propre main, devant Troye, Memnon roi d'Abydos, fils de Tithon et de l'Aurore, pour avoir conduit des troupes au secours de Priam.

Vient une jolie allée d'arbres qui fournissent un ombrage épais.

Dans une arcade isolée une statue égyptienne s'élève du milieu d'un bassin en marbre qui reçoit de l'eau à volonté.

Une colonnade légère en marbre mène à une petite salle élégante où l'on prend le café, elle est pavée en marbre rare et établie sur une espèce d'aqueduc. — Près delà un petit portique à jour est surmonté de quatre statues, au bas se trouve un canal.

A une certaine distance sur un rocher un temple moderne fait un charmant aspect.

Du palais même on a pour perspective un portique spacieux à neuf arcades : l'architecture en est distinguée : l'intérieur est décoré de six grandes statues en marbre ; les trois plus belles sont Hercule, Vénus, Sapho ; et de vingt-quatre bustes en marbre d'empereurs et d'impératrices ; celui de Domitien m'a paru supérieur à tous les autres.

Ajoutons des terrasses, des bassins, des bosquets, enfin les jardins bien dessinés où l'on compte plus de cent statues étrusques, égyptiennes, ou grecques ; rien n'a été oublié pour justifier la renommée de Villa Albani. Je termine ici l'emploi de la dernière des journées consacrées à rechercher les objets remarquables dans l'intérieur de cette mère des arts, et propres à y appeler l'étranger avide de les connaître.

VOYAGES

Aux environs de Rome.

1.

Frascati.

A cinq heures du matin dans une calèche attelée de deux chevaux, accompagné de mon Cicérone, je traverse Rome, et je sors par la porte de Saint Jean de Latran. Pendant un quart de lieue, je suis la voie Appienne ; ensuite je prends un chemin de traverse à gauche : peu d'instants après je me trouve sur une grande route qui conduit directement à Frascati. Elle se prolonge parallèlement à un aqueduc dont les restes fort étendus coupent la plaine : un quart d'heure étant écoulé, j'avance au delà de la porte *Fourba*, établie par Sixte V, elle divise en quelque sorte l'aqueduc; à droite, à gauche, tantôt ce sont de médiocres pâturages, tantôt de bonnes terres ensemencées. Je ne tarde pas à voir une ruine considérable, disons mieux, plusieurs parties de ruines qui rappellent *Roma Vecchia*, comme le dit le vulgaire, la vieille Rome : c'était

là l'emplacement de *villa Valeria*, la maison de campagne de Valerius Publicola, consul romain. Les restes d'un tombeau offrent seulement cinq belles arcades surmontées de trois autres : je fais un demi quart de lieue, et je longe les bâtiments d'une ferme : alors la route est tracée entre des pâturages fertiles. Après avoir parcouru neuf milles, ou trois lieues de France, sur la gauche se présente une jolie fontaine construite par Clément XII, et près delà paraît une seconde ferme ; à peu de distance une troisième : déjà la ville de Frascati se montre très-distinctement sur la montagne qui est en face de moi. Elle occupe une place au tiers de l'élévation : je gravis bientôt entre des terres bien cultivées ; des vignes sur la gauche s'étendent au loin : à leur extrémité on aperçoit à travers une grille une maison bâtie au milieu d'un verger clos du murs, et qui a au moins un demi quart de lieue. Tout aussitôt je descends rapidement jusqu'au pied de la montagne et j'ai en perspective le château d'Aldobrandini, que le peuple romain nomme le belvédère, à cause de son heureuse position. Toutes les maisons de la ville forment un amphithéâtre couvert d'oliviers et meublé de plusieurs châteaux. Je gravis entre des roches ; enfin à sept heures et demie une porte me donne entrée dans la ville. Sur la grande place une fontaine à trois arcs fournit continuellement trois filets d'eau, là est aussi l'église de la cathédrale : le portail qui est du cavalier *Bernin* a quatre colonnes surmontées de quatre autres, et quatre niches occupées par quatre statues de saints ; le fronton porte deux autres statues. Deux tours peu élevées sont d'un modèle agréable. Dans l'intérieur un bas-relief placé au-

dessus du maître-autel représente Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre qui les reçoit à genoux : saint Jean, et d'autres apôtres sont témoins. Toutes ces statues sont en marbre. — Ailleurs est la statue de Saint Diorien patron de l'église ; il paraît en extase levant les yeux au ciel. Dans une nef latérale une table de marbre révèle que le cardinal d'York mourut dans cette ville, et que ses entrailles sont déposées au pied de ce marbre sur lequel on lit : PRÆCORDIA, *entrailles*, et en outre ces mots : *son frère lui rend l'hommage de ses pleurs :* toutes ces sculptures sont du cavalier *Bernin*.

Après avoir déjeuné dans une auberge assez bonne, je commence ma promenade par visiter *villa Conti*, maison de campagne la plus proche de la porte de la ville. Elle appartient à M. Tortonia Bracchiane. On m'ouvre une grille entre deux pilastres qui supportent des aigles : une allée de tilleuls me conduit à un escalier en pierres de taille composé de cinq rampes sur la même ligne, et ayant cinquante-deux marches pour arriver à la terrasse, d'où je jouis de la vue la plus délicieuse. Toute la campagne de Rome, et sur la droite les Appennins couverts de neige se développent à mes regards. M'étant placé à une extrémité je découvre parfaitement *villa Monte alto*, qui est à M. Dodescalki ; *villa Monte*, en face, propriété de madame la Marquise de Montti ; et plus bas *villa Pallavicini*. Mais sans examiner le palais très-simple au dehors, et peu orné dans l'intérieur, je parcours le jardin qui ne manque pas d'agréments : dans un bois qui suit la pente du terrain sont tracées de longues allées très-ombragées, la plupart flexueuses, quelques-unes tapissées de charmille. Je m'arrête avec étonnement

et respect devant une yeuse, ou chêne vert, deux ou trois fois séculaire, le plus vieux, le plus gros que l'on connaisse en Italie; le bas du tronc a 40 pieds de circonférence, je l'ai mesuré moi-même. Je monte soixante-quatorze marches pour arriver à un immense réservoir entouré d'une galerie en pierres de Tivoli : delà part une cascade produisant cinq nappes d'eau qui se succèdent : de chaque côté des masques antiques vomissent des filets d'eau. Un peu plus bas une fontaine sur la terrasse figure une petite cascade.

Je quitte *villa Conti* où les eaux jouent le plus beau rôle; et vis-à-vis la grille, la façade de *villa Marconi* m'attire vers elle par son développement considérable. Trois portes cochères, deux étages, vingt croisées de front, me rendent curieux de connaître l'intérieur : la concierge allègue des motifs pour refuser l'entrée : mon Cicérone finit par obtenir faveur. Je suis introduit dans un péristyle orné de bustes en marbre, et de magnifiques vases de porcelaine chargés de dorures; après une grande antichambre on m'ouvre la salle qui sert pour les bals, et les concerts; elle est tracée en hémisphère; autour règnent six canapés en riche étoffe de soie verte; douze colonnes en marbre blanc veiné la décorent. Je monte un bel escalier le long duquel sont placés des bustes en marbre : le premier salon a quatre croisées, un pavé en divers marbres, quatre grandes glaces et tout l'ameublement jaune. Puis un petit cabinet a deux croisées, même pavé, l'ameublement rose. — Vient ensuite une galerie circulaire, ouverte, avec un ciel peint, et garnie de vases remplis de fleurs : elle procure l'aspect de tout le site accidenté. De cette galerie je passe dans un

salon en hémisphère très-brillant par les dorures, très-somptueux par les ornements multipliés; tels que, six grandes statues, et huit petites. Tous les piédestaux sont en marbre oriental. La statue de *Canova* le représente assis. Elle est au milieu de la pièce. — Immédiatement après une longue salle de bains offrant de charmantes fresques, douze statues en marbre, du *Cavaliere Massino*, contient deux bassins : je tourne un des robinets, une musique d'harmonie se fait entendre. A la suite une chambre à coucher est meublée très-élégamment : le lit surtout est remarquable, deux anges dorés, de grandeur naturelle, en soutiennent les rideaux. Voilà toutes les richesses que renferme *villa Marconi* dont le jardin ne fixe pas l'attention.

Maintenant je vais gravir jusqu'au sommet de la montagne : par un sentier roide et pénible, en une demi heure je parviens à une allée d'arbres au bout de laquelle l'ancienne église d'un couvent de Franciscains fondé par Grégoire XIII devient un but de repos. J'y pénètre et je distingue quatre tableaux : sur le maître-autel le Christ entre deux religieux par *Monsiau*. — Sur les côtés, la Vierge, l'enfant Jésus, saint Joseph, saint Jean réunis, par *Jules Romain*. — Saint François en extase, par *Paolo Brilli*. — Dans la sacristie, le Christ, par *Guidorini*, ce dernier est d'une beauté parfaite.

Je monte à travers des bois, et tournant à gauche je m'approche de *villa Rufinella*; au-dessus d'une belle porte je lis : *Tusculanum* : cette habitation appartint d'abord à un *Ruffo*, devint une maison de Jésuites, fut achetée par Lucien Bonaparte qui la vendit à madame de Chamblay. Le roi de Sardaigne en a

15.

hérité. Elle est restée distribuée comme à l'usage d'une communauté, ou d'un collège. La situation seule a pu lui donner du prix. Lucien enleva les choses rares dont il l'avait enrichie. C'est là que suivant la tradition vraie ou fausse, commençait *Tusculum*, fondé même avant Rome, par Telegonus fils d'Ulysse et de Circé. — Sous Célestin III, les Tusculans forcés, après la destruction de leur ville, de chercher une retraite dans les ruines d'un faubourg, se firent des cabanes d'arbres : *Tusculum* prit alors le nom de Frascati qui signifie *feuillée*.

Je gravis de nouveau favorisé par l'ombrage d'une jolie allée, puis j'entre dans les jardins peu soignés d'une grande maison qui ne l'est pas d'avantage. Les gens du pays la nomment la maison de Cicéron. Que ce soit ici le lieu où il se reposait des travaux du consulat et composait ses Tusculanes, (l'un de ses traités philosophiques) je ne le contesterai pas : mais tant de siècles se sont écoulés, que cette habitation ne peut pas avoir été celle de l'orateur romain.

En montant encore, je continue long-temps ma promenade entre des lauriers et des chataigners, puis je passe auprès de *villa Mandragone*, que le pape Paul V Borghèse avait fait bâtir. Elle est très-vaste, et non seulement abandonnée par le prince Borghèse vivant, à qui elle appartient; mais même on n'y voit plus de fenêtres, elle se dégrade de jour en jour.

Enfin une demi-heure après j'ai atteint le sommet de la montagne et le site devient très-varié. Sur la droite j'aperçois *monte Calvo*, le mont chauve, où s'élevait un temple de Jupiter, remplacé par un couvent des religieux de la Passion. Dans le lointain la

mer termine l'horizon. — En face un village m'apparaît à distance sur le roc de *Papa,* c'est près de ce roc qu'Annibal se réfugia après la bataille de Cannes.

Je retrouve une allée d'arbres fort longue, ayant à ma droite des prairies fertiles, à ma gauche un bois après lequel le village de *monte Porcio* est établi sur les ruines de *Porcio* où résidait Caton d'Utique ; en me retournant je puis distinguer la cime orgueilleuse du mont *Soracte* qui est à sept lieues de Rome dans l'Ombrie. — Je marche pendant trois quarts d'heure, ou m'arrête quelquefois pour promener les yeux sur tant d'objets divers, et je finis par toucher à quelques restes d'un amphithéâtre bien marqué. Lucien Bonaparte y trouva une idole fort curieuse en bronze : le sol est couvert en grandes pierres de la voie latine qui est visible pendant un mille. — Une forme de tombeau, des enfoncements indiquent la place où l'on déposait les urnes et les cendres; plusieurs pans de murailles d'une ville, sans doute de *Tusculum*, se trouvent sur mon chemin. Je traverse des bruyères, je rencontre les débris d'un grand théâtre tracé en hémisphère ; les neufs rangs de gradins sont visibles : il fut découvert sous le Pontificat de Célestin III qui commanda des fouilles. Lucien Bonaparte en fit entreprendre aussi et il en retira six statues fort belles : je reconnais qu'à côté il existait un autre théâtre plus petit. Près delà que m'indique un endroit profond et fort spacieux? étaient-ce des bains très-vastes? était-ce ce que dit le vulgaire, ce que répète mon Cicérone, une piscine? Les anciens appelaient ainsi un réservoir pour les poissons. Mais il passe pour certain qu'on en a enlevé quatorze statues : c'étaient donc des bains; ou

un temple. — En avançant je lis sur une porte ruinée une inscription découverte par Lucien Bonaparte, elle annonce que dans l'édifice l'officier civil tenait ses séances.

Déjà la pente du site montagneux est sensible : à droite paraît sur une éminence un couvent de Camaldules : je passe non loin d'un petit aqueduc qui conduit l'eau à trois fontaines : j'examine une pierre milliaire portant le chiffre 15, Frascati est donc comme l'était Tusculum à quinze milles de Rome, cinq lieues de France. — Les pierres qui couvrent le chemin peu frayé m'apprennent que je suis à présent sur la voie romaine; durant dix minutes des broussailles rendent la marche difficile pour arriver aux débris de la maison que Cicéron occupait dans la ville de Tusculum; deux pièces dont on distingue tout au plus la dimension, une partie d'un beau portique, et à la suite huit chambres dont plusieurs sont entières et ont 40 pieds de longueur, plus loin une enfilade de chambres sans portique, voilà tout ce qui en reste : tout ceci appartient au prince Borghèse. Une grille entre deux pilastres, forme la séparation de la propriété du roi de Sardaigne d'avec la sienne. — Je n'ai plus rien à explorer de tout ce qui sur les hauteurs donnerait du charme à ma promenade.

Maintenant la descente adoucie et tout à la fois allongée par les courbes fréquentes du terrain me fait arriver en trois quarts d'heure à *villa Aldobrandini* qui est sur le penchant de la colline. J'entre dans une très-vaste cour d'honneur : le grandiose de l'architecture me frappe aussitôt : des colonnes de granit dessinent trois arcades sous lesquelles une salle

qui n'a que trois croisées fort petites, conservant la fraicheur dans les ardeurs de l'été, est le lieu où l'on prend les rafraichissements. Elle est ornée de fresques par *le Dominiquin*; elles sont un peu détériorées : le cristal de roche décore les murs : au milieu un beau relief présente de petites statues qui figurent Apollon et les neuf Muses sur le mont Parnasse.

En face du Palais, au fond de cette même cour, une cascade donne dix chutes d'eau : deux grandes statues et quatre petites embellissent cette partie.

Une grille de fer très-façonnée est ouverte pour me laisser pénétrer dans un péristyle fort simple. Delà je passe dans un grand salon dont le plafond et les murs sont revêtus de fresques encore fraîches, par *d'Arpin*, il est meublé convenablement. — Dans un second salon non meublé, les fresques de l'école de *Raphaël* sont également bien conservées. — Dans la troisième pièce, David tuant Goliath est un sujet traité savamment par *d'Arpin*. — Dans la quatrième, Judith par le *Dominiquin*, me semble d'un bel effet : partout le pavé est en mosaïque.

La façade du côté des Jardins a été disposée pour jouir des agréments infinis de la vue. Elle porte trois étages à huit croisées avec des balcons en pierre et un fronton singulièrement exhaussé, où l'on a pratiqué deux étages. Placé sur la terrasse supérieure, je puis contempler toute la campagne de Rome, sur la gauche avoir l'aspect de la mer, et sur la droite celui des Appennins sans cesse couverts de neige : quel site ravissant! Plusieurs rampes facilitent pour descendre à une seconde terrasse qui domine les jardins plantés en oliviers par compartiments symétriques. L'ensemble de cet amphi-

théâtre est le fruit d'une ingénieuse conception qui a saisi avec goût et habileté les avantages inappréciables de la nature. Ici la soirée deviendrait séduisante ; mais le soleil déclinant m'ordonne de remonter en calèche : je suis de retour à Rome avant que la nuit ait entièrement répandu ses ombres.

Les femmes de Frascati ont la réputation bien méritée de surpasser en beauté les habitantes de Rome et des environs : celles que je rencontrai dans les rues, celles que je vis au dehors, les unes allant travailler à la culture de la vigne, les autres se rendant en grand nombre à un lavoir, toutes ont la taille haute et svelte, les yeux noirs et vifs, des cheveux d'ébène et très-abondants, la carnation fraîche, la démarche aisée, une mise villageoise agréable, et très-propre, même au jour ouvrable ; sans que la forme, les couleurs de leurs vêtements, ainsi que de ceux des hommes offrent un costume particulier.

2.

VILLA ADRIANA, TIVOLI.

Les jouissances que doivent me procurer villa Adriana et Tivoli rivaliseront elles avec celles dont Frascati fut bien prodigue pour moi? telle est la première pensée à mon réveil : elle me détermine dès la pointe du jour à reprendre la même calèche avec le même compagnon.

Je suis conduit à la place Alberini : une fontaine d'une forme singulière est au milieu : un Triton en bronze porte sur la tête un grand vase du centre duquel jaillit un filet d'eau, le bassin qui la reçoit est en marbre. Presque tous les bâtiments sont de laides auberges où logent les gens de la campagne qui apportent des comestibles au marché. Cependant le palais *Alberini* qui a donné son nom à cette place y montre une façade de grande apparence : il a outre le rez-de-chaussée, trois étages à quinze croisées de front. La galerie de tableaux qui méritait seule qu'il fût visité, n'existant plus, je ne m'arrête pas : bientôt je suis à la porte au dessus de laquelle passait l'aqueduc de Tibère : au sortir de la ville, un chemin charmant me dirige vers le couvent de Saint Laurent, occupé par les chanoines de l'ordre réformé de Saint Augustin. Les vapeurs couronnent encore les collines; voilà que la cloche des matines fait entendre ses sons prolongés; je me détourne un peu pour approcher de l'église qui tient un rang parmi les plus remarquables de Rome :

elle me prescrit donc de faire là une station. Sur son emplacement, Constantin en avait fait bâtir une, dont on a conservé une très-petite partie. On y ajouta depuis une partie beaucoup plus considérable; de sorte que l'édifice complet aujourd'hui a une grande étendue; d'abord six colonnes soutiennent un beau péristyle; trois nefs sont dessinées par douze colonnes en marbre de chaque côté. Le pavé est en pierres antiques de différentes couleurs, le plafond est plat et sans aucune peinture. A droite de la nef principale, près de la porte un sarcophage en marbre d'une sculpture recherchée, avec des figures et des ornements d'un travail fini, porte une inscription tumulaire qui rappelle que le comte *d'Avene* était bienfaiteur de cet établissement religieux. Il y a six autels latéraux : deux chaires à prêcher, l'une en marbre placée comme il est d'usage, l'autre fort simple en regard du chœur : huit fresques, quatre du *Poussin*, quatre du *Tintoret* qui fut un bon imitateur de *Michel-Ange* et du *Titien*, qu'il se proposa constamment pour modèles. Le buffet d'orgues est en avant du chœur des chanoines qui pour les yeux du public reste fermé pendant leur office. — Quatre colonnes légères en marbre brun clair soutiennent au maître-autel le baldaquin qui n'a rien de distingué. — A gauche avant le sanctuaire, par un escalier en marbre, sous une voûte revêtue de marbre, je descends dans une chapelle souterraine, richement ornée : chaque jour on y dit la première messe; c'est là où repose le corps de saint Laurent : on me montre le gril sur lequel il a souffert le martyre. — Voilà tout ce qui compose la construction moderne. — De l'ancienne, que reste-t-il? le voici : partant de l'autel, de

chaque côté cinq énormes colonnes cannelées en marbre jaune veiné, et deux semblables au rond point, dessinent un arrière chœur, au fond duquel je vois un merveilleux sarcophage en marbre blanc, qui a cinq pieds de hauteur, et qui porte les attributs de Bacchus. — Derrière l'autel on a placé une chaire antique en marbre blanc avec des ornements en porphyre, et en vert antique. Par l'effet des fouilles et des déblais opérés en 1821, paraissent autant qu'on peut en juger par approximation, les trois quarts seulement de ces douze colonnes dont la base est restée enfouie.

Cependant les premiers rayons du soleil dorent les vitraux de ce temple sacré : les religieux chantent un hymne à l'éternel : j'écoute pendant un quart d'heure de belles voix qui s'harmonisent mystérieusement en quelque sorte avec les orgues mélodieuses : pieusement pénétré de cette musique spirituelle, je remonte en voiture : je prends la voie que l'on nomme consulaire : pendant deux heures une rase campagne ne m'offre que des terres non cultivées, pas un arbre, pas une fleur, qui console mes regards attristés, pas une maison, pas un village, aussi loin que la vue peut s'étendre : je traverse un véritable désert : une douzaine de fois je rencontre un homme convert de vieilles hardes, conduisant quinze haridelles chargées de deux petits sacs de chaux pour les constructions de la ville de Rome; ou un autre transportant de la même manière des sacs de charbon. Plus loin de très-jeunes villageoises à peine vêtues, conduisant plusieurs mulets chargés de bottes de jones, devant servir à faire des paniers. Après avoir fait trois lieues, ça et là quelques portions de terre se montrent ensemencées de froment, et je

distingue fort éloignées de moi trois charrues attelées de quatre bœufs gris : dans ce pays ils sont presque tous de cette couleur : ils ont les cornes droites et beaucoup plus longues que ne les ont les bœufs en France. — En avançant je trouve de mauvais pâturages où paissent des chevaux petits et maigres. — Je passe le *Teverone* sur un petit pont nommé consulaire : aussitôt sur la gauche je remarque les restes d'anciens bâtiments où logeaient les gardes de l'empereur Adrien lorsqu'il allait à sa maison de campagne. Alors des deux côtés la terre inculte pendant une demi lieue est couverte de ronces : j'ai en face les Apennins, et sur la gauche trois petits monts : placé au sommet du dernier, le village de *Monte di cœli* fait un joli aspect. — Ensuite vient un petit lac très-profond, il est presque à sec : ses eaux sulfureuses pétrifient, dit-on, les plantes et les roseaux. — Un quart d'heure après, j'approche d'un second lac appelé *Tarteri :* des exhalaisons fétides parviennent jusqu'à moi : lorsque je suis arrivé à un pont, je vois ses eaux épaisses et blanchâtres, qu'on ne peut mieux comparer qu'à une eau de savon, couler avec rapidité et bouillonner en certains endroits : il est couvert au loin de petites îles flottantes formées d'un amas de diverses plantes. Il répand une odeur insupportable. — Je fais doubler le pas des chevaux : j'observe à distance sur ses bords, quelques restes épars du palais de Zénobie, reine de Palmyre. — A neuf heures je suis à villa Adriana, qui n'est plus fermée que par des haies. — Je descends de voiture et je remets au concierge de la maison fort simple qu'a fait bâtir le propriétaire de villa Adriana, la permission écrite pour la parcourir toute entière. — La femme du concierge, pour la forme guide mon

Cicérone et moi dans une première allée tapissée de lauriers, et bientôt nous quitte. Je me confie encore plus aux connaissances de mon compagnon. — Je vois sur un terrain peu soigné de nombreux oliviers, et dans un parterre qui ne l'est guère d'avantage, quantité de cyprès. — J'entre dans un grand bâtiment abandonné qui servait de manège pour dresser les chevaux : près de là une salle de bains voûtée en stuc était consacrée aux nymphes : les niches avaient été destinées à y recevoir les statues qui ont été enlevées. — A côté est une cavité profonde d'où probablement jaillissait une fontaine. — Je traverse une allée agreste plantée en oliviers, et à la suite une allée de cyprès, puis je trouve les bases de deux colonnes dont un double rang qui a été détruit formait un péristyle. — Le plafond avait été revêtu de porphyre ainsi que six enfoncements. — Dans un endroit profond paraissent quelques pans de murs du théâtre des jeux nautiques: on y a découvert une statue en marbre rouge antique. — Plus haut reste une partie du bâtiment qui formait la bibliothèque; et à droite l'enceinte d'un salon. — Après un espace que meublent des oliviers, j'observe les ruines du temple de Diane et de Vénus; une salle en hémisphère en était voisine; la voûte subsiste en partie. — A quatre pas de là commencent les murs du palais impérial : je descends dans un corridor souterrain dont la voûte qui était de distance en distance à dessein pour donner du jour, est bien conservée. Il s'étend si loin qu'il me faut près d'un quart d'heure pour aller jusqu'à l'extrémité : les peintures du plafond sont encore visibles. — Viennent ensuite douze débris qui marquent différents appartements du palais — Plus

bas des bains séparés d'une manière distincte ; les uns pour les hommes, les autres pour les femmes. — En outre plusieurs galeries sont tracées par des murs considérablement prolongés. A l'extrémité est un reste du temple de Sérapis ; il y a peu d'années qu'une statue égyptienne en fut retirée et portée au Capitole ; des tronçons de colonnes y sont épars ; à droite se trouve une niche au milieu de laquelle est une ouverture utile à l'oracle consulté pour donner ses réponses. Plus loin je reconnais la place de trois fontaines, et le sol creusé le long des murs révèle que des conduits y amenaient les eaux : dernièrement on en a retiré quelques uns en bronze.

Qu'aperçois-je? presque tout le rez-de-chaussée, et la moitié du premier étage d'un très-grand bâtiment qui en avait encore deux autres. Je suis à peu près certain que c'était une caserne : en y pénétrant il m'est facile de juger qu'il y avait cent chambres pour des soldats. — A côté est un espace extrêmement vaste, couvert d'une pelouse fine : sans doute c'était la place d'armes : on assure qu'il s'y trouvait une statue colossale qui décore villa Albani. Que d'objets précieux renfermait villa Adriana ! les barbares la dévastèrent. Adrien avait voulu imiter tout ce qu'il avait vu de remarquable dans ses voyages d'Égypte et de Grèce. Maintenant le voyageur trouve une solitude simplement parée de gazon, d'arbrisseaux qui croissent sans culture, de groupes d'arbres différents. Un bocage, pour ainsi dire, parsemé toutefois d'antiques et nombreux débris qui, joints à la naïveté de la nature, attirent le jeune peintre : j'en vois un assis en face d'une ruine ; je l'aborde, je m'entretiens avec lui ; son crayon hardi quoique novice esquisse des études.

Mais les moments sont chers : je retourne à ma voiture ; j'entre sur-le-champ dans un bois sombre de grands et vieux oliviers qui de chaque côté dessinent un long amphithéâtre : une troupe d'enfants abattent avec des gaules des olives noires et petites, celles qu'à la récolte on avait laissées pour qu'elles achevassent de mûrir, ils en remplissent des sacs : — Une demi-heure après je sors du bois, et j'ai sur la droite une agréable échappée de vue entre les montagnes ; sur la gauche un clocher qui s'élance à mi-côte, et le village *monte di Cœli* de nouveau paraît sur-dominant : devant moi Tivoli s'annonce, ville bien ancienne puisqu'elle existait lorsqu'Enée aborda en Italie. Auguste y allait souvent : Mécène, Horace, Properce, avaient de délicieuses maisons de campagne sur son territoire. Sur les bords fleuris de l'Anio ils se plaisaient a accorder leurs lyres tendres ou harmonieuses, pour chanter les grâces, le vin, les héros et les dieux. — Totila roi des Goths, saccagea Tibur, (ou Tivoli.) Barberousse la fit reconstruire : aujourd'hui petite, mal bâtie, comptant quatre mille habitants, siége d'un évêché, elle n'a que des rues étroites et laides ; aucune de ses églises n'est remarquable. Je descends à l'auberge qui passe pour la meilleure : au dîner que l'on me sert promptement, l'appétit éveillé après huit heures de route, même n'en assaisonne pas les mets, mal cuits, mal apprêtés : ce sont des œufs, des légumes et une truite, du mauvais pain, du mauvais vin. Le repas n'est pas long : dès qu'il est achevé, jobserve d'abord les restes de deux temples antiques : sept colonnes extérieures de celui consacré à Vesta. — Dix-huit colonnes corinthiennes de celui de la sybille Tiburtine : il était

rond, d'une architecture fort simple, on en a fait une petite église placée sur le penchant de la montagne, et qui touche à Tivoli.

Déjà vis-à-vis j'aperçois la grande cascade si renommée. Je veux en contempler toute la beauté. Des rampes tracées près d'un mur de soutènement qui devient un rempart préservateur pour la ville, facilitent la descente à un jardin; puis de terrasse en terrasse, je porte mes pas le long d'énormes masses de rochers qui s'avancent sur un abîme épouvantable, et retentissent incessamment. Je me crois transporté à à la chute du Rhin, près de Schaffouse. La curiosité s'accroît de plus en plus par le bruit que les échos se renvoyent, il est semblable au roulement sourd de la foudre. J'arrive à une immense grotte, que dis-je, à une caverne effroyable, bien nommée les bouches d'enfer. Superbe horreur! les rochers se sont creusés, se sont voûtés en recevant sous leurs vastes arcades informes, majestueuses, les flots écumants et furieux du Teverone. — En face de moi descendant des montagnes voisines, après s'être ouvert un passage, il présente un large volume d'eau, et grondant comme un torrent rapide, se précipite de 60 pieds de hauteur pour aller se perdre dans les profondeurs de la caverne. — Sur le côté courent aussi s'y jetter trois nappes d'eau blanchissantes sur un plan incliné, la première qui a 56 pieds de largeur et un peu plus de longueur, et les deux inférieures qui sont successivement dans de moindres dimensions : quelle irruption d'ondes en courroux! quelle abondance prodigieuse! les vagues irritées bondissent, rebondissent en mugissant; l'imagination la plus féconde, le pinceau le plus

habile ne peuvent reproduire l'ensemble et les détails de ce spectacle qui commande mon attention silencieuse et mon enthousiaste admiration. Plusieurs heures n'épuiseraient pas mon ravissement.

Cependant je remonte les mêmes rampes qui m'ont conduit au bas du rocher : je traverse à pied une chaussée établie au-dessus de la cascade ; mes yeux sont récréés tantôt par les nouveaux effets qu'elle présente, tantôt par l'aspect des montagnes tapissées d'oliviers, quelquefois par des points de vue enchanteurs. — Je parviens à la porte saint Jean ; jadis porte de Tibur ; sur le fronton je lis : S. P. Q. R. *le sénat et le peuple romain.* Immédiatement après, le chemin devient inégal et pierreux. Passant près de l'ancienne maison de Caius Brutus, aujourd'hui un couvent de capucins sous le titre de saint Antoine, construction misérable ! je continue à pied ma promenade : à peine un quart d'heure est-il écoulé, que je m'assieds à l'ombre d'un vieux olivier pour contempler une scène toute pittoresque, dix-neuf cascatelles, ai-je pu les compter toutes ? ce sont de petites cascades formées d'une partie des eaux du Teverone, détournées pour l'utilité de la ville, ou pour l'agrément des maisons de campagne environnantes : la plus grande s'est creusé un bassin sur la roche, et de cent pieds de hauteur à peu près tombe dans le lit du torrent : les chutes des autres sont moins considérables fur et à mesure qu'elles sont plus éloignées ; des mousses, des plantes, des fleurs aquatiques, tapissent les petites roches sur lesquelles elles se brisent ; toutes vont se rassembler dans une plaine étendue, et forment une rivière dont le cours sinueux finit loin delà dans le Tibre.

Sur la crête de la montagne qui domine la ville j'aperçois *villa Estense* ; après une heure de repos je me lève, et sur un terrain chargé de pierres, couvert d'oliviers, je suis des sentiers difficiles, toutefois ombragés : près delà se font voir les restes de la maison de campagne de *Quintilius Varus*, général romain, favori d'Auguste et qu'il associa au consulat avec Tibère. — Une pente peu aisée m'amène à un pont dont plusieurs arches ruinées ont été remplacées par de nouvelles : la date de la première construction est si ancienne, que si l'on en croit la tradition, c'est le premier pont qui ait été construit en Italie. Je le traverse, puis tournant à gauche, je gravis pendant plus d'un quart d'heure une montée roide et pénible pour parvenir aux ruines de la maison de Mécène. La porte fort belle n'est pas détruite. Dans les écuries, dans de grandes pièces voûtées et même dans une vaste galerie où coule par le moyen d'un aqueduc ouvert une branche du Téverone, on a établi une manufacture de fers très-importante. — Je la quitte et je gravis encore.

Enfin j'arrive à villa Estense : le cardinal d'Est l'a bâtie en 1542. Le palais qui a deux étages est d'une architecture très-simple ; les jardins sont remarquables, et dans la situation la plus riante. On entre d'abord dans une salle de verdure, ronde et formée par des cyprès Cinq terrasses en échelons se présentent ensuite ; au milieu de chaque rampe est une statue dans une petite construction élégante, et au bas deux grandes pièces d'eau carrées. En montant un escalier en cailloutage, je trouve au premier repos un bassin, deux portiques et sur la droite une cascade. — Au deuxième repos, un bassin d'où part un jet d'eau : sur la même

ligne cent filets d'eau coulent sans cesse de cent bouches; ils sont séparés par des ornements en bronze qui représentent des oiseaux ou des fleurs de lys. — Au bout d'une terrasse une cascade imite un réseau qui enveloppe d'eau une arcade en pierres. — De l'autre côté sous une arcade jaillit une cascade. — Le jeu diversifié de toutes ces pièces d'eau n'est-il pas plein de charmes? En outre comment retracer l'enchantement inoui que me cause la vue de tout le site, lorsque placé au balcon du milieu de la façade, je promène pendant quelques instants mes regards sur la plaine immense et fertile qui se développe à gauche; sur les collines divisées, accidentées qui sont en face; sur les hautes montagnes et les rochers qui sont à droite ainsi que la ville de Tivoli.

Le soleil dans toute sa splendeur vivifie les couleurs de ce tableau : je ne veux pas attendre qu'il s'éteigne dans les ondes, avant que je ne retourne dans la grande cité : dix minutes me suffisent pour être rentré à Tivoli, y reprendre ma calèche que j'y ai laissée à deux heures : et je repars pour Rome.

Si j'ai pu décrire avec fidélité, fidélité peut-être trop scrupuleuse, les beautés soit antiques, soit modernes, qui pendant vingt-trois jours de résidence à Rome, ont intéressé ma curiosité, fixé mon attention, et dont la recherche et l'examen entraient spécialement dans les vues de mon voyage, un plus long séjour sans doute, eut été nécessaire pour connaître parfaitement et faire connaître avec exactitude, tout ce qui dans cette ville concerne les institutions, les mœurs,

les habitudes de la vie, extrêmement changées depuis que les Français en ont occupé le territoire; cependant je rapporterai sommairement les observations faites par moi-même, et quelques documents recueillis par des organes qui méritent toute croyance.

Le code français y est en vigueur, sauf de légères modifications : il y a deux Académies : celle de Saint Luc si célèbre embrasse la peinture, la sculpture, l'architecture : pour en devenir membre on doit présenter ou un tableau, ou une statue, ou un bas-relief, ou un plan; en un mot un ouvrage dont on soit l'auteur. — Celle dite des Arcades est instituée pour entretenir l'étude et le goût des poëtes anciens : dans la belle saison beaucoup de personnes assistent aux séances qui sont fort intéressantes.

Les théâtres ne sont ouverts que pendant le Carnaval qui commence aux rois et finit au carême. Il n'a pas lieu annuellement : une permission spéciale du gouvernement l'annonce : combien de fois n'a-t-on pas vu plusieurs années s'écouler sans qu'elle soit accordée !

Outre le collège romain dont j'ai eu occasion de parler et qui ne tient que le second rang; il y en a deux autres : celui de la Sapience, centre de l'université, il tient le premier rang, et on y fait des cours peu fréquentés sur tous les genres de connaissances : les langues hébraïque, syriaque, arabe, y sont enseignées : les bâtiments construits par *Palladio* qui mettait de la franchise et du goût dans ses dessins sont immenses et très-beaux. — L'autre collége est celui de la Propagande, fondé en 1622 par Grégoire XV : c'est là où les cardinaux s'assemblent pour les affaires relatives à la propagation de la foi.

Il y a très-peu, trop peu d'écoles de différents degrés inférieurs, le nombre des étudiants n'est considérable dans aucune.

Les pensionnats pour les jeunes personnes d'une classe élevée ont peu d'élèves : deux cependant sont dignes de la plus grande confiance : celui des dames du Sacré Cœur établi au mont de la Trinité, situé dans le meilleur air, richement doté, dirigé par des personnes d'un mérite éminent ne compte pas douze pensionnaires de la ville. — Dans l'autre avantageusement placé non loin de Sainte Marie Majeure, la supérieure et les institutrices sont aussi capables qu'estimables, et l'établissement prospère peu. En général l'éducation pour les deux sexes est négligée par toutes les classes de la société. — La musique et le dessin sont les arts le plus cultivés ; encore n'y met-on pas infiniment d'émulation.

Le clergé seul se livre avec ardeur à l'étude, aussi son esprit est-il plus développé que celui même des familles d'un haut rang. Celles-ci s'éteignent chaquejour.

Une politesse bienveillante est assez générale, on sacrifie peu à la complaisance : on ne connait pas à Rome comme en France, l'habitude de se voir : on ne sait pas y goûter les plaisirs si doux d'un commerce intime : le cérémonial s'étend partout.

Le Sygisbéisme n'existe plus depuis trente ans.

Les fortunes sont extrêmement inégales, d'un côté c'est l'opulence fastueuse ; de l'autre, moins que la médiocrité.

On dîne ordinairement de trois à quatre heures.

Dans la soirée au mont Pincio la promenade publique formée par des allées droites régulièrement

plantées en arbres encore jeunes, est plutôt solitair que fréquentée, à peine y rencontre-t-on journellemen vingt-cinq à trente personnes; et y voit-on circule une demi douzaine d'équipages.

L'hiver il y a de grandes réunions chez les am bassadeurs, chez quelques Anglais ou Français établi à Rome : peu de Romains sont dans l'usage de le imiter.

Le peuple est ignorant et paresseux; mais chez lı le vice de l'ivrognerie est rare.

Ceux qui sont nés à la campagne, afin de ne pa travailler à la culture des terres, se mettent en ser vice dans la ville, la quantité des gens de livrée es donc considérable : ceux-ci ne rougissent pas de s présenter chez la personne qui a accepté le dîner d leurs maîtres et de lui demander le lendemain c qu'ils appellent *la bona mano*, la bonne main; l générosité la porte communément à trois francs.

La classe des ouvriers, porte-faix, journaliers, e nombreuse; encore ne travaillent-ils que lorsqu'ils n'on absolument rien pour subsister.

Le nombre des mendiants est prodigieux.

Les jardiniers et cultivateurs qui habitent de l'autı côté du Tibre, mais dans l'intérieur de la ville, et qı l'on nomme *Transteverins*, sont robustes, fiers, d haute taille; ils ont un caractère brusque, mutin.

Il y a deux hôpitaux; celui du Saint-Esprit : l masse des bâtiments est très-grande : il y a une salle pa ticulière pour les enfants trouvés. — Un autre hôpit qui est plutôt une maison de correction occupe de enfants a divers ouvrages des mains, tels que la filatur le tricot, la tapisserie.

L'industrie est nulle, aucune fabrique un peu im-
ɪortante n'est établie : il y a donc peu de commerce,
'est ce qui occasionne la rareté de l'argent. On ne
onnait guère que celui de la mosaïque, des gravures,
les tableaux, des sculptures, toutefois ouvrages d'au-
eurs modernes. Non seulement on tire de l'étranger
es objets de luxe, mais encore la plupart de ceux
u'il serait facile de fabriquer. Vous n'apercevez ni
u café qui ait de l'apparence, ni une belle boutique
n quelque genre que ce soit.

Pour l'un et l'autre sexe le costume dans la ville
e diffère pas de celui usité en France. La mise de
a petite bourgeoisie, comme celle des ouvriers, n'est
as propre, et approche plutôt de celle de l'indigence.
A la campagne les femmes en général portent un
orsage en étoffe rouge, ou de couleurs variées ; il est
acé par derrière et ouvert par devant. Presque toutes
nt sur la tète un petit carré de toile, dont une pointe
st par-devant ; quelques-unes portent le voile de
nadone.

Vous désireriez envain trouver, soit dans la ville, soit
ans les campagnes, la stature imposante, les beaux
raits, l'air noble qui caractérisaient les ancètres des
omains de nos jours.

Les façades des maisons, je ne dis pas des palais,
ont pour la plupart très-communes ; la distribution
ntérieure n'est ni agréable, ni commode ; l'ameublement
st peu soigné.

Les rues ne sont pas larges, elles sont peu droites ; en
utre la police peu vigilante sur tous les points n'en
rescrit pas assez rigoureusement la propreté : elles
e sont point éclairées par des réverbères ; pendant la

nuit seulement à chaque coin de rue où se trouve une madone, une image quelconque, il y a une lampe, ou un cierge, ou une chandelle qui répand une petite clarté; mais chaque voiture est obligée d'avoir une lanterne sur le côté.

Le nombre des équipages est peu considérable relativement à la population : le mouvement n'en est sensible qu'à certaines époques, ou circonstances extraordinaires; il n'a lieu le plus souvent que par un grand concours d'étrangers.

A neuf heures du soir le silence règne dans toutes les rues; il ne cesse à la pointe du jour que par des crieurs qui offrent un verre d'eau-de-vie à ceux qui ont ouvert leurs boutiques.

Pour avoir une base certaine par rapport aux prix des comestibles, il est bon de savoir qu'en Italie la livre pour toutes les denrées qui se vendent au poids, n'est que de douze onces : on peut en évaluer le taux sur le même pied que dans une ville de troisième ordre en France : à Rome le pain est mal fait; le vin n'est pas bon, et coûte fort peu : le poisson n'est pas commun, il est de médiocre qualité, ainsi que la viande; les légumes ne sont pas excellents; on les apprête mal : les fruits excepté les oranges, les citrons et les figues, y sont rares : tous les jours par chaque porte de la ville, il entre un troupeau de chèvres; leur lait que l'on mêle en abondance au lait de vache, dénature celui-ci et lui ôte de sa qualité qui communément n'est pas fort bonne.

La population est de cent huit à cent dix mille habitants; parmi lesquels on compte dix mille ecclésiastiques religieux ou religieuses de tous les ordres monastiques,

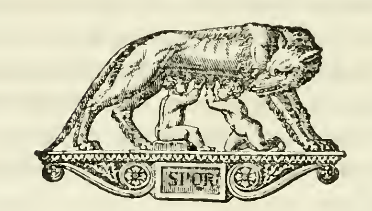
Chaque jour et presque à toutes les heures on rencontre, se promenant à loisir dans les rues, des ecclésiastiques, dont moitié au moins sont en habit court avec le petit manteau, et le chapeau à trois cornes, et des religieux principalement Dominicains, Augustins, Franciscains, tantôt plusieurs réunis, tantôt causant avec des particuliers laïcs; il n'est pas rare de voir de jeunes clercs qui n'ont pas plus de douze ans, passer de même une partie de la journée; à leur démarche assurée, à certain air d'importance, on est tenté de croire qu'ils ont déjà le germe d'autorité que rèvèlent communément à Rome, les figures et l'attitude de ceux qui sont revêtus du caractère sacerdotal.

Les étrangers, que les ruines si curieuses de l'ancienne Rome, et les innombrables chefs-d'œuvre fruits de la renaissance des arts y attirent, augmentent la population et en nourrissent plus de la moitié. On en comptait dix mille au moins dans la semaine sainte : aussi le prix des logements était-il doublé, triplé, quadruplé. Dans les autres temps de l'année, il n'est pas plus cher que dans les villes de troisième ordre en France.

Aria Cativa, cet air mal sain dont on parle tant et qui règne principalement dans les mois de juillet, d'août et de septembre, détermine les personnes un peu fortunées à se retirer alors à la campagne, à plusieurs lieues de Rome; ceux qui restent à la ville sont obligés de vivre avec une grande sobriété : un vent de sud appelé *scirocco*, détraque, pour ainsi dire, les ressorts de l'individu le plus robuste; on présume qu'il provient du manque absolu de plantations sur les terres qui environnent la ville, et qui ne sont plus ces campagnes

si vantées par Virgile ; ce beau Latium qui devait faire oublier à Enée sa patrie, devient à cette époque le théâtre de l'intempérie à laquelle contribue la paresse des Romains.

Pour qu'*Aria cativa* ne me surprenne pas, je vais trouver un ciel plus beau, plus pure, celui de Naples.



DÉPART DE ROME POUR NAPLES,

ALBANO, VELLETRI,

MARAIS-PONTINS, TERRACINE, FONDI, CAPOUE.

JE fais convention avec un voiturin pour qu'il me conduise dans une calèche en trois jours à Naples qui est à quarante lieues de Rome. J'obtiens une diminution sur le prix ordinaire : parce que je ne laisse point à son compte la dépense pour mon souper et mon coucher ; il est d'usage que le conducteur en fasse les frais : aussi ne choisit-il pas communément la meilleure auberge.

Aux premières clartés de l'aurore, je sors de Rome par la porte Saint Jean : une jolie allée d'arbres commence la route que des jardins, des vignes par intervalles, et des pâturages, rendent agréable : ensuite à droite une plaine très-étendue montre des froments assez beaux : à gauche les longues files d'arcades antiques des aqueducs qui servaient à amener à Rome les eaux des montagnes fort éloignées, se prolongent

pendant près de deux lieues ; elles sont formées par des piliers et des voûtes en briques, au-dessus desquelles, comme sur une terrasse, court le canal qui prenant les eaux à leur source, les conduit à leur destination. De temps en temps elles forment des coudes en serpentant pour ainsi dire : aurait-on voulu que l'art imitât la nature? Je ne me lasse pas d'admirer la grandeur de cette colonnade massive, couverte de mousse ; de ce côté l'horizon est borné au levant par les montagnes meublées de chênes verts, feuillage triste ! on aperçoit dans le lointain Frascati, des habitations assez multipliées, et quelques villages que l'on distingue à peine ; mais dans la plaine même, seulement les restes de différents tombeaux épars çà et là ; quelquefois un débris isolé. Si j'ajoute, nul arbre, nulle maison, les eaux ne recevant aucun écoulement, il sera facile de trouver la cause de l'intempérie de l'air durant plusieurs mois. La fausse politique de Sixte Quint fut la première source du mal : les nobles possédaient à peu près toutes les terres, lorsqu'il fut élevé à la papauté, il voulut en diminuer le produit pour qu'ils fussent moins riches, et cessassent d'être de petits tyrans : il défendit de faire sortir les bleds de l'état de l'église : le pays produisait infiniment plus que l'on ne pouvait consommer ; les grains furent bientôt à vil prix : le peuple espéra vivre à meilleur marché : l'agriculture dès lors fut totalement négligée : les grandes terres demeurèrent en friche : la contrée se dépeupla et devint mal saine : encore à présent des paysans de la Sabine et de l'Abbruzze viennent parfois ensemencer certains cantons, et s'en retournent jusqu'à la récolte.

Cependant j'arrive à Torre di Mezza via ; c'est la maison isolée de la poste près de laquelle sur la droite un aqueduc qui se dirige vers l'ouest avait été destiné à porter les eaux aux bains de Caracalla : je quitte alors la voie Appienne pour suivre une voie toute nouvelle et fort bonne : après avoir fait une lieue, d'un côté ce sont des champs bien cultivés, de l'autre des vignes peuplées d'arbres fruitiers ; ensuite je gravis en apercevant devant moi la cime pyramidale du mont Albano : la montée est douce pour parvenir à la ville de ce nom : en même temps je distingue sur la gauche trois masses de construction, deux sont rondes et distantes les unes des autres : la troisième qui paraît la plus imposante rappelle le tombeau du jeune Ascagne, fils d'Enée et fondateur d'Albe.

Albano ville moderne ne fut point bâtie sur l'emplacement *d'Alba longa* qui était sur le mont *Calvi* ; mais remonte au temps de Néron : elle domine la campagne de Rome : l'air y est très-pur : beaucoup de Seigneurs romains, et des Cardinaux y ont de jolis jardins, des vignes qui produisent un vin estimé, une maison où ils passent la belle saison : je rencontre plus de deux cents petites voitures attelées d'un cheval, chargées de huit ou dix barriques de vin, dont chacune contient soixante bouteilles : quelques mulets portent à dos deux de ces barriques.

En sortant d'Albano, je vois de l'autre côté une base volumineuse supportant deux tourelles assez bien conservées et trois autres très-détériorées : les uns disent que c'est le tombeau des Horaces ; d'autres disent celui des Curiaces ; c'est plus probablement le mausolée érigé à Pompée dont les cendres furent trans-

portées d'Egypte : Cornélie sa femme les plaça, nous dit Plutarque, dans sa ville d'Albanum. Par un chemin coupé dans la roche vive, bordé d'ormeaux magnifiques, je gravis de nouveau au milieu d'un site pittoresque qu'embellissent des plantations considérables en vieux et superbes oliviers : sur la droite, une plaine immense semble s'étendre jusqu'à la mer qui se montre dans un grand éloignement; peu après je descends dans un vallon très-resserré qui sépare Albano de l'antique Aricie : Horace a dit :

EGRESSUM MAGNA ME ACCEPIT ARICIA ROMA.
Ayant quitté la grande ville de Rome j'entrai dans Aricie.

C'est dans ces lieux qu'on rendait un culte particulier à Diane sous le nom d'Aricie. Une route de forme spirale autour d'un tertre me fait arriver à un petit village très-laid nommé Riccia : près de la porte de toutes les maisons, sans exception, sur le mur je lis l'inscription suivante :

VIVA IL SANGUE DI JESU-CHRISTI.
Vive le sang de Jésus-Christ !

L'église décorée d'un dôme fut construite sur les dessins du cavalier *Bernin* : le prince Chigy dont le palais est à Rome sur la place Colonne, y a une maison de campagne qui paraît agréable. Je ne m'arrête que peu d'instants, et j'entre dans une contrée presque sauvage : à droite de très-grands arbres sont répandus çà et là depuis le pied des montagnes jusqu'au sommet ; et du même côté une colonne seule apparait sur un point culminant. Une demi-heure après une

belle avenue qui part d'une étoile où se réunissent trois autres allées d'arbres me conduit au bourg de *Genzano* : entouré de vignes, il domine sur des coteaux renommés qui en sont couverts. Les rues très-larges aboutissent à une place spacieuse, on y voit une fontaine décorée de colonnes : à l'extrémité de l'une des rues est un château dont la terrasse a la vue sur le lac *Nemi* qui a quatre milles de tour : il est surnommé le miroir de Diane à cause de la limpidité de ses eaux : les alentours de ce lieu offrent de tous côtés les ruines de petits édifices en briques, et d'une forme ronde, ou carrée : ne sont-ce pas les restes d'anciens tombeaux? On rapporte que là Hyppolite fut ressuscité par Diane. Bientôt je retrouve la voie Appienne que j'avais quittée à Albano : deux lieues plus loin je la perds encore à Ponte Anelli.

Je m'arrête à *Velletri*, j'y fais un déjeuné médiocrement bon ; mais j'y bois le vin le meilleur qui m'ait été servi en Italie. Cette ville fort ancienne était la capitale des Volsques : elle est sur le penchant du mont *Artemisio ;* grande, mal percée, assez bien bâtie : il y a plusieurs jolies fontaines; le bâtiment de l'Hôtel-de-Ville est fort beau; l'architecture extérieure de la cathédrale ne frappe nullement ; mais l'intérieur offre une voûte fraîchement et richement dorée ; des peintures neuves, un buffet d'orgues d'un travail très-recherché et chargé de dorures; la chapelle de la Vierge construite récemment est remarquable par son dôme élégant, et par l'éclat de ses divers ornements. Sur la place principale je ne trouve pas la statue d'Urbain VIII, que dans des temps de troubles le peuple voulut renverser ; elle fut alors enlevée par un de ses

parents qui la vendit ensuite. Velletri est siège d'un évêché, on y compte douze mille habitants; les femmes sont coiffées d'une manière particulière : toutes portent sur la tête un morceau d'étoffe en soie violette ou noire, avec deux bouts qui tombent négligemment et fort bas des deux côtés de la figure.

J'accorde une heure de repos nécessaire aux chevaux, puis je repars : la campagne me charme par l'aspect d'une culture animée, des vignobles, des maisons de campagne; sur la gauche, au-dessous de grands bois en chênes verts, croissent abondamment des oliviers : sur la droite, dans des pâturages paissent des chevaux, des mulets, et des buffles : ces pâturages sont entourés de barrières pour empêcher les bestiaux d'en sortir.

Après avoir fait deux lieues et passé l'Astura sur plusieurs ponts, je me trouve dans ce pays insalubre nommé les *Marais Pontins*, où jadis il n'y avait pas de route.

Pie VI fit construire une chaussée chargée d'un sable fin; elle a huit lieues, elle est bordée d'un mur d'appui pendant une demi-lieue : sur la droite j'aperçois *Naviglio grande*, canal sur lequel Horace navigua en allant à Brindes : des ormeaux alignés, quelquefois sur plusieurs rangs, ombragent le chemin : déjà l'odeur fétide que répandent les eaux stagnantes se fait sentir; mais avec moins d'intensité que jadis, et dans un espace beaucoup moins étendu : elle ne me poursuit que pendant trois quarts d'heure au plus : un canal qui longe la route, donne de l'écoulement aux eaux qui se joignent à celles de l'Astura, dont je traverse un bras sur un pont en marbre. Ses bords sont tapissés d'aloès, de saules, d'ormes, d'énormes figuiers chargés de fruits :

des oiseaux aquatiques voltigent çà et là : cependant la lune répand sa lueur tremblante sur cette contrée solitaire lorsque j'arrive à *Torre di Ponte*. Là près d'un ancien couvent de capucins qui tombe en ruines et reste abandonné par les religieux à cause de l'insalubrité du pays, mais dont l'église subsiste encore, Pie VI a fait construire un magnifique hôtel de la poste qui est en même temps une auberge : le maître paye annuellement au gouvernement papal deux mille quatre cents francs ; mais les réglements défendent que les voituriers passent au-delà sans s'arrêter pour y coucher, et ce n'est qu'à la même condition que les voyageurs obtiennent des chevaux de relais ; et quels chevaux ! demi-sauvages, vivants dans des pacages peu fertiles, ils sont impatients du frein quand on les en tire pour les atteler ; et leurs guides comme la plupart des êtres qui habitent ces lieux ont la figure hâve, le corps maigri ; ils semblent dévorés par une fièvre continue. On me donne un appartement propre et commode, un souper assez bon. Dès la pointe du jour je presse le voiturier de partir. J'admire de nouveau la route bien confectionnée, et parée de beaux arbres, dans un terrain qui n'était autrefois qu'un infecte marécage. Quand j'ai fait six lieues Ponte Maggiore autre relai m'offre une maison seule. Là le canal se divise en deux bras, dont l'un va à la mer, l'autre continue à longer la route.

Une demi heure après, les rochers blanchâtres de Terracine présentent de loin une barrière insurmontable, et depuis leur base la ville se dessine en amphithéâtre ; les Volsques la nommaient *Auxur*. Elle leur fut enlevée par les Romains : elle est peu éloignée

de la mer, et devient la frontière entre la Romagne et le royaume de Naples. Pie VI avait projeté d'y rétablir le port d'Antonin le pieux ; mais les constructions n'ont pas même été commencées. J'y entre à huit heures du matin : après avoir subi la visite la plus vexatoire de la douane qui est établie dans un superbe bâtiment, je m'arrête dans l'auberge qui en occupe une partie : puis je vais examiner une place très-vaste, le palais pontifical, premiers ouvrages que Pie VI exécuta, et qui absorbèrent son trésor. La façade de la cathédrale qui est celle du temple de Jupiter Auxurus, ainsi appelé par Virgile, est soutenue par de grosses colonnes antiques, cannelées, en marbre : sous le portique un grand vase de marbre blanc orné de bas-reliefs, dans l'intérieur une ancienne mosaïque fixent mon attention. Je distingue au-dessus de la ville les ruines du vieux château de Théodoric. A l'ouest s'élève le mont Circé, sa vue me rappelle les vers harmonieux de Virgile sur les enchantements de la célèbre magicienne dont il porte le nom : j'aime à redire la traduction si fidelle de Delile.

Là grondent enfermés et de rage écumants,
Tous ces monstres créés par ses enchantements ;
Qui d'hommes qu'ils étaient changés en ours informes,
En lions menaçants, en sangliers énormes ;
S'irritent dans la nuit, et secouant leurs fers,
De leurs longs hurlements épouvantent les airs ;
Craignant ce sort affreux pour les enfants de Troye,
Le Dieu des mers lui-même à l'instant leur envoye
Un vent qui les enlève à ces bords dangereux ;
Et l'île et ses rochers ont déjà fui loin d'eux.

Cette ville, quoique la température soit douce, trop voisine des Marais-Pontins renferme peu d'habitants ;

presque tous, principalement les paysans, portent le brodequin, ancienne chaussure des Romains. Une heure s'est écoulée pour faire rafraîchir les chevaux.

Je sors de Terracine par une fort belle porte d'une construction moderne : aussitôt je cotoie un rocher escarpé que l'on a taillé pour ouvrir la route : sur la droite une forêt me dérobe la vue de la mer ; et sur la gauche une mauvaise muraille suit la pente de la montagne : bientôt étant à la limite des états du pape, je traverse la route pour entrer dans ceux du roi de Naples ; et un peu plus loin sous une voûte qui forme la barrière, la douane napolitaine se met en devoir de faire la visite : porteur d'une lettre cachetée pour le ministre des douanes à Naples, elle m'avait été remise à Rome obligeamment par madame la princesse de B.... je fus exempté de toute recherche, l'inspection seule de l'adresse devint un talisman qui à chaque poste de douane m'en préserva jusqu'à Naples. Le lac de Fondi qui a deux lieues de longueur ne tarde pas à se montrer : son cours est parallèle à la route qui après avoir un peu décliné sur la droite reprend la ligne directe. Elle est bordée de quelques débris de tombeaux : celui qui se fait le plus remarquer indique que le monument avait une forme carrée, le côté qui fait face à la route est le seul conservé.

Après avoir fait trois lieues, Fondi située au pied des Appennins dans une plaine assez vaste et sur le lac du même nom, me présente sa rue principale qui est une partie de la voie Appienne : ville épiscopale elle contient quatre à cinq mille habitants : des exhalaisons malignes y arrivent par les eaux croupissantes du lac qui a quatre lieues d'étendue entre la ville et la mer,

et cependant le territoire fertile est couvert d'oliviers, de lauriers, de myrtes et de vignes; les anciens estimaient les vins qu'elles produisent.

L'église cathédrale est un gothique fort laid : elle renferme un tombeau en marbre d'un travail curieux et dans la sacristie une chaire pontificale en marbre revêtue de mosaïques, ornements communs dans les premiers siècles de l'église. A l'ancien couvent des Dominicains, occupé maintenant par trois frères de *Saint Jean de Dieu* qui traitent les malades de la ville et des environs, on me montre la chambre de Saint Thomas d'Aquin qui fut religieux dans cette maison ; au rez-de-chaussée sa chapelle particulière dont la voûte est admirablement sculptée ; et dans le jardin peu soigné un antique laurier près duquel composait l'ange de l'école, l'aigle des théologiens. Sortant de ce couvent, allant reconnaître l'emplacement du jardin qui appartint à Cicéron, je suis entouré d'hommes, de femmes, d'enfants, à moitié couverts de vêtements en lambeaux, qui crient ou plutôt vocifèrent *carità* la charité, *carità carità;* ils m'attendent à mon retour, cernant ma voiture et répétant avec une sorte de fureur insolente *carità carità;* quelques pièces de monnaie ne satisfont pas surtout les importunités des enfants qui ne se taisent qu'après avoir escorté la calèche, jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus la suivre.

En leur échappant j'avance dans la plaine cultivée et tout à la fois mal saine, surtout au pied d'une montagne : pour en atteindre le sommet, je gravis pendant trois quarts d'heure dans une gorge épouvantable, entre deux flancs arides, c'est là que périt le poëte Esménard revenant de Naples; les chevaux entraînés

par la rapidité de la pente précipitèrent sa voiture dans une profondeur où il perdit la vie. — Par des rampes infiniment plus douces je parviens en une heure à Itri très-petite ville ; Horace l'appelait Mamurra : elle est de l'aspect le plus triste quoique placée entre des collines où croissent des vignes, des oliviers, des figuiers : dans ses rues étroites, noires et grimpantes, la misère se montre sous les dehors les plus hideux, avec les caractères les plus affreux : sur chaque porte huit à dix enfants à peu près nus poussent des cris lamentables en demendant du pain : ils tendent une main, de l'autre ils portent leurs doigts sur les dents que montre leur bouche ouverte, et crient : *Io ho fame*, *fame*, *fame*, *j'ai faim*.

Je m'éloigne au plus vite de ce spectacle douloureux ; la route qui suit m'en distrait, elle est très-variée en plantations d'oliviers, en petites collines, en rochers, puis je laisse à droite le chemin de Gaëte : j'en aperçois la ville et le golfe, ainsi que les isles voisines de Naples. Je jouis pendant quelques instants de cet agréable aspect : ensuite je longe une sorte de jardin très-spacieux, au milieu duquel s'élève une tour antique en pierres de taille, et d'une grande dimension. Je descends de voiture pour m'en approcher : je remarque que la construction dans le bas est sans ciment, en maçonnerie dans le haut : elle a deux étages, dans la pièce du rez-de-chaussée la voûte est soutenue par une énorme colonne : ce monument est regardé comme le tombeau de Cicéron ; il passe pour constant que près de cet endroit il fut assassiné par les sicaires d'Antoine. Je vais à pied jusqu'à la ville de Mola aucienne Formies dont Horace vante l'heureuse situa-

tion, et compare les vins à ceux de Falerne. Toute la campagne environnante est meublée de vignes, d'oliviers, de grenadiers, de myrtes, de lauriers et de toutes sortes de plantes odoriférantes : c'était dit-on l'ancien pays des Lestrigons. Je traverse la ville qui n'a qu'une rue d'un mille au moins de longueur ; elle est placée au bord de la mer, et par une montagne se trouve abritée des vents du nord.

A un demi quart de lieue au-delà je m'arrête à une excellente auberge, maison de campagne appartenante au duc de Mazzo Lagny qui la loue : les appartements sont beaux, les jardins sont charmants : la vue y est magnifique : on croit que cette habitation occupe la place de la maison de Cicéron. Après un dîner fort bon, je suis obligé de passer de nouveau dans Mola pour reprendre la grande route qui s'élève sur un plateau calcaire. Peu après je laisse à droite les restes d'un aqueduc et d'un amphithéâtre qui étaient près de Minturne entièrement détruite. Qui ne sait que ce fut sur les ruines de cette ville qu'était assis Marius lorsque le soldat Galate fut envoyé par Sylla pour se défaire de lui ; saisi d'admiration, il n'osa le frapper, et tomba aux genoux de ce respectable vieillard. Au bord d'un marais on voit des roseaux, sont-ce ceux dans lesquels il se cacha? là coule le Carigliano rivière paisible.

Quittant presque aussitôt la voie Appienne, je découvre à gauche la montagne de Falerne qui ne produit pas de vin renommé comme il l'était au temps d'Horace, ce ne sont plus que des pointes de rochers nus et calcinés ; les vignobles sont perdus parce qu'on a négligé de remonter les terres à mesure que les pluies les entraînaient. Je me dirige par un chemin fort bien

entretenu vers *Sainte Agathe*, village qui ne mérite aucune attention, mais sur un territoire productif. Il ne cesse pas de l'être pendant quatre lieues jusqu'à Capoue.

A sept heures du soir, je passe sur un pont fort beau, le Volturne qui prend sa source aux Appennins, et j'entre dans la ville. Capoue bâtie au 9.me siècle, au pied du mont *san Nicolo*, est à peu de distance de l'ancienne Capoue : elle compte six mille habitants; plusieurs dômes très-élevés lui donnent une certaine apparence : les maisons en général sont bien bâties; sur les murs extérieurs de la plupart il y a des incrustations, restes d'antiquités, dépouilles de l'ancienne ville; ce sont des têtes en bas-reliefs, des inscriptions; sous une arcade je lis la suivante :

Sub muro quondam tripedali et penè labenti
Campani assueti regum benè jura tueri,
Ut melius sit res olim defensa Philippi
Muniri firmis curarunt arcibus urbem.

Les Capouans accoutumés à soutenir les droits de leurs souverains, pour que les états de Philippe fussent mieux défendus, au lieu d'un mur de trois pieds qui était près de s'écrouler, mirent tous leurs soins à élever de solides fortifications.

Deux églises méritent d'être visitées : celle qui est paroissiale dédiée à Saint Roch et à Sainte Lucie dont les statues sont au portail. Il n'y a qu'une nef soutenue par des piliers qui font pilastres près de six chapelles établies de chaque côté. Tous les autels sont en marbre rare, avec des ornements d'un travail fort recherché : trois tableaux me paraissent n'être pas sans mérite; le sacristain ne peut me dire de quel maître ils sont : je les crois de l'école napolitaine.

La cathédrale est précédée d'une cour dans laquelle de chaque côté est un portique à sept arcades soutenues par des piliers fort légers.

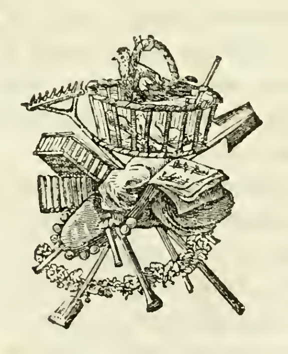
Trois portes donnent entrée dans ce vaste édifice : une inscription extérieure annonce qu'en 1766, on la qualifia deuxième Basilique, que l'évêque reçut le titre d'archevêque, et que les embellissements qui furent terminés à cette époque donnèrent lieu à une cérémonie imposante. La nef principale est large, la voûte en est basse, et supportée par onze colonnes en granit de chaque côté : les stalles placées dans l'arrière-chœur sont d'un bois rare, et artistement sculptées. Je remarque un tableau de Solimène très-estimé; plusieurs sculptures du cavalier *Bernin*; un mausolée portant un bas-relief qui représente la chasse du Méléagre. Un double escalier en marbre et à deux rampes conduit à une chapelle souterraine qui est curieuse : à travers une grille qui ferme une jolie construction en marbre, on voit le Christ étendu sur la tombe : c'est un morceau d'une perfection surprenante. — La grande place de cette ville est belle : les bâtiments d'une caserne sont étendus et bien ordonnés : j'entends à l'approche de la nuit cinquante musiciens exécuter sur cette place des morceaux d'harmonie parfaite. — Je suis descendu à l'hôtel de France qui passe pour le meilleur ; on m'y sert un très-mauvais souper, et les lits quoiqu'ils soient en fer sont tellement infestés d'insectes qu'ils ne m'accordent pas le repos qu'amène la nuit.

J'ai dit tant de fois depuis Rome jusqu'ici, que je suivais, quittais, retrouvais et abandonnais encore la voie Appienne, qu'une notice sur elle trouve naturellement sa place en parlant de Capoue, où commençait

cette entreprise étonnante, ayant pour but l'utilité publique. Occupant trois cent cinquante milles de Rome à Capoue, elle formait la grande route pour aller en Grèce et en Orient : pour la faire on a creusé un fossé de la largeur qu'on a voulu donner au chemin : ce fossé a été rempli d'un massif de pierrailles et de chaux vive, on a recouvert le tout de pierres de taille de grandeur et de forme inégales, mais si dures qu'il n'y a pas une ornière aux endroits où elle se montre. De chaque côté régnait une banquette de pierres de taille, très-dures pour les gens à pied, et un contre mur pour empêcher la maçonnerie du chemin de s'écarter; la voie était étroite : deux de nos larges voitures n'y passeraient pas facilement : les essieux des voitures chez les Romains étaient plus courts que les nôtres. On cessa de l'entretenir, les paysans des environs ont enlevé, et enlèvent encore impunément, les pierres de taille des banquettes et du pavé : dans les parties où elle n'a rien perdu, elle est unie comme un parquet; dans celles où l'on a ravi des pierres, elle est cahotante, on y rencontre des trous; mais je le répète, il ne s'est formé aucune ornière.

A neuf heures du matin, je monte en voiture pour continuer ma route vers Naples, qui n'est éloignée que de cinq lieues : toute la campagne sans interruption est charmante, et d'une fertilité extraordinaire : on ne peut se faire une idée de l'agrément que présentent aux yeux ces hautes tiges d'arbres mariées à de vigoureux ceps de vignes, depuis le pied jusqu'aux branches que le pampre suit dans leurs ramifications. Ce mélange des deux feuillages différents, ces bras étendus entrelacés de guirlandes chargées de fruits et

qui courent horizontalement, ou dont quelques-unes tombent, se relèvent, quel aspect enchanteur! Après avoir fait trois lieues, je traverse une petite ville que les anciens Romains nommaient Attella; elle fut ruinée par les barbares; les Normands la rétablirent et lui donnèrent le nom qu'elle porte aujourd'hui, Aversa, qui signifie contraire pour l'opposer à Naples. Jeanne I.re reine de Naples, fit étrangler dans l'ancien château Andreasse de Hongrie son mari. — A la sortie d'Aversa commence une avenue qui, pendant deux lieues sur un terrain toujours égal, au milieu de la plaine la plus riche, conduit à Naples.



NAPLES,

Monuments, Églises, Palais, Villa Reale, Chiaia, Tombeau de Virgile, Fort Saint Elme, Saint Martin.

Cependant le soleil est presque à moitié de sa course circulaire, et soudain le tableau le plus ravissant me transporte d'admiration : au fond d'un bassin qui a plus de deux lieues en largeur, Naples est à mes pieds. Ses bras développés embrassent la mer qu'elle a en perspective au midi; pour elle se présentent, au levant l'orgueilleux Vésuve; le mont Pausilippe au couchant; au nord les charmantes collines de Capoue et de Caserte : quel ciel calme et pur ! scène merveilleuse que colorent les rayons resplendissants du roi des astres : elle produit un enchantement inexprimable. Pour prolonger la sensation qu'elle me cause, je fais arrêter ma voiture pendant quelques moments. Le rapport entre Gênes et Naples me frappe : toutes deux sont au fond du golfe : ensuite le parallèle est facile à faire. La première a été construite en amphithéâtre sur un rocher dont

le pied touche à la mer : la seconde a trouvé place le long du rivage pour être bâtie entre la mer et les montagnes. En arrivant à Gênes par mer, on peut préférer la vue de Gênes; en arrivant à Naples par terre, la vue de Naples sans contredit mérite la préférence. Je suis assez heureux pour que chacune en me recevant pour la première fois m'ait favorisé de son plus bel aspect.

Laissons dire à *Martorelli* que Naples a été fondée par les Phéniciens; à *Tite Live* qu'elle est composée de deux villes, *Polipolis*, *Néapolis*; j'aurais mieux aimé qu'elle eut conservé le nom de *Parthénope* que d'abord lui donnèrent des Grecs, sans doute très-sensibles, en la comparant à une belle vierge. Les hautes murailles qui empêchèrent Annibal d'en entreprendre le siége, ont été remplacées par de nouvelles moins élevées, et construites en pierres noires des environs appelées *Piperno*. Celles-ci ont été abattues en grande partie.

Par une pente extrêmement douce, j'arrive à la première rue nommée *Fortia*, très-longue, bien bâtie, et remarquable surtout par sa largeur qui est de 60 pieds. Elle est suivie immédiatement de la rue de Tolède, moins large, il est vrai, tirée au cordeau, et qui a 560 toises de longueur. Dans celle-ci non moins bien bâtie deux rangs d'échoppes, de boutiques volantes, où sont étalés des comestibles et dont plusieurs sont parées de guirlandes de fleurs, masquent le rez-de-chaussée des maisons qui, sans avoir une façade uniforme, ont quatre et cinq étages; elles sont terminées par des terrasses : toutes les croisées à chaque étage ont un balcon en fer très-saillant. Cette rue sert de promenade publique; quelle affluence de peuple ! quelle quantité d'équipages qui volent sur de grandes

pierres semblables à la lave sortie du Vésuve ! que de voitures de transports qui se croisent ! que de cris pour la vente de toutes sortes de comestibles on fait entendre ! que d'acheteurs ! que de spectateurs ! quel mouvement ! quel fracas ! la rue Saint Honoré à Paris, n'est pas plus vivante ni plus animée : je la traverse toute entière, et je vais au bel hôtel de la grande Russie sur le quai *San Lucia.* On m'y donne un appartement qui prend ses jours en face du Vésuve. Me fera-t-il jouir du spectacle de quelques accès de sa magnifique fureur ? je sollicite de lui cette faveur : la mer qui m'en sépare deviendra un préservatif contre ses redoutables effets.

Déjà je respire un air bienfaisant par excellence : après un bon déjeuné pris à la hâte, je me rends au palais du roi qui n'est pas éloigné pour faire visite à madame la comtesse de M...... qui tient un des premiers rangs à la cour et y remplit de si honorables fonctions. Éminemment distinguée par des grâces naturelles, par de l'esprit sans paraître le savoir, par des connaissances sans un air d'érudition, par un ton de noblesse qui dans sa simplicité annonce l'élévation de l'âme, enfin par les plus rares qualités, elle me reçoit avec une affabilité pleine de charmes et me promet une obligeance flatteuse, ses bontés en un mot, pour que mon séjour me soit plus agréable. Le souvenir que j'en ai conservé acquitte bien faiblement la douce dette de la reconnaissance ; celui des heures qu'elle a bien voulu m'accorder pour cultiver sa connaissance est ineffaçable, il revit chaque jour dans l'éloignement.

Étant retourné à l'hôtel de la grande Russie, j'y trouve le Cicérone qui y est spécialement attaché, homme suffisamment instruit et complaisant ; il s'engage

à m'accompagner tous les jours et à toutes les heures quand je réclamerai son service.

Je commence donc à rapporter tout ce qui a satisfait ma curiosité dans cette belle capitale et dans ses environs si intéressants.

Près du quai *san Lucia* une fontaine dont toute la construction est en marbre, présente trois satyres groupés qui supportent une large conque sur laquelle repose la statue colossale de Neptune à demi couché : de son trident sortent trois jets d'eau. — Après avoir passé devant un bâtiment militaire qui est dans la rue suivante, j'arrive à la place royale assez régulière : elle a cent toises carrées : le palais du roi occupe tout un côté : il fût bâti en 1600, d'après les dessins de *Fontana*. Outre le rez-de-chaussée, deux étages qui ont vingt et une croisées, trois portes d'égale hauteur, avec des colonnes de granit qui soutiennent des balcons, des pilastres de trois ordres différents, dorique, ionique et corinthien, placés les uns au-dessus des autres et couronnés d'une balustrade ornée de vases et de petites pyramides; tout cela donne à l'architecture de la façade un caractère de grandeur. Vis-à-vis on bâtit une chapelle dont la décoration extérieure occupe un autre côté de la place : par un perron en marbre blanc et en avant duquel on voit deux superbes statues équestres en bronze, d'un côté celle de Charles III, de l'autre celle de Ferdinand I.er, je monte à un péristyle en marbre blanc. Sur le frontispice je lis : A FRANÇOIS DE PAULE. A droite et à gauche vingt colonnes très-légères en granit gris clair, forment un élégant portique que je parcours : il est terminé à chaque extrémité par deux colonnes et deux pilastres

en marbre blanc. Le dôme qui n'a pas encore reçu d'ornements, mais qui est achevé, me paraît avoir un diamètre trop grand par rapport à son élévation. — Deux bâtiments uniformes en regard l'un de l'autre, ayant outre le rez-de-chaussée deux étages avec onze croisées, composent les deux autres faces de la place.

L'entrée du palais m'est accordée : dans la première cour, des arcades dessinent un carré parfait : sur la gauche, au milieu je trouve le grand escalier large et commode : on y a placé deux statues colossales en marbre qui représentent le Tage et l'Ebre. — Au premier palier, je suis introduit dans la chapelle plutôt jolie que belle : le plafond plat et peu élevé est soutenu par des piliers en marbre de trois couleurs, jaune, blanc et noir. — Outre la nef du milieu, il y a un couloir latéral à proprement parler : je ne puis l'appeler seconde nef. Au-dessus règne tout autour de l'édifice une tribune sans aucune séparation : la partie qui est en face de l'autel est réservée pour la famille royale. Un grand tapis cramoisi avec des crépines d'or l'indique. Les autres personnes de la cour se placent à la suite ; elles entrent sous des arceaux un peu bas. Tout éclatant qu'il est, le mélange trop égal de bleu, d'or, et de nuances semblables aux piliers veinés ne fait pas ressortir suffisamment chaque couleur : on est tenté de dire que cette chapelle ressemble trop à une salle de spectacle. L'autel est richement paré ; sur la gauche une chapelle dédiée à la vierge est convenablement décorée sans recherche.

Quatre corridors spacieux conduisent aux différents appartements du roi, de la reine et des autres membres de la famille royale. Ils n'offrent rien de remar-

quable. La salle du trône toutefois est tapissée en velours cramoisi avec des broderies en or, relevées de bosse. Le fauteuil du roi et celui de la reine sont placés sous un dais de la même étoffe. — La chambre où le roi prend le repos accoutumé dans le milieu du jour est élégante et drapée. Tout l'ameublement est en étoffe de soie assez fraîche, bleue céleste. — La salle du conseil n'a aucun ornement distingué. — Celle nommée des vices-rois est très-majestueuse et la plus belle de toutes : elle contient les portraits des princes qui ont gouverné le royaume de Naples. — Les salons de réception, et les pièces qui composent les appartements de la reine et des princes et princesses, sont meublés en étoffes de soie de la manufacture de *san Lucio*, mais elles ne sont plus fraîches. Les tables, les secrétaires et autres meubles ne sont ni d'un bois rare, ni d'un travail curieux. Je dois signaler, une tasse d'agate-onyx d'une grandeur surprenante, l'apothéose d'Antinoüs, un de ceux qui voulaient épouser Pénélope, y est figurée ; et parmi les tableaux, un Christ mort environné des anges, par *Annibal Carrache* ; une Assomption ; un Bacchus, par le même ; ainsi qu'une vierge tenant l'enfant Jésus sur ses bras : — Le même sujet traité par *Megliano*, et de celui-ci en outre, la mort de Lucrèce : l'expression est parfaite, elle rougit en se poignardant. Un superbe portrait de Paul III, par le *Titien*, et celui de Léon X de la maison de Médicis, par *André del Sarto*. La sainte famille par le même. Une vierge par *Gedone* dont les tableaux sont rares. Enfin trois délicieux qui sont du *Corrège* : une Vierge, le mariage de sainte Catherine, et la Madona Alla Zingali.

Dans une seconde cour, où l'on arrive par l'une des arcades sur la droite de la première, des bâtiments étendus et fort simples sont destinés aux logements des gouverneurs des princes, des gouvernantes des princesses, des premiers gentils-hommes de la chambre et des principaux officiers de la maison du roi.

Un agrément, j'allais dire une beauté incomparable, indicible, qui distingue ce palais, c'est une terrasse fort large, ayant 400 pieds de longueur, ornée d'arbustes odoriférants, de vases remplis de fleurs; elle règne le long de la façade du palais qui regarde la mer, et dont chacun des deux étages a quarante croisées. Peut-on concevoir une plus belle exposition? delà les yeux embrassent tout le golfe : lorsqu'on se promène sur cette terrasse, ne jouit-on pas d'un aspect merveilleux?

Près d'une porte latérale qui, faisant partie de la façade principale, donne entrée dans la seconde cour du palais, on voit une construction en marbre blanc; espèce de fontaine composée de trois arcades, une grande et deux petites : dans celle du milieu est une statue colossale de Jupiter : les Napolitains l'appellent *il Gigante*, le Géant : elle fut trouvée à Pouzzol.

A Naples il n'y a aucune église, aucun palais particulier, ou édifice quelconque, dont l'architecture extérieure soit vraiment un modèle : la richesse est commune; le bon goût rare. Les palais Gravina, celui-ci occupé par l'ambassadeur de Sardaigne, Ersini, Caraffa, Sansevero, qui ne sont pas ouverts aux curieux, sont les plus renommés pour la somptuosité intérieure, la commode distribution, et la beauté des sculptures et des peintures. — Parmi les hôtels, ceux du ministre de l'intérieur et de la bourse, contigus,

ayant la même façade, sont les plus apparents par rapport à l'étendue et à l'élévation. Dans le dernier on voit au pied d'un escalier quatre superbes statues en marbre blanc. Celles de Frédéric II, de Roger, de Ferdinand I.er, de François I.er

La façade du théâtre san Carlo qui fut détruit et incendié en 1816 montre peu de goût : cinq arcades en pierres élevées en saillie, séparées par des bas-reliefs assez estimés, sont surmontées de dix très-petites colonnes qui soutiennent un fronton trop simple. La statue d'Apollon est au couronnement. Quant à l'intérieur, de beaux escaliers, de grands corridors conduisent à la salle la plus vaste de toutes celles connues en Europe. Elle a une telle réputation de beauté, que je n'ose me permettre de dire que celle de Gênes ne le cède guère à celle de Naples en riches et brillantes décorations. Prétendre qu'en faisant disparaître une cloison, ou un mur peu épais, la vaste étendue de la mer apparaît aux spectateurs, c'est une fiction. — Mais il est avéré, incontestable que la musique au théâtre de Naples a une supériorité sans égale.

On compte dans la ville plus de deux cents églises : j'en visitai onze les plus renommées, et qui sont communément citées aux étrangers : je vais rapporter les remarques en tout genre que chacune m'a donné lieu de faire.

San Maria la Nova quoiqu'elle ne soit pas grande, a trois nefs ; l'ensemble des décorations intérieures la rend charmante : au maître-autel, quatre colonnes torses d'un marbre rare sont placées sous un grand dôme : dans le chœur deux buffets d'orgues sont très-brillants par la dorure. A droite et à gauche il y a une

chapelle : puis dans chaque nef latérale six chapelles ont des voûtes revêtues de riches peintures de l'école Napolitaine. — Dans la première à droite, près de la porte d'entrée, on remarque plusieurs tombeaux en marbre, et un tableau de *Michel-Ange*, il représente saint Michel. — La chapelle qui est vis-à-vis contient deux superbes mausolées en marbre : celui d'Odet de Foix seigneur de Lautrec, qui en 1528 fut lieutenant de la fameuse ligue en Italie formée contre Charles-Quint ; et celui de Pierre de Navarre son compagnon. Un duc de Sessa fit élever ces tombeaux pour honorer la mémoire de ces deux grands capitaines qui avaient été enterrés dans cette église, sans que rien ne signalât leur sépulture.

L'église *del monte Oliveto* s'annonce par un portique couvert et fermé par une grille. A chaque extrémité il y a une statue en marbre. — Au dedans tout le pavé est en marbre, le plafond trop simple offre des rosaces blanches et bleues ; deux tribunes dans l'arrière-chœur sont éclatantes de dorures ; une balustrade en marbre curieux est devant le maître-autel, au haut duquel une gloire immense en or développe quantité de rayons singulièrement resplendissants. — De chaque côté de la nef il y a cinq chapelles ; la plus proche de la porte à droite a été décorée d'après les dessins de *Morliano* : celle qui est vis-à-vis à gauche d'après ceux de *Jérôme santa Croce* ; une autre chapelle dite du sépulcre renferme huit magnifiques statues en marbre et de grandeur naturelle. On prétend qu'on a donné à Nicodême les traits de *Pontanus*, philosophe, poëte, orateur du 15.me siècle, précepteur et secrétaire d'Alphonse roi d'Aragon ; à Joseph d'Arimathie, ceux

de *Sannazar* célèbre poëte latin ; à saint Jean, ceux de *Ferdinando*. — Des sculptures, des peintures, des mosaïques qui ne sont pas sans mérite, ornent la sacristie.

Par un large perron qui a quarante marches on monte au portail fort simple de *santo Dominico maggiore :* sept arcades dessinent trois nefs ; le long des latérales on a placé beaucoup de petits mausolées. — Les orgues qui sont derrière le maître-autel sont splendidement chargées de dorures ; la chapelle de saint Dominique fixe l'attention par la plus riche décoration. Deux objets en très-beau marbre attirent la contemplation : une statue de la Vierge appuyée contre un pilier, elle est du ciseau le plus habile : celle de saint Jérôme qui est adossée à ce même pilier ; il est à genoux et porte les yeux sur une croix qu'il tient, la vénération la plus profonde est exprimée sur sa figure ; c'est un seul morceau de marbre qui a trois pieds en tout sens, et d'un fini extrême. — Dans la sacristie qui a 60 pieds de longueur, une boiserie artistement sculptée couvre les murs, au-dessus règne tout autour une galerie avec des balcons en fer, dont le travail est plein de goût ; le plafond est décoré de fresques magnifiques ; des caisses recouvertes en velours et portant de brillantes armoiries recèlent les cercueils de plusieurs princes de la maison d'Autriche.

Jesu novo est sur une grande place au milieu de laquelle s'élève une colonne triangulaire qui a 70 pieds, en y comprenant la Madona dont elle est surmontée : quatre étages d'ornements distinctement séparés la couvrent dans toute sa hauteur : j'entre dans l'église qui, en petites dimensions, rappelle saint Pierre de Rome... De larges pilastres en marbre avec des filets

de marbres variés, et non des colonnes, soutiennent de chaque côté deux arcades très-hautes et deux plus basses, et dessinent ainsi trois nefs. Le plafond de la principale est peint par *Lanfranc*. Ensuite un dôme fort beau précède le chœur; de chaque côté est un buffet d'orgues, et une chapelle magnifique. Outre les trois qui sont dans chaque nef latérale, celle de saint Ignace surtout est somptueuse en décorations. — Dans la première qui est à gauche on voit un Christ de la plus grande beauté; plusieurs statues de sculpteurs renommés, des tableaux de *Solimène*, du *Dominiquin*, de *Luc Jordan*, *d'Annibal Carrache*, embellissent cet édifice religieux.

San Paolo maggiore offre aussi des beautés. A une extrémité du perron qui a deux rampes est la statue de saint Pierre, à l'autre celle de saint Paul : le portail est orné de deux colonnes qui portent le caractère de l'antiquité : elles appartenaient au temple de Castor et de Pollux élevé par Jules de Tarse, affranchi de Tibère. Des piliers en marbre avec des filets en marbre de différentes couleurs, soutiennent dans l'intérieur cinq arcades qui partagent trois nefs. De chaque côté de la principale on a établi deux tribunes chargées de dorures. La voûte est à compartiments enrichis de peintures et de dorures. Le pavé est en marbre; cinq chapelles sont dans chacune des nefs latérales : le plafond dans le sanctuaire est singulièrement coupé en compartiments triangulaires. A la droite du chœur une chapelle renferme deux bas-reliefs en marbre d'un fini parfait : l'un représente saint André qui, levant les yeux au ciel, voit un rayon de l'Esprit Saint qui l'enflamme au moment où l'on se saisit de sa personne; l'autre qui est

vis-à-vis le représente au moment où le bourreau va le frapper. Ces deux compositions sont d'un grand effet. — J'admire encore trois tableaux estimés qui parent la nef du milieu ; et contre des pilastres quatre charmantes statues en marbre blanc, la Justice, la Force, la Tempérance et la Charité. — Je pénètre ensuite dans le cloître des Augustins à qui appartient cette église, et j'y trouve quelques restes du théâtre où Néron fit à Naples les essais sur la scène.

San Severo dont les murs sont revêtus de marbre, est plutôt une chapelle qu'une église ; mais elle renferme un grand nombre de statues qui toutes sont regardées comme des chefs-d'œuvre. Je cite les principales, ou du moins celles qui ont le plus excité mon admiration : la Modestie. — La Fidélité conjugale, elle montre deux cœurs dans la même main, un enfant est à côté ; la pensée pouvait-elle être rendue avec plus de finesse et de vérité ? — L'hérésie terrassée, un enfant écrase des serpents, et la Religion tient une balance. — L'abondance, elle a à ses pieds une corne remplie de fruits et de fleurs. — L'éducation, une femme parle à un enfant qu'elle soutient de la main gauche. — La Force, Hercule dompte un lion. — Le zèle de la religion, la statue tient un cœur, un enfant est à côté d'elle. — La Pudeur, elle est entièrement couverte d'un voile. — Le Vice corrigé, un homme essaye de se débarrasser des filets dont il est enveloppé, un enfant ayant le pied sur un globe le regarde ; ce morceau est superbe. — Sainte Rossa à genoux, l'amour divin est dans ses yeux. — Enfin un Christ ceint du suaire qui est si délicatement ciselé qu'il est transparent ; c'est du prodige.

Deux tours élégantes annoncent *san Gerolimini*. Dans l'une est une horloge, l'autre semble vide : le perron est en marbre blanc, trois portes carrées, un frontispice supporté par deux colonnes en marbre, et couronné des statues de saint Pierre et de saint Paul, composent le portail : dans l'intérieur le pavé n'est en marbre qu'en partie. Le plafond plat est à compartiments dont la dorure est terne. Six piliers en marbre, soutiennent cinq arcades en marbre qui dessinent trois nefs présentant cinq chapelles de chaque côté ; deux buffets d'orgues sont aux côtés du chœur qui est précédé d'un grand dôme très-simple, le maître-autel l'est aussi, mais sur la gauche un joli dôme est à la chapelle de saint Philippe, elle est riche en décorations ; une gloire rayonnante paraît au-dessus de la tête du saint. Des deux côtés de la croix un grand nombre de petites statues en marbre, placées dans des niches, décorent les chapelles. Dans une autre à droite, j'observe le tableau qui représente saint Alexis, par *Pietre de Cortone* ; et dans une qui est à gauche, celui de saint François par le *Guide :* en outre la fresque qui est au-dessus de la grande porte est un des plus beaux ouvrages de *Giordano*. — Dans la sacristie le Baptême de Jésus-Christ est une composition du *Guide*.

A l'hôpital de l'Annonciade qui est destiné à recueillir les enfants trouvés, et qui par son étendue considérable et son excellente administration, est fort renommé, l'église est un monument curieux : placé au haut d'un beau perron, le portail d'une architecture distinguée est orné de deux statues ; au-dessus de la porte principale on a gravé les vers suivants.

Lac pueris, dotem nuptis, velumque pudicis
Datque medelam ægris, hæc opulenta domus :
Hinc meritò sacra est illi, quæ nupta, pudica,
Et lactans, orbis vera medela fuit.

En voici la traduction :

Cette maison opulente allaite les nouveaux nés, donne une dot aux jeunes filles, le voile aux vierges, les remèdes aux malades : elle est sacrée à plus d'un titre puisqu'elle est un véritable secours pour la nouvelle épouse, pour la Vierge, pour l'enfant à la mamelle, et même pour les malades.

Des colonnes en marbre blanc, remarquables par la hauteur et le volume, soutiennent l'édifice : deux à la porte d'entrée supportent la tribune où les religieuses Annonciades chantent l'office sans pouvoir être aperçues. — La voûte est à compartiments, avec des rosaces blanches. Il y a trois chapelles de chaque côté de la nef : dans la première à droite, sont deux tableaux très-beaux : la Purification, par *del Courio*, peintre napolitain, et la Vierge tenant l'enfant Jésus, par *Raphaël*. — Le dôme extrêmement élevé, éclairé par huit croisées, est majestueux, là dans la chapelle qui est à droite comme dans celle qui est à gauche, j'observe un bon tableau et quatre statues précieuses; deux autres qui ont autant de prix sont au-dessus des petites portes latérales du chœur qui est décoré de huit colonnes et du tableau de l'Annonciation, par *l'Espagnolet;* plein de vigueur, et d'un effet sublime, il est placé derrière l'autel. — Je trouve merveilleuse la sculpture de deux bas-reliefs qui sont dans un passage conduisant à une chapelle particulière dédiée à la sainte Vierge : elle est représentée tenant l'enfant Jésus,

un vieillard avec une longue barbe, assis au bas, sans doute saint Joseph, contemple les deux figures : ce morceau est admirable. Une chapelle souterraine avec six colonnes formant une rotonde, où six autels sont établis dans des enfoncements, est encore une partie fort belle de cet édifice. — Enfin la sacristie appelle ma curiosité; elle a cinquante pieds de longueur, et tout autour règne une menuiserie en superbe bois du pays; au moyen d'incrustations en or, on y a tracé des tableaux dont chacun représente un trait de la bible; c'est le produit surprenant du travail le plus fini. Au bas, des armoires d'un bois plus noir, et du pays, sont richement sculptées.

San Giovani est sur les fondements d'un temple qu'Adrien éleva à Antinoüs : on y conserve le tombeau de Jean Carraccioli qui fut l'amant de Jeanne II.; jeune encore ayant voulu plaire à une femme âgée, il se fia trop à la dernière passion d'une femme, il paya de sa tête sur l'échafaud une insulte grave qu'il croyait n'avoir faite qu'à une maîtresse.

Passant devant saint Philippe de Neri, mes yeux se portent tout aussitôt sur la façade parée d'incrustations en très-beaux marbres; ensuite dans l'intérieur, douze colonnes corinthiennes de granit, dont la base et les chapiteaux sont en marbre de Carare, une coupole d'une élégance rare, des peintures de mains savantes, le stuc, l'or en abondance, donnent à cette église un éclat extraordinaire; la richesse des décorations est surprenante.

La cathédrale dédiée à saint Janvier, que l'on qualifie toujours prince des Napolitains, est sur une petite place; rebâtie par Charles I.er d'Anjou elle est d'un

mauvais gothique, le portail ne ressemble nullement à ceux des églises de ce genre bâties aux 13.me et 14.me siècles qui montrèrent le gothique perfectionné. — Quatre grosses tours fort lourdes n'embellissent point l'architecture extérieure. — Dans l'intérieur qui est vaste, cent dix colonnes de marbre d'Afrique soutiennent l'édifice qui a trois nefs. Le pavé est en marbre; le plafond peint par *Sante Fede;* il y a deux buffets d'orgues riches en dorures. Les murs sont revêtus de stuc et couverts de tableaux par *Luc Jordan*, en outre on en voit quelques-uns du *Dominiquin*; celui du maître-autel, par le *Perrugin*, représente l'Assomption de la Vierge. *André Salerve* frappé de cette composition conçut l'idée de sortir de son pays pour acquérir un grand talent, il alla à Rome, étudia sous *Raphaël*, et devint à Naples chef d'une école. Je remarque un magnifique vase antique de basalte sur un pied de porphyre; la statue du cardinal Olivier par *Michel-Ange*; plusieurs mausolées en marbre, j'en distingue trois particulièrement, celui du pape Innocent XII, décoré d'un groupe de figures allégoriques. — Celui d'Andréasse de Hongrie, époux de la reine Jeanne Ire; l'inscription rappelle la manière dont elle le fit périr la veille de son couronnement : UXORIS DOLO ET LAQUEO NECATO, *mort par la perfidie et le lacet de sa femme.* — Celui de Bernardino Caracciolo, un squelette couvert d'un suaire en face du buste du cardinal lui montre un sablier.

L'église de sainte Restitue bâtie par Constantin, n'est en quelque sorte qu'une partie de la cathédrale : les colonnes appartenaient jadis à un temple de Neptune : les peintures du plafond sont de *Luc Jordan* : la cha-

pelle de Saint Janvier, d'après les dessins de *Torenzio* qui était étudié et pur dans les détails, captive les regards de tous les curieux, par de nombreuses et surprenantes beautés; quarante colonnes de brocatelle, neuf statues en bronze, dont une est celle de Saint Janvier, placée derrière l'autel ; au-dessous dans un petit tabernacle , deux fioles contiennent du sang de Saint Janvier. La coupole est peinte par *Lanfranc*, après l'avoir été à fresque par le *Dominiquin*; puis méchamment détériorée par des maçons que gagnèrent, (comme on me l'a raconté sur les lieux même,) des peintres napolitains bassement jaloux de ce grand maître qui en mourut de chagrin. Parmi les autres décorations, un tableau de *l'Espagnolet*, il représente Saint Janvier sortant de la fournaise; plusieurs du *Dominiquin*, de *Lanfranc*, de *Massimo*; deux chandeliers en or massif, ils ont onze pieds de hauteur : le maître-autel qui a six pieds de longueur est en argent massif, il est porté par deux trapezzo, jadis supports d'une table antique : au devant d'autel on voit le cardinal Olivier Caraffe à cheval allant recevoir les restes de St. Janvier apportés au 13.me siècle avec la plus grande pompe : la ciselure est du travail le plus parfait, d'un rare talent.

Le corps de Saint Janvier est conservé dans une chapelle souterraine, dans laquelle j'ai descendu : elle est entièrement revêtue de marbre blanc, et soutenue par des colonnes tirées d'un temple d'Apollon, décorée d'arabesques en marbre, et de la statue du cardinal Caraffe, archevêque de Naples, agenouillé devant l'autel.

Une sacristie, disons mieux, une salle particulière consacrée au trésor, renferme un nombre inconcevable d'objets tous en argent massif, admirablement ciselés,

tels que une croix qui a sept pieds de hauteur et six chandeliers qui en ont au moins cinq : trente-huit statues de grandeur naturelle, ou bustes de saints et saintes ; la statue de saint Michel avec tous les attributs qui la composent est supérieure à toutes les autres : je ne sais si jamais on a vu un ouvrage en argent ciselé d'une aussi grande dimension, et d'un travail si perfectionné. Cette collection offre les patrons des paroisses ou des communautés religieuses qui ont fait don à la cathédrale de ces objets précieux. Un corps particulier de douze ecclésiastiques en sont établis gardiens après avoir donné un récépissé. — Au jour de la fête patronale, la paroisse ou la communauté religieuse a le droit de demander le patron pour être exposé dans son église pendant la neuvaine ; mais elle consigne la somme égale à la valeur, ou donne une caution qui répond. Il y a peu d'années, dans l'octave qui s'écoula entre la remise de l'objet et la rentrée au trésor, la statue fut enlevée de nuit, ainsi me l'a raconté un des gardiens ; la paroisse fut condamnée à en payer le prix, ou à en faire fabriquer une semblable et du même poids. Elle remplit cette dernière obligation. — Les Français lorsqu'ils firent la conquête de Naples respectèrent ce trésor. — Pour l'augmenter, les rois à leur avènement à la couronne ont toujours fait un présent à cette église. — Joseph Bonaparte donna un ciboire en or. — Murat une chaine en rubis et autres pierres précieuses pour être attachée à la statue de Saint Janvier.

Le chapitre de la cathédrale est composé de trente chanoines mitrés, en outre il y a vingt hebdomadiers et dix-huit quarantistes ; les titulaires de ces deux clas-

ses inférieurs sont chargés de fonctions particulières pour l'office divin.

Non loin de la cathédrale se trouve le palais archiépiscopal, l'architecture extérieure du bâtiment est très-ordinaire, l'intérieur ne contient rien qui puisse y attirer ma curiosité.

Mais elle est appelée aux catacombes autrement dites, le cimetière de Saint Janvier, près du couvent des Cordeliers qui est à une certaine distance; elles sont creusées dans le roc, et ont trois étages dans lesquels plusieurs voûtes parallèles sont très-étendues. J'entre d'abord dans une petite chapelle, au milieu est un autel en pierre; au fond qui est tracé en hémisphère, on a taillé dans le roc une chaire et deux banquettes : sans doute c'était là que se faisaient les instructions pour les cathécumènes : à côté sont des excavations qui conduisent aux sépulcres; puis viennent des salles demi circulaires où l'on distingue à peine des restes de fresques et d'inscriptions qu'on ne peut plus lire. Dans l'épaisseur des pilastres qui soutiennent les voûtes, sont établies de fort petites chambres sépulcrales ornées de peintures et de mosaïques : au milieu du second étage une chapelle à trois nefs qui précède une salle fort vaste, servait, m'a-t-on dit, aux ordinations secrètes.

Le musée Bourbon, c'est ainsi qu'on nomme celui de Naples, mérite sa réputation.

Un bâtiment extraordinaire, vaste, fort beau, dont l'architecture extérieure toutefois n'est pas précisément distinguée, renferme tous les objets qui concernent les beaux-arts, ainsi que la bibliothèque. La façade principale très-étendue est sur la rue *Fortia* : elle présente au milieu un perron à deux rampes et qui a vingt-six

marches ; à chaque bout un perron à deux rampes moins large, avec le même nombre de marches. Ce n'est que dans les occasions extraordinaires que l'on ouvre les portes de cette façade. — Journellement on entre par une façade assez longue qui est sur le côté. La porte placée au-dessus d'un perron qui a aussi vingt-six marches ouvre un vestibule majestueux. A droite la première salle est curieuse ; j'y vois les peintures trouvées à *Pompeïa :* on a mis tant d'art, tant de soins à les enlever, et les replacer là, que le dessin, les figures, semblent conservés de manière à pouvoir avec le temps et de l'attention en discerner les sujets. — Dans trois salles contiguës, des pierres qu'on en a transportées à Naples, comme intéressantes à recueillir, sont rangées avec ordre. — Ensuite dans six salles successives, je trouve deux cents statues, deux cent cinquante bustes, des bas-reliefs, des ornements d'architecture, tout cela en marbre : beaucoup de colonnes en marbre vert, ou d'une autre couleur rare. — Une cuve avec des anses, elle est en porphyre et a neuf pieds de diamètre. — Parmi les statues je remarque la Vénus Callipigi ; deux gladiateurs ; deux statues équestres ; l'une représente *Nicod Babo*, l'autre son fils. — Une Flore gigantesque ; je n'aime pas qu'on donne à Flore de semblables proportions, même dût-elle être placée dans le plus grand espace. — Un superbe Antinoüs, — une Minerve, — un Apollon Messagète ; — un autre couvert d'un manteau en marbre brun qui se détache du reste du marbre qui est blanc, il tient sa lyre.

Je retourne au vestibule : un escalier à deux rampes qui est en face de la porte d'entrée me porte aux étages supérieurs : au repos est la statue colossale en marbre de Ferdinand I.er

La première salle contient encore beaucoup d'objets découverts à *Pompeïa* : un bas-relief en marbre blanc ayant huit pieds de longueur, porte sept encadrements, dans lesquels sont merveilleusement sculptés sept traits de la Passion du Sauveur ; le Crucifiement est au milieu, il est entouré d'une multitude de figures.

Sur une table en marbre est placée une cuve baptismale en bronze verdâtre : elle était dans une église dédiée à saint Laurent, peu distante de Naples : elle a six pieds de hauteur, chacun des huit pans représente un trait de la Passion : la sculpture est d'un fini extrême.

Dans la seconde salle sont les bronzes et autres objets tirés de Farnèse : entre autres une jolie caisse ayant dix-huit pouces de longueur : le fond est un bas-relief délicatement sculpté, un autre qui l'égale forme le dessus; ce meuble était destiné à renfermer des bijoux du plus grand prix.

Trois autres salles contiennent une quantité prodigieuse de vases trouvés à *Herculanum* ; quelques-uns ornés de dessins en broderies encore nettes, quelques autres de dessins d'un autre genre, d'une légèreté surprenante et nullement détériorés.

Je contemple deux nègres en marbre blanc veiné de noir, ils sont à genoux, et portent sur la tête un plateau surmonté d'un chien.

Près delà trois piédestaux, ou socles carrés, en marbre blanc richement sculptés, ont huit pieds de longueur et quatre pieds de hauteur.

Huit salles qui se succèdent sont remplies uniquement de vases avec des peintures dans le genre étrusque.

Une neuvième est garnie d'armoires vitrées dans lesquelles on aperçoit des verreries trouvées à Pompeïa.

Une dixième ne contient que des objets égyptiens : tels que, un obélisque qui a dix pieds, — quatre momies parfaitement conservées dans leurs linceuls, étendues visiblement dans des caisses qui ont la forme de tombes.

Enfin la dernière salle renferme de petits antiques, des pierres gravées, de petits meubles, des bijoux en or, en argent.

Une permission particulière me procure l'avantage de consacrer à la visite de ces dix-sept salles, trois jours de suite une séance de cinq heures ; j'en emploie deux autres non moins longues pour l'examen des tableaux et de la bibliothèque.

Les tableaux sont répartis dans neuf salles : la collection est nombreuse et intéressante : voici ceux qui ont le plus fixé mes regards.

La révolte de *Mazaniello*, par *Gardjoulo*, grande machine qui a 10 pieds de largeur et 7 de hauteur ; c'est une composition très-savante et qui a donné de la célébrité à l'auteur.

La peste ravageait Naples en 1556, pour détourner ce fléau on fit une cérémonie pompeuse dans laquelle on invoqua saint Martin : la Vierge est au haut du tableau : saint Bruno à peu de distance est porté sur un nuage : il paraît se pencher vers elle et l'implorer : le cardinal archevêque de Naples est au bas du tableau, environné de tous les Chartreux du monastère de saint Martin : *Andria Spardano* a mis sur toutes les figures l'expression la plus convenable, et très-caractéristique : l'ordonnance des détails est bien conçue, le coloris est harmonieux.

Un autre magnifique, par *Fabricio santa fede*, montre

réunis saint Joseph, la Vierge, l'enfant Jésus, saint Jean et deux religieux, dont l'un porte une crosse; je pense que c'est saint Benoist.

Je ne puis omettre, la Cène, par *Marco di Siena.* — Une tête de religieux, par *Rubens.* — Une tête par *Rembrant.* — Trois tableaux de *Salvator Rosa,* dont la verve était si bouillante : — Trois par *Van-Dyck.* — deux de *Vaccari*, — trois de l'école de *Teniers*, — onze de *Luc Jordan*, — onze de *l'Espagnolet*, plusieurs de l'école de *Poussin*, — plusieurs du *Cavaliere d'Arpino*, — une Vierge de l'école de *Michel-Ange*, — un Crucifiement, par *Bernardo Grappi ;* celui-ci est son ouvrage le plus estimé. — Enfin, deux par *Orlando*, dont le talent était renommé : l'Adoration des Mages, le Crucifiement, chacun de ceux-ci a trois encadrements, un grand entre deux plus étroits, forme très-ancienne; cependant tous deux ont encore un brillant coloris. Dans l'une de ces salles on voit deux monuments, antiquités de *Pœstum ;* le Temple de Neptune. — Une basilique. Ce sont des reliefs en liége ingénieusement exécutés. Dans une autre deux reliefs en liége, non moins curieux : l'ancien amphithéâtre de Capoue — une église à Salerne.

La bibliothèque est divisée de la manière suivante : une première salle extrêmement grande, autour de laquelle règnent quatorze rangs de volumes sur la hauteur, conduit à vingt salles, petites, peu élevées, dans lesquelles les livres sont sur des rayons sans grillage : on passe de l'une dans l'autre par une porte sans voûte qui forme arceau : on y compte deux cent mille volumes imprimés : la dernière de ces salles renferme environ trois mille manuscrits : l'un des bibliothécaires m'en montre deux : le poëme de la Jé-

rusalem délivrée, écrit par le Tasse, dont l'écriture était fort laide. — Un ouvrage de saint Thomas d'Aquin qui avait une écriture extrêmement fine, et difficile à lire.

Une salle particulière renferme les ouvrages d'arts : des gravures précieuses; et des reliures fameuses.

La surveillance me paraît difficile à exercer et demande beaucoup d'agens secondaires à raison du grand nombre des salles. Je vois plus de cent personnes occupées à lire ou à faire des recherches.

Deux autres établissements dans la rue Fortia, la première que j'ai traversée en entrant à Naples, m'occupent pendant une matinée.

Le jardin botanique s'annonce par un perron à deux rampes, au-dessus desquelles, sur la droite, sur la gauche, s'étend en front de rue, une grille à hauteur d'appui, coupée de distance en distance par un pilastre qui porte un vase dans lequel on met des fleurs. — Vient d'abord une allée en jeunes arbres, elle règne dans toute la largeur du jardin qui est de 125 toises : delà je passe dans l'allée du milieu interrompue par un grand bassin; elle a 116 toises et me conduit à la grande serre élevée au fond du jardin; ce bâtiment a 140 pieds de longueur, et 12 de profondeur; dix colonnes cannelées soutiennent les sept arcades fermées par un vitrage. — Une petite serre contiguë n'a que 24 pieds de longueur.

Le jardin est dessiné en divers carrés bordés de charmilles très-basses, ils sont meublés de plantes et de fleurs.

Sur la gauche une portion du terrain est uniquement réservée aux plantes exotiques avec une étiquette nominative; elles sont classées suivant le système de Linnée.

Sur la droite je descends dans une partie profonde du terrain qui là est accidenté, espèce de petit vallon, agréable à la vue, agréable à parcourir. Il est peuplé d'une grande variété d'arbres, d'arbres fruitiers principalement.

L'hôpital royal pour les pauvres est contigu au jardin botanique : le développement de la façade sur la rue est prodigieux : elle est moderne et a, outre le rez-de-chaussée, quatre étages dont chacun porte cinquante-sept croisées. — Un portique à trois arcades se trouve au milieu : au fronton je lis l'inscription suivante :

REGIUM TOTIUS REGNI PAUPERUM HOSPITIUM.

Hôpital royal pour les pauvres de tout le Royaume.

L'architecture au dedans comme au dehors est simple : les cours sont spacieuses; la distribution des salles très-multipliées est parfaitement entendue, elles sont bien aérées et tenues très-proprement. J'en visite plusieurs.

Fondé et doté par la munificence des rois, cet hospice peut recevoir deux mille personnes.

En retournant à mon hôtel, dirigé par mon Cicérone, je passe sur une petite place où s'élève une jolie colonne triangulaire, haute de 40 pieds, trois lions sont à la base : elle porte la statue de Ferdinand I.er âgé de douze ans.

Plus loin j'arrive à la place *Fontana Medina;* elle tire son nom d'une magnifique fontaine : trois satyres groupés supportent une large conque sur laquelle Neptune est debout : il tient son trident d'où sortent trois jets d'eau : et trente-un autres jets d'eau partent de la bouche de tritons et de la gueule de lions. Ce monument est entouré d'une grille très-façonnée.

Maintenant dans la partie ouest de la ville un quartier vanté par les Napolitains, appelé *villa Reale*, qui a une apparence moderne et auquel je destinais une journée entière, est digne d'une longue visite.

Avant d'y arriver, je m'approche d'abord du château de l'OEuf, dont l'aspect est laid, monstrueux, si je puis m'exprimer ainsi. Bâti sur un rocher au milieu de la mer, il commande le golfe; passant sous une arcade, puis traversant un pont qui a 140 pieds de longueur, j'entre dans la cour fort triste, il me suffit d'y jeter un coup d'œil. — Ensuite le quai Vittoria, où se trouvent le bel hôtel garni qui en a pris le nom et plusieurs autres maisons bien bâties, me conduit à une grande place qui précède la promenade dite Chiaia. Ce jardin, car c'est la véritable qualification de ce lieu, est entouré de grilles en fer sur la droite et aux deux extrémités. Sur la gauche règne un parapet établi le long de la côte. De chaque côté de la grille par laquelle on entre est un bâtiment d'une jolie construction : il n'a qu'un rez-de-chaussée avec trois portes-croisées sur la place. — En retour un portique à quatre arcades, sous lesquelles sont des boutiques de marchands de gravures, de dessins, principalement de vues d'Italie; en outre, d'objets fabriqués en marbre, en lave du Vésuve, en pierres curieuses du pays. — La face qui regarde le jardin a trois arcades.

L'allée principale en tilleuls, partageant en deux parties égales la largeur qui est de 36 toises, est médiocrement large et se prolonge dans toute la longueur du terrain qui est de deux cent cinquante toises. A la moitié elle est interrompue par un grand bassin d'où partent cinq jets d'eau; savoir, un du milieu, et les autres

sortant de la gueule de quatre lions en bronze. Un peu plus loin une rotonde élégante forme un temple : des deux côtés de cette allée des plates-bandes tracées en diverses figures sont parées d'arbustes et de fleurs. — Plusieurs autres allées étroites, sinueuses procurent plus d'ombrage : ici un bassin est décoré de la statue d'Europe enlevée sur un cheval, deux génies paraissent alarmés de sa position. — Là un temple carré et à jour; dans l'intérieur croissent des arbustes et des fleurs. — Quelques statues placées çà et là embellissent ce lieu de promenade publique, dont la vue de la mer augmente beaucoup l'agrément.

C'est de deux heures à quatre heures qu'il est ordinairement fréquenté; chaque fois que j'y suis allé, au mois de mai, il ne l'était pas beaucoup. Trois, quatre voitures étaient à la porte. Trente à quarante personnes au plus, même le dimanche, s'y promenaient : dans les grandes chaleurs, dit-on, il y a un grand concours du monde.

On a commencé à exécuter le projet d'en doubler l'étendue : au delà de la grille qui est à l'extrémité, un terrain de 250 toises de longueur, entièrement déblayé, et déjà planté de jeunes arbres, y compose trois allées.

Sur la droite de ce jardin la rue Chiaïa, fort large, et qui s'étend au-delà, offre un rang de maisons qui ne sont pas uniformes : elles ont trois, quatre, cinq étages : quelques-unes sont des hôtels garnis; dans d'autres on loue des appartements meublés; il en est aussi qui appartiennent a des particuliers riches, ayant équipage. Cette rue est donc habituellement très-animée.

Lorsque je l'eus parcourue entièrement, je gravis la

célèbre montagne de Pausilippe, pour voir l'église des Servites qui est sous le titre de *santa Maria del Parto*. *Sannazar* né à Naples, la fonda au 15.me siècle, sur l'emplacement d'une maison de campagne, dont lui avait fait présent Frédéric II, roi de Naples, à qui les grâces de l'esprit de ce poëte et son caractère, avaient plu extrêmement. Après sa mort les Servites qui avaient reçu de lui des bienfaits, lui érigèrent un mausolée en marbre blanc. L'urne sépulcrale placée sur un piédestal est surmontée du buste de *Sannazar* couronné de lauriers. Deux génies tiennent des guirlandes de Cyprès. Au-dessus de ce monument une peinture, dont *Rossi* de Florence est l'auteur, représente le Parnasse : il donnait une belle couleur à ses carnations qui sont encore vives; il jettait avec art ses draperies légères; au-dessous d'un bas-relief qui est au bas du mausolée, je lis l'épitaphe composée par Bembo.

DA SACRO CINERI FLORES, HÌC ILLE MARONI
SINCERUS MUSA PROXIMUS UT TUMULO.

Répandez des fleurs sur cette cendre sacrée : Sannazar *par son génie poétique comme par son tombeau est très-près de Virgile Maron.*

Ce n'est que la manie du bel esprit et non la force de la vérité qui a créé la similitude par un jeu de mots.

Sorti de cette église je récrée mes yeux du beau spectacle que m'offrent la mer, le Vésuve et toute la ville de Naples, lorsqu'un officieux m'aborde et me propose de me conduire au tombeau de Virgile. Mon Cicérone l'éconduit en le remerciant pour moi.

Aussitôt j'avance vers un jardin potager dont on

m'ouvre la porte : l'ayant traversé je m'approche d'une construction en pierres fort dégradée, espèce de caveau assez élevé pour qu'on puisse y être debout. On y pénètre par deux ouvertures correspondantes : en y entrant je vois dans le pan de mur à gauche plusieurs cavités symétriques et vides : à quoi étaient-elles destinées ? je lis sur une pierre les vers latins suivants :

MANTUA ME GENUIT, CALABRI RAPUERE, TENET NUNC PARTHENOPE, CECINI PASCUA, RURA, DUCES.

Mantoue est ma patrie, je mourus en Calabre, Parthénope possède mes restes; j'ai chanté les pâturages, les champs, et les héros.

Écoutons la tradition : Pétrarque au 14.me siècle vint auprès de Robert comte d'Anjou, roi de Naples; il voulut visiter le tombeau du chantre d'Enée : on l'ouvrit : sept petites colonnes entouraient un piédestal sur lequel reposait l'urne cinéraire en marbre qui renfermait les cendres du poëte de Mantoue : Robert la fit transporter au château Neuf, on ne sait point ce qu'elle est devenue.

Cette espèce de caveau recèlait donc primitivement les restes de Virgile. Qu'un laurier ait crû spontanément sur le tombeau; que cet arbuste étant mort Pétrarque en ait fait planter un autre ; que Casimir Delavigne et son frère en 1826, en aient aussi planté un, qui tous les jours est dépouillé par les étrangers qui visitent ce reste de monument, moi je n'ai vu aux alentours que des broussailles, de petits arbrisseaux communs, qui croissent dans la partie élevée du rocher de Pausilippe.

Descendu de cette hauteur, je rentre dans la rue Chiaia; puis prenant successivement plusieurs rues grim-

pantes, je gravis pendant trois quarts d'heure pour parvenir au château saint Elme, construit sur un rocher : la masse considérable, la grande étendue, l'élévation des murs qui composent cette forteresse, la rendent imposante. Par un chemin souterrain qui a près d'une demi lieue, et dont on me montre la porte, elle communique avec le château Neuf et serait propre à contenir le peuple dans le cas d'une sédition. Je traverse plusieurs cours : je rencontre cinq corps de garde; puis j'avance sur une petite plate-forme qui est au-dessous du fort; là se trouve l'entrée de l'ancien couvent de saint Martin qui appartenait à des Chartreux. Quelle heureuse situation! dominant sur toute la ville, j'ai à droite pour perspective le golfe, le port, Portici, le Vésuve; à gauche la délicieuse campagne de Capoue.

Toute l'architecture de la maison a une certaine élégance : par un portique à trois arcades j'entre dans une cour où je m'arrète : elle est plus longue que large et terminée par trois arcades en face des trois premières, et qui conduisent au cloître entouré de colonnes de marbre, surmontées de statues et de vases; aussi bien qu'aux autres bâtiments fort étendus.

D'abord j'admire à droite la statue de la Vierge qui a huit pieds de hauteur : l'enfant Jésus debout est à côté, le tout en marbre blanc.

A gauche un péristyle qui précède le portail de l'église est fermé par trois grilles de fer, un ecclésiastique conservateur de cet édifice si renommé, (mon Cicérone est allé l'avertir,) m'y introduit : quoiqu'il ne soit pas très-vaste, que de beautés il renferme!

Il n'y a qu'une nef éclairée par trois croisées de chaque côté et par une très-grande au-dessus de la

porte. — A l'entrée sont deux statues en marbre blanc, saint Jean, saint Jérôme. Partout le pavé est en marbres rares, et à compartiments de diverses couleurs. La peinture encore fraîche au plafond est de *Lanfranc*. Dans la nef les grands prophètes sont peints par *l'Espagnolet* dont le vrai nom était *Ribeira*. Il mettait beaucoup d'expression dans ses têtes et surpassait *Michel-Ange* dans la correction du dessin : un tableau qui a pour sujet la Piété, par *Massimo*, est placé au-dessus de la porte.

Il y a cinq autres tableaux dans le chœur : au fond la Nativité de Notre Seigneur, par le *Guide*. — Sur les côtés, Jésus-Christ donnant aux Apôtres le pouvoir de conférer les sacrements, Jésus-Christ leur lavant les pieds, tous deux par *l'Espagnolet*. — La Cêne, par *Paul Véronèse*. — Les Apôtres préparant les mets pour la Cêne, par *Massimo* : quarante-huit stalles sont d'un bois superbe avec une belle sculpture.

L'autel en bois n'est que le modèle de celui qui était projeté en marbre distingué. Le dessin est plein de goût : il offre provisoirement plusieurs figures argentées, entre autres des anges ; la balustrade est remarquable par divers morceaux de marbres antiques, par le jaspe, l'agate, et autres pierres précieuses.

J'observe ensuite la chapelle consacrée à la Vierge : elle est ornée de quatre tableaux par *Matheis*. — Celui de la Vierge placé au-dessus de l'autel ; puis le Mariage de saint Joseph ; la Fuite en Egypte : la Mort de saint Joseph.

Six chapelles latérales sont fermées par des grilles façonnées avec des ornements en cuivre poli.

Dans la première à droite, quatre statues en marbre

et trois tableaux : sur l'autel la Vierge par *Massimo*, puis saint Anselme par *Vaccari*, et par le même, saint Anselme qui ressuscite un enfant.

Dans la seconde, le plafond est peint par *Massimo*; deux statues, et deux tableaux; l'un est la Prédication de saint Jean par *Luc Jordan*; l'autre par *Massimo* représente saint Jean annonçant à saint Pierre et à plusieurs apôtres que Jésus-Christ est ressuscité.

Dans la troisième, dont le pavé est en marbre vert fort rare, six statues par *Vaccari*; deux tableaux de *Solimène;* saint Martin donne son manteau, saint Martin reçoit du Sauveur une faveur spéciale.

Maintenant dans la première à gauche six statues et celle de saint Janvier placée sur l'autel, par *Vaccari*; deux tableaux par le *Carrache*, la Décollation de saint Janvier, le Martyre de saint Janvier.

Dans la deuxième trois statues; celle de saint Bruno est sur l'autel, trois tableaux qui rappellent des traits de la vie de saint Bruno, par *Massimo.*

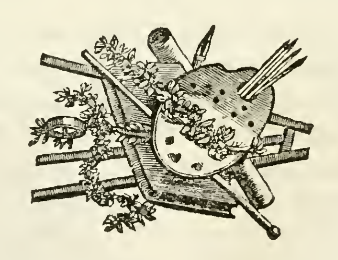
Dans la troisième, dont le plafond est de *Solimène* et le pavé d'un marbre curieux, six statues et deux tableaux, par *Solimène*; l'Annonciation — la Visitation de la sainte Vierge.

Je suis conduit ensuite à la chapelle dite du trésor; la voûte a été peinte par *Luc Jordan*; la menuiserie qui est en bois du Brésil, a 12 pieds au moins de hauteur et règne tout autour. Je fixe les yeux long-temps sur le chef-d'œuvre de *l'Espagnolet :* le Christ étendu est enveloppé du saint suaire; la Vierge et saint Jean qui est auprès d'elle le contemplent : dans le clair obscur on aperçoit à peine la figure de Magdeleine qui est aux pieds du Sauveur; cette composition est parfaite.

Je vais à la sacristie qui a plus de 40 pieds de longueur dans le pourtour, la menuiserie en bois du Brésil est habilement sculptée, avec des nuances bien assorties, on y reconnait un grand nombre de traits de l'histoire des Juifs. Le pavé est en marbre noir et blanc ; le plafond a été peint par *Cavaliere d'Arpino.*

Enfin dans la salle du chapitre qui a 50 pieds de longueur, le plafond fort élevé est couvert de peintures par *Lanfranc :* au-dessus de la menuiserie qui est aussi en bois du Brésil il y a quatre tableaux par *Cavaliere* d'*Arpino.*

L'église de saint Martin reste encore splendidement décorée ; elle n'a été nullement endommagée, à l'époque où les Français s'emparèrent de Naples : le trésor seulement a été enlevé : les cinquante religieux furent obligés de quitter leur couvent, on y plaça un corps militaire : le roi de Naples l'a converti en hôtel pour cinq cents invalides qui l'occupent aujourd'hui. Sur le penchant de la montagne il a établi un hôpital militaire devant lequel je passe pour retourner à mon hôtel ; l'heure du dîner m'y appelle.



VOYAGES

Aux environs de Naples.

1.

Pausilippe, Pouzzol, Cumes, Baies, Cap Misène.

Curieux de reconnaître les lieux qui correspondent au voyage que Virgile imagina de faire entreprendre à Enée pour aller aux enfers et aux champs élysées, et qu'il décrit si merveilleusement dans le 6me livre de son poëme immortel, je pars dans une calèche avec mon Cicérone.

A six heures du matin je suis à l'entrée de la grotte de Pausilippe : figurez-vous un chemin couvert, creusé dans la montagne ; sa longueur est de 450 toises, sa largeur qui en bas est de 25 pieds diminue graduellement jusqu'à la voûte qui est à 40 pieds du sol. Ouverte seulement aux deux extrémités, d'où elle va en élargissant jusqu'au milieu, elle est éclairée jour et nuit par des lanternes placées de distance en distance, à droite, à gauche : les pieds des chevaux, les roues

des voitures y produisent un grand retentissement. On ne connait pas l'auteur de cette entreprise surprenante ; quelques-uns l'attribuent aux premiers habitants du pays : Sénèque en parle dans une de ses lettres. J'éprouve une certaine sensation de plaisir lorsque recouvrant la lumière du jour, que j'ai perdue depuis plus d'un quart d'heure, je me trouve sur une route charmante.

Je passe d'abord devant quelques maisons assez communes du village de Pausilippe, et bientôt je parcours un chemin facile, uni ; des deux côtés les terres le plus fertiles, le mieux cultivées, sont couvertes de lin ou de froment, et d'une quantité d'arbres garnis de vignes qui montent le long de leurs tiges et de leurs branches dépouillées de feuillage ; tableau que répète fréquemment la campagne aux environs de Naples. Après qu'il a occupé agréablement ma vue pendant un mille et demi, j'aperçois à gauche la petite île de Niseta ; là Brutus et Porcia se firent leurs adieux. A l'extrémité on a construit le bâtiment neuf du lazaret où l'on fait faire la quarantaine. Me voici aux bains de vapeur de *san Germano*, si renommés dans les temps anciens ; aujourd'hui ils sont ordonnés avec succès pour les douleurs rhumatismales, pour la goutte et toutes les maladies chroniques ; la source est à la montagne de la Solfatara. Je descends de voiture pour examiner les dispositions intérieures des salles que le marbre embellit avec prodigalité ; et laissant encore là ma calèche, à peine me suis-je détourné à droite que le lac Agnano qui a un mille de tour, m'offre un phénomène étrange : il est difficile de l'expliquer : ses eaux paraissent bouillonner ; j'y plonge la main, elles ne sont pas chaudes :

près de ce lac la grotte du chien, dont on parle beaucoup plus qu'elle ne le mérite, creusée dans un terrain sablonneux a 5 pieds de largeur et 9 à 10 de profondeur : il s'élève à 6 pouces du sol une vapeur semblable à celle produite par le charbon : on lui a donné ce nom par ce que l'on se sert communément d'un chien pour reconnaître les effets pernicieux de cette vapeur sur la vie des animaux. En ma présence on en approche un chien, il veut reculer, on l'y introduit de force, on le retient pendant peu de minutes couché à terre : les plus violentes convulsions ne tardent pas à annoncer un état de souffrance, sa mort prochaine : est-il retiré de la grotte ? l'air vital dans lequel il rentre, lui fait reprendre l'usage de ses sens.

Après m'être promené sur les bords riants du lac, je porte mes pas vers la Solfatara, espèce de volcan au milieu d'un bassin, placé sur une hauteur, environné de collines : la grande quantité de souffre qu'il contient et que l'on y ramasse, lui a fait donner ce nom : le Cicérone m'engage à jeter une pierre dans une cavité du bassin, sur-le-champ un retentissement sourd et très-sensible sous les pieds me donne lieu de conjecturer que le terrain est creusé par dessous. La fable nous dit que cet endroit fut le théâtre des combats d'Hercule contre les Géants.

Descendu de la montagne je regagne ma voiture qui m'attend sur le grand chemin : la route alors devient parfois montueuse, mais agréable. Déjà le cap Misène m'apparaît au loin sur la gauche, il me semble voir un immense mausolée surmonté d'une tombe. Je suis à trois lieues de Naples lorsque j'entre à Pouzzol.

Pouzzol compte dix mille habitants qui n'ont d'autre commerce que celui de la pêche : la plupart des rues sont étroites et mal bâties : sur la plus grande place une fontaine est décorée de deux statues pédestres en marbre blanc : l'une est un consul romain, l'autre un évêque mort dans cette ville. — Sur une petite place figure un piédestal en marbre blanc orné de bas-reliefs retraçant quatre provinces d'Asie avec leurs attributs. Le Tmole y est représenté en Bacchus à cause de l'abondance et de la bonté de ses vins. Virgile nous l'apprend, et Delille dit avec lui :

Veut-on boire un vin fort ? on choisit l'Aminée
Vainqueur heureux du Tmole. . . . .

Jadis ce piédestal était surmonté de la statue de l'empereur Tibère.

L'église principale fut élevée sur les restes d'un temple anciennement consacré à Jupiter, aujourd'hui à saint Procule. Au dehors on distingue six colonnes cannelées dont un mur appliqué contre elles ne laisse voir qu'une partie et la corniche. — Dans l'intérieur je remarque seulement deux statues de saints en marbre blanc, deux pilastres en marbre rare, et la voûte à compartiments avec de jolies peintures.

Dans une petite rue est l'établissement des bains qui n'a aucune apparence, mais qui reçoit annuellement trois cents personnes : ces bains ont la même vertu que ceux de *San Germano*.

On m'ouvre une porte qui en est voisine ; et soudain je vois les débris d'un temple magnifique, qui fut dédié à Jupiter. Répandus à terre dans un espace considérable que je parcours, ce sont des fûts, ou autres parties de colonnes en granit, en marbre, dit chappoline, ou

autre d'Afrique, des morceaux de frise, d'architrave et deux des anneaux en bronze auxquels on attachait les victimes; un petit conduit pour l'écoulement du sang et des eaux est visible : deux restes de colonnes qui sont encore debout ont 40 pieds au moins de hauteur. — La division d'une quinzaine de salles où le pavé en marbre est bien conservé, entre autres de la plus grande celle destinée aux bains des sacrificateurs, est tracée par des socles saillants, de deux à trois pieds au-dessus du sol. — La place de l'autel est visiblement marquée, les douze colonnes qui l'entouraient ont été portées à Caserte maison de campagne du roi.

Dans un jardin qui est à peu de distance de là j'examine plusieurs portiques, et de nombreuses loges où l'on renfermait les bêtes féroces, vestiges d'un amphithéâtre dont l'arène n'avait pas moins de 40 toises de longueur.

En quittant à pied cette ville je suis un chemin agréable entre des jardins; bientôt sur la droite quelques pans de murs, deuxcavités profondes rappellent la maison de Cicéron, si l'on en croit à ce sujet la tradition qui se perpétue. Sur la gauche j'aperçois dans la mer les pilles seules du pont de Caligula ; il avait vingt arches, et était utile pour conduire de Pouzzol à Baies, la distance est d'une lieue.

En avançant j'ai à droite *monte Barbero* qui jadis donnait du vin aussi estimé que celui de Falerne. — A gauche, *monte Nove* qui éprouvant en 1638 une commotion intérieure, dans une nuit fut en grande partie rejetté dans le lac Lucrin : il n'en reste plus qu'un amas considérable de scories et de pierres calcinées.

En m'éloignant de la mer insensiblement de plus en plus, je continue à marcher entre de jolis jardins; parfois des quartiers de rocher qui ne laissent qu'un passage étroit, et des monts verdoyants qui terminent les terres, rendent le site pittoresque : quels charmants buts de promenade les environs de Pouzzol ne proposent-ils pas à ceux qui vont y prendre les eaux?

Je marche pendant une heure depuis que j'ai quitté cette ville, puis en me détournant à gauche tout à coup je me trouve près d'un lac d'une forme ronde, ayant environ douze cents toises de tour, il est bordé de hautes montagnes, et très-poissonneux : ses eaux sont limpides, il ne s'en élève aucune vapeur maligne. Aurais-je pu croire que ce fut celui que décrit Virgile? j'emprunte, et j'emprunterai chaque fois l'élégante traduction de Delille :

Les eaux d'un lac noirâtre en défendent la route :
De ce gouffre infernal l'impure exhalaison
Dans l'air atteint l'oiseau frappé de son poison,
Et delà par les Grecs il fut nommé l'Averne.

Sur l'une de ses rives je vois la moitié d'un temple consacré à Apollon; et près de la rive opposée, au pied d'une colline, les restes de la caverne de la Sibylle. On ne peut plus dire avec le traducteur de l'Énéide.

Sous d'énormes rochers un antre ténébreux
Ouvre une bouche immense. . . . .

L'entrée est presque bouchée par des éboulements: je tâche cependant d'y pénétrer par une espèce de porte carrée ouverte dans le roc et qui a environ cinq pieds de hauteur. Elle répond à un escalier conduisant à deux très-petites pièces qui formaient les bains de la prêtresse : on distingue une banquettte qui règne tout

autour. Y avait il au-delà d'autres salles? un amas de pierres écroulées ne permet pas d'en juger. C'est par là que le poëte fait descendre Enée aux enfers :

. . . . et toi qui suis mes pas,
Enée arme ton cœur, Enée arme ton bras :
Elle dit : et s'élance au fond de l'antre sombre;
Et lui d'un pas hardi vole et la suit dans l'ombre.

Sorti de ce lieu ténébreux, je prends à gauche un chemin sur lequel de grandes pierres m'indiquent la voie Appienne : un quart d'heure après de vieilles murailles m'annoncent de loin l'ancienne Cùmes bâtie par les Grecs, dévastée ensuite par les Sarrazins. Elle était le plus ancien monument du passage des Grecs en Italie.

J'en approche, un arc de triomphe nommé *Arco Fulvo* attire mes regards : il est construit en quartiers de marbre, et dans la forme de celui de Janus à Rome; je passe sous le seul reste de la ville, une belle arcade qui a 70 pieds d'élévation. Le temple des géants qui n'en est pas éloigné ne présente qu'une voûte presque entière : il avait environ trente pieds en tout sens.

Je m'écarte de la côte et je vais à une lieue chercher le tombeau de Scipion l'Africain, tour antique, assez bien conservée, appelée la tour de la patrie : elle fut élevée sur l'emplacement d'une maison de campagne qui appartenait à ce général dont les vertus égalaient le courage.

Je reviens sur mes pas, et je longe de nouveau la côte de l'Eubée : je ne tarde point à passer près d'un lac : son onde calme communique avec la mer par un canal étroit : on l'appelle aujourd'hui *Fusaro*, la plume de Delille très-fidèle à Virgile l'a nommé et qualifié autrement :

Delà vers le Tartare un noir chemin conduit :
Là, l'Achéron bouillonne et roulant à grand bruit,
Dans le Cocyte affreux vomit sa fange immonde,
L'effroyable Caron est nocher de cette onde.

Dans ce même lac on nourrit des huîtres vertes d'un goût exquis ; le noir esquif et la loge rustique du terrible nautonnier ont été remplacés par une jolie barque, un beau pavillon que le roi de Naples a fait bâtir à l'extrémité. Il y vient plusieurs fois par an déjeûner et manger de ces huîtres conservées.

Non loin de Fusaro était la ville de Baies, si célébrée par les anciens, séjour de délices, vieille beauté qui à travers ses rides fait deviner ses agréments passés. Marius, Pompée, César, Néron, y avaient des palais : il n'y avait pas un Romain un peu riche qui ne voulût y avoir une habitation recherchée pour y passer l'automne. Le peu d'étendue du terrain fut cause qu'on éleva des terrasses, le unes au-dessus des autres : là se forma le fameux Triumvirat entre Marc-Antoine, Auguste, et Lépide qui se partagèrent l'univers. L'empereur Adrien, premier des empereurs Romains qui ait porté de la barbe, et dont la vie fut un mélange de bien et de mal, mourut dans cette ville en 138.

Cette contrée n'est plus habitée que par des paysans, grossiers, paresseux, et par quelques mariniers. Il y règne un printemps continuel : une fécondité donne de la parure à la terre ; de beaux arbres embellissent le coteau : la mer en gagnant de ce côté a couvert la plus grande partie des ruines répandues sur la côte et l'on a cessé de faire des fouilles : toutefois j'y ramasse un petit bronze plat, figurant une tête de face.

En parcourant ce vallon j'examine trois antiquités

remarquables : le temple de Diane Lucifère; il offre plus de la moitié de la coupole. — Le temple de Mercure qui a la forme d'une rotonde recevant le jour par le haut. — Le temple de Vénus, il est vaste, a trois croisées de chaque côté; une arcade ouverte laisse apercevoir la mer, Pouzzol; et l'effet de perspective est charmant. La chambre de Vénus dont la voûte est habilement sculptée, et les restes des salles de bains fort étendues en sont très-proches.

Je prends ensuite un chemin montueux, mais très-beau, derrière les murs très-élevés et bien entretenus du château fort de Baies, bâti sur un rocher par Pierre de Tolède, et maintenant occupé par une compagnie de vétérans. En une demi-heure j'arrive au triste village de Bauli : au bas est un très-petit port que décrit Tacite lorsqu'il rapporte la manière dont Néron voulut faire périr Agrippine sa mère à la fête de Minerve que l'on célébrait pendant cinq jours. Néron l'y invita; elle partit d'Antium : son fils la reçut sur le rivage et la conduisit à la maison de plaisance qu'il avait à Bauli. Accompagnée de deux personnes qui lui était entièrement dévouées, elle repartit de nuit sur une galère : la mer était tranquille; le ciel serein : à un signal convenu le plancher de la chambre où était Agrippine s'écroula sous une masse énorme de plomb dont on l'avait surchargé : au milieu du tumulte imprévu, elle garda un profond silence, et n'étant pas reconnue elle se sauva à la nage; puis étant entrée dans une barque qui vint à son secours, elle fut portée dans le lac Lucrin et delà dans la maison qu'elle avait sur la côte; mais elle y fut assassinée dans la même nuit.

Parmi les différentes ruines qui se trouvent aux en-

virons de Bauli, et qui sont les restes informes de divers tombeaux, j'observe avec plus d'attention celui d'Agrippine. La porte de l'édifice qui fut construit en hémisphère avec une galerie dans le pourtour est presque bouchée par des décombres et des terres éboulées; à l'aide d'une torche allumée je pénètre cependant dans l'intérieur ; je distingue que la voûte était à compartiments en stuc, et qu'il y avait des bas-reliefs, des ornements, des inscriptions qu'on ne peut plus lire : tout-à-coup me rappelant les vers de Virgile et ceux de son traducteur, je presse mon Cicérone de me montrer l'endroit :

Où l'heureux Elysée étale ses attraits ;
Des vergers odorants, l'ombre voluptueuse,
Des prés délicieux, et des bocages frais
. . . . Les lieux de l'éternelle paix.

A l'instant pour me satisfaire, il me conduit vers deux pans de murs très-bas qui ferment, mais me laissent voir un jardin fort simple, peu étendu et dont quelques arbres font toute la parure; l'imagination du poëte latin avait donc créé les lauriers toujours verts, les coteaux enchantés, les ruisseaux et les bois.

J'aperçois au-delà un petit lac, dis-je à mon guide, il me répond; on le nomme *Mare Morto*; un vers de Delille me le signalait.

Le Léthé baigne en paix ces rives bocagères.

Dès que je quitte le territoire de Bauli, une route facile me rapproche du cap de Misène : je gravis pendant trois quarts d'heure par un sentier bien tracé, et je parviens à une terrasse aérienne, le sol est enduit d'un ciment dur comme le granit. Là jadis était, dit-on, une ville : il existe seulement une tour dans

laquelle on allume pendant la nuit une lanterne pour éclairer les vaisseaux qui entrent dans le golfe.

Quiconque a lu l'Enéide sait que Misène, habile trompette, s'attacha après la mort d'Hector à Enée, et qu'un triton jaloux ayant été vaincu dans un défi qu'il en avait reçu, le précipita dans les flots, delà le poëte après la description des funérailles les plus pompeuses, ajoute :

> Enée à cet honneur en joint un plus durable.
> Sur un mont il élève un trophee honorable,
> Y place de sa main la lance et le clairon,
> Et ces bords, ô Misène ? ont conservé ton nom.

C'est dans la ville de Misène que Cornélie, fille de Metellus Scipion, veuve de Pompée, vécut en gardant son deuil jusqu'à la mort.

Je ne m'attendais pas à trouver un trophée, la lance, ni le clairon, mais une vue admirable : celle dont je jouis sur cette hauteur est plus facile à concevoir qu'à rendre complettement, c'est delà que Pline l'ancien l'an 79 contemplant l'embrasement du mont Vésuve, le plus violent qu'on ait vu, partit pour examiner de près ce terrible phénomène : il fut suffoqué par les flammes; ce qui l'a fait appeler le martyr de la nature.

Descendu de l'éminence, quelqu'agréable que soit la traversée par mer pour retourner à Naples, je préfère et à chaque pas je m'applaudis de faire une partie de la même route qui m'a amené au cap.

Avant d'être rentré à Baies je traverse une partie de jardin, et je vois une antiquité de la plus grande beauté, la piscine de Caligula. Quarante-huit piliers qui ont 50 pieds de hauteur soutiennent plusieurs voûtes parfaitement conservées : le pavé en a été enlevé :

était-ce un édifice pour des bains? était-ce un temple?

Dès que j'en suis sorti j'aperçois les îles Ischia, Procida, faisant deux agréables points de vue : dans la dernière le roi de Naples a une maison où il passe deux ou trois jours dans les chasses.

Malgré la fatigue que je commence à ressentir j'avance encore jusqu'aux prisons construites par Néron : je descends neuf marches, puis j'examine les restes de douze cellules horribles dans lesquelles étaient renfermées les victimes de ce tyran : au-dessus trois grandes arcades indiquent les pièces où se tenaient les gardes.

Enfin je quitte Baies; je passe sur les bords du lac Lucrin si fameux par ses huîtres vertes que jadis les Romains y entretenaient. Sans être aussi étendu qu'il l'était autrefois, il reçoit l'eau de la mer par un petit canal : il est aujourd'hui beaucoup plus petit que l'Averne et que le Fusaro.

Ayant marché pendant plus de six heures, je rentre à Pouzzol, la faim commande un repas composé d'une omelette, d'excellent poisson et d'oranges délicieuses; le vin n'est pas bon.

A six heures je remonte en voiture et regagne Naples, satisfait d'un voyage auquel celui d'Enée, sans cesse présent à ma mémoire, donnait dans plus d'un endroit, quelques charmes de plus.

2.

Capo di monte, camaldules.

Le surlendemain entreprenant une excursion beaucoup moins longue, je pars à huit heures du matin dans une voiture attelée d'un seul cheval.

Je traverse d'abord un des faubourgs au bout duquel commence une route qui fut confectionnée sous le règne de Murat. Percée entre des rochers elle est bordée de deux rangs d'arbres de chaque côté : pour parvenir au sommet de la montagne la coupe a été si habilement tracée, que pendant trois heures on se doute à peine que l'on gravit, tant la montée est devenue douce, facile, en même temps qu'elle est unie : sur la droite on a construit un certain nombre de jolies maisons : plusieurs maisons de campagne détachées ont été établies sur les rampes des collines qui sont à gauche ; et leurs jardins naturellement dessinés en amphithéâtre paraissent fort soignés. Je remarque surtout l'habitation d'un ministre de Naples : l'architecture en est d'un goût parfait : je dirais volontiers un pavillon dont la façade n'a que quatre croisées à chaque étage, le couronnement est du genre gothique et à chaque bout est une tour crennelée surmontée d'une terrasse entourée d'une dentelure. Cet ensemble produit un effet aussi agréable que singulier.

Vers neuf heures j'arrive au château royal qui d'après sa position a pris et retenu le nom *Capo di*

Monte, tete de montagne. Il n'a pas été achevé. La façade non décorée de colonnes, outre le rez-de-chaussée, a trois étages portant dix-sept croisées sur la même ligne. Que manque-t-il pour que la construction soit complète? la largeur de deux croisées au principal corps de bâtiment; et celle de deux croisées à l'un des deux corps avancés qui fait suite, afin qu'il soit semblable à celui qui est terminé.

Le grand escalier n'est pas fini : il n'y a pas encore de chapelle : j'entre sur le côté dans l'une des deux cours latérales qui sont carrées et d'une médiocre grandeur. Sous un petit péristyle je monte un escalier dont les marches en marbre veiné du pays, jaune, noir et gris, ont neuf pieds de largeur.

La première pièce qui est en quelque sorte une vaste antichambre contient quatre tableaux de famille : le plus grand réunit neuf portraits : François I.er avec la reine et tous leurs enfants, Ferdinand II, Charles, Léopold vice-roi, la reine d'Espagne, les deux princesses royales actuelles, et le jeune prince; la duchesse de Berry n'étant pas de la même mère ne s'y trouve pas. — Au tableau qui est vis-à-vis sont huit figures bien groupées composant la famille de Ferdinand I.er — Un autre représente Charles III à cheval, vis-à-vis, sa femme est costumée en amazone partant pour la chasse.

Dans la salle suivante j'admire le superbe tableau de la mort d'Hector, par *Pietro Saye*, napolitain; les dix personnages sont ordonnés avec art, les attitudes sont bien justes, l'expression des figures est bien prononcée.

Dans la salle d'audience il n'y en a que deux : Jupiter avec Mercure. — La Charité Romaine, autrement

une femme nourrissant son père avec le lait de son sein.

Dans la salle à manger, Hercule, créé par un pinceau vigoureux. — Epaminondas blessé, grande et magnifique machine.

Ensuite vient une galerie dans laquelle je n'en distingue qu'un très-bon : Homère raconte les aventures d'Ulysse qui se couvre la figure.

Le grand salon qui est après, richement meublé, contient des tables de grand prix et quatre tableaux très-estimés : Charlemagne donne ses lois — Périclès. — Un Dey se soumet au grand Sultan. — Ptolémée Messagète.

Le cabinet suivant fort simple, faisait partie de l'ancien palais.

Quatre pièces étroites qui se succèdent conduisent à une galerie particulière ornée de trois tableaux marquants : Henri IV. — Coligny mettant la main sur son cœur découvert — Charles X, roi de France.

Dans la chambre à coucher du roi, le plafond peint en couleur citron, de jolies fresques, l'ameublement bleu, l'alcove brillante de dorures, et dans laquelle est suspendue une couronne, deux glaces faisant portes dont l'encadrement est en bois précieux, forment un ensemble élégant.

Autour d'une pièce contiguë de petites armoires fermées par des glaces contiennent les cadeaux que Ferdinand I.er reçut chaque année de ses enfants au jour de sa fête. — Au milieu une cage d'un travail infiniment délicat montre en bas des poissons, et dans le haut des fleurs.

Dans le cabinet de travail du roi, sans parler des meubles peu communs, tels que le bureau, deux secré-

taires, deux armoires, je jette les yeux avec plaisir sur deux excellents paysages de Sicile.

Dans le dernier cabinet les peintures sur les murs et tous les meubles sont en couleur, vert céladon : ajoutez une collection de petits tableaux d'un genre agréable.

La chambre à coucher n'offre rien de somptueux, ni de brillant, seulement deux tableaux ne sont pas sans mérite.

De là je passe dans un vaste salon décoré de deux lustres d'une très-grande dimension, et d'immenses tableaux qui représentent des sites aux environs de Paris : dans l'un d'eux madame Murat figure au milieu d'un paysage.

Par un escalier dont les murs sont revêtus d'une couleur beurre frais, et dont huit colonnes supportent le plafond, j'arrive à la salle de bal qui a trois croisées de chaque côté. A chaque extrémité est une tribune pour la musique : toute la décoration, quant à la peinture, est jaune et blanche, treize lustres, dont sept infiniment volumineux, doivent y répandre le plus grand éclat.

Dans chacun des deux salons qui sont à la suite il n'y a pas de meubles, mais seulement cinq lustres.

Enfin le grand salon à manger pour les jours de gala présente de très-belles fresques, quelques tableaux et des colonnes qui régnent dans le pourtour.

Quelques portions de bois donnent de l'ombrage aux avenues du château. Les jardins ne sont point curieux : toutefois le château de Caserte dans un grand éloignement fait un point de vue très-adroitement combiné.

Je descends de la montagne et je rencontre une voi-

ture de la cour dans laquelle est le jeune frère du roi de Naples avec son gouverneur. Cinq minutes après, sur la même route, dans une autre voiture, les princesses royales avec madame la Comtesse de M...... qui eut la bonté de me reconnaître au moment où je m'inclinais pour lui adresser un salut, se dirigent vers le château que je viens de visiter. J'ai choisi l'heure le plus convenable, et qui m'a été indiquée ; car, malgré une permission écrite telle que celle qui m'a été accordée, nul étranger ne peut entrer dans une maison royale, lorsqu'il s'y trouve une personne de la famille.

Arrivé au bas de la route que je n'ai cessé d'admirer, je tourne à droite pour gagner un autre faubourg que celui parcouru le matin : au delà je traverse durant une demi-heure un village aussi fastidieux par sa longueur, que pénible pour le cheval par la roideur de la montée : je mets pied à terre et je permets au cocher de l'y faire reposer. Alors guidé par mon Cicérone, tantôt entre des terres bien cultivées, tantôt entre des vignes ou des vergers, heureusement protégé par l'ombrage des arbres fruitiers, je suis des sentiers grimpants : pendant trois quarts d'heure aucun point de vue ne se présente ; étant à moitié de mon ascension je jette les regards à gauche et toute la ville de Naples m'apparaît ; cependant je continue à gravir plus péniblement soit le long des rochers, soit au milieu de bois épais : je m'arrête à un endroit où tout-à-coup portant mes yeux sur la gauche, un tableau ravissant me frappe : deux montagnes peu distantes par le sommet et qui par la direction de leur coupe semblent vouloir se rapprocher par le pied où se trouve un abyme, laissent entre elles un intervalle si peu spacieux, que comme

à travers le verre d'une lunette à longue vue, j'aperçois le golfe de Naples : ah que je regrette de ne savoir pas manier le pinceau !

Cependant je poursuis ma marche qui devient de plus en plus fatigante depuis deux heures, et je touche enfin à la porte du monastère des Camaldules.... je sonne : un père ou frère d'une haute stature, ayant de beaux traits, l'air gracieux, une longue barbe, et vêtu d'une robe blanche, me l'ouvre ; il me fait traverser une cour, puis un petit corridor, et m'introduit dans sa cellule qu'éclaire une petite croisée. Un lit dressé sur quatre planches, composé d'une paillasse sur laquelle est jetée négligemment une couverture de laine, une seconde dont il se couvre pendant son sommeil, une table rustique, deux chaises, trois ou quatre petites images, quelques livres de prières, voilà tout son mobilier : il me conduit à l'église ; ni son architecture, ni aucune espèce de décoration ne la rendent célèbre : il me signale dans les chapelles trois tableaux qu'il dit être de grands maîtres, sans pouvoir me les nommer : en outre au fond du chœur une peinture sous verre enchâssée dans un panneau ; il déclare que c'est l'ouvrage d'un artiste grec : quoique je doute de ces deux assertions mon silence peut lui faire croire que je ne les combats pas : la menuiserie de la sacristie est d'un bois rare et sculptée par une main habile.

Je sais que dans cet ordre chaque religieux profès n'a pas seulement une cellule ; mais qu'il a une habitation particulière composée de plusieurs pièces, et que toutes sont sur le même modèle : je désire visiter une des quinze établies le long des allées d'un jardin spacieux : il m'ouvre la première, non habitée ; j'entre

dans les quatre pièces : un vestibule, d'un côté la cuisine où le camaldule prépare lui-même ses mets; de l'autre la chambre à coucher, puis la chapelle où il peut dire la messe chaque jour : c'est un article de l'institut seul des Camaldules : néanmoins ils assistent tous à la messe de communauté dans le chœur de l'église. Un jardin potager d'environ cinq toises carrées est attenant à chaque habitation.

Ce qui détermine les curieux à braver la fatigue pour parvenir à ce couvent, c'est la vue extraordinaire, inexprimable, dont on jouit lorsqu'on est placé sur la terrasse qui est à l'extrémité du jardin. Peut-on en concevoir une plus surprenante? peut-on énumérer tous les objets qui apparaissent?

La vaste étendue de la mer et toute la ville de Naples qui semble la cerner aux trois quarts : le Cratère, Pouzzol, la Solfatara, Baies, les lacs Lucrin, Fusaro, Mare Morte, la plage de Cumes, le cap Misène, Gaëte, Terracine, le mont Circé, que sais-je? mes regards se promènent sur toutes les parties visiblement distinctes de ce spectacle sans égal. Pendant plus d'une demi-heure je me complais dans une délicieuse contemplation : le bon frère l'interrompt en m'invitant instamment à prendre dans sa cellule des rafraîchissements.

Il m'offre du pain et du vin : je les trouve tous deux excellents : la faim et la soif leur prêtent peut-être de la qualité : il me prie de mettre mon nom sur un registre suivant l'usage : j'y inscris les vers latins suivants que sur la terrasse le site m'a inspirés.

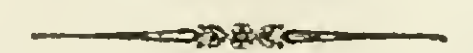
Hos montes scabros superavi hæc aspera saxa.
Mens templique domûsque aspectu flagrat amore
Divino, maris et terræ spectacula nostris

Quanta oculis latè dantur, loca cuncta stupescens
Contemplor miranda : viros admiror et illos
Qui noctuque diùque Deo pia vota ferentes
Deliciis mundi vitam consumere gaudent
Despectis, humili contenti pane, ciboque
Communi : hâc mentem sic plenus sede recedo.

J'ai gravi ces monts escarpés, ces âpres rochers ; l'âme à l'aspect de ce temple et de cette maison s'enflamme de l'amour divin : quels spectacles merveilleux la mer et la terre offrent aux yeux ! je contemple avec étonnement tous ces lieux admirables ; j'admire aussi ces hommes qui jour et nuit offrant à Dieu leurs prières, ayant dédaigné les délices du monde, se plaisent à consumer ici leurs jours en se contentant d'un pain grossier et d'une nourriture commune : l'esprit tout plein de cette demeure, je me retire.

Le religieux sachant un peu la langue latine, lit ces vers, me prie de les lui traduire en français, puis me saute au col, m'embrasse avec transport : en me reconduisant jusqu'à la porte extérieure, il me serre affectueusement la main, et me dit qu'il va montrer à son supérieur cette improvisation.

Je le quitte : je ne puis du haut de la montagne être arrivé en moins d'une heure au village où ma voiture est restée : elle me paraît fort douce pour retourner à mon hôtel. Un repas plus restaurant que celui du Camaldule m'y est préparé.



3.

San Lucio, Caserte.

Le désir de visiter deux autres châteaux royaux qui se touchent, pour ainsi dire, et qui sont à six lieues de Naples, n'est point arrêté par la distance : une permission écrite du grand-maître du palais m'en assure l'entrée à toute heure.

Les feux de l'aurore matinale colorent brillamment tout l'horizon : je sors de mon hôtel dans une calèche à deux chevaux : je traverse d'abord le faubourg saint Jean, puis dès que j'ai passé la belle porte par laquelle j'entrai en venant de Rome, je prends à droite un grand chemin très-agréable : pendant près de deux heures la campagne me montre la plus luxuriante abondance : le froment, le lin, les fèves couvrent les terres ; des arbres, principalement des mûriers, tantôt répandus çà et là, tantôt plantés symétriquement, sont parés d'un feuillage nouveau auquel se marie le pampre de la vigne. Toutefois je trouve sur ma route deux jolis villages et la petite ville de *Maddanoli* qui est bien bâtie ; avant d'y arriver j'ai aperçu à gauche sur une montagne un reste d'antiquité ; au sommet d'une autre qui en est peu distante, une très-belle tour antique ; et sur la cîme une tour fort petite et isolée.

A la sortie de Maddanoli où je ne m'arrête pas, j'entre dans une contrée demi sauvage : sur la droite des monts tristes sont rapprochés ; au pied on a créé

quelques jardins : sur la gauche des oliviers croissent dans un maigre pâturage, un troupeau de moutons y cherche sa nourriture. Je n'ai en face que des monts très-élevés : bientôt le paysage devient de plus en plus resserré par les montagnes qui de chaque côté de la route se dessinent en amphithéâtre. Jusqu'au tiers de leur hauteur, des portions de terrain sont mises en culture : j'avance toujours sur un chemin uni, facile ; j'approche des Abruzes : tout-à-coup un magnifique aqueduc à trois étages, et qui a 220 pieds de hauteur, m'apparaît : je compte au bas dix-neuf arcades ; au deuxième étage vingt-huit ; au troisième quarante-trois. L'arcade qui est au milieu sur la ligne la plus basse est beaucoup plus large que les autres, elle fait porte pour ouvrir la voie des Abruzes.

Arrivé jusqu'à ce monument qui surprend d'admiration, et qui est regardé comme le plus bel ouvrage moderne du royaume de Naples, je présente au gardien la permission dont je suis porteur : il me fait monter au deuxième étage ; mes yeux sont récréés à l'aspect de l'enfilade des vingt-huit arcades : ils le sont encore plus, quand il me conduit au troisième étage. La lettre du grand-maître du palais me favorise pour traverser la galerie ou terrasse qui couronne l'édifice ; elle a huit pieds de largeur et plus de 1200 de longueur. La voiture seule du roi la parcourt. A chaque extrémité une sentinelle, que l'on relève au moment où le gardien m'accompagne, défend aux curieux, s'ils n'ont pas une permission absolue, illimitée, de passer sur cette galerie.

Lorsque revenant sur mes pas je l'ai traversée une seconde fois, le gardien m'ouvre la porte du réservoir :

j'y vois dix-huit pouces d'eau ; dans les crues extraordinaires, et dans la fonte des neiges, il y en a quelquefois trois pieds. Cette eau a sa source à huit lieues delà, elle coule à travers des vallées, perce cinq fois des montagnes et après de nombreux circuits, qui depuis l'aqueduc lui donnent un cours de neuf lieues pour arriver à Caserte, elle va alimenter les fontaines de la ville. Les piles de cet aqueduc ont 32 pieds d'épaisseur en bas, et 18 en haut : elles ont 40 pieds de hauteur : toute la construction est en tuf : le mot tuf ici ne signifie pas une sorte de terre blanchâtre qui communément, se trouve au-dessous de la terre franche, ou bonne terre ; mais c'est une certaine pierre blanche, fort tendre, qui devient dure, et plus blanche, encore, lorsqu'elle est employée convenablement.

C'est à Charles III que l'on doit cet ouvrage aussi précieux par l'utilité que remarquable par sa forme majestueuse. Descendu de la galerie, au lieu de suivre la direction des Abruzes, au lieu d'avancer dans le vallon sauvage qui est cerné de hautes montagnes couvertes pour la plupart du triste feuillage de l'olivier; je me détourne à gauche, et sur-le-champ je gravis une route bien coupée entre des montagnes qui pendant une demi-heure ne me laissent voir aucune habitation ; enfin un petit village se montre dans un fond, peu après je suis sur le point de tourner la croupe d'une montagne, lorsque jettant les yeux sur la gauche, je vois une plaine immense et fort riche. Déjà je distingue le château de Caserte qui y occupe une place. Je ne tarde pas à perdre de vue cette plaine si étendue, et la descente pour parvenir à la ville de Caserte dure plus d'une demi-heure. Avant d'y entrer, restant

dans ma voiture, je m'achemine vers *San Lucio* qui est sur un point plus élevé.

Ferdinand 1.er a fait construire sur le penchant de la colline un château fort joli qui porte ce nom : et une manufacture importante d'étoffes de soie qui y est attenante : je la visite tout d'abord : dans un bâtiment isolé les vers à soie se nourrissent, croissent et forment des cocons ; — Un autre sert pour la teinture ; — dans un troisième d'une forme peu commune et régnant autour d'une cour carrée, sont les différents métiers : on y a placé la statue pédestre du fondateur.

Au rez-de-chaussée des machines mues par l'eau mettent la soie sur des bobines : dans la salle qui est au-dessus, de jeunes ouvrières ourdissent la soie et la mettent en écheveaux ; dans d'autres salles on tisse ; les dessins sont parfois riches, et en général de bon goût. Cent vingt personnes sont employées dans cet établissement ; les objets qu'on y confectionne, à l'exception de quelques mouchoirs qu'on fabrique, sont destinés à l'ameublement des maisons royales : quelquefois on vend à Naples ce qui est surabondant.

J'examine ensuite les appartements du château : la distribution en a été bien conçue : après trois petites pièces successives, la salle de bains faite sur le modèle de ceux de Pompéïa offre deux rangs de bancs, une grille dorée et d'un beau travail entoure le bassin. — A côté est une chambre extrêmement petite où une personne seule peut se reposer. — La salle à manger a deux cheminées en beau marbre, trois portes en glaces vis-à-vis trois croisées : le plafond est revêtu de peintures. — La salle de billard est agréablement décorée. — Dans la chambre où coucha la reine d'Es-

pagne, le lit n'est qu'en mousseline blanche. — De brillantes peintures ornent le plafond du salon de compagnie : l'ameublement est en étoffes de soie jaune à raies. — Celui du cabinet de toilette bleu et blanc. — Celui de la chambre à coucher de la reine, vert et blanc. Vient ensuite un cabinet d'étude. Pour aller à la chapelle, je passe par une galerie qui a trois croisées en glaces au-dessus de trois balcons : le roi et la reine se placent dans celui du milieu. — L'autel principal est en face dans un enfoncement ceintré. — Deux petits autels sur les côtés se correspondent. — Quatre statues placées dans des niches sont fort belles. La chambre à coucher du roi et son cabinet sont très-simples. — La salle de danse a cinq croisées sur le jardin et cinq sur une galerie, et n'est point décorée. Enfin à la suite d'un couloir qui n'a que 6 pieds de largeur et qui, règnant dans toute la longueur du bâtiment, communique avec toutes les pièces pour qu'elles ne se commandent pas les unes les autres, une terrasse peu étendue donne sur un charmant jardin : quantité d'orangers, de citroniers, de myrtes, ou autres arbustes de choix, et des fleurs de toute espèce, l'embellissent, et le parfument.

A la sortie du château de *San Lucio*, un sentier tracé suivant la déclivité de la colline qui est chargée d'oliviers, me conduit à la cascade.

Quinze chutes d'eau s'échelonnent, et à la dernière une nappe d'environ 18 pieds tombe verticalement dans un très-vaste bassin, où se trouvent deux superbes groupes en marbre blanc : à droite Diane est entourée de huit nymphes qui lèvent les yeux vers elle : la déesse leur indique de la main la vengeance qu'elle a

exercée. — A gauche Actéon qui a osé surprendre la déesse dans le bain est par elle métamorphosé en cerf; dix chiens furieux semblent vouloir se jeter sur lui pour le mettre en pièces : un ciseau très-habile a rendu admirablement toute l'action.

Au-dessous, une salle est dessinée par des charmilles à hauteur d'appui. De chaque côté sont sept statues en marbre : sur la gauche, un jardin du genre Anglais, médiocrement grand, ne renferme aucune fabrique marquante.

En avançant je marche le long d'une autre pièce d'eau qui présente onze chutes successives : à droite comme à gauche vient en même temps un petit bois, puis une troisième pièce d'eau qui a six chutes : ajoutez une nappe plane qui a plus de trente toises de longueur, après celle-ci une verticale ayant environ 40 pieds de hauteur, à l'extrémité est un groupe en marbre blanc, autour duquel figurent dix petits groupes en marbre semblable.

Ce n'est pas tout : une salle spacieuse est tapissée de plusieurs pans de charmilles qui dans les séparations procurent des points de vue trop uniformes et peu agréables; en un mot des montagnes tristes et presque arides. — L'intérieur de cette salle est embelli par des plates-bandes, et une immense corbeille, garnies de fleurs, et par dix statues en marbre. Le jardin se termine par une superbe pièce d'eau : elle a plus de 80 toises de longueur et aboutit au château même de Caserte.

Ainsi par la plus heureuse conception toutes ces beautés remplissent sur un plan incliné l'espace entier compris entre les deux châteaux qui se regardent.

Quelle largeur prodigieuse ! quelle belle élévation ! quelle étonnante profondeur a le château de Caserte ! il ne le cède à aucun de ceux que les souverains ont construit avec le plus de grandeur et de magnificence : je vois outre le rez-de-chaussée, un entre-sol, deux étages, un second entre-sol ; une balustrade ornée de statues règne dans le pourtour au-dessus d'un entablement continu : sur le jardin quatre colonnes d'ordre ionique, au corps avancé qui est au milieu de la façade, soutiennent un fronton : trente-sept croisées sur chaque ligne sont séparées par des pilastres. — La façade sur l'avenue n'a de différence que quatre colonnes de plus à chaque bout, et seulement trente-trois croisées : les deux faces en retour ont vingt-six croisées à chaque étage. Trois portes dans les deux grandes façades forment le centre du château.

Le péristyle dans lequel j'entre se prolonge dans toute la profondeur : il est noble et majestueux, décoré de colonnes d'un marbre précieux de Sicile ; de pilastres d'un marbre plus rare encore : me plaçant au centre, j'aperçois quatre cours carrées, spacieuses, entourées de bâtiments uniformes, et ayant le même nombre d'étages que les façades à l'extérieur. De ce même point, si je porte mes regards du côté du jardin la suite des pièces d'eau multipliées, la cascade qui les domine, le château San Lucio, dans le lointain : quel effet de vue enchanteur !

Mais l'escalier à deux rampes qui ont vingt pieds de largeur, me frappe par la richesse des marbres ; ils sont éclatants en quelque sorte par le feu des couleurs : qu'on s'étonne de mon expression, mais qu'on me la pardonne. Au repos sont trois statues en marbre, celle

de Charles III, créateur de ce château et des jardins, au 18.me siècle, sur les plans de *Vanvitelli*, à ses côtés la Justice et la Vérité.

Sur le premier palier sont deux lions énormes en marbre, huit grosses colonnes et des pilastres en marbre veiné jaune, violet et gris, et des peintures au plafond.

La chapelle éclairée par quatre croisées de chaque côté est du meilleur goût : les portes dans le bas sont en bois de Calabre : l'autel, le retable, et le tabernacle, sont extrêmement riches : le tableau qui représente l'Assomption est d'un grand maître. Il y a deux beaux buffets d'orgues : les murs des escaliers pour monter aux tribunes sont revêtus de fresques très-délicates, dans la partie supérieure quatorze colonnes corinthiennes accouplées sont en marbre veiné, jaune, bleu et gris, dit *Montidragone*. A la tribune du roi qui est à l'extrémité, je remarque trois tableaux : au fond la Nativité de la Vierge, par *Raphaël*. — D'un côté le mariage de saint Joseph. — De l'autre la Visitation, tous deux par *Cavaliere de Congi*.

On m'ouvre tous les appartements : la grande salle des hallebardiers est en blanc et or. J'y vois huit bustes et quatre camées. Celle des gardes du corps, peinte de même, contient dix bas-reliefs et la statue colossale d'Alexandre Farnèse, duc de Parme, couronné par la Victoire après la bataille de Lépante. — La troisième pièce est une antichambre peinte de même ; au plafond le mariage d'Alexandre-le-Grand, par *Renss*, sicilien, est une peinture remarquable. — Dans la quatrième pièce, il y a quatre bons tableaux, deux paysages, et deux chasses, par *Casenove*. — La salle d'audience est meublée en étoffes de soie verte ; six vues de Na-

ples par *Huguet* ont un coloris harmonieux. — Ensuite une antichambre meublée en bleu, précède la grande salle à manger, meublée en jaune, avec quatre grandes glaces; à côté une petite pièce où l'on prend le café est meublée en vert et ornée de quatre charmants tableaux, deux représentant des chasses, deux des exercices militaires. — La chambre à coucher n'est pas somptueuse; elle a trois glaces, l'ameublement bleu et blanc et deux lits en mousseline blanche unie. — Le cabinet de toilette est élégant. — Je ne parlerai ni de la salle de bains, ni du boudoir, ni du cabinet d'étude. — Le salon de compagnie très-vaste n'ayant que deux croisées n'est pas assez éclairé : l'ameublement est en étoffe de soie jaune à grands dessins, façonnée comme le lampas.

Les autres chambres à coucher ou cabinets sont d'uné grande simplicité. — La pièce destinée à la bibliothèque ne contient point de livres, mais seulement plusieurs corps de menuiserie bien travaillée, ils s'arrondissent dans les angles. — Dans la chambre du conseil sont deux statues, des armoires en bois du Brésil, et de grandes fresques qui couvrent le plafond.

Il y a deux salles de spectacles : en haut, une petite pour jouer en famille ne peut contenir que soixante à quatre-vingts personnes; elle est sans ornements. — Mais au rez-de-chaussée il y en a une plus grande à trois rangs de loges, outre celles que l'on nomme baignoires établies en bas; elle est partout éclatante de dorures; la loge du roi en est surchargée; les deux colonnes qui l'accompagnent sont entièrement dorées.

Il ne pouvait y avoir un accord plus parfait entre la distribution du plan et la disposition des élévations,

Ce château a un si grand développement que le nombre des pièces disposées et à peu-près meublées, n'égale pas celui des pièces qui n'ont pas été achevées dans l'intérieur; toutefois deux avaient été presque terminées par Murat : une salle des gardes qui offre trois reliefs blancs en stuc d'un travail très-soigné, et des peintures remarquables au plafond. — Un salon magnifiquement décoré, entre autres de deux groupes à trois figures ; ils sont entièrement dorés et placés en face l'un de l'autre. J'ajoute que la salle du trône ayant cinq croisées a été commencée à la même époque; tous les travaux ont été interrompus à la mort de Murat, on ne les a pas repris.

La grande place ellyptique du côté de l'avenue est environnée de bâtiments destinés aux logements des gens de service à pied, à cheval, avec toutes les dépendances.

L'allée extrêmement large et longue, qui anciennement formait l'avenue, est aujourd'hui ensemencée : Murat en fit tracer deux latérales, très-ombragées, par lesquelles arrivent maintenant les voitures : c'est par une de celles-ci que je vais à la ville de Caserte : j'y prends un repas mauvais, payé fort cher. Sans m'occuper de retrouver le chemin qui mène à l'aqueduc, et le laissant au loin sur la gauche, je suis la grande route directe avec un plaisir indicible jusqu'à Naples, sans cesser d'admirer ses agréments infinis.

4.

Portici.

Le lendemain un air basalmique, et le brillant azur du ciel au matin m'invitent à une longue promenade à pied jusqu'à *Portici*, bourg situé à une lieue de Naples, au bord de la mer, où se trouve un quatrième château royal. Je pars donc à six heures avec mon Cicérone.

Me dirigeant de manière à me faire connaître les objets qui doivent completter mes recherches dans l'intérieur de la ville, il me conduit d'abord au château neuf, espèce de forteresse construite derrière le palais du roi, sous Charles 1.er duc d'Anjou, frère de saint Louis. Il est entouré de fossés très-profonds, et par un souterrain, comme je l'ai dit précédemment, communique avec le fort saint Elme : la partie vieille est flanquée de quatre grandes tours fort élevées; la partie neuve de quatre tours rondes d'une moindre dimension; un mur de soixante pieds de hauteur se prolonge jusqu'à l'arsenal, dont la porte touche au port.

Près delà je considère un beau bâtiment en pierres de taille blanches que l'on achève en ce moment : quatre colonnes supportent un fronton décoré de trois fleurs de lys qui sont les armoiries du roi, il est destiné pour la douane. A la suite se trouvent les magasins des cordages, des fers et autres objets né-

cessaires pour la construction ou la réparation des navires, les magasins aussi où l'on dépose les marchandises débarquées, soit pour la consommation intérieure, soit pour l'expédition à l'étranger. Plusieurs de ceux-ci, par exemple, ayant huit pieds de profondeur et douze de hauteur, sont entièrement remplis d'oranges qui quoique jetées pêle-mêle, se conservent, à mon grand étonnement, fort saines jusqu'à l'enlèvement.

Je remarque que le port est petit : il n'a que 150 à 160 toises en tout sens : il est défendu par un grand môle au levant et au midi; par un petit au nord. La rade est mauvaise en certains temps : le seul abri sûr est le golfe de Baies : il a été tracé sur les plans de *Fontana* qui tient un rang parmi les ingénieurs célèbres.

Continuant à parcourir le quai, j'aperçois à gauche sur une place la tour de *santa Maria del Carmine*, qui forme le portail de l'église des Carmes : elle a plus de 80 pieds de hauteur : la construction en est tout à fait singulière : les trois premières parties en élévation sont carrées, ornées de beaux pilastres; une croisée ronde est au milieu; la quatrième partie est ronde et a sept ouvertures rondes : au-dessus de celle-ci une cinquième partie ronde aussi est éclairée par des œils de bœuf. Le tout est couronné d'une pyramide peinte en diverses couleurs. — L'église ne renferme rien de curieux.

Je passe outre, et je vois aussitôt une partie des bâtiments de l'ancien couvent; elle s'étend vers le grand marché; elle est percée de très-petites croisées : à chaque extrémité est une grosse et laide tour : aussi

le tout est appelé *Torrione*, grande tour : on y loge un corps militaire pour réprimer dans l'occasion la populace qui cependant n'est plus aujourd'hui aussi souvent qu'autrefois portée à se soulever.

Je traverse la place du grand marché, sur laquelle on a construit une caserne considérable, et j'arrive à un pont extraordinairement large et décoré de deux statues en marbre, placées dans des niches dont le fronton est soutenu par deux colonnes en marbre. A droite, c'est saint Janvier — à gauche saint Jean Népomucène, qui est en grande vénération parmi les Napolitains.

Immédiatement après le pont, vient sur la droite un bâtiment immense à quatre étages qui ont chacun quatre-vingt-sept croisées : une moitié sert pour les approvisionnements de grains; l'autre est occupée par un régiment.

Pendant plus de dix minutes, des deux côtés de la route, des jardins potagers paraissent bien tenus et je ne tarde pas à entrer à Portici, dont l'aspect est riant, la position séduisante : je parcours lentement la grande rue où je compte soixante maisons de campagne charmantes; combien d'autres encore agréables qui sont dans les rues adjacentes, échappent à mes yeux! La variété, l'élégance des façades, parfois des ornements extérieurs attirent mes regards. La plupart appartiennent à des personnes qui ont assez de fortune pour avoir là, outre la maison de ville, une habitation dans laquelle elles passent avec leur famille la saison des grandes chaleurs, ou seulement le dimanche dans tout le cours de l'année. A l'extrémité de cette grande rue la cour du château devient la voie publique pour aller au delà.

Cette cour octogone est entourée de bâtiments qui outre le rez-de-chaussée ont deux étages ; les côtés du polygone n'ont pas tous la même forme, ni la même étendue : trois arcades sont à l'entrée, trois autres en face qui donnent la sortie pour prendre la route de Sicile : les deux grands côtés ont neuf croisées : à chacun des angles est une porte avec une croisée au-dessus.

Sur la droite se présente le château bâti en 1736 par Charles III, non loin du Vésuve, il est assis sur une couche de lave. Sous un péristyle d'où l'on aperçoit le jardin qui est à distance, je monte un escalier à une seule rampe jusqu'au premier palier, après lequel viennent deux rampes.

La première pièce est une galerie pavée en mosaïque ; autour sont des banquettes en étoffes de soie brochée, jaune et blanche de la manufacture de *san Lucio* : vingt-trois tableaux représentent des aventures de dom Quichotte — La chapelle qui est à la suite est fort simple : quelques vieux tableaux sans mérite couvrent les murs, le maître-autel et deux petits ne sont point ornés : les statues de saint Janvier et de saint Jean Népomucène, reparaissent : la tribune pour la famille royale n'est nullement décorée.

Le petit théâtre de famille par ses jolies fresques efface celui de Caserte.

Dans une autre pièce dont la voûte est en stuc, j'observe des bas-reliefs très-finis et huit tableaux qui retracent d'autres aventures de dom Quichotte. Ici le gardien me dit : vous allez être bien surpris en voyant dans un petit salon quelqu'un que vous ne pensez pas y rencontrer : je me demande, est-ce un français

que je connais, et comment cet homme peut-il le présumer ? A peine a-t-il achevé sa phrase qu'il m'ouvre la porte, et je vois le portrait en pied de Napoléon avec ses habits royaux, par *Gérard*. — Celui de Joseph costumé de même ; ceux de sa femme et de ses deux filles. — Celui de Murat en habit de Maréchal de France ; le buste du même en habit de général. — De Masséna en habit de général. — De Mme Lœtitia mise simplement, dans un paysage. — Au milieu de la pièce est une table ronde fort belle. On proposa plusieurs fois au roi régnant et à son père d'enlever ces tableaux, ils s'y sont refusé.

La première pièce de l'appartement de la reine est jolie : la tenture et les meubles sont en étoffe de soie bleue et blanche ; quatre tableaux, un lustre, et de grandes tables d'un beau modèle la parent beaucoup.

Le salon de compagnie est immense et magnifiquement orné par trois tables en blanc et or, plusieurs lustres, des candélabres de grand prix, et l'ameublement en étoffe, dont le fond est orange avec des fleurs blanches. — La salle de bal a onze lustres, dix figures peintes à fresques, et un ameublement jaune et bleu : — Au salon de musique qui est à côté, il est bleu et blanc. — Une chambre dont les murs sont revêtus de porcelaine a un pavé tiré de *Pompéïa*, six glaces, des peintures précieuses, quatre petits camées antiques sur marbre, au bas de l'un d'eux on lit : *Alexandre d'Athênes*, c'est le nom de l'artiste. Un morceau qui a fixé mon attention est le buste d'un guerrier, il est de plâtre bronzé, je ne pense pas qu'on ait découvert le procédé des anciens pour donner au plâtre la couleur du bronze. — Dans le cabinet d'étude pour

la reine, le ciel est peint en vert; la tenture et les meubles sont en couleur grise. — Son cabinet de toilette est extrêmement riche en décorations et renferme plusieurs bons tableaux. — La chambre à coucher de la reine mère, c'était celle de Madame Murat, n'a de remarquable qu'une glace d'un seul morceau d'une grandeur extraordinaire. — Je traverse deux passages dont le pavé curieux est tiré d'*Herculanum*. — J'observe ensuite dans le cabinet du roi, dont la tenture est bleue, plusieurs tableaux excellents; dans sa chambre à coucher, ayant une tenture drapée et de même couleur, des meubles fort élégants. — L'ameublement de la chambre du conseil est de couleur jaune. — Au salon des ministres qui est beaucoup plus grand et dont l'ameublement est bleu, à fleurs, sur une table sont des fruits admirablement peints par la mère du roi. La salle à manger très-longue a trois croisées, une tenture jaune avec des bordures rouges. — Dans un passage je m'arrête pour examiner une table en vert antique trouvée à *Herculanum*. — Et dans une antichambre, une autre table infiniment curieuse est de la lave.

La façade qui est du côté du jardin, et d'où par conséquent on jouit de l'aspect du golfe, a une forme singulière : d'abord elle a deux étages outre le rez-de-chaussée; au milieu est une porte ceintrée avec une croisée de chaque côté; puis de chaque côté un bâtiment en retraite ayant trois croisées, un autre qui avance, porte trois croisées; après celui-ci, un dernier qui est en arrière, a quatre croisées.

Du bâtiment central part un perron ou plutôt une terrasse qui décrit une double courbe très-grande,

dont les extrémités aboutissent à la grille du jardin. Un tapis vert couvre tout l'espace intermédiaire.

La reine mère, qui s'est réservé ce château pour sa maison de campagne particulière, ne permet pas qu'on pénètre dans les jardins qui se prolongent jusqu'à la mer : elle va souvent y chercher une promenade délicieuse, tant ils sont embellis par quantité de myrtes, de lauriers, de grenadiers, de citroniers, d'orangers, et par un certain nombre de statues qui ont été tirées de Pompéïa.

Je termine ma visite par un coup d'œil jeté sur la ménagerie, il me suffit pour reconnaître qu'elle n'est pas d'un grand intérêt. — D'ailleurs le soleil presque parvenu au milieu de sa course darde déjà des rayons si brûlants que je veux me hâter de regagner la ville.



5.

Pompeia, Castellamare, Herculanum, Vesuve.

O formidable Vésuve! ô cratère redoutable! toi qui toujours menaces de semer l'épouvante sur tes voisins! ô toi horriblement beau lorsque tu vomis sur eux un fleuve de lave, des milliers de pierres! l'avide curiosité de l'étranger qui visite ce divin pays, ne peut être pleinement satisfaite, qu'après avoir contemplé un de ces incendies que tu enfantes au gré de ton caprice : la mienne insatiable est impatiente depuis quinze jours, dans l'attente d'une représentation que tu devais lui donner pour ne lui laisser aucun regret. Au lieu de combler son espoir tu laisses mon imagination seule se former un tableau imparfait de tes flammes resplendissantes, étonnamment volumineuses : ah! du moins je veux m'élancer aujourd'hui vers la cime que tu habites, approcher de toi! .... Mon Cicérone entrant dans ma chambre, avant cinq heures du matin, coupe court à cette apostrophe fruit de ma première pensée en m'éveillant.

Je pars dans une calèche attelée de deux chevaux : je prends la route qui mène à Portici; je traverse rapidement la grande cour du château pour gagner *Resina*, village peu distant, bien bâti : je ne m'y arrête pas : parcourant un grand chemin, beau et présentant de tous côtés une culture riche, d'agréables plantations, j'avance vers *Pompëia*, ville de la Cam-

panie située près du golfe de Naples entre *Herculanum* et Sorente, non loin du fleuve *Sarno* : parvenu à des vignobles qui, sur la gauche formant de petites éminences, dérobent à mes yeux les ruines de cette antiquité, je descends de voiture, et je la laisse stationner sur la route.

Alors mon Cicérone, à travers des champs, plus souvent à travers des vignes, commence par me conduire à l'amphithéâtre : l'enceinte en est encore bien tracée : il est de forme ovale : la longueur par le grand côté est de 180 pieds, je distingue parfaitement dans le pourtour trente-cinq gradins en élévation, des corridors, deux rangs de loges au-dessous desquelles sont conservées entières six pièces où l'on tenait renfermées les bêtes féroces. C'est Murat qui a fait découvrir totalement cet édifice.

Delà je vais chercher à peu de distance les restes explorés de la ville. Rappellerai-je qu'une éruption du Vésuve arrivée la première année du règne de Titus, la 79.me de l'avenue de J.-C., la fit tout-à-coup disparaitre, et fut cause que Pline le naturaliste paya trop cher sa témérité?

Vers le milieu du 16.me siècle, des paysans voulant faire des plantations en cet endroit qui est à un quart de lieue de la mer, en creusant la terre découvrirent des parties d'une ville souterraine et quantité d'objets d'art très-intéressants. Le roi de Naples en fut informé, sur-le-champ il acheta aux particuliers leurs terrains, et ordonna en 1555 qu'on fit des fouilles : on y employa d'abord trop, ou trop peu d'ouvriers ; Murat en porta le nombre à 500, aujourd'hui vingt tout au plus y travaillent.

Cependant que vois-je? spectacle attristant, déplorable, et tout à la fois curieux!.... toutes les apparences d'une ville, des alignements visibles, des rues formées, l'emplacement marqué d'habitations écroulées, aucune des constructions qui existent n'est entière, aucun toit ne subsiste : toutes les maisons sont ouvertes : les oreilles ne sont frappées d'aucun bruit, pas un habitant ne m'apparaît, le silence de la mort est partout.

N'importe, je veux avec le secours d'un gardien préposé pour ouvrir les fermetures que je rencontrerai, je veux examiner avec attention les marques jusqu'à présent connues de la cruelle catastrophe. Pour m'identifier avec elle, en les retraçant, il n'est pas surprenant que je ne mette aucun ordre dans ce qui n'est que désordre et dévastation. Mes phrases sont irrégulières, incomplètes, comme le sont les objets que je dénomme fur et à mesure qu'ils s'offrent dans ma marche.

Temple à Esculape, le sanctuaire, l'autel pour le sacrifice, la statue d'Hyppocrate enlevée et portée au Muséum de Naples : (toutes les autres que je cite ont eu la même destination.)

La voie Appienne paraît.

Temple d'Isis, inscription qui l'indique, deux colonnes entières, en briques revêtues de stuc, six autres brisées aux trois quarts, huit marches, le marbre a été porté au cabinet du roi; deux autels isolés; derrière est la chambre où l'on rendait les oracles, une niche vide, la trace d'une fresque qui la revêtissait; les murs couverts de peintures à fresque, sciés en partie pour en orner des appartements.

Grand théâtre de la tragédie, deux beaux bas-reliefs, gradins en marbre rare.

Corridor qui a 10 pieds de largeur.

Caserne où l'on a trouvé des soldats ayant sur la tête leurs casques en fer.

Sur une rue, débris d'une fontaine publique.

Piédestal en marbre d'une statue de Marcellus.

Forum nundinarium, ou place du marché.

Forum triangulaire au milieu duquel était le temple d'Hercule, d'une architecture magnifique, une colonne seule debout.

Péristyle soutenu par six colonnes, il faisait partie du théâtre de la comédie.

Boutique dans une rue qui est sur la voie Appienne.

Maison particulière qui fut fouillée en présence de l'empereur d'Autriche; la cour en marbre, les chambres sont étroites et ne se communiquent pas : les fenêtres n'ont pas jour sur la rue, mais sur un portique intérieur, ainsi que sur la cour qu'il entoure. On a trouvé un squelette à la porte.

Boutiques des deux côtés d'une rue qui a 76 toises de longueur, trottoirs bien faits, sillons des roues marqués sur le pavé.

Je lis : maison de Caius Crassus, maison de Paulus, maison de Caius Sallustius, toutes les maisons se ressemblent et portent le nom du propriétaire.

Forum civil, ou tribunal civil, parallélogramme très-étendu, seize colonnes à chaque bout, de chaque côté quarante-huit colonnes.

Portique du temple de Jupiter, six colonnes seulement, piédestaux de plusieurs statues équestres.

Un des ouvriers fouille en cet endroit au moment où j'y suis : j'aperçois qu'il soulève un morceau de marbre ou du moins qui en a l'apparence; la couleur

est jaune veinée de noir : jaloux de recueillir cet objet qui naturellement a beaucoup de prix pour moi, je parviens à l'obtenir sans que personne n'observe la concession qu'il me fait. Je le mets furtivement dans ma poche; de retour à Naples je le porte à un ouvrier renommé pour faire de jolis ouvrages en pierres de toute espèce : bientôt il reconnait qu'étant transparent ce morceau n'est pas en marbre, mais une espèce d'agate, ou de la lave agréablement coloriée : je le lui confie pour qu'il le polisse, et en compose une tabatière sans la monture : les italiens ne montrent aucun goût dans cette partie de travail : un tabletier qui en a beaucoup acheva, à mon retour à Paris, de confectionner la tabatière.

Mais continuons : tribunal criminel, édifice étroit, très-long, colonnes cannelées dont les bases n'ont que deux pieds au-dessus du sol; à côté, chambre du conseil secret.

Temple de Vénus, portique découvert, ayant dix pieds de profondeur, neuf colonnes sur la largeur du temple, dix-huit colonnes sur la longueur, devant chacune un piédestal, sept marches pour monter au sanctuaire où était placée la statue de la déesse qui orne le Muséum de Naples.

A côté est la pièce où s'habillaient les sacrificateurs. Quelques fresques paraissent.

Temple de Mercure, d'une forme carrée, l'autel en marbre y est resté, on y a trouvé des amphores ou vaisseaux qui contenaient vingt-quatre de nos pintes.

Panthéon, sur les murs on voit les traces des peintures et des fresques : à droite onze chambres; à gauche, un petit autel, douze piédestaux; six marches

pour monter au sanctuaire, deux piédestaux y sont encore; là une superbe mosaïque entourée d'une balustrade en fer; elle représente le combat de Darius contre Alexandre dans les défilés de Cilicie, près de la ville d'Issus : bataille mettant le comble à la gloire d'Alexandre qui fit prisonniers, la mère de Darius, sa femme, et ses enfants.

Triclinium, ou salle à manger.

Une rue le long de laquelle sont des boutiques; les trottoirs ont trois pieds de largeur.

Au bout de cette rue, le temple de la Fortune, une inscription l'indique; on y a trouvé la statue de Cicéron.

Une autre rue nommée rue de la Fortune, d'après l'inscription. Dans celle-ci, à gauche étaient les bains publics pris à l'eau froide, la cour en marbre, très-grande cuve, trois coupes; tout auprès se trouve une salle pour se chauffer : près delà, les bains chauds, la trace des conduits sous terre pour répandre la chaleur est visible.

Maison dite de Phaon, la plus grande de toutes; on y trouva sa statue, des amphores; un bassin reste, des fresques mêlées de dorures; dix colonnes sur la longueur de chaque côté, douze encore debout, un jardin.

Maison nommée la grande fontaine, coupole de la fontaine en mosaïque; deux colonnes cannelées.

Seconde fontaine dans la même forme.

Arcade à l'entrée d'une rue : peut-être y en avait-il une à chaque rue.

Maison d'un boulanger, moulin pour moudre le grain, un four.

Une rue; sur la droite, maison de Salluste : fresques

sur l'un des murs de la cour ; il y a peu de murs sur lesquels il n'y ait pas des peintures : les couleurs en étaient solides ; car en ma présence on jette de l'eau sur plusieurs, elles reparaissent très-vives ; mais elles sont médiocres de dessin. On y avait multiplié des inscriptions grecques, samnites et romaines.

Encore une fontaine publique.

A peu de distance on a recueilli des instruments de chirurgie.

Temple des Vestales entièrement ruiné, plusieurs corps des victimes ont paru dans les fouilles.

Une partie de rempart.

A la porte dite d'Herculanum, corps de garde, un lancier périt là, son corps découvert le prouva.

Bancs sur lesquels le public s'asseyait hors de la ville.

Auberge au dehors pour loger ceux qui arrivaient quand les portes de la ville étaient fermées.

Tombeaux, de la famille Ikaor, de Cavinski, de Diomède, sa maison était à gauche vis-à-vis.

Tel est le résultat des fouilles et des déblais opérés jusqu'ici ; beaucoup de documents historiques font conjecturer que les deux tiers de la ville sont encore enfouis.

Par des sentiers un peu montueux, je m'approche des ruines d'une maison de campagne qui était aux environs ; elle appartenait à *Aufidius* orateur du temps de Sylla. Je reconnais la manière dont le terrain était divisé, soit pour le nombre et la forme des appartements; soit pour les bassins, et les divers compartiments du jardin.

Les descendants des infortunés qui périrent sous une cendre brûlante et dévastatrice, ont planté des vignes en quantité, des figuiers, des mûriers, des peupliers :

une végétation forte embellit le territoire, et enrichit ses habitants. Elle console un peu de pertes incalculables. Tout en les déplorant, par la voie des tombeaux qui s'harmonisent avec le calme qui règne dans cette contrée, je regagne ma voiture ; depuis plusieurs heures elle m'attend.

Les deux chevaux calabrois étant bien reposés, en moins d'une heure m'emportent à Castellamare. Beau village qui usurpe le titre de ville : il est situé dans une gorge de montagne, on prétend que là existait une cité considérable, nommée *Stabia* qui fut ravagée par Sylla, puis éprouva le même sort que Pompéïa : en visitant le Muséum de Naples, j'avais appris que par l'effet de quelques fouilles qui n'ont pas été long-temps poursuivies, on y avait recueilli des manuscrits, des statues.

Je m'arrête sur la place : là des escadrons d'ânes sellés et bridés demandent à être loués à ceux qui veulent faire une promenade sur les montagnes, sur les coteaux, où la vigne élancée aux peupliers court en riants festons ; les conducteurs rivalisant entre eux fatiguent par leurs instances pour faire adopter le service de ces montures. Je n'accepte point leurs offres ; mon Cicérone connaissant parfaitement le lieu, guidé par lui je consacre trois quarts d'heure à le visiter.

Bientôt apparaissent sur une montagne les quatre tours ruinées d'un ancien château fort. — Puis sur un point culminant un petit château bâti par un matelot qui a fait une immense fortune dans des courses sur mer, quantité de maisons de campagne répandues çà et là sur le penchant des monts produisent le plus agréable aspect. Je remarque celles de plusieurs ministres étrangers ; celle de M. de Serre ancien ministre de

France qui y mourut ; celle plus considérable et d'une architecture élégante qui appartient à lady Acton. Elle y a un grand état de maison, et y reçoit la meilleure compagnie, une société nombreuse.

Tour-à-tour je gravis, je m'assieds, une délicieuse fraîcheur m'y invite : je crois être à dix, ou douze degrés latitude nord de Naples. Je descends, je gravis de nouveau, je redescends le long des rochers, ensuite près d'une longue avenue. En partant, je me dis : Castellamare placé sur un bord du golfe, ayant en vue toute la ville de Naples, a bien des attraits : Je ne suis pas surpris qu'en été ce soit d'ailleurs un séjour recherché pour se préserver des ardeurs incommodes de cette saison et pour y respirer un air bienfaisant.

Par le grand chemin que j'ai déjà suivi, je retourne à Resina : j'y fais à la hâte un déjeûné médiocrement bon ; après lequel je m'occupe à rechercher les ruines d'*Herculanum*, qui sont ensevelies sous les fondations des maisons de ce village, et de celles du bourg de Portici. L'éruption qui détruisit Pompéïa, détruisit Herculanum.

J'entre dans une petite cour ; le propriétaire de la maison m'ouvre la porte d'un souterrain : éclairé par un flambeau je descends à plus de soixante pieds, je marche sur une cendre grise, un peu brillante, pour ainsi dire une poussière ; quelles remarques puis-je faire ?.. les restes d'une très-ancienne ville que fit découvrir un hasard semblable à celui à qui on dut la découverte de Pompéïa, ne sont pas suffisamment détachés et n'ont pas même pour la plupart un simulacre de forme. Ici le commencement d'une rue ; là un bout de trottoir ;

ailleurs quelques toises de pavé en marbre ; plus loin des morceaux de mosaïque ; l'apparence d'une inscription, un tracé qu'on suppose celui d'une chambre ou d'une maison, une partie de colonnes dont on ne discerne pas le contour. Que sais-je ? que dire ? le théâtre et le forum seulement méritent une attention spéciale. Je les examine donc.

Le théâtre bâti en briques a la forme ovale, quatre rangs de gradins sont disposés en demi ellipse. Le *Proscenium*, c'est-à-dire, la place où les acteurs débitaient, est plus visible que celle destinée aux spectateurs. Les galeries étaient voûtées ; tout l'intérieur était revêtu de stuc de différentes couleurs. Il est impossible de juger quelle était la magnificence de cet édifice : combien de statues, de bronzes, de colonnes, de marbres, n'en a-t-on pas enlevés !

Le forum, autre édifice très-vaste, où l'on rendait la justice, aujourd'hui semble être une cour irrégulière ; j'y vois des portions d'arcades qui probablement révèlent un portique. Une suite de colonnes non entièrement découvertes font présumer qu'il y avait un péristyle. Les statues des Balbus, des empereurs Vespasien, Néron, Germanicus, en bronze, occupaient le sanctuaire ; je les ai vues au Muséum : le guide me dit que le forum communiquait avec deux petits temples qui renfermaient plusieurs objets précieux d'art. Les excavations que j'examine ne m'en donnent pas le moindre indice.

On ne fait pas de fouilles en ce moment.

Emmanuel de Lorraine, duc d'Elbeuf, qui en 1713 voulait construire une maison de campagne à Portici, fit entreprendre les premières fouilles : puis les tra-

vaux furent suspendus. Dom Carlos étant monté sur le trône de Naples, bâtit à Portici un château sur le terrain que lui avait concédé le duc d'Elbeuf : il commanda de nouvelles fouilles qui furent continuées long-temps.

Je sors d'Herculanum trompé dans l'espoir, et sans doute plus d'un voyageur l'aura été autant que moi, dans l'espoir, dis je, d'y trouver debout au moins en partie, plus d'habitations, plus d'édifices, plus de monuments, et les vestiges apparents de ses innombrables beautés.

Maintenant l'ascension au Vésuve projetée dès le matin doit couronner ma journée, il est à peine deux heures ; l'atmosphère n'est pas excessivement chaude ; la voûte du ciel est tout d'azur, le vent a suspendu son soufle : l'après-midi devient propice.

Déjà le Cicérone qui connaissait mon dessein a traité pendant mon déjeûné avec un *Salvator*, c'est ainsi que l'on nomme un guide spécial qui ayant coutume de s'associer trois hommes qu'il soudoye, vous dirige dans cette entreprise avec une constante précaution ; il emploie tous les moyens de sûreté contre les accidents.

Avec cette petite escorte à laquelle je me confie, et n'étant plus accompagné de mon Cicérone, je traverse plusieurs rues du village de Resina. Dans la dernière, assailli par une douzaine d'hommes qui à l'envi me sollicitent avec importunité de louer un cheval, ou un ane, qu'ils ont préparé pour être monté, je veux persister à refuser toute espèce de monture, et je continue d'avancer, tandis qu'eux s'opiniâtrent à avancer aussi et à faire valoir à qui mieux mieux par un flux de paroles l'indispensable nécessité. Le Salvator me

représente d'un ton propre à me persuader, et en exposant des considérations plausibles, qu'il me sera impossible de faire toute l'ascension à pied. Je me détermine donc à louer un petit cheval bien harnaché au prix de trois francs suivant l'usage.

Je ne le monte pas de suite, pendant une demi heure je commence à gravir sur un chemin raboteux, pierreux, entre des vignes et des jardins fertiles. Le Salvator m'objecte qu'il faut réserver des forces pour les endroits tellement escarpés, que le cheval ne pourra plus m'être utile : je me rends à ses observations péremptoires. En trois quarts d'heure j'arrive à cheval à la modeste habitation de l'hermite. C'est là que le voyageur prend du repos sous le feuillage d'un grand arbre qui est vis-à-vis la porte : le religieux capucin, hospitalier, généreux, m'offre du pain excellent, et du vin blanc fort bon, qu'il qualifie, *lacryma Christi*. Ce nom est inconsidérément prodigué par les Napolitains. J'accepte de bonne grâce l'un et l'autre ; puis on conçoit facilement qu'entre l'hôte reçu et l'hôte qui reçoit, la générosité est réciproque.

Je repars, à quelques pas de là je rencontre une famille, le père, la mère, la fille qui descendaient du Vésuve : ils avaient fait avec moi sur le bateau à vapeur le trajet de Marseille à Civitâ-Vecchia. Ah ! Monsieur, s'écria soudain la mère qui me reconnut, quelle entreprise fatigante, téméraire ! Dans le dernier tiers et le plus escarpé de l'ascension (il est à pic,) faites-vous porter dans le fauteuil comme on nous porta ma fille et moi ; mon mari a voulu braver toute difficulté : dans quel état n'était-il pas lorsqu'étant descendu du sommet il nous eut atteintes. Il avait le teint tout dé-

coloré, les yeux affreusement battus, le visage et tout le corps inondés de sueur : sa respiration n'était plus libre : quel effroi il nous causa ! nous vous en conjurons, nous vous en conjurons, répétèrent plusieurs fois et la mère et la fille, avec un air de bonté, empruntez le même secours que nous. Après avoir échangé des paroles de politesse mêlées d'expressions de gratitude de ma part, pour ce témoignage de bienveillance, nous nous quittâmes.

Je reste à cheval encore pendant une demi-heure, traversant un sentier à peine tracé ; les alentours sont parsemés de concrétions terreuses, quelques-unes pierreuses, produit hideux des éruptions : à cette hauteur les oiseaux ne volent plus, les plantes sont rares.

Me voici arrivé à l'endroit où nécessairement il faut mettre pied à terre ; le Salvator obligeamment me propose le fauteuil qui me soulagerait et serait porté par quatre hommes de ceux habituellement placés là pour ce service. Je prends la résolution de refuser, il m'arme aussitôt d'un grand bâton, lui et ses trois robustes compagnons sont armés de même : il jette sur mon dos deux larges courroies dont chacun d'eux tient un bout ; ils s'efforcent de me soutenir et de m'aider à avancer. C'est par un immense talus de lave cendreuse et sablonneuse qui s'étend sur la gauche, et à côté d'une lave pierreuse, ferrugineuse, entassée à droite et à perte de vue sur le reste de la montagne, que je gravis : le plan est vertical : les cendres glissent sous mes pieds, je glisse moi-même de moments en moments, la lave si friable par fois me fait reculer de quatre pas quand j'en ai fait trois : c'est une mine de fer pulvérisée dans laquelle j'entre jusqu'à mi-jambe.

Tandis que je dégage l'une, l'autre trace un sillon dans le sable qui me ramène au point d'où je suis parti; le Salvator, responsable en quelque sorte de la personne qui s'est confiée à lui, deux fois voyant que mes forces décroissent, craignant qu'elles ne s'épuisent, me fait stationner assis dans le fauteuil que deux hommes tiennent disponible. Enfin après plus de cinq quarts d'heure de pas laborieux, de courageux élans, d'efforts inouis, couvert de sueur j'arrive au sommet, où l'on s'arrête communément quand on ne veut, ni jeter les yeux sur la bouche même du cratère, ni descendre dans le gouffre d'où sort une très-légère fumée.

Jadis il y avait trois sommets : l'un appelé *la somma*, il est à moitié détruit; l'autre *ottaiano*, il est fort abaissé. La hauteur de celui qui reste plus complet est de 1500 pieds environ au-dessus de la mer.

Cependant je suis dans une atmosphère semblable à celle d'une chambre que le feu vif d'un poële aurait échauffée; la croûte de la lave solidifiée sur laquelle posent mes pieds est presque brûlante : à travers les crevasses, les ouvertures en un mot, j'aperçois un liquide noir produit de la dernière éruption survenue quatre mois auparavant : on y plonge en ma présence un œuf qui retiré presque aussitôt qu'il y a été mis, est durci; puis un bâton, il s'enflamme subitement.

Sur la droite paraît une couche très-étendue de lave verdâtre, sur la gauche des amas, ou petits monts éclatants de blancheur. Les rochers aux environs sont couverts de souffre, de bitume : toute la région est, je ne dis pas, étouffante, mais si incommode par l'intensité de la chaleur, que reposé pendant tout au plus dix minutes, je demande à descendre. Grâces en soient

rendues à mon escorte vigilante qui me prodigue encore des soins utiles, sans aucun accident j'arrive en vingt minutes au pied de la montée que je n'avais pu gravir qu'en cinq quarts d'heure.

Je remonte sur le cheval dont je me sers jusqu'à l'hermitage et un peu au-delà : toutefois lorsque la pente devient rapide au point que la monture me fatigue en descendant au lieu de me soulager, je préfère achever à pied la route jusqu'à Résina : alors je repars et je suis caressé par la brise suave d'un beau soir : quand je rentre à Naples, la lune se balance majestueusement au firmament.

Des notions générales qui se rattachent plutôt à la statistique de Naples, qu'elles ne portent le caractère du genre descriptif, seront peut être de quelque intérêt.

La population de Naples est de 300,000 habitants, parmi lesquels il y a moins d'ecclésiastiques et de moines proportionnément qu'à Gênes et à Rome.

Le nombre des lazarronis n'est pas aussi considérable que jadis, il diminue sensiblement : si le gouvernement les tolère, il les surveille mieux depuis que les Français ont occupé cette ville.

Le code français est pratiqué avec de légers changements : il y a trois degrés de tribunaux, et une multitude de gens de justice ; la noblesse cadette s'adonne au barreau.

L'inquisition n'a jamais été établie.

On a fondé trois académies : une pour l'explication des monuments anciens ; une pour la médecine ; une pour la musique qui est celui des beaux arts que l'on

cultive avec le plus de zèle, avec le plus d'émulation et le plus de succès.

Dans cinq lycées pour les sciences et les belles lettres, dix colléges pour les humanités, un collége de marine, on compte plusieurs milliers d'étudiants : cependant l'instruction n'est pas aussi répandue qu'elle devrait l'être, surtout dans les classes inférieures qui étudient peu.

L'administration des hôpitaux est vicieuse : des personnes d'un rang élevé ont des intérêts pécuniaires dans la gestion, et veulent nommer des employés qui leur soient dévoués : un homme d'un haut mérite, d'une grande capacité, d'une érudition consommée, et singulièrement considéré, m'a dit qu'on avait obtenu de confier quelques uns des hôpitaux aux vénérables sœurs de saint Vincent de Paul, qui font tant de bien en France; puis on a tellement contrarié leurs œuvres pleines de désintéressement, si peu apprécié leurs services, que retirant la confiance qu'on avait feint de leur accorder un instant, on les a éloignées des hôpitaux; on a repris le régime qui avait précédé leur entrée en fonctions. On a bien voulu qu'elles tinssent de petites écoles; ne sera-ce que provisoirement? Le peuple est grossier, dissimulé, superstitieux, la vengeance est la passion qu'il connait le plus. Il ne travaille que pour ne pas mourir de faim; il vit à peu de frais : la bourgeoisie est portée à la vanité, elle a le goût de la parure, des ornements extérieurs; dut-elle se refuser des choses nécessaires.

La noblesse se croirait abaissée si elle allait à pied, elle aime l'ostentation, elle affiche le faste; et le riche négociant, l'opulence.

En général le Napolitain aime l'argent, il le dépense vite; aucune classe n'est économe.

Sans doute il y a quelques équipages fort beaux; mais les petites calèches et les tilburils sont les voitures le plus en usage. Les chevaux qu'on y attèle sont petits et grêles; chaque cheval ne coûte guère que 200 à 250 francs. Dans les voitures qu'on loue, ou le coucher est assis sur une espèce de tabouret posé sur trois pieds, parfois sur un seul, ou plus souvent il se place derrière la personne qu'il conduit, reste debout, d'une main tient les rênes, et de l'autre excite avec son fouet l'ardeur étonnante des chevaux qui font une course extrêmement longue, 8, 10, 12 lieues sans se rafraîchir.

Le sexe généralement n'est pas beau; les traits s'altèrent d'ailleurs par un climat, ni assez humide, ni assez tempéré : les hommes communément sont beaux; mais les visages n'expriment ni plaisir, ni grand contentement, ni tristesse.

Le costume de tous les hommes, et celui des femmes dans presque toutes les classes au-dessus de celle du peuple, est le même qu'en France.

La plupart des femmes du peuple portent sur la tête un mouchoir blanc mis négligemment, et qui couvre une partie des deux joues; elles sont chaussées en pantoufles de cuir sans quartiers, montées sur une semelle épaisse en bois qui se fait entendre sur les dalles retentissantes.

Outre les rues de Tolède et Fortia dont j'ai vanté la beauté, je puis en citer deux autres fort larges, celles de Lombardi, et de Saint Antoine; la dernière a 40 pieds au moins de largeur.

Dans les grandes rues, les boutiques sont ornées de

fleurs principalement celles où l'on vend les oranges, les citrons; il y en a quelques-unes qui mettent à la disposition des passants une eau à la glace pour rafraîchissements très-peu payés.

Les objets de commerce sont : les rubans de soie, — les essences, — les cordes de violon, — le jaune dit de Naples usité parmi les peintres, — le macaroni, — le vermicelle, — le savon, — l'huile d'olive, — les oranges, — les citrons, — les raisins secs, — les figues sèches, — les confitures. Il se fait infiniment d'expédition pour l'étranger.

C'est de Paris communément que l'on fait venir les articles de mode et de nouveautés dont les marchands sont bien fournis, et font un grand débit.

L'agriculture est bien facile, remuer la terre, c'est labourer tant elle est féconde.

Il y a peu d'années que les terres rapportaient cinq et six pour cent, le produit aujourd'hui n'est plus que de quatre à cinq pour cent.

Le prix des logements pour les étrangers est plus cher qu'à Rome; mais les comestibles coûtent moins, et sont d'une qualité bien supérieure, tant pour la viande, le poisson, le laitage, que pour les légumes et les fruits.

Une cérémonie très-ancienne dont je n'ai pu être témoin, mais qui m'a été racontée fidèlement, a lieu chaque année quelques jours avant la fête de la Conception de la sainte Vierge, au mois de décembre.

Pour rendre hommage à la *Madona* et au *Bambino*, dit le vulgaire, c'est-à-dire, à la Vierge et à l'enfant Jésus, les bergers des Abruzes quittent leurs montagnes et leurs troupeaux : ils arrivent deux par deux,

23.

se partageant la ville ils font leur acte d'adoration à chaque coin de rue où ces images sont peintes; ils chantent : leur costume est bizarre; ils ont une culotte veste, un gilet rouge, par dessus l'habit bleu un manteau en poil de chèvre, un chapeau tirolien avec des plumes, des sandales romaines; ils portent une outre remplie de vin pour se rafraîchir, et l'instrument pastoral.

Il y a deux mois de pluie au plus : alors les ondées abondantes s'infiltrent dans la terre; l'ardeur du soleil bientôt les rappelle à la surface, c'est ce qui entretient une perpétuelle fécondité.

Plus j'avais prolongé ma résidence qui dura dix-huit jours dans cette capitale, plus s'était imprimé en moi le vif regret de ne pouvoir jouir plus long-temps de son site enchanteur, d'un ciel si beau, d'une si délicieuse température, et le désir non moins vif de revenir à Naples, *primà di morire*, avant de mourir, pour en goûter les charmes incomparables.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Page 15, ligne 2, *plein*, lisez *plat.*
— 33, — 12, *croimoisie*, lisez *cramoisie.*
— 40, — 12, *pas*, lisez, *par.*
— 47, — 30, *maître-autrel*, lisez *maître-autel.*
— 68, — 30, *de*, lisez *des.*
— 82, — 9, *magnificence*, lisez *munificence.*
— 94, — 1er, *un*, lisez *une.*
— 112, — 32, après *traversais* ôtez le point.
— 248, — 6, *pure*, lisez *pur.*
— 259, — 14, *demendant*, lisez *demandant.*
— 352, — 7-8, *caucher*, lisez *cocher.*

